



S. de Solo

~~_____~~
9-660

LE CHASSEUR AUX FILETS.

Paris chez M. L. B. et C. 1845



IMPRIMERIE DE J. B. THOMAS ET COMPAGNIE
Rue de la Harpe, n. 105

273 177 VIIA 1872 110 111

Tous les exemplaires sont signés par l'auteur.

E. Blodre

IMPRIMERIE DE L. B. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
Rue Saint-Sauveur, 30.

R. 10. 629

LE
CHASSEUR
AUX FILETS,

OU
LA CHASSE DES DAMES,

contenant

LES HABITUDES, LES RUSES DES PETITS OISEAUX,
LEURS NOMS VULGAIRES ET SCIENTIFIQUES;
L'ART DE LES PRENDRE, DE LES NOURRIR ET DE LES FAIRE
CHANTER EN TOUTE SAISON; LA MANIÈRE
DE LES ENGRAISSER, DE LES TUER ET DE LES MANGER,

Par Elzéar Blaze,

Auteur du *Chasseur au Chien d'arrêt*; du *Chasseur au Chien Courant*, etc.

Il n'est nulz qui peust penser la grant joye et
soulas qui vient du déduit des oyseaux.

LE ROY MODUS.

PARIS,

ELZÉAR BLAZE, FAUBOURG SAINT-MARTIN, 55.

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

—
1859.



Blaze 811648

PRÉFACE.

In quadrupedum namque persecutione immo-
dico labore lassitudineque per invia dumeta syl-
vasque impeditas venator sæpè fractus fatiscit,
aut furibundum aprum aut cervum efferatum
impulsus in vitæ discrimen adducitur. Adde
quod exercitium minore sumptu atque apparatu
perficitur. ALDROVANDE.

Tous les animaux qui marchent, tous
les oiseaux qui volent furent créés et mis au
monde pour augmenter les plaisirs ou pour
satisfaire les besoins de l'homme. Dans son
inépuisable bonté, Dieu dit une parole, et
le lièvre naquit, l'ortolan vola; le becfigue,
croyant suivre ses goûts en contentant son ap-
pétit, ne se doute pas qu'il concourt à ce su-
perbe ensemble gastronomique, à cette har-
monie universelle, qui tend à couvrir nos ta-
bles de mets exquis. Les oiseaux pensent que
nos fruits se colorent pour eux de ces belles
nuances imprimées sur la pêche et sur le rai-
sin par le soleil de septembre. Pas du tout,
messieurs, vous êtes dans une erreur grave
dont je suis bien aise de vous tirer : la figue
est à nous, la prune, le raisin nous appartiennent : en les mangeant, vous n'êtes que des

machines à graisse à qui nous permettons de fonctionner pour notre plus grande satisfaction.

La chasse aux oiseaux est aussi ancienne que toutes les autres chasses. Plusieurs écrivains, et entre autres Aldrovande, la font remonter à un roi Daucus, dont je n'ai pu retrouver la trace dans l'histoire politique. Voyez les avantages de la chasse en général ; elle nous donne l'immortalité, même lorsque nos autres actions ne nous en rendent point dignes. Au temps de Moïse les Juifs chassaient aux oiseaux ; c'est prouvé par ce passage du Lévitique : *Si quis venatione vel aucupio avem aut feram ceperit...* etc. Quelques anciens auteurs attribuaient à Ulysse l'importation de cette chasse en Europe. Cornélius Agrippa, qui n'aimait guère les chasseurs, puisque dans *la Vanité des sciences* il leur donne les épithètes d'infâmes et de sanguinaires, dit qu'Ulysse apprit des Troyens la manière de prendre les oiseaux, et qu'ensuite il enseigna cet art à ses compatriotes pour les consoler des pertes qu'ils avaient éprouvées pendant le siège de Troie (1).

(1) CORNELIUS AGRIPPA. *De incertudine et vanitate omnium scientiarum et artium liber*. Francfort, 1695, in-12, p. 571.

Par les mêmes raisons que l'on cherchait à prendre les quadrupèdes, on devait imaginer des moyens pour s'emparer des oiseaux. On inventa les filets, on les tendit de cent manières différentes, on dressa des faucons, des chiens, on fit des pièges, et les habitants de l'air furent mis à la broche comme le cerf et le sanglier, comme le lièvre et le chevreuil.

Oppien fit un poème sur la chasse aux oiseaux, qui malheureusement n'est point parvenu jusqu'à nous (1). Le sophiste Eutechnius nous a bien laissé une paraphrase en prose d'un poème intitulé *Ixeutica*, que beaucoup de gens ont pris pour celui d'Oppien; mais à la fin de sa paraphrase Eutechnius déclare lui-même qu'il a traduit les *Ixeutiques* de Dionysius. Or ce Dionysius est probablement celui de Samos, qui, selon Eusthate, dans la préface de son commentaire sur Denis Periégète, avait écrit un poème sur cette matière. Traduit du grec en latin par Erasme Vinding, d'après un manuscrit du Vatican, et imprimé à Copenhague en 1702, cet ouvrage traite, 1^o des oi-

(1) Quod poema Franciscus Asulanus Venetiis mihi asseruit adhuc apud se extare : sed nullo modo efficere potui ut ostenderet : et alii quidam affirmabant, vanam et mendacem esse hanc ejus jactationem.

seaux de proie, 2° des oiseaux amphibies, 3° des différentes manières de prendre les oiseaux. Il est précédé d'une savante préface sur les termes de chasse usités chez les Grecs.

L'empereur Henri VI fut surnommé l'Oiseleur parce que son plus grand plaisir était de chasser aux oiseaux. Lorsqu'en 1190 son père Frédéric Barberousse mourut, les princes allèrent chercher Henri pour le déclarer empereur d'Allemagne; ils le trouvèrent entouré de filets, de perches et d'oiseaux; il allait partir avec ses enfants pour faire la chasse aux pinsons. « La journée est belle, dit-il; le passage sera bon, permettez que nous renvoyons à ce soir les affaires sérieuses. » Dès ce moment Henri fut surnommé l'Oiseleur *auceps*, et *finkler*, preneur de pinsons (1).

Cet amour de la chasse aux oiseaux n'empêcha point ce prince de mener à bien les affaires de l'empire; il guerroya tout comme un autre, et souvent mieux qu'un autre, puisqu'il força le duc d'Autriche Léopold à lui rendre Richard Cœur-de-Lion, qu'il retenait prisonnier.

Au reste, il paraît que, dans cette famille, le goût de la chasse se transmettait en ligne

(1) *Volksbuch von herzog Ernst*, page 6.
Cetner chronik, 1499, folio 125.

directe ; car le fils de Henri , l'empereur Frédéric II , au XIII^e siècle , fit un fort beau livre sur l'art de chasser les oiseaux avec les oiseaux. Cet ouvrage , de *Arte venandi cum avibus*, fut continué par Manfred ou Mainfroy, son fils, roi de Sicile. La bibliothèque Mazarine en possède un magnifique manuscrit, où, malgré des locutions qu'on pourrait nommer *latin de cuisine*, on trouve de nombreuses connaissances pratiques sur la chasse, et beaucoup d'observations d'histoire naturelle qui, depuis, ont été copiées par des écrivains modernes. Quoiqu'il fût Allemand, Frédéric II a francisé son latin. Quand il parle des oiseaux de rivière, il écrit *aves de rivera* ; il intitule ses chapitres : *Ubi habundant plus aves de passagio*. — *De mutatione plumagii*. — *De manieribus volatum*, etc., etc. Cet empereur était un des plus illustres savants de son époque ; il parlait presque toutes les langues connues ; et nous pouvons conclure de tout cela que le français lui était plus familier que l'allemand.

Le *Livre du Roy Modus* est le plus ancien des ouvrages écrits en français sur la chasse. On y trouve les vrais principes de la vénerie, de la fauconnerie, et toutes les manières de prendre les oiseaux. Les termes dont il se sert sont encore usités ; quoique cinq cents ans

se soient écoulés depuis l'époque où ce bon roi vivait, la mode n'a point changé : le Roy Modus tendait ses filets à peu près comme nous tendons les nôtres. Viennent ensuite *les Ruses innocentes du solitaire inventif*, par François Fortin, et puis *les Délices de la campagne*, par Liger; *les Agréments des campagnards*, par Buchoz, et toutes les *Avicéptologies*, qui ne sont autre chose que la copie plus ou moins servile de ces précédents ouvrages.

En Italie, Raimondi publia, dans le commencement du xvii^e siècle, un livre sur toutes les chasses (1), depuis le cerf jusqu'au moineau, depuis l'éléphant jusqu'au rossignol. Une partie est spécialement consacrée aux oiseaux; et ce brave Raimondi, dès les premières pages, indique la manière de chasser... devinez quoi... LE PHÉNIX!!! *La Chasse aux oiseaux* (2) d'Olina parut à la même époque. Cet ouvrage contient d'assez bonnes leçons, et surtout d'excellentes observations sur l'histoire naturelle. Mais le temps a marché; nous avons fait des progrès, si les oiseaux sont

(1) *Le caccie delle fiere armate e disarmate et de gl' animali quadrupedi volatili et aquatici*, di EUGENIO RAIMONDI Bresciano. Brescia, 1621, in-8°; 1626, in-4°, avec figures.

(2) *Uccelleria ovvero discorso della natura e proprieta di diversi uccelli*, etc. Roma, 1622, in-4°, avec figures.

devenus plus rusés, l'homme a redoublé de soins, et les méthodes pour les prendre ont été perfectionnées.

Je ne parle point de *l'Ixeuticon*, qu'Angelio écrivit au xvi^e siècle. Ce poème est spécialement consacré aux manières de prendre les oiseaux avec la glu, et il ne s'agit ici que de la chasse aux filets.

Aucun des auteurs qui ont écrit sur la chasse aux oiseaux n'a cherché à établir une nomenclature assez exacte pour être comprise dans les pays où les noms qu'ils donnent sont inconnus. C'était cependant une chose fort essentielle; car si je parle d'un oiseau, et si vous croyez qu'il est question d'un autre, mes leçons frapperont à faux. En France il existe beaucoup d'oiseaux qu'on appelle d'une manière différente dans chaque département et quelquefois dans chaque village. Le nom de l'un est donné à l'autre, et *vice versa*. J'essaie de remplir cette lacune; car avant de traiter une semblable matière, il faut s'entendre. Il me fallait un point de départ, et je me suis appuyé sur Buffon aussi souvent que j'ai pu le faire.

Je dis aussi souvent, car ce n'était rien de vouloir suivre Buffon, il fallait le comprendre, et je n'y suis pas toujours parvenu, quoique

pour cela j'aie fait des recherches bien minutieuses. Lisez la description de certains oiseaux, vous en reconnaîtrez quelques-uns; ensuite regardez les gravures enluminées, ce sera tout autre chose : le dessin ne s'accorde point avec le texte. Faut-il croire le texte ou le dessin? De quelque côté que l'on penche, on peut faire fausse route.

Buffon n'a pas pu tout voir lui-même; ses commis-voyageurs lui faisaient des récits qu'il remaniait, en les colorant de son admirable style. Il a cru souvent ce qu'on lui disait; mais nous ne sommes pas obligés de tout croire. On comprendrait facilement que ce naturaliste et tous les ornithologues aient oublié de parler de certains oiseaux du Mexique ou de la Chine; mais ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'est qu'aucun d'eux ne nomme le *créou*, oiseau du genre alouette, qui passe au mois d'août en Provence, et dont les chasseurs de ce pays prennent, chaque année, des milliers d'individus. J'ai feuilleté tous les livres d'ornithologie, et nulle part je n'ai trouvé la description du *créou*. Ne pouvant lui donner un nom scientifique, j'ai conservé celui qu'il a reçu des chasseurs provençaux.

Comme toutes les autres chasses, celle aux oiseaux fut soumise jadis à des réglemens; elle

eut ses privilèges, ses communautés. Les oiseleurs avaient le droit de vendre leurs oiseaux sur le Pont-au-Change, couvert alors de deux rangs de maisons occupées par des orfèvres et des changeurs. Ils pouvaient accrocher leurs cages contre les boutiques, sans en demander la permission aux locataires. Ce privilège leur fut accordé par Charles VI et par Henri III (1), « en considération de ce qu'ils sont tenus bail-ler et délivrer quatre cents oiseaux, quand nous et nos successeurs rois sommes sacrés, et pareillement quand notre très amée et très chère compagne la reine vient et entre nouvellement en notre ville de Paris. »

Plusieurs fois les changeurs et les orfèvres réclamèrent contre ce privilège. Ils voulaient avec raison être maîtres des boutiques dont ils payaient le loyer ; mais plusieurs arrêts du parlement (2) maintinrent les oiseleurs dans ce droit : « Attendu que jamais les inthimez ne se sont plaint ne fait instance aux supplians, et qui ont leurs maisons accoutumez à cette charge de les laisser mettre et attacher leurs cages contre les ouvroirs et maisons ; que l'on n'y mette que des oyseaux tant seulement, et non point

(1) Ordonnances de 1402 et de 1575.

(2) Arrest de la Cour du 17 may 1575.

des chiens, chats, lappins, serbotines, ne autres denrées et marchandises ; avec deffences, aux jours de processions generalles, ou autres actes publics, auxdits oyseleurs de vendre, afficher ou empescher le passage : il n'y a pas grand mal de les laisser continuer ; car de les renvoyer à la Vallée de Misere, lieu desouvert, et où ils n'ont moyen de se sauver de l'injure du temps, ce ne seroit raison (1). »

Les habitants du Pont-au-Change voulurent obtenir par la force la jouissance d'un droit de propriété que le parlement leur refusait. « Iceux orphèvres et changeurs au contempt et mespris de l'authorité de ladite cour, en blasphémant Dieu, proférant paroles injurieuses contre l'honneur d'icelle, auroient jetté par terre les dites cages et oyseaux, icelles foullées et attripées au pied, battu et excedé les dits supplians, etc. (2) » Un sieur Pierre Fillacier, « maistre orphevre, » était apparemment le chef de la coalition ; ce fut lui qui paya pour tous : le parlement le condamna « en vingt escus envers les demandeurs et dix escus envers le roy, et à tenir prison jusques à plain payement, et outre ès dépens tels que de raison (3). » Ensuite

(1) Arrest de la Cour du 11 mars 1577.

(2) Arrest de la Cour du 8 juin 1577.

(3) Arrest de la Cour du 4 mars 1578.

la Cour « fait inhibitions et deffences au dit Fil-lacier et à tous les autres changeurs, manans et habitans du dit Pont, d'empescher l'exécution du dit arrest, méfaire ny médire aux oyseleurs et autres menues gens que ce soit, sur peine d'amende arbitraire et exemplaire, et a mis et met les dits oyseleurs au sauf-conduit du Roy et de la dite Cour, et les a baillez en la garde des dits orphevres.»

Un réglemeut de la Table de marbre de Paris, du 15 avril 1600, défend de chasser *aux menus oyseaux de chant et de plaisir* dans les domaines du roi sans permission expresse (1).

(1) L'article II porte : « Et d'autant que tous oyseaux commencent à s'accoupler dès la fin de février pour faire leurs nids, et les femelles sont communément œugnes dès la my-mars et demeurent en amour jusqu'à la my-août, et que ce seroit perte et dommage en prenant l'un des oyseaux pendant ledit temps d'être occasion à l'autre d'abandonner son nid, œufs et petits ; défences sont faites à toutes personnes, quelque congé et permission qu'ils aient, de chasser et tendre, depuis la my-mars jusqu'à la my-août, aux dits menus oyseaux de chant et de plaisir des années précédentes, mais seulement les jeunes de l'année, en âge compétent pour nourrir, pourront être pris et dénichés. »

L'article III permet de vendre les oyseaux à la Vallée de Misère, les jours de fête depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure, excepté les jours de fête solennelle, de jubilé et de procession générale.

Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours; on vend encore

Les officiers de la maîtrise de Paris jugeaient les différens qui naissaient entre les mar-

les oiseaux au marché Saint-Germain, les dimanches et jours de fête.

L'article iv ordonne que les oyseurs de la ville suspendent leurs cages aux murs, et que les forains les portent à la main, pour qu'on puisse connaître les premiers qui vendent plus cher que les autres.

Les articles suivans sont assez curieux pour que je les copie textuellement.

v. Ceux qui apporteront de dehors serains communs et canariens en cette ville de Paris ne les y pourront exposer en vente en ladite place de Misère, ou ailleurs, qu'ils n'ayent esté au préalable mis et apposez depuis dix jusques à douze heures sur la Pierre de Marbre en la Court du Palais à jours d'entrée au Parlement, dont ils seront tenus de prendre acte du Maistre particulier ou son Lieutenant.

vi. Et à ce que le Maistre et Gouverneur de la Volière du Roy premièrement et après luy les Bourgeois se puissent fournir d'oyseaux qui seront apportez de dehors avant les Oyseurs qui y pourroient apporter la cherté, deffences sont faites à iceux Oyseurs d'acheter aucuns oyseaux exposez en vente par les Forains, sçavoir en ladite place de Misère, qu'après onze heures et en ladite Court du Palais après midy.

vii. Pour éviter aux tromperies que l'on a commises par cy-devant en vendant Oyseaux femelles pour mâles : combien qu'elles ne soient à beaucoup près pareilles en vente et valeur pour le chant, par conséquent doivent estre de moindre prix que les mâles ; ceux qui exposeront Oyseaux en vente, en quelque lieu que ce soit, ne mettront les femelles que en égrenoirs ou cages basses et muettes, et non en cages hautes et chanteresses : et outre ceux qui en auront multitude et quantité ensemble, seront tenus de mettre les mâles à part et séparément d'avec les femelles, et en grenoirs et cages

chands d'oiseaux (1). Cette disposition fut confirmée par des lettres patentes, en mars 1647, enregistrées au parlement le 14 mars 1648, sous la condition que les oiseleurs ne pourront exposer leurs oiseaux en vente les dimanches et fêtes qu'après quatre heures.

Mais voici la chose la plus curieuse, et qui peut paraître incroyable aujourd'hui. Les oiseleurs avaient le privilège de vendre des oiseaux ; ils prétendaient au droit exclusif de les faire multiplier en captivité. Cependant les

déjointes, et sur celles des femelles y avoir un écriteau faisant mention qu'elles sont de ce genre et qualité.

viii. Et afin de faire cesser tous différens sur ce qu'aucuns Oyseaux se rencontrent mal sains, rompus, avalés et meshaignes, pourront les acheteurs les faire visiter si bon leur semble avant que de les prendre, par Oyseleurs et gens à ce connoissans, en les payant de leurs salaires raisonnables et de gré à gré.

ix. Nuls Oyseleurs et autres personnes ne pourront aller par les chemins au devant des Marchands d'Oyseaux forains, à ce que les apportans jusques à la Ville, on en puisse avoir meilleur marché ; ceux toutefois qui voudront aller jusques sur les Ports de Dieppe et Havre, où les Perroquets, serains communs et canariens et autres Oyseaux arrivans de pais étranger, ou bien sur les lieux où la prise s'en fait, faire le pourront sans qu'ils en puissent estre repris et recherchés.

x. Les Oyseleurs seront tenus aux jours de Festes du S. Sacrement et aux entrées des Roys et Roynes de lâcher en signe d'allegresse telle quantité desdits menus Oyseaux qui sera arbitré, suivant la coutume ancienne.

(1) Arrêt du conseil du 15 octobre 1621.

bourgeois de Paris réclamèrent contre cet abus. Voici un passage de leur requête : « Ce seroit un plaisir pour nous et pour nos femmes et filles d'élever des serins à qui nous apprendrions mille gentilleses et joyeusetes , tandis que ceux achetez au Pont-aux-Changeurs sont difficiles à instruire, estant trop vieux. » Ces plaintes , si justes d'ailleurs, furent gracieusement écoutées. Le 29 janvier 1697 une sentence de la Table de marbre PERMIT aux bourgeois de Paris de faire couver des serins de Canarie sans qu'ils pussent prétendre au droit de les vendre.

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,

Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Le 10 juillet de la même année, le maître particulier des eaux et forêts de Paris fit des statuts pour régler la communauté des oiseleurs. Ils furent confirmés par des lettres patentes au mois de novembre.

Pour avoir le droit de chasser aux oiseaux ou de les vendre, il fallait être reçu maître oiseleur. Ceux qui faisaient ces métiers sans autorisation étaient passibles de la confiscation et de 100 livres d'amende (1).

(1) Sentence de la maîtrise de Paris, du 27 mai 1755 et du 18 mai 1756.

Le roi ayant rendu plus tard le commerce des oiseaux libre à tout le monde, la Table de marbre fit, le 3 septembre 1776, un règlement pour prévenir les abus de la chasse aux oiseaux. Il fallait se faire inscrire, recevoir une permission, ne chasser qu'en certaines saisons, ne prendre ni cailles, ni faisans, ni perdrix, et la communauté des oiseleurs devait toujours lâcher quatre cents oiseaux le jour de la Fête-Dieu, au sacre du roi et à son entrée dans Paris; c'était la condition expresse de son existence.

Cette chasse aux oiseaux était permise aux ecclésiastiques, à qui la vénerie était défendue par le concile de Tours; car elle se fait en silence, sans bruit de cors, de chiens et de chevaux. On peut chasser aux filets tout en disant son bréviaire; j'ai connu, en Provence, des prêtres fort pieux qui ne se faisaient point scrupule de prendre tous les matins, après avoir dit la messe, leurs deux ou trois douzaines de petits oiseaux. Un d'eux, le curé du Cheval Blanc, près de Cavaillon, aurait plutôt manqué d'aller chanter vêpres le dimanche que de ne pas tendre ses filets par une belle matinée du mois de septembre. Il revenait un jour de son excursion quotidienne, chargé de cages et de filets, lorsqu'il rencontra M. le

comte de Rantzau , exilé du Danemark à la suite de l'affaire de Struensée. C'est le même Rantzau que M. Scribe a mis sur la scène dans *Bertrand et Raton*. Il s'était réfugié dans le Comtat Venaissin , où il mourut.

« Ah ! parbleu, M. le curé, je ne vous aurais jamais reconnu dans cet équipage. Comme vous voilà drôlement accoutré.

— La différence n'est pas plus grande entre mon habit d'hier et celui d'aujourd'hui, qu'entre celui qu'on porte à la cour de Copenhague et la redingote brune que vous avez.

— Hier, je vous ai rencontré au moment où vous alliez exorciser une femme; avez-vous chassé le diable qui lui tenait au corps?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc chasseur d'oiseaux et chasseur de diables.

— Apparemment, puisque je réussis des deux manières. Ces ortolans que j'ai pris ce matin pourraient le prouver.

— Passe pour les ortolans, je puis les voir, mais le diable, l'avez-vous vu?

— Certainement, tout comme je vous vois.

— Et quelle figure a-t-il?

— Celle d'un ministre disgracié.

LE CHASSEUR AUX FILETS

OU

LA CHASSE DES DAMES.

INTRODUCTION.

Donc je dis que noise de chiens
Envers déduis d'oyseaux n'est riens.

LE ROY MODUS.

« Vous avez déjà fait deux ouvrages sur la chasse, me disait hier au soir une dame de mes amies : quoiqu'il y ait bien du bavardage dans *le Chasseur au chien d'arrêt*, dans *le Chasseur au chien courant*, les hommes disent que cela les amuse; c'est possible, mais nous ne pourrions pas lire ces choses-là. Non content de puiser dans votre propre fonds, voilà que vous ressuscitez un vieux bouquin du temps de Dagobert, *le Roy Modus*, *la Royne Racio*, qui régnèrent sans doute

chez les Hottentots, car leurs expressions de l'autre monde ne sont pas lisables (1) pour nous.

— Cela ne me regarde en aucune façon; je les donne telles que je les ai trouvées.

— Faites donc enfin un livre pour les dames.

— Un roman ?

— Croyez-vous que nous ne soyons pas capables de lire autre chose ?

— Dieu me préserve d'avoir une telle pensée!

— Nous ne pouvons pas chasser comme vous, nous n'en aurions ni la volonté, ni la force, ni le courage. Trouvez une chasse facile pour les dames, devenez leur professeur.

— Elles m'ont quelquefois donné de bonnes leçons.

— Prenez votre revanche.

— Cette idée peut être excellente; oui.... j'y songerai.

— Dans nos châteaux, dans nos maisons de campagne où nous passons tout l'été, sans bals, sans Opéra, sans *Italiens*, les journées sont souvent bien longues.

(1) Ce n'est pas ma faute, si ce mot n'est point français, car il devrait l'être. Avis à messieurs de l'Académie.

— On peut rester plus long-temps à sa toilette.

— Oui, mais lorsque c'est fini.

— On recommence; n'est-ce pas agréable de recommencer une chose qui plaît?

— Fort bien! quand on a du monde, à la bonne heure; mais si je suis seule, je n'irai pas pour mon mari....

— Je comprends. Nous intitulerons ce livre : *la Chasse des dames*. Il est certain que si les dames le prenaient sous leur protection toute-puissante, si elles me servaient de feuilleton vivant, de gazette parlante, il aurait un prodigieux succès, un succès *pyramidal*.

— N'en doutez pas, il ne s'agit plus que de faire ce livre.

— J'ai déjà mon plan tout trouvé; demain je me mets à l'œuvre.

— Ah ça! vous n'y furrerez point de latin?

— Est-ce qu'un livre serait bon sans cela? Un livre sans citations latines, c'est un dessert sans fromage, c'est une belle femme borgne; et d'ailleurs on s'appuie sur des autorités: si je cite Pline, Gesner, Aldrovande, Angelio, il faut bien que je mette du latin: la version est toujours pâle comparée avec le texte.

— Vous serez bien avancé, nous ne le comprendrons pas.

— Qu'importe, ces messieurs ne sont-ils point là pour vous le [traduire? Louis XIV disait un jour à la duchesse de Bourgogne : « Une chose singulière, et qui me surprend, c'est que tous les règnes de femme ont été glorieux. — Sire, répondit-elle, c'est qu'alors ce sont les hommes qui gouvernent. »

— Mais c'est une impertinence.

— De la duchesse de Bourgogne, j'en conviens ; quant à moi, je ne puis pas en prendre la responsabilité : je fais de l'histoire, voilà tout. Je vous disais donc que vos adorateurs vous traduiront ce que vous ne comprendrez pas.

— On ne les a pas toujours sous la main.

— On sait où les retrouver. C'est dommage que je ne puisse point prendre mes épigraphes dans Dorat ou dans Desmoutiers, tout alors serait couleur de rose.... comme vos joues.

— Il est joli celui-là.

— Ne m'en attribuez point l'honneur, c'est du Desmoutiers tout pur.

— Vous n'y mettez pas des anecdotes trop...

— Trop quoi ?

— Trop diaphanes, comme certaines que j'ai lues dans *la Vie militaire sous l'empire*.

— Non, je m'arrangerai de manière que, suivant les circonstances, vous puissiez dire : « Ceci me paraît bien obscur, je ne devine pas. » Les dames qui comprennent le mieux ont une grâce infinie à répéter cette phrase.

— Savez-vous bien que vous êtes méchant ?

— Je l'ignorais : j'ai sans doute beaucoup de défauts, mais je ne croyais pas avoir celui-là.

— Ah çà ! vous ne nous ferez pas courir dans les guérets, dans les luzernes ?

— Fi donc ! le soleil vous gâterait le teint.

— Nous n'irons point à cheval dans les taillis ?

— Pas le moins du monde. Vous pourriez vous blesser quelque part, et, autant que je puis le deviner aux aimables contours de votre robe, ce serait fâcheux !

— Nous ne chasserons pas le cerf, ni le sanglier ?

— Ni le loup.

— Ces gens-là me font peur.

— Tel fait n'est pas déduit à dame;

En gibier maine on les femmes ?

Ce n'est pas bon esbatement,

Péril y a, ce m'est advis
De quoi empirent nos déduis.

— Ces vers ont raison, où les avez-vous pris?

— Dans *le Roy Modus* que vous traitiez si cavalièrement tout à l'heure. Au reste, je serais désolé qu'un loup vous croquât; charité bien ordonnée commence par soi.

— Qu'entendez-vous par ces paroles?

— C'est que... je préférerais vous croquer moi-même, quand je devrais devenir loup.

— Et si des chasseurs vous rencontraient, s'ils vous tuaient d'après les principes que vous avez posés?

— Je ne m'en plaindrais pas, pourvu que cet accident assez désagréable du reste ne m'arrivât qu'après. Dernièrement nous étions en route pour faire une partie de chasse où nous nous promettions du plaisir à l'infini. Je conduisais un de mes amis en cabriolet; soit qu'il n'eût pas grande confiance en mes talents de cocher, soit qu'il fût naturellement peureux, il criait toujours : « Prenez garde, vous allez trop vite, le cheval s'abattrà. »

— Et pourquoi s'abattrait-il?

— Nous descendons une côte, et vous savez...

— Je sais que le cheval n'a pas plus d'intérêt que nous à se jeter par terre. S'il tombait, il se blesserait : il ne tombera pas.

— Avec toutes vos belles phrases, vous nous verserez.

— Voyez un peu, le grand malheur !

— Je pourrais me casser une jambe.

— Ce serait heureux.

— En quoi ?

— Ne peut-on pas s'en casser deux ?

— C'est consolant. Au reste, j'en serais désespéré en allant à la chasse. Au retour, je ne dis pas.

— Sublime réponse, mon cher, je la mettrai quelque part.

— Vous voyez, madame, que je tiens parole. Cela revient à ce que je vous disais au sujet du loup. Je ressemble à Léandre faisant sa prière au moment de se jeter à la mer pour aller visiter mademoiselle Héro.

Mais si mon téméraire amour

A vos yeux paraissait un crime,

S'il vous fallait une victime,

Ne me noyez qu'à mon retour.

— Je ne vous croyais pas si galant.

— Moi ! je suis le type de la vieille galanterie française ; j'ai passé ma vie à chasser et à faire des madrigaux.

— Revenons à *la Chasse des dames*. Vous ne nous mettez pas un fusil sur l'épaule ?

— Non. Cependant cela vous donnerait de la grâce ; pardon, je me trompe, je voulais dire que le fusil ajouterait beaucoup de grâces à celles que vous avez déjà.

— C'est possible, mais la carnassière...

— Eh bien ?

— C'est lourd, incommode.

— Et puis cela cache une taille élégante et flexible ; cela peut dérober aux yeux des amateurs quelques sinuosités artistement disposées ; je conçois... en marchant on se fatigue, on sue... et je connais une demoiselle qui, par cette raison, ne veut jamais danser.

— Mauvais plaisant ! voyons, que nous ferez-vous chasser ?

— Des bouvreuils et des pinsons, des charbonnerets, des linottes, des serins dont vous pourrez peupler votre volière.

— Et comment chasserons-nous ?

— Assises sur un banc de gazon, sous une

voûte de chevre-feuil, de lilas, de jasmin et de roses. Vous serez à l'abri des rayons du soleil ; si par hasard quelque beau monsieur vient vous visiter dans ce boudoir de feuillage, vous serez sous les armes pour le bien recevoir. Vous figurez-vous l'effet que vous allez produire ? avec cet encadrement de fleurs et de verdure, vos jolies têtes formeront un tableau ravissant. Je plains ceux qui vous verront.

— Vous devriez les féliciter.

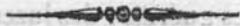
— Ces paroles me rassurent et donnent de l'espoir à votre professeur. Pendant que l'une de vous s'occupera des filets, les autres pourront lire, coudre, broder.

— Ou causer ?

— Non pas, il faut ici le plus profond silence.

— C'est dommage, car tout le reste me convient beaucoup.

— Je suis charmé que tout le reste vous convienne.



CHAPITRE PREMIER.

ÉQUIPAGE DU CHASSEUR.

L'exercice de la chasse seroit grandement proufitable à ces gens qui estans remplis de mauvaises humeurs ont toujours les médecins à la queue; car courans par les montaignes, allans à pied le long des campagnes et s'adextrans par les boys, il n'y a humeur qui ne fust évacué, sans préjudice de leur bourse, et sans souffrir douleur, ny accourcissement de leur vie.

FRANÇOIS DE BELLE FOREST (1).

• Pour chasser au chien d'arrêt il faut avoïr une plaine, des guérets, des luzernes, des sainfoins, des pommes de terre, des betteraves; quand on veut chasser au chien courant, on doit

(1) *Secrets de la vraye agriculture et honnestes plaisirs qu'on reçoit en la mesnagerie des champs.* Paris, 1572, in-4°.

d'abord acheter ou louer des bois ; cela demande une ou plusieurs meutes , des chevaux , des piqueurs , des valets de chiens , des valets de limier , des gardes , et nécessite une dépense que tout le monde ne peut pas faire ; et puis , pour ces deux genres de chasse , il faut avoir deux bonnes jambes à son service ; il faut être fort , vigoureux ; et quand on n'est plus jeune , on ne se sent pas toujours le courage d'arpenter la plaine et le bois , soit à pied , soit à cheval. Mais si , au lieu de courir après le cerf ou le perdreau , après le loup ou la caille , vous déclarez la guerre à l'alouette , à l'ortolan , au pinson , tous ces inconvénients disparaissent ; et gardez-vous de croire que le plaisir soit moindre ; il faut autant de ruse et d'adresse pour prendre un chardonneret que pour rouler un lièvre. Le plaisir de la chasse n'est pas en raison directe de la grosseur du gibier que l'on tue ; il a plutôt du rapport avec la peine qu'on s'est donnée pour arriver au but.

Si l'on veut chasser au chien d'arrêt , au chien courant , il faut savoir tirer ; il faut de longues études pour juger les bêtes , pour les détourner , et pour ne point prendre le change quand on les suit. Tout le monde n'a pas le temps de s'occuper de ces nombreux détails ; à peine si la vie d'un homme suffit pour les connaître : c'est

comme la langue chinoise, on ne finit par la savoir que le jour où l'on meurt.

Cependant, si vous aimez la chasse, si vous aimez à combattre les ruses des animaux par d'autres ruses, et si vous ne tenez pas à la grosseur du gibier, la chasse aux oiseaux avec des filets à nappes, satisfaisant vos goûts, pourra devenir une agréable compensation; d'ailleurs, si les pièces que vous prendrez ne sont pas bien lourdes, vous vous rattraperez sur la quantité.

Je conseille donc cette chasse aux dames qui craignent de se fatiguer en marchant beaucoup; à celles dont les nerfs se trouvent trop fortement agacés par l'explosion du salpêtre; aux hommes maladroits au tir; à ceux qui ne peuvent pas ou qui ne veulent pas courir la plaine, les monts et les bois. Ces personnes-là s'amuseront à la chasse aux filets, surtout si, demeurant à la campagne, elles n'ont que peu de chemin à faire pour arriver à l'endroit choisi.

Et d'ailleurs, mesdames, pourquoi craindriez-vous la fatigue? C'est en faisant beaucoup d'exercice que l'on se porte bien; et pour être belles, il faut d'abord avoir une bonne santé. Souvenez-vous que le célèbre Tronchin, consulté par les élégantes de son époque attaquées de vapeurs et de maux de nerfs, leur ordonnait de frotter elles-mêmes leur appartement, et le

grand docteur obtint par là des cures merveilleuses.

Mais j'avoue que, pour une belle dame, promener en sautillant la brosse sur un parquet doit être le plus sot des exercices. Vous ne seriez certainement pas contentes d'être vues dans cette ignoble occupation ; autant vaudrait scier du bois ou descendre une malle dans la cave pour la remonter ensuite au grenier. J'avais jadis un oncle qui soutenait à ses voisins qu'on peut se chauffer deux fois avec la même bûche. « En suivant ma méthode, leur disait-il, vous économiserez cinquante pour cent sur votre provision de combustible.

— Et comment faites-vous ?

— Je scie mon bois, cela m'échauffe ; je le brûle, et je me chauffe. »

Hygiéniquement parlant, ces choses-là sont bonnes ; mais vous ne pourriez les faire qu'en cachette ; je sais que pour tous les trésors du monde vous ne voudriez pas que ces messieurs vous surprissent dans ces travaux de crocheur. Vous voulez qu'on vous voie entourées de fleurs, de gaze, de tulle, de broderies, de tous ces jolis riens au milieu desquels vous prenez des poses si gracieuses ; mais en brodant on digère mal ; en restant assises sur un élégant

fauteuil moyen-âge, les humeurs s'amassent; il faut les expulser, et cela rabaisse quelquefois les divinités au rang des simples mortels. Eh bien! voilà que j'arrive; et, nouveau Tronchin, je viens vous prescrire un régime excellent pour votre santé, joignant l'utile à l'agréable: deux choses que les médecins ne peuvent jamais réunir.

Les salons dorés, les boudoirs avec leur demi-jour, les grands bals avec l'éclat de mille bougies, ne sont pas dans la nature. Pour se bien porter il faut de l'air, du soleil, la vie champêtre, un exercice modéré. En chassant aux filets vous aurez toutes ces bonnes choses, qui vous feront trouver vos salons bien plus agréables au retour. Vos muscles reprendront leur énergie, et les parties intérieures qui correspondent à l'estomac retrouveront, par la fatigue, ce mouvement oscillatoire ou péristaltique dont elles ont besoin pour se débarrasser et vous donner l'appétit, ce premier des biens lorsque l'on digère.

Voici ce que dit Esparron sur ce sujet: « Une des occasions qui m'a fait continuer la chasse, c'est pour m'oster le loisir d'être malade. » Il est certain que si l'on n'a pas le temps d'être malade, tout ce qu'on peut faire de mieux c'est de se bien porter.

Vous vous levez matin, vous vous couchez de bonne heure, et c'est un grand principe d'hygiène. Vous n'avez pas été créées et mises au monde pour rester au lit jusqu'à midi, ni pour veiller pendant la nuit. Un célèbre médecin anglais a parcouru l'Europe pour y consulter tous les vieillards centenaires ; il leur a demandé la recette dont ils s'étaient servis pour fournir une si longue carrière : « J'ai vécu sobrement et avec continence, » dit l'un ; « je fus libertin, ivrogne, gourmand, » dit l'autre ; mais tous assurèrent qu'ils s'étaient levés de grand matin. Vous voyez donc qu'il est fort important pour l'homme de ne point être paresseux.

Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci

La femme doit être comprise aussi.

Et puis dans vos châteaux, dans vos maisons de campagne, vous vous ennuyez quelquefois. Une promenade sans but n'est pas toujours un plaisir ; il est bien d'avoir une occupation principale qui fournisse matière aux projets, à l'espérance, aux récits. En chassant aux filets vous aurez chaque jour une anecdote nouvelle à dire ; vous parlerez de vos exploits de la veille, de ce qui peut survenir le lendemain. Ajoutez à cela les soins à donner à votre volière, vos corselets

à faire, vos sambés à dresser (1), vos appeaux à choisir, et la journée sera pleine; vous n'aurez jamais trop de temps : c'est ce qui peut arriver de plus heureux à vous et à vos maris.

Si vous avez quelque voisin ou quelque voisine ayant les mêmes goûts, vous aurez plus d'émulation; chaque jour vous désirerez faire mieux. Vous vous fournirez mutuellement les appeaux qui vous manquent. Bien souvent, dans ma jeunesse, j'ai rendu ce service à de fort jolies dames qui, à leur tour, étaient reconnaissantes quand l'occasion s'en présentait. Ne prenez pas ceci pour des niaiseries. Un oiseau dont le passage a commencé et qu'on n'a point encore, est une chose de la plus haute importance, et qui souvent vous empêchera de dormir. La farlouse, le bruant, le zizi, se laissent prendre rarement s'ils ne sont point appelés par un individu de leur espèce, et votre cœur battra d'impatience jusqu'au moment où vous en posséderez au moins un pour attirer les autres.

De grand matin votre domestique ira tendre les filets. Vous arriverez un peu plus tard en joli négligé champêtre; et c'est quelque chose pour une femme que d'avoir l'occasion, je dirai

(1) Pour l'intelligence des mots techniques, voyez le VOCABULAIRE à la fin du volume.

mieux, le prétexte de porter un costume nouveau, spécial, et motivé par des habitudes étrangères aux autres femmes. Voyez la belle Évelina descendant de cheval au retour d'une promenade au bois ; fière de sa robe amazone , de son chapeau masculin et de sa cravache élégante , elle jette par ci , par là , des regards dédaigneux sur toutes les dames qui ne prennent jamais de leçons d'équitation que sur les ânes de Montmorency.

Le gibier diminue tous les jours, le nombre des chasseurs augmente, celui des braconniers devient effrayant ; les lois se taisent, nous subissons la réaction de ce qui se faisait avant 1789. Alors on était trop sévère, aujourd'hui on ne l'est point assez. Dans notre beau pays de France nous tombons ordinairement d'un excès dans un autre, et nos hommes d'état ressemblent quelquefois au Paillasse de Franconi.

« Allons, Paillasse, monte à cheval.

— Il me faut une échelle.

— Pas d'échelle.

— Donnez-moi donc un étrier.

— Pas d'étrier.

— Mais cette bête est trop haute, je ne pourrai jamais sauter jusque-là.

— Saute, ou gare le fouet. »

Paillasse à la fin se décide, il prend son élan; et, passant à trois pieds au dessus de la selle, il roule dans la poussière à dix pas du cheval.

Les lois sur le braconnage continuant à rester sans force, que deviendrons-nous? que chasserons-nous? Cette idée est affreuse, on ne saurait s'y arrêter sans frémir.

Si du moins nous pouvions avoir de la graine de boramet, en la semant dans nos parcs, il nous pousserait chaque année du gibier à discrétion. Et quel gibier! ma foi, de la grosseur d'un agneau. Vous figurez-vous les belles carnassières que l'on remplirait dans quelques arpents plantés de boramets.

Je vous vois d'ici relire ces phrases inintelligibles, ouvrir de grands yeux et donner votre langue aux chiens. Sachez donc qu'en Tartarie il existait autrefois un animal-plante que l'on semait avec une graine à peu près semblable à celle du melon. Il poussait sur une tige qui le portait par son nombril, à peu près comme le cheval du Louis XIII de la place royale, dont l'abdomen est supporté par un énorme tronc d'arbre. Le boramet mangeait l'herbe qui croisait autour de lui; et quand c'était fini, comme il n'avait point la faculté locomotive, et qu'il ne pouvait pas aller chercher sa vie ailleurs, il

mourait. Pour le tuer il fallait couper sa racine. Vous concevez bien que les chasseurs tartares ne se fatiguaient pas beaucoup à courir après ce gibier toujours immobile; ils n'avaient besoin ni de flèches, ni de fusil; une serpe ou une cognée leur suffisaient.

Vous croyez peut-être que je veux rire et que j'ai puisé tous ces détails dans mon imagination; apprenez que je n'avance jamais rien sans fournir les pièces justificatives. Voici ce que du Bartas dit à ce sujet :

Ains de vrays animaux en la terre plantez,
 Humant l'air des poulmons et d'herbe alimentez,
 Tels que les boramets, qui chez les Scythes naissent
 D'une graine menuë et de plantes se paissent;
 Bien que du corps, des yeux, de la bouche et du nez,
 Ils semblent des moutons qui sont naguère naiz :
 Ils le seraient de vray, si dans l'alme poitrine
 De terre ils n'enfonçoient une vive racine
 Qui tient à leur nombril, et meurt le mesme jour
 Qu'ils ont broutté le foin qui eroissoit à l'entour.
 O merveilleux effect de la dextre divine.
 La plante a chair et sang, l'animal a racine,
 La plante comme en rond de soy-mesme se meut,
 L'animal a des pieds, et si marcher ne peut,
 La plante est sans rameaux, sans fruict et sans fueillage.
 L'animal sans amour, sans sexe et vif lignage,
 La plante, à belles dents, paist son ventre affamé
 Du fourrage voisin, l'animal est semé.

Le savant Saluste du Bartas avait puisé tous

ces détails dans Jules-César Scaliger (1), qui les avait pris lui-même dans le *Talmud Ierosolimitanum* du rabbin Jochanam, écrit en l'an de grâce 436. Cet estimable Juif avait vu cet arbre, et il en avait mangé un gigot. Malgré ces grandes autorités, je ne garantis rien ; car enfin je ne voudrais pas que sur mon dire vous fissiez le voyage de Tartarie pour y chercher la graine de boramet.

(1) Est admirabilis tartaricus frutex. Tartarorum horda primaria Zavolha est, vetustissimæ nobilitatis commendatione; in eo agro serunt semen, semini melonis simillimum, sed minus oblongum; in eo satu plantam exire quam Boramets, id est agnum, vocant; crescit enim agni figura ad pedum fere ternum altitudinem, quem pedibus, unguibus, auribus toto capite præterquam cornibus, representat. Pro cornibus pilos gerit singularis cornu specie; obducitur corio tenuissimo; cujus detracti usus ad capitum tegmina incolis, ferunt internam pulpam Gammari referre carnes. Cæterum è vulnere manare dulcore esse admirabili, radicem humo exertam surrigere ad umbilicum usque illud miraculi fovet magnitudinem quamdiu vicinis obsidetur herbulis, tamdiu vivere quasi agnum in læto pascuo, absumptis illis tabescere atque interire.

SCALIGER. *Exotericarum exercitationum liber quintus decimus de subtilitate ad Hyeronimum Cardanum exercitatio cxcj.* Paris, 1557, in-4.

En désignant ce livre comme le quinzième, Scaliger voulait faire croire qu'il en avait déjà composé quatorze, et c'était le premier qu'il écrivait sur semblable matière. Avis aux charlatans de nos jours, qui publient la huitième édition d'un ouvrage avant que la première soit épuisée.

Cependant l'homme dévoré du feu sacré qui a déjà chassé chassera toujours. Et pourquoi ne chasserait-il pas ? le monde est-il donc autre chose qu'une grande chasse où tout ce qui vit est chasseur ? Un certain avocat nommé Corbin adressa jadis à Charles d'Arcussia, seigneur d'Esparron, une épître où ce que je dis là se trouve prouvé en vers assez grotesques : le poète comprend même les choses inanimées dans cette catégorie.

Tout ce grand univers, ce n'est rien qu'une chasse,
 Combien que les humains le nomment d'autres noms :
 Le jour chasse la nuit, et la nuit prend sa place,
 Le chassant loin de nous, vers les froids Antichtons.
 L'esté chasse l'hyver, et l'an chasse l'année,
 Le soleil est chassé de maison en maison ;
 Mesme nous le voyons chassé chaque journée,
 Courant, et puis couru d'un en autre horison.
 Si tost que de ses flancs nous chasse notre mère,
 Tousjours ou nous chassons, ou nous sommes chassez.
 La misère nous chasse, et, chassant la misère,
 Nous chassons aux grandeurs et aux biens amassez.
 L'aigneau chasse les fleurs, le loup l'aigneau pourchasse ;
 Le lyon généreux chasse le loup partout ;
 Nous chassons le lyon ; la mort qui nous terrasse
 Nous chasse de ce monde, et en rien nous résout (1).

(1) Si vous voulez lire la suite, voyez *la Fauconnerie* de Charles d'Arcussia de Capre, seigneur d'Esparron, de Pallières, et du Revest en Provence. Rouen, 1643, in-4, pag. 332.

La chasse aux filets donnera tout autant de plaisir que les autres chasses à ceux qui éprouvent le besoin de méditer des ruses et de déployer leur adresse. D'ailleurs elle peut se faire aux mois d'avril et de mai, de juillet ou d'août, dans le temps où les perdreaux et les lièvres sont encore sous la protection de la loi. Un oiseau traverse les airs, il est dans les nuages, à peine si vous pouvez l'apercevoir comme un petit point dans l'immensité; vos appeaux l'invitent à descendre, il obéit; il n'ose point se poser encore, mais vous faites agir le sambé, il se décide, il tombe, il est pris. Certes, la proie n'est pas de bien grande importance considérée sous sa valeur intrinsèque; mais le pêcheur qui passe toute sa journée, immobile au bord de l'eau pour attrapper deux goujons, s'amuse incontestablement, puisqu'il recommence le lendemain. Et pourquoi n'aurions-nous pas une semblable jouissance en prenant un oiseau?

L'homme ennuyé de lui-même sourit dédaigneusement lorsqu'il voit un pêcheur suivre d'un œil inquiet le bouchon flottant sur la rivière. Imbécile! ce pêcheur s'amuse, et tu ne sais quoi faire pour passer ton temps; il n'est à charge à personne, et toi, promenant partout ton inutilité, tu vas porter de maison en maison l'ennui qui te dévore. Un des plus intrépides pêcheurs

que Paris ait vus le bras tendu sur les bords de la Seine fut certainement M. de Coupigny. Tous les jours il pêchait sans s'inquiéter du vent, de la pluie ou du soleil. Le 31 mars 1814, pendant que l'armée des alliés envahissait Paris, il était à son poste sous le pont d'Austerlitz. Il avait déjà pris deux ablettes, lorsqu'il vit un autre pêcheur déployer sa ligne tout près de lui. — Parbleu, dit-il, je ne pensais pas qu'il y eût à Paris deux hommes capables de venir pêcher dans une journée aussi solennelle; ce monsieur-là doit être M. D.... qui marche immédiatement après moi dans la liste des chevaliers du hameçon : il l'aborde.

« Monsieur, je parierais cent louis que vous êtes M. D....

— Et vous gagneriez. J'en parierais mille que j'ai l'honneur de parler à M. de Coupigny.

— Vous gagneriez aussi. Nous pouvions seuls avoir le courage de pêcher aujourd'hui.

— Et nous avons raison, mon cher, laissons faire les autres, la vie est trop courte pour ne pas bien employer nos moments.

— Je suis charmé de vous voir.

— Et moi aussi, je vous connaissais de réputation.

— Et moi aussi ; touchez là , soyons amis.

— A la vie et à la mort. »

Et deux heures après ces messieurs mangeaient une friture qu'ils avaient conquise à la barbe des Russes.

La chasse aux filets a plus de rapport avec la pêche à la ligne qu'avec les autres chasses. Il faut attendre, rester immobile ; mais pour vous dédommager , vous aurez l'espérance , les battements du cœur comme si vous chassiez , soit au chien d'arrêt , soit au chien courant. Quant à moi , j'ai fait toutes les chasses possibles , et c'est avec un vrai plaisir que je vais parler de celle qui m'a donné le plus d'émotions ; c'est peut-être là que je retrouverai mes plus jolis souvenirs.

La chasse aux filets compte ses amateurs déterminés comme toutes les autres chasses ; j'en ai connu qui ne rêvaient que pinsons et linottes , ortolans et alouettes. Le sieur Bastian , illustre oiseleur d'Avignon , mettait de côté tous les vieux filets dont il ne pouvait plus faire usage.

« Ce n'est bon à rien , disait sa femme , il faut les brûler ou les jeter.

— Cela servira plus tard , répondait-il. »

Quand le brave Bastian mourut , on trouva ses volontés dernières ; il désirait être enseveli dans tous ses vieux filets , ce qui fut religieusement

exécuté. C'est ainsi que les anciens héros se faisaient enterrer avec leur cuirasse et leur bouclier.

M. Vapali, qui a chassé aux filets pendant soixante-dix années, se rendit un jour d'Apt à Avignon et se présenta chez le préfet.

« Monsieur, lui dit-il, ne pourriez-vous pas appliquer la loi du permis de port d'armes à tous les chasseurs aux filets ?

— Je ne le pense pas.

— Cependant nous avons des armes; nos filets, nos barres, nos cages sont les armes dont nous nous servons pour prendre les oiseaux, et je crois que, si vous vouliez un peu vous y prêter, vous pourriez trouver dans la loi quelque article assez élastique pour nous obliger à payer trente francs par an (1).

— Mais monsieur, vous m'étonnez; si je ne me trompe, vous êtes un grand amateur de la chasse aux filets.

— Certainement.

— Et pourquoi donc voulez-vous payer un impôt que l'on ne vous demande pas ?

— C'est que voyez-vous, monsieur le préfet,

(1) A cette époque le permis de port d'armes coûtait trente francs.

si je le paie les autres le paieront. Ceux qui n'auront pas trente francs dans leur poche ne chasseront plus, et je prendrai les oiseaux qu'ils prennent.

— Je le conçois.

— C'est vraiment une horreur : au train dont nous marchons, il ne sera plus possible dans quelques années de tendre des filets nulle part ; nous sommes inondés chaque jour de nouveaux chasseurs, c'est à dire de gens qui usurpent ce glorieux titre et ne sont que des *Casseiros*. Ils font peur aux oiseaux, ils les rendent rusés, ils les raffinent, et nous ne pouvons plus rien prendre.

— Je ne saurais faire parler une loi qui se tait.

— Il n'y a donc pas moyen? ..

— Présentez une pétition aux chambres.

Et M. Vapali, de retour chez lui, fit une belle pétition qui fut rapportée ; mais un fatal ordre du jour la mit au néant.

En chassant aux filets vous n'avez pas besoin de gardes, espèces d'animaux plus dangereux que les braconniers, car on ne s'en méfie pas ; vous n'êtes jamais poursuivi par les vociférations des paysans ; il ne vous faut pas louer des terres, à tout prix, pour vous former un canton indépendant des chasses voisines. Achetez ou

louez une perche de terre, en lieu découvert, suivez les conseils que je vais vous donner, et vous prendrez des oiseaux par douzaines de douzaines.

Voici d'abord les choses qui doivent composer votre équipage :

1^o Deux nappes en filet dont les mailles auront vingt millimètres de large, (planche 1). Ces nappes sont bordées, dans leur longueur, par une demi-maille, où l'on passe une corde assez forte pour supporter une grande tension. Cette corde, appelée *battant*, se termine aux deux extrémités par une boucle, ou nœud ouvert, qui doit l'assujétir à la gorge de la barre.

Le fil servant à fabriquer les filets doit être fait avec le plus beau chanvre, filé à la main, par des femmes habiles; composé de trois bouts égaux en grosseur, après avoir été tordu, il sera bien rond, bien uni et aussi fin que possible. Plus le fil est fin, moins le filet pèse; moins le filet pèse, plus il part avec rapidité. M. Athénosy, fameux chasseur aux filets de Cavaillon, avait dressé trois fileuses qui, toute l'année, travaillaient pour lui, rien que pour lui. Mais, direz-vous, ce brave homme avait donc une manufacture de filets? il en fournissait donc la France et l'étranger? Pas du tout: ces trois Parques, filant toute l'année, ne faisaient que le fil

nécessaire pour deux nappes et pour les cordes qui devaient les faire agir. Quand elles étaient confectionnées, M. Athenosy vendait les vieilles, car il se serait fait un cas de conscience de ne point commencer la chasse de chaque année avec des filets neufs.

Il est possible que nos belles dames ne veuillent point filer à la quenouille : c'était bon pour nos grand'mères, diront-elles. Eh! mon Dieu, nos grand'mères furent jeunes et jolies, et cependant elles filaient. Cette occupation est fort gracieuse, je vous assure, et ne manque pas d'une certaine élégance. On fixe la quenouille sur le côté gauche par un nœud de rubans dont la couleur s'harmonise avec la ceinture; de jolis doigts prennent le chanvre, le roulent, montent, descendent, font tourner le fuseau; à chaque instant une main potelée se montre sous tous les aspects, et vous avouerez qu'il vaut bien mieux voir une jolie main que les gants éternels dont vous la couvrez toujours. Pendant ce travail, qui n'empêche pas de causer, la quenouille s'agite; elle avance insensiblement du côté de la poitrine; mais bientôt, rencontrant un obstacle qui semble lui dire : « tu n'iras pas plus loin, » elle est repoussée par l'élasticité de la raquette. Cela donne de douces rêveries aux assistants; ils tirent des conséquences, et la jolie fileuse qui

s'en aperçoit jouit, en rougissant, de l'effet de ses charmes.

On met ordinairement cinq cents ou cinq cent cinquante mailles dans la longueur du filet ; on commence par établir cette longueur, et puis on travaille dans le sens de la largeur.

Si vous désirez vous servir de barres qui aient deux mètres de haut, et c'est la dimension ordinaire des barres, donnez à vos nappes une largeur de quatre mètres ; le reste servira pour les bourses. On entend par bourses la partie flottante du filet, celle qui se trouve en sus de la largeur et forme voûte en couvrant la ramée. Or, voici pourquoi il est important de laisser des bourses aux filets. Si les nappes tendues dans la longueur l'étaient aussi dans leur largeur, elles ressembleraient à des raquettes ; tous les oiseaux qu'elles toucheraient, en se repliant avec force, seraient nécessairement tués ou jetés hors du filet. Ceux restés, par hasard, sous ces nappes raides et tendues, marcheraient dans l'espace vide, entre la terre et les mailles, tandis que les bourses entrant dans toutes les inégalités du terrain leur en ôtent la possibilité. On laisse donc la moitié de la largeur pour les bourses.

Le filet se fabrique sur un moule cylindrique, de seize centimètres de long, sur treize millimètres de diamètre. Ce moule donne une maille d'à

peu près vingt millimètres de côté, cette grandeur est suffisante : si les mailles étaient plus larges, les friquets pourraient s'échapper ; si elles étaient plus petites le filet serait trop lourd.

A mesure que le travail avance, et qu'on approche du bord où doit passer la corde, on emploie du fil plus fort. Exemple : si l'on se sert de fil à trois bouts, et si chaque nappe doit avoir quatre mètres de large, lorsqu'on en aura fait trois mètres trente-trois centimètres il faudra, de chaque côté, ajouter quelques tours avec du fil à quatre bouts, puis deux ou trois tours avec du fil à cinq bouts, et faire enfin le dernier tour et la demi-maille avec du fil à six bouts.

La demi-maille est destinée à répartir également le filet sur la longueur du battant ; elle se fait avec un moule moitié plus petit. Les chasseurs vulgaires qui ne prennent pas cette précaution sont obligés de retenir le filet sur la corde, en l'attachant avec du fil de distance en distance. Il en résulte que lorsqu'il fait du vent, ces nœuds se lâchent, le filet court sur la corde et se ramasse tout d'un côté : dans la figure 7, planche 4, la ligne *a, b*, représente cette demi-maille.

Les nappes étendues sont retenues dans leur longueur *b, b, b, c, c, c* (voyez planche 1), et dans leur largeur par les barres *a, a* ; pour arrêter le filet qui doit être également distribué sur

toute la ligne, on place aux deux extrémités de chaque nappe une bride pour le tenir fixe. Ces brides sont des petites ficelles 1, 2, nouées à trente-trois centimètres de la boucle qui termine le battant. Elles doivent être lâches, flottantes et être posées également, à même distance de chaque bout, pour que les deux cadres, formés par les deux battants et par les brides, soient exactement semblables.

Si vous n'êtes point arrêté par la dépense, vous pouvez avoir des filets de soie ; ils vous présenteront plusieurs avantages. Ils seront moins lourds, quoique plus longs et plus hauts, et vous concevez que plus les filets sont grands et plus on a de chances en sa faveur. Les oiseaux les verront moins, et c'est encore un point essentiel ; mais avec des filets de soie vous ne pourrez pas chasser partout : les cailloux, les herbes, les chaumes les déchireraient ou les embrouilleraient à ne plus s'y reconnaître ; de tels filets ne sont bons que dans une place bien propre, bien nette, et qu'on a soin de balayer tous les jours.

Les dames qui craindraient de gâter leurs jolis doigts en travaillant avec du fil pourront faire des filets de soie. Elles auront un moule d'ébène, et leur peau très blanche déjà n'en paraîtra que plus blanche : la navette d'ivoire, la soie

verte, le cylindre noir, voilà des couleurs fortes et bien tranchées, au milieu desquelles toutes les nuances de la main, du visage et du reste, produiront un effet étourdissant. Dans les châteaux tout le monde peut travailler au filet; chaque dame y viendra tour à tour étaler ses grâces. Un filet c'est comme le fond d'une tapisserie; on peut le prendre et le quitter, les ouvrières peuvent changer sans que la chose en souffre. Quant au dessin principal, c'est une autre affaire; il doit être achevé par la même personne, et je ne sais pourquoi les dames y mettent tant de mystère; mais elles n'y travaillent jamais devant nous, elles l'ont toujours fini la veille. Voilà sans doute pourquoi, dans les magasins des merciers, on voit tant de jolies tapisseries dont le dessin est fini, le fond seul reste à faire.

Cette longueur, de cinq cents à cinq cent cinquante mailles, est la plus grande qu'on puisse donner aux nappes; c'est celle qu'ont adoptée tous les chasseurs aux filets de nos provinces méridionales. Cependant si vous voulez chasser dans votre jardin, dans votre cour, vous pouvez avoir des filets d'une dimension beaucoup plus petite, semblables à ceux dont se servent les oiseleurs de Paris. Ils sont moins lourds, plus faciles à tendre partout,

mais avec les petits filets on prend bien moins d'oiseaux qu'avec les grands, et puis, en chassant ainsi, on a l'air d'un enfant qui joue à la chapelle.

2° Quatre barres, *a, a*, ou bâtons, ou guides; mais nous emploierons la première de ces expressions, parce qu'elle est consacrée par l'usage en Provence, terre classique de la chasse aux filets. Au xiv^e siècle, on les appelait *gielles*; dans *le Livre du Roy Modus*, elles sont désignées sous ce nom. Je vous ai déjà dit quelle doit être leur longueur, relativement à la largeur de vos filets. Deux de ces barres serviront à encadrer chacune de vos nappes. On les fait avec du bois bien droit d'orme, de frêne ou de noisetier, ayant vingt-cinq millimètres d'épaisseur; on termine chacune des extrémités par une gorge où le bois, aminci par la lime ou par le couteau, présente une légère cavité propre à recevoir les boucles de deux cordes et à les empêcher de glisser plus haut ou plus bas. Pour les barres on peut employer indifféremment du bois brut ou du bois travaillé. Quelques chasseurs se servent du saule et même des roseaux nommés *cannes* en Provence. Je préfère les bois plus lourds, parce que le filet, une fois lancé, retombe plus lestement.

3° Quatre cordes, *e, f; k, l; h, j; p, o*, ayant chacune la même grosseur que les battants, ter-

minées par une boucle à chaque extrémité. Ces cordes, nommées *cotières*, parce qu'elles sont placées aux côtés du filet, doivent avoir trois fois la longueur des barres.

4° Une corde, appelée *tirant*, 3, 6. Elle sert à tirer le filet pour faire replier les deux nappes; elle aura seize à dix-sept mètres de long, sera d'une grosseur double des battants, et se divisera, dans une longueur de quatre ou cinq mètres, en deux cordes semblables, figurant un V. Chacune de ces branches est de la grosseur des battants et se termine par une boucle. Au point 4, 4 du tirant est un morceau de bois de vingt centimètres de long qui sert de poignée pour saisir la corde et faire jouer le filet. Il ne faut pas croire que les battants, les cotières, le tirant et même les fils de sambés, dont je parlerai plus tard, puissent être faits indifféremment avec toute espèce de cordes. On doit les fabriquer avec du fil tordu comme pour les filets. De cette manière, on peut leur donner une grosseur moindre que si l'on employait du chanvre brut; elles supporteront la même force de tension; elles seront plus légères, et les oiseaux les verront moins.

5° Neuf chevilles de trente, quarante ou cinquante centimètres. Vous leur donnerez plus ou moins de longueur, suivant la nature

du terrain dans lequel vous devez les planter. Il s'agit que les chevilles restent à l'endroit où vous les fixerez, quelle que soit la tension des cordes. Si vous chassez dans des terrains pierreux, vous ferez bien de les armer d'une pointe de fer; dans tous les cas, il faut, près du sommet, y faire une gorge comme celle que vous avez déjà faite aux barres.

6° Quatre boucles de corde ou de cuir de vingt-cinq centimètres de long. Elles sont faites avec un bout de corde semblable à celle des battants, ou bien avec du cuir blanc et gras, le même que les bourreliers emploient pour faire les harnais des chevaux de poste. Les deux extrémités étant réunies par un nœud, si l'on se sert d'une corde; ou par une couture, si l'on emploie du cuir, on obtient un cercle, lequel, étant aplati, doit présenter une longueur d'environ vingt-cinq centimètres.

7° Le marteau-bêche, appelé *picote* ou *picole* en Provence (planche 4). La figure 3 le représente de profil; la figure 2 le montre vu de face. Un des côtés doit servir à planter les chevilles; l'autre, ayant la forme d'une petite bêche recourbée, vous sera fort utile pour creuser la terre sous les barres dont le bout doit manœuvrer librement dans le vide. Avec ce marteau vous pourrez encore niveler la place dans les en-

droits où de petites aspérités empêcheraient le filet de rester collé sur le sol.

Toutes les parties composant votre équipage doivent être soigneusement pliées et mises dans un havresac. Vos quatre barres, réunies avec une corde qui, dans l'occasion, vous servira de *régente*, forment un faisceau dans les intervalles duquel vous placez vos sambéyères. A présent vous pouvez partir. Nous parlerons plus tard des cages, du tambour, des sambés; dans ce moment, pour ne point vous embarrasser d'un trop grand nombre de descriptions, nous ne nous occuperons que de tendre les nappes.

MANIÈRES DE TENDRE LES FILETS.

Vous voilà sur le terrain. Je vais entrer ici dans beaucoup de détails techniques fort ennuyeux, sans doute; mais ils sont indispensables pour vous faire bien comprendre la chose. Je tâcherai d'être aussi bref et surtout aussi clair qu'il me sera possible. Commencez par prendre le vent; à toutes les chasses on doit débiter ainsi. Soit que vous chassiez au chien d'arrêt, au chien courant, ou aux petits oiseaux, avec le filet, vous devez toujours voir de quel côté le vent souffle. En courant la plaine, vous devez avoir le vent dans le nez; en chassant aux filets ce

doit être la même chose ; il faut que le filet soit toujours parallèle à la direction du vent ; si vous le placiez en travers, un côté partirait trop vite, et l'autre ne partirait pas du tout ; vous souleveriez bien cette nappe, mais le moindre zéphir, s'y engouffrant comme dans une voile, la ferait retomber à terre.

A la chasse au fusil on prend le vent pour que le gibier ne sente pas le chasseur, et pour que le chien sente le gibier ; ici nous ne pouvons ni sentir ni être sentis ; il s'agit seulement de voir et de ne point être vus. On ne s'occupe du vent, à la chasse aux filets, que pour éviter un obstacle nuisant à la manœuvre des nappes. Lorsqu'il est fort, rien n'est plus facile que de savoir d'où il vient, et c'est inutile, car alors on ne peut pas chasser ; mais, s'il est faible, voici comment on en connaît la direction : Mouillez un de vos doigts, en le passant dans votre bouche, et levez-le en l'air ; vous éprouverez à l'instant une sensation de froid très marquée du côté du vent, parce que l'évaporation de l'humidité qui recouvrait le doigt est plus prompte de ce côté-là que des autres.

Vous avez choisi la place la plus propre, la plus unie, en vous mettant le nez au vent. Planchez la cheville *g* (planche 1) jusqu'à ce que sa tête soit à cinq centimètres du sol ; adaptez une

de vos quatre boucles à la gorge de cette cheville, en l'entourant deux fois, comme pour lui servir de cravate, et puis tordez le surplus de la boucle jusqu'à ce qu'il ne reste que le vide nécessaire pour y introduire la gorge d'une barre. Je dois ici vous faire observer qu'il faut tordre cette boucle de gauche à droite, pour que la force de la corde tende toujours de droite à gauche. La nappe que nous allons tendre est celle de droite, qui va se replier à gauche : il faut donc qu'au lieu de paralyser le mouvement, la torsion de la boucle vienne l'aider. Quand nous serons à la nappe de gauche, vous tordrez la boucle en sens contraire.

La cheville *g* est plantée ; la boucle de corde ou de cuir est placée et tordue ; dans le vide qui reste après la torsion, introduisez la barre *a*, *a*, *f*, et dans la gorge *f* placez une des boucles d'une de vos quatre cordes cotières. A l'autre boucle mettez une cheville, que vous serrerez par un nœud coulant ; revenez en arrière et plantez votre cheville en *e*. Si vous avez une personne avec vous, priez-la de mettre son pied sur la barre ; cette résistance vous donnera la facilité de tendre la corde avant de planter la cheville. Si vous êtes seul, je vous conseille de la planter à trente ou quarante centimètres en arrière de l'endroit où elle arrive naturellement. Si vous

ne prenez pas cette précaution, vous seriez obligé d'arracher la cheville *e*, lorsque, plus tard, vous planteriez la cheville *j*; car la grande tension que vous donnerez alors aux cordes serait cause que votre barre ne serait pas carrément.

Déployez une de vos nappes et placez les deux boucles des battants dans les deux gorges de la barre *a, a, f*, et, reculant en ligne droite, marchez jusqu'à l'endroit où le bout de votre filet arrive. Alors prenez une cheville; mettez-y une boucle comme vous avez déjà fait en *g*; tordez la boucle, engagez la barre; placez-vous dans la ligne droite des points *g, e*; tendez la corde *c, c, c*, jointe à la cheville par la boucle où se trouve aussi la barre, et quand, des deux mains réunies, vous aurez obtenu la plus grande tension possible, enfoncez la cheville *i*, en la maintenant de la main gauche et en l'enfonçant à coups de marteau avec la main droite. Ceci fini, prenez la bêche du marteau; faites une excavation en terre, sous la gorge de la barre, pour que rien ne s'oppose à ses mouvements. Déployez une corde cotière, engagez une des boucles à l'autre extrémité de la barre, au point *h*; mettez une cheville à la seconde boucle de cette cotière, tendez la corde *h, j*, autant qu'il vous sera possible, et plantez votre dernière cheville en *j*, dans la ligne droite, *j, i, g, e*.

Quelquefois il arrive qu'en tendant beaucoup la cotière *h, j*, la première barre placée *a, a, f*, cesse d'être carrément, parce que la cheville *e* a été posée trop près ou trop loin. Dans ce cas on l'arrache pour la replanter. Après quelques tâtonnements on finit bientôt par avoir le filet tendu suivant les règles de l'art. En soulevant la nappe par une des barres ou par une des deux cotières elle doit s'enlever facilement, tourner sur ses deux pivots, et retomber à plat sur la terre.

Voilà notre première nappe tendue, il faut nous occuper de l'autre. Plantez d'abord la cheville *m*; elle doit être éloignée de celle *g* de la longueur d'une barre, plus les deux tiers d'une barre, c'est à dire que si vos barres ont deux mètres de long, les chevilles qui servent à les maintenir doivent être à trois mètres trente-trois centimètres de distance l'une de l'autre. En effet, lorsque les deux nappes se replieront sur elles-mêmes, celle qui tombera la seconde devra couvrir la première d'un tiers de sa largeur. Or, deux barres de deux mètres, se croisant de soixante-six centimètres, doivent avoir leurs deux bouts les plus éloignés à trois mètres trente-trois centimètres de distance. Pour simplifier ces calculs je vais vous donner une méthode bien facile à suivre. Renversez votre

nappe tendue, et placez-la comme elle sera plus tard quand vous tirerez le filet; posez une barre contre la barre de la nappe tendue, de sorte que ces deux barres se croisent dans un tiers de leur longueur, et plantez votre cheville m à l'autre extrémité. Votre cheville plantée, mettez une boucle comme vous avez fait en g , placez la barre a, a, l , et dans la gorge l mettez la boucle de la cotière l, k ; au point k , plantez votre seconde cheville; engagez les boucles des battants de la seconde nappe, déployez-la jusqu'aux points p, n . Plantez la cheville n comme vous avez fait pour la cheville m , en ayant soin que la distance n, i , soit semblable à celle m, g , et que la cheville n soit dans la ligne droite de k, m . Après avoir mis la boucle, l'avoir tordue, comme je l'ai dit, et avoir engagé la barre a, a, p , placez la cotière p, o , à la gorge p , et plantez la cheville o dans la ligne k, m, n , en tendant la corde autant qu'il vous sera possible de le faire. Ceci fini, si quelque chose nuit au jeu de la barre, si quelque caillou empêche que la nappe soit aplatie sur le sol, rompez, enlevez l'obstacle avec la bêche, et tout est terminé.

Je vous ai donné le moyen le plus simple, ou du moins le plus usité, pour faire jouer les nappes; mais ce n'est pas le meilleur. Cette boucle que l'on place à la cheville et à la barre fait très bien

son service le matin, parce que la rosée resserre beaucoup la corde; mais lorsque le soleil l'a séchée elle se détend, et alors le filet part moins bien; il est flasque, et, tombant avec lenteur, les oiseaux s'échappent. On peut, au lieu de boucles en corde ou en cuir, employer un boulon de fer placé entre deux chevilles. Vous introduisez dans le bout de la barre un morceau de fer de seize centimètres de long et de quarante millimètres de circonférence: la partie qui reste en dehors est un anneau dans lequel vous passez le boulon, et vous obtenez des résultats bien plus certains. Lorsque vous plantez les chevilles en *i* et en *n*, vous n'avez pas besoin de tendre la corde du battant *c c, c*; cette tension devient inutile, puisqu'on n'en a plus besoin pour faire jouer les barres. La figure 2, planche 2, représente les deux chevilles, le boulon et la barre; *c, c* sont les deux chevilles plantées à dix ou quinze centimètres l'une de l'autre; *a, b* est le boulon qui en *a* est percé d'un trou dans lequel on introduit une goupille pour qu'il ne se dérange pas; en *b* il se termine par un bouton serré contre la cheville. La barre *e, f*, percée au point *e*, reçoit la clavette *d, e*, dont l'extrémité *d* est un anneau dans lequel passe le boulon. La figure 3 montre les chevilles, la barre et le boulon, vus de profil.

Si vous voulez passer à la figure 8 , planche 4 , vous verrez encore une autre manière que vous préférerez peut-être. La barre étant creusée par un bout , on enfle dans le trou *d* une broche de fer *b* qui termine un fer à cheval , dont les deux branches , ainsi que la cheville *a* sont percées de part en part , et traversées par un boulon *c*. Ce boulon sert de pivot , et la barre tourne très facilement sur lui.

Enfin , pour le bouquet , je vais vous indiquer la meilleure de toutes les méthodes qu'on puisse employer pour faire jouer les nappes. Voyez la figure 3 , planche 3 ; *c* est une charnière ronde à laquelle sont soudées deux pointes *a* , *b* , dont l'une entre dans la barre *f* , et l'autre dans la cheville *e*. Rien n'est plus facile et plus prompt que l'arrangement de tout cela. Cette charnière doit être forte , et chacune de ses parties aura au moins cinq millimètres d'épaisseur. La partie *a* s'introduit dans la cheville ; un petit chapiteau *d* , se posant sur la tête de la cheville , garantit à la charnière la liberté de ses mouvements : la partie *b* s'enfonce dans la barre , et vous concevez que la ligne *a* , *c* étant fixe , celle *c* , *b* pourra se mouvoir très facilement.

Les chevilles et les barres étant percées pour recevoir ces clavettes , *a* et *b* devront être entourées d'un anneau de fer , pour empêcher l'écar-

tement du bois. Lorsqu'on chasse dans une place de hasard, on porte les chevilles avec soi; mais si c'est à poste fixe, au lieu de chevilles on peut faire établir des dés en pierre où la charnière sera soudée avec du plomb.

Lorsqu'on chasse tous les jours à la même place, par exemple, pendant le passage de septembre et d'octobre, on laisse toutes les chevilles plantées, et chaque matin on n'a que les cordes à adapter. Vous pouvez même, dans ce cas, si vous êtes certain que personne ne viendra rien déranger dans votre absence, laisser les barres en place, et même avoir en guise de cordes des cotières en fil de fer. A Chenevières sur Marne, où pendant plusieurs années j'ai fait la chasse aux filets avec un très grand succès, je n'enlevais rien que les deux nappes et le tirant : tout le reste une fois placé ne bougeait plus tant que durait la saison de la chasse. Cette manière est fort commode, en ce que dans deux minutes les filets sont tendus ou détendus. Si vous laissez des cordes la rosée les ferait beaucoup raccourcir, et souvent la tension serait si forte qu'elles casseraient. Il vaut mieux employer du fil de fer. On le choisit d'une grosseur capable de résister à la force du filet; on le fait cuire pour le rendre moins cassant, et puis on ajuste avec des pinces les quatre cotières *e, f*;

k, l; j, h; o, p; de manière que les quatre barres soient exactement parallèles.

Vous concevez que cela simplifie énormément l'opération. Vos chevilles sont plantées, vos barres sont à leurs places, vous n'avez plus que les nappes à poser. Le battant *c, c, c* (planche 1), s'accroche par les boucles aux chevilles *c, c* (pl. 2, fig. 2), à la cheville *a* (pl. 4, fig. 8), à la cheville *e* (pl. 3, fig. 3), soit que vous adoptiez l'une ou l'autre de ces trois méthodes. Il importe peu que le battant du bas soit tendu ou non, puisque dans ces cas les barres sont fixées à part. Quant à celui d'en haut, vous engagez une boucle en *f* de la barre *a, a, f*, et quand vous arrivez en *h*, vous défaites l'autre boucle pour n'y laisser qu'un nœud; et, passant la corde dans la gorge de la barre, vous tirez jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment tendue, et vous l'arrêtez par un nœud. On obtient de cette manière une tension bien plus forte et surtout plus continue; car le soleil n'ayant plus action que sur le battant *b, b, b*, puisque les cotières sont en fil de fer, le filet se relâchera beaucoup moins. Si le cas arrive, rien n'est plus facile que de le retendre en défaisant le nœud et en tirant encore la corde.

Pour éviter de faire perdre aux barres leur parallélisme, lorsque vous en viendrez là, il sera bien de tendre le battant *b, b, b*, tantôt au

point *f*, tantôt au point *h*, car si vous tendiez toujours en *h*, vos barres seraient bientôt en diagonale.

Tout cela est très bien quand on chasse tous les jours au même endroit, et surtout lorsqu'on est certain que des malveillants ne viendront rien déranger. Mais si vous avez des craintes sur les malices des paysans, des bergers, des gamins, emportez tout chez vous chaque jour; vous auriez trop de chagrin si, un beau matin, en arrivant avec de belles espérances, vous étiez obligé de retourner au logis, parce que vos ustensiles seraient volés ou brisés. J'ai passé par là, moi qui vous parle, et c'est peut-être le plus grand accès de mauvaise humeur que j'aie eu dans ma vie.

Le vent avait duré neuf jours pendant le passage des ortolans.... Je vous dirai d'abord que si le vent souffle très fort dans la direction que les oiseaux voyageurs doivent prendre, ils s'arrêtent, car il leur est impossible d'aller avec le vent en poupe. Ils sont obligés de monter le vent, c'est à dire que s'il vient du nord, ils doivent voler vers le nord. En effet, toute autre marche leur serait défavorable; s'ils volaient avec le vent, leurs plumes, au lieu d'être collées sur le corps, s'ébourifferaient en sens contraire et ne pourraient plus faire

le service. Quand le vent change, ils se remettent en route, et vous concevez que s'il a duré plusieurs jours, le passage doit être beaucoup plus nombreux, car vous voyez alors tous les oiseaux qui auraient voyagé pendant ce temps-là. Si le mauvais vent continue à souffler, ils n'en partiront pas moins, car il faut qu'ils partent; ils monteront le vent contraire, et puis ils louvoieront; ils prendront des bordées, et, par de grands détours, ils arriveront à destination. Voilà pourquoi, certaines années, on voit arriver, dans certains pays, des oiseaux qu'on n'y aperçoit point ordinairement. Ces apparitions insolites sont désignées par les chasseurs sous le nom de *l'année des becs croisés, des tarins, des cygnes, des outardes*, etc. Il est facile de concevoir qu'un oiseau montant le vent du nord puisse aller vers le midi, soit que plus loin ou plus haut le vent change, soit qu'en courant des bordées il puisse rendre ce même vent favorable à sa marche. Ne voit-on pas deux navires marcher en sens contraire avec le même vent?

Je vous disais donc que le vent avait duré neuf jours pendant la saison des ortolans, et comme le passage de ce noble oiseau est plus court que celui des autres, vous concevez qu'un jour de chute de vent est décisif pour

un professeur. Je m'en souviens, c'était le 24 août : un chasseur n'oublie jamais ces choses-là ; je n'avais pas pu m'endormir, occupé que j'étais par la crainte de me réveiller trop tard, car on doit être prêt, c'est à dire sur le champ de bataille, les filets tendus, à la pointe du jour. J'arrive à ma place, il était encore nuit, je cherche mes chevilles, mes barres, et je ne trouve rien. « Quand l'aurore paraîtra, me dis-je, il sera temps de me mettre à l'ouvrage. » Le jour parut, quel désappointement ! tout était brisé, volé, saccagé. Le mal était sans remède : j'aurais pu tant bien que mal faire des chevilles en coupant quelques branches aux arbres voisins ; j'aurais pu trouver aussi des bâtons qui m'eussent servi de barres, mais je n'avais point de cordes pour remplacer mes fils de fer. Il fallut revenir à la ville, repartir avec un nouvel équipage, courir, travailler, suer pour être prêt à neuf heures, quand le passage était presque fini. Le pire de tout c'est que le soir je dus écouter le récit des exploits que les autres chasseurs avaient faits dans la journée. Oh ! c'est une chose terrible d'entendre raconter des prouesses et de n'avoir rien à dire pour son compte. Tel un mauvais soldat, qui ne s'est point trouvé à la bataille, rougit en entendant la kyrielle des coups de sabre donnés et reçus par ses camarades.

Aussi M. Athénosy méprisait toutes les méthodes que je viens de vous dire ; semblable à Bias , ce philosophe grec dont on vous a parlé jadis, il portait tout avec lui. Son équipage était si bien conditionné dans toutes ses parties , que pour rien au monde il n'aurait voulu en perdre de vue la plus petite parcelle ; à force de perfectionnement il était parvenu à le rendre plus léger de moitié que celui de tous les autres chasseurs.

Vos deux nappes sont tendues : avec la main, vous pouvez les renverser facilement dans tous les sens l'une après l'autre ; elles tournent bien sur leur axe ; il s'agit à présent de les faire mouvoir ensemble et de loin , rien n'est plus facile. Déployez votre tirant , prenez les deux branches qui se divisent en V , placez-les aux points *f* et *l* ; en faisant passer les boucles du tirant dans les boucles des cotières , et en les ramenant sur la barre , après en avoir fait le tour , accrochez-les dans la gorge.

Saisissez la poignée du tirant au point 4, 4 , placez-vous à l'endroit où les nappes légèrement soulevées vous paraîtront devoir partir simultanément. Quand vous y serez , prenez environ seize centimètres à gauche ; c'est là que vous devez être assis. Essayez ; tirez votre filet , la nappe de droite arrivera la première , l'autre

suivra de très près. Voici pourquoi je vous donne ce conseil; à côté de la nappe droite, aux points z, z, z, z, on plante quelques branches d'arbre pour attirer les oiseaux qui aiment à se percher. Si la nappe droite arrivait la seconde, ces branches, soulevant le filet, formeraient une voûte ouverte, et les oiseaux pris s'échapperaient; tandis que, tombant la première et se trouvant recouverte par celle de gauche, cette voûte est fermée de manière que tous les prisonniers qu'elle contient ne peuvent plus sortir.

Quelques précautions que l'on prenne, il arrive trop souvent que les filets forment le pont; c'est lorsque le vent, même le plus léger, vient souffler sur vos nappes au moment où vous tirez. Celle qui doit tomber la première se trouve retardée, le mouvement de l'autre est accéléré par la même raison; les deux filets se rencontrent, s'accrochent, et sauve qui peut! Ce sont des moments bien fâcheux, surtout lorsque le filet se trouve garni d'un grand nombre d'oiseaux. C'est à peu près comme le chasseur au fusil qui, devant un faisan parti de ses pieds, voit rater ses deux coups.

Le filet vient bien, les deux nappes tombent l'une sur l'autre; celle de gauche n'arrive point en même temps, mais elle succède à celle de

droite d'une manière tellement immédiate que leur séparation est à peine perceptible. Prenez la cheville 6, liez-la par un nœud au bout du tirant à deux mètres environ de la poignée 4, et asseyez-vous en 7.

Si vous avez un compagnon avec vous, chargez-le de planter cette cheville, en tendant le tirant, autant que ce sera possible, sans faire partir le filet. Vous l'aidez vous-même en tenant la poignée et en maintenant la corde raide pendant qu'il enfoncera la cheville.

La poignée du tirant est une pièce de buis ou de tout autre bois de vingt-cinq centimètres de long et d'une grosseur de deux centimètres; quand elle est travaillée et polie par un tourneur, les mains fines et délicates des plus jolies dames peuvent la saisir sans se blesser. Elle est percée d'un trou vers le milieu; c'est là que passe la corde que l'on noue pour la fixer. Lorsque cette poignée a servi quelque temps, les nœuds en sont tellement serrés qu'il est très difficile de les défaire, lorsque la corde venant à se relâcher ou à se tendre trop fort, on veut avancer ou reculer la poignée. Pour éviter cet inconvénient, qui dans ces cas donne beaucoup d'impatience et de mauvaise humeur, on peut adapter à la poignée, vis-à-vis du trou, une vis de pression qui serrera la corde; on n'aura qu'à faire

jouer la vis pour avancer ou reculer la poignée. Cet utile perfectionnement est dû à M. Rousset, amateur distingué de la ville d'Apt. Cet illustre chasseur a aussi inventé les charnières (pl. 3, fig. 3) dont je vous ai donné la description.

Dans la figure de la planche, 1 qui représente le filet tendu, la poignée 4, 4, se trouve très près placée du point 3, où les deux branches du tirant se séparent : vous ne devez point avoir égard à cette distance qui se trouve si courte parce que notre page n'est pas assez longue. En chassant aux oiseaux de passage, il faut être assis à vingt pas environ des filets. Plus vous serez près, plus les nappes se plieront vite, plus vous serez loin, et moins les oiseaux se méfieront. C'est à vous à calculer la distance où vous vous placerez, en ayant égard à la promptitude plus ou moins grande avec laquelle partiront vos filets d'un point ou d'un autre.

Quand vous chasserez aux moineaux ou à toute autre espèce d'oiseaux sédentaires, comme alors il sera nécessaire de vous mettre dans une cabane de feuillage bien fermée, vous pourrez tirer le filet d'aussi près que vous voudrez, même de la bifurcation du tirant 3, les filets partiront avec beaucoup plus de rapidité.

A l'endroit où doivent poser vos pieds, creusez la terre avec votre marteau-bêche ; ramenez

cette terre au point où vous devez vous asseoir, couvrez-la de votre havresac, de l'enveloppe qui sert à cacher vos cages, placez-vous et soyez prêt à tous les événements.

J'oubliais de vous dire une chose essentielle : votre filet ainsi tendu laisserait encore échapper bien des oiseaux, si les battants *c, c, c*, qui restent toujours à terre, n'étaient pas arrêtés par des crochets. La ramée, les inégalités du sol formeraient un vide sous la corde, et il en faut bien peu pour qu'un moineau se sauve. Vous devez donc ajouter à votre équipage deux douzaines de petits crochets en bois, qui, plantés contre la corde, la saisiront en s'enfonçant et la retiendront collée sur la terre. Ces crochets, de quinze à vingt-cinq centimètres de long, pointus par le bout, auront la tête ronde et seront façonnés de manière qu'il ne leur reste aucune aspérité pour déchirer le filet : il est bien entendu que vous planterez vos crochets sur le battant qui reste toujours à terre ; car si vous les mettiez sur l'autre, vos nappes demeureraient immobiles.

En arrivant sur le terrain où vous voulez chasser, du premier coup d'œil vous devez voir quelle est la position la plus favorable pour vous placer. « Mes filets seront là, dites-vous, et moi je serai assis près de cette haie, sur la berge de ce fossé, etc. » Vous tendez vos filets, vous ajus-

tez le tirant, et quand vous l'avez déployé dans toute sa longueur, vous vous apercevez trop tard que la poignée est à dix pas de l'endroit choisi. Je vais vous donner un moyen bien simple pour arriver avec une justesse mathématique.

Prenez deux de vos barres, croisez-les comme elles doivent être croisées quand le filet se ferme, c'est à dire au tiers de leur longueur. Placez-les au point où vous désirez vous asseoir. En mettant la partie croisée à l'endroit où devront poser vos pieds, plantez une petite cheville à chacune des extrémités des barres, et à ces deux chevilles attachez un fil de sambé que vous déploierez dans toute sa longueur; s'il ne suffit pas, mettez-en deux que vous lierez bout à bout. A l'autre extrémité de ces deux fils portez vos deux barres croisées, plantez deux autres chevilles, comme vous avez déjà fait, et attachez-y vos fils un peu tendus. La distance étant égale des deux côtés, vous avez deux lignes exactement parallèles. Plantez vos chevilles sur ces lignes, tendez vos filets, déployez le tirant, la poignée aboutira précisément au point que vous avez fixé.

Tous ces cordages, ces filets, ces barres doivent être teints d'une couleur uniforme. Comme on chasse presque toujours dans des chaumes, dans des guérets, dans des prairies où la place

occupée par les nappes est labourée, il faut donner à votre équipage une couleur de terre. Avec des écorces de noix bouillies dans plus ou moins d'eau, vous la ferez plus ou moins foncée. Si vous chassez quelquefois dans des prairies où la place n'est point labourée, il faut vous servir d'un équipage teint en vert. Lorsqu'on chasse indifféremment partout, il est bien d'avoir plusieurs équipages de différentes couleurs, pour se servir de chacun suivant la nature du terrain où l'on doit se placer. Ceci est fort essentiel, car les oiseaux sont rusés; l'aspect de cet attirail les effraie, et il faut le dissimuler autant que possible.

Dans les pays où l'on ne chasse point aux filets, on a peu de précautions à prendre; les oiseaux ne se méfient guère de l'homme, ils tombent facilement dans le filet, de quelque couleur qu'il soit. Pourvu que d'autres oiseaux les y appellent, ils arrivent. Voyez les moineaux du Palais-Royal à Paris, tranquilles sur la pelouse du jardin, recevant de tous les oisifs des miettes de pain, ils viennent déjeuner à vos pieds. Si l'on tendait un filet dans une allée, on les prendrait tous dans deux heures. Mais si vous allez en Provence, en Languedoc, où des milliers de chasseurs font toute l'année la guerre aux oiseaux, il vous faudra plus de ruses pour en prendre cent, qu'à Paris pour en attraper mille.

Au milieu du filet, tout près de la nappe droite et contre le battant *c, c, c*, plantez une ramée de petites branches d'arbre légèrement inclinées dans le sens du vent qui souffle. Cette ramée doit égaler en hauteur le tiers de la longueur de vos barres, elle doit être plantée sur deux rangs; tenir à peu près quarante à cinquante centimètres en largeur, et avoir le tiers de la longueur du filet; si vous la faisiez plus longue, la voûte qu'elle forme s'étendrait jusqu'aux brides 1, 2, et les prisonniers s'échapperaient aux deux extrémités du filet. Voyez la figure première, les lettres *z, z, z, z*, vous indiquent la position de cette ramée. On choisit pour cela le bois qui présente le moins d'aspérités : le saule, le troëne, l'osier sont excellents, parce que leur écorce est unie et ne peut pas déchirer le filet. Il est essentiel que la nappe près de laquelle on place la ramée tombe toujours la première; l'autre nappe tombant ensuite recouvre la voûte formée par les branches; et les oiseaux ne peuvent pas s'échapper. Les chasseurs, propriétaires du terrain où ils tendent leurs filets, plantent quelquefois une ramée vive en osier, en troëne ou en toute autre espèce d'arbrisseau dont les branches sont unies et sans épines; ils s'épargnent ainsi la peine et l'embarras de la renouveler tous les jours. Mais cette méthode ne vaut rien; la ra-

mée vive n'a jamais la forme courbe qui lui convient ; les branches poussent en tous sens , et quand on les taille, il en résulte des aspérités qui déchirent le filet.

La ramée est un point de repos offert aux oiseaux voyageurs. Ne trouvant point d'arbres dans les environs, ils viennent avec plaisir se poser sur ces branches. Le reste de l'espace vide entre les deux nappes doit être labouré ; les oiseaux qui préfèrent les mottes de terre en trouveront à leur convenance , vous devez contenter tous les goûts. Cependant les mottes ne doivent point exister aux deux bouts des nappes ; il faut qu'à soixante-cinq centimètres des brides, le terrain soit uni, car ces petits monticules soulèveraient le filet, tandis que sur une surface plate les bourses interrompent les voûtes formées plus loin.

La ramée attire certains oiseaux et nuit à la prise de beaucoup d'autres , ce qui fait compensation ; mais elle est utile en ce sens qu'elle cache une grande partie des cages ; si on les mettait toutes à découvert, leur nombre produirait l'effet d'un épouvantail.

On doit toujours mettre la ramée à côté de la nappe qui part la première. Il est d'usage de la placer près de celle de droite ; mais si pendant la chasse le vent change, et qu'il retarde le mouve-

ment de cette nappe, on peut changer la ramée de place et la planter à côté de la nappe qui vient la première. On peut aussi accélérer le mouvement de la nappe de droite en se plaçant soi-même un peu plus à gauche, et *vice versa*.

Lorsque le vent est fort et qu'une nappe vient difficilement, on met une régente. La régente est une corde 7, *d*, (planche première) de deux ou trois mètres de long, que l'on attache au milieu de la cotière de devant, au point *d*; on la tend fortement en enfonçant une cheville au point 7. Cette régente donne une grande impulsion à la nappe; si elle ne suffisait pas, on pourrait en mettre une seconde à l'autre cotière de la même nappe; bien entendu que la régente devra passer au dessous de la corde V du tirant et sur les fils qui font mouvoir les sambés.

Voici une régente qui produit encore un meilleur effet. Dans la planche première, elle est décrite par le triangle *l*, 8, *f*; on plante au point 8 une cheville à laquelle on adapte une petite poulie. La régente fixée en *l* et en *f* est posée dans le creux de cette poulie. Supposons à présent que la nappe droite retarde, et que celle de gauche vienne trop vite, le vent poussant cette nappe de gauche fera développer la corde *l*, 8, et la force qu'elle subira sera instantanément communiquée en *f*. La partie *l*, 8, s'allongera,

celle 8, *f*, se raccourcira, et le vent qui pousse la nappe gauche forcera la nappe droite à suivre le mouvement.

Asseyez-vous et tirez le filet, voyez s'il part avec rapidité. Les deux nappes se ploient avec grâce, celle de la ramée arrive la première. Tout est bien ; levez-vous et retournez le filet, c'est une opération fort simple, mais qui cependant exige quelques précautions. Vous soulevez la nappe supérieure en saisissant l'extrémité de la cotière près de la barre ; vous agitez le filet par quelques mouvements de *va et vient*, et vous laissez tomber la nappe. Ces mouvements sont nécessaires pour égaliser les bourses, pour qu'elles soient uniformément réparties ; car si elles s'accumulaient dans un seul endroit, le filet serait trop visible. Il est essentiel aussi de ne pas saisir la barre, car la secousse que vous lui donneriez pourrait la casser. Quand la première nappe est retournée, on fait la même chose pour la seconde. Comme celle-ci recouvre la ramée où sont des cages, il faut prendre grand soin que toutes ces cages soient bien cachées par les branches, car dans le cas contraire le filet pourrait les accrocher, en le retournant une cage s'enlèverait à dix pas de vous, et l'oiseau courrait grand risque de la vie. Si le filet retourné se tenait suspendu par quelques parties à quelques aspérités des

branches de la ramée, vous feriez tomber les bourses relevées, car les oiseaux ne manqueraient pas d'apercevoir le piège.

Lorsqu'un oiseau est pris vous le saisissez avec la main gauche, et, passant la main droite sous le battant le plus voisin, vous venez le chercher pour le faire sortir. S'il est sous la voûte formée par la ramée, vous le poussez vers les bourses en soulevant le filet aplati que vous laissez retomber dès qu'il se trouve dessous. Pour les oiseaux que l'on veut tuer, on les saisit pendant qu'ils dansent sous le filet; on appuie le pouce sur leur poitrine, et ils sont bientôt morts; on les ramasse ensuite dès que le filet est retourné.

Les Espagnols ont une excellente méthode pour disposer leurs filets; elle diffère essentiellement de toutes celles que l'on suit en France. Je veux vous en donner la description. Aucune corde n'est tendue, tout est flasque et mou sur la terre; le filet tout entier peut être caché dans un sillon, sur le bord d'un champ de blé, dans une planche d'épinards. Les oiseaux n'aperçoivent pas facilement le piège, et ils arrivent sans faire de façons. (*Voyez* la fig. 1, pl. 3.) Le chasseur est assis en *q* près du tirant *i, i*. Les barres *a, b*, sont placées comme dans nos filets français. Le battant extérieur *c, c, c*, de chaque nappe, est seul tendu et suit une ligne droite. Les deux au-

tres, au lieu de prendre la direction *e, e, e*, se replient en ligne courbe *d, d, d*, se ramassent comme un chiffon et peuvent facilement se cacher sous des herbes hautes ou dans un sillon. Aux points *d, d, d*, on enfonce des crochets pour les maintenir. Du côté du chasseur il n'existe point de cotières, on n'en met qu'à l'extrémité opposée. Ces deux cotières *f, f*, se rejoignent en *g* et sont fixées à un grand pieu ferré, solidement enfoncé dans la terre et s'élevant à un mètre au dessus du sol. Ce pieu, que les Espagnols appellent *hou*, forme un angle de 45 degrés avec l'horizon, obtus du côté du chasseur, aigu du côté opposé. (*Voy. la fig. 2*); de cette manière il offre plus de résistance, et il est nécessaire que cette résistance soit grande, car ce pieu doit supporter tous les efforts. Pour lui donner encore plus de solidité, les cotières fixées en *g* viennent se prolonger jusqu'en *h*, où elles sont attachées à une cheville fortement enfoncée dans la terre.

Quand le chasseur tire les filets, toutes les cordes se tendent, la *hou* résiste, sa position élevée augmente sa puissance, et les deux nappes partent comme un éclair. Couvrant tout l'espace vide, rien n'étant tendu, les oiseaux se trouvent pris dans des bourses molles, flasques : aucun d'eux ne peut s'échapper. Vous concevez que ces filets doivent avoir plus de fond que les nôtres;

ils sont aussi beaucoup plus petits et ressemblent assez par leur dimension à ceux dont se servent les oiseleurs de Paris. Aussi peut-on les placer partout, dans un potager, dans une basse-cour, sous les arbres d'un verger.

Je vous ai décrit aussi bien que je l'ai pu faire la manière de tendre vos filets, c'est le principal; à présent il faut savoir les détendre, ce n'est pas difficile, mais cela exige quelques précautions. Commencez par arracher la cheville de votre tirant et marchez vers vos filets en pliant la corde en rond par brassées; défaites les deux boucles qui l'attachent aux barres, et avec ces deux cordes réunies liez le paquet. Il est essentiel que cela soit fait de manière à ne pas s'embrouiller le lendemain, car rien n'est plus pénible pour un chasseur que de voir des oiseaux sur sa tête et de n'être pas en mesure. Plus il se dépêche et plus il retarde l'opération; pour débrouiller les plis d'une corde, enchevêtrés les uns dans les autres, il faut souvent plus d'un quart d'heure. Otez vos crochets, pliez les cotières d'un seul côté, réunissez ensemble les deux batants d'une nappe, et marchez en pliant le filet par brassées comme vous avez fait pour le tirant. Si quelques brins de bois, de terre ou d'autres choses, sont dans le filet, ayez soin de les ôter avant de le plier.

Quand vous serez arrivé à l'autre bout, prenez les deux autres boucles engagées dans les barres; avec ces cordes liez le paquet. Tournez plusieurs fois en l'air cette masse de filet pour la réduire au plus petit volume possible, et nouez-la de manière qu'elle se rapproche de la forme d'un melon ou d'une citrouille. Recommencez pour l'autre nappe, pliez vos deux cotières qui restent, et tout est fini. Mais comme il est essentiel de ne rien perdre, de ne rien oublier, comptez toutes les parties de votre équipage en les fourrant dans le sac. Quant aux barres et aux sambeyères, je vous ai déjà dit comment on les plie.

M. Athénosy, l'illustre chasseur aux filets dont je vous ai déjà parlé, avait reculé les bornes de la science aviceptologique. Jamais personne ne put l'égaliser dans le nombre d'oiseaux pris. Son équipage, fait par lui-même dans toutes ses parties, était d'une perfection idéale. Ses filets, plus solides que ceux des autres chasseurs, pesaient la moitié moins, ses cages étaient de petits chefs-d'œuvre; après sa mort on aurait dû les déposer dans un musée, pour servir de modèle à tous ceux qui plus tard voudront en fabriquer d'autres. M. Athénosy poussait la recherche dans les plus petits détails; ses cordes, ses chevilles, ses barres, jusqu'à ses crochets, tout était léger, solide, et attirait l'admiration

des amateurs. On allait chez lui pour voir, pour imiter, mais on ne parvint jamais à faire aussi bien. Un jour M. Athénosy fut visité par le plus mauvais chasseur de Cavaillon, et qu'à ce titre il méprisait souverainement. Il fallait l'entendre raconter cette histoire. Son indignation n'avait point de bornes. « Ce misérable, disait-il, est venu hier me voir à ma place de filets, il m'a parlé comme à un égal ! Tout est bouleversé dans ce monde, les rangs ne sont plus gardés, un homme indigne du titre de chasseur, *un casseiro*, veut marcher de pair avec moi; enfin le croiriez-vous ? au moment où j'ai détendu, ce drôle a voulu avoir l'honneur de plier une de mes nappes !!! (1)

Ce n'est pas d'une petite importance que d'avoir un équipage léger, car on est souvent obligé d'aller loin de chez soi avec un havresac rempli de toutes les choses que je vous ai détaillées, et de bien d'autres encore que je vais vous dire. Il vous faut trente ou quarante petites cages de vingt à vingt-cinq centimètres de long sur dix ou quinze centimètres de large; chacune doit être garnie d'une mangeoire et d'un abreu-

(1) Aquéou gusas de S.... a vougu agué l'ounour de pluga une dè mèi bande mè l'a talamèn embuyade, qu'è yèou qu'ai dè biaï coume eï pas poussiblè, mettè oujourd'hui une oure dè maï per tendrè. (*Historique.*)

voir. Cet abreuvoir doit être de verre, plus large en bas qu'en haut, pour qu'en marchant l'eau ait moins de facilité à s'échapper; il doit être fixé dans la cage par un rebord dans lequel vient se loger une cravate de fil de fer. La cage sera traversée au milieu par un petit morceau de bois, pour que l'oiseau puisse s'y poser. Ce bâton doit être en sureau, dont on ôte la moelle, ou mieux encore en roseau de Provence. Voici pourquoi : Les oiseaux sont toujours incommodés par de petits insectes; ces poux se réfugient ordinairement dans les parties creuses de ces roseaux; on enlève de temps en temps les bâtons, on les secoue, les poux tombent, et on les tue.

J'ai remarqué souvent que si les oiseaux ont des poux en quantité ils ne dorment plus sur leur bâton; par instinct ils vont passer la nuit sur l'abreuvoir. Deux fois par an il est nécessaire de passer toutes cages dans l'eau bouillante pour détruire les œufs de poux qui se trouvent dans les parties creuses du bois.

Un vrai chasseur doit savoir faire ses cages et ses filets. Il est très-certain que ces choses-là sont toujours mieux confectionnées par les amateurs que par les gens du métier. Un chasseur qui ne saurait pas raccommoder ses filets se trouverait souvent dans l'embarras. Malgré

les plus grandes précautions, quelquefois on les déchire; et si l'on habite la campagne, il est fort désagréable d'envoyer ses filets à la ville voisine à un raccommodeur, qui les gardera plusieurs jours, pendant lesquels on sera forcé de rester dans une honteuse inaction.

Pour savoir faire une cage il faut être chasseur. Entre une cage bien confectionnée et une autre mal faite il y a la différence d'un monde. Si vous n'avez pas le temps ni la patience de les fabriquer vous-même, ayez recours aux marchands; mais ayez soin de voir le bois qu'ils emploieront. Il vous faut le cœur du bois, rien que le cœur. Déterminez la grosseur du fil de fer; fixez l'espace qui doit séparer chaque barreau, la grandeur de la mangeoire, la place de l'abreuvoir, la forme de la porte, etc. Quand vous aurez donné toutes ces indications, ordonnez qu'on vous fasse une cage-modèle (*voy. pl. 2, fig. 1*), et puis examinez avec soin si le bois peut être aminci sans nuire à la solidité; voyez si la cage est élégante de forme. Si quelque chose ne va pas bien, faites recommencer. Lorsque le modèle sera parfaitement conforme à ce que vous avez rêvé, commandez la quantité nécessaire, et surtout exigez que le tout soit fait exactement de la même manière. Les portes qui se lèvent en l'air, comme la herse d'une citadelle,

sont préférables aux autres, car l'oiseau ne peut pas les ouvrir avec son bec ; mais il faut que les trous où passent les fils de fer de la porte soient assez grands pour que la manœuvre puisse avoir lieu sans effort ; vous aurez soin d'ailleurs de mettre de temps en temps une goutte d'huile dans chacun de ces trous.

On doit avoir des cages en fil de fer et d'autres en bois ; les premières serviront pour les oiseaux paisibles, les autres pour ceux qui ne se familiarisent pas facilement : le proyer est de ce nombre ; mais, soit en bois, soit en fer, il faut qu'elles aient toutes les mêmes dimensions, afin qu'étant empilées sur le porte-cages, elles forment une masse rectangulaire, compacte et régulière.

Rien n'est misérable comme de voir un chasseur dont l'équipage est composé de pièces et de morceaux, de cages de formes et de grandeurs différentes. Lorsqu'on rencontre ces pauvres diables on serait tenté de leur faire l'aumône.

Vous aurez une quantité suffisante de petites fourchettes de bois pour suspendre vos cages autour du filet. Ces fourchettes devront être de soixante à quatre-vingts centimètres de haut et assez solides pour que les cages qu'elles supporteront ne vacillent point. Vous n'y mettrez que les oiseaux percheurs ; quant à ceux qui ne se

posent point sur les arbres, comme les farlouses, les bergeronnettes, les créous, etc., vous les placerez à terre. Il est certain qu'un oiseau isolé à deux pieds en l'air chante mieux que s'il était sur le sol, soit que ce point élevé le rende plus gai, soit que les exhalaisons humides, l'attaquant de trop près, nuisent à sa santé. Lorsqu'un oiseau s'enrhume, il ne peut plus faire son service, et la pâte de Regnauld est inefficace pour le guérir.

Pour pouvoir porter facilement toutes ces cages, il vous faut un châssis disposé de la façon que je vais vous indiquer.

Prenez deux morceaux de bois fort et dur, le chêne est excellent pour cet usage. Avec le rabot, réduisez-les à neuf millimètres d'épaisseur sur deux centimètres de large (*Voyez* pl. 2, fig. 4). Chacune de ces lattes *a*, *b*; *c*, *d*, doit avoir un léger rebord à la partie extérieure. Elles devront être réunies par trois traverses, de manière qu'entre les rebords il y ait exactement la longueur de l'une de vos cages. Vous ferez l'instrument assez long pour contenir six, sept, huit ou neuf cages placées dans leur largeur, c'est-à-dire que, si vos cages ont treize centimètres de large, et si vous voulez en mettre six sur un rang, vous emploierez du bois de soixante-dix-huit centimètres de long; pour un porte-cages de sept, vous ajouterez treize centi-

mètres de plus, vingt-six pour un de huit, etc. Aux deux extrémités *i, i*, vous percerez deux trous, dans lesquels vous passerez une corde que vous fixerez par un nœud à chaque trou. Cette double corde, réunie dans un anneau de fer, *k*, se repliera sur vos rangs de cages, et la corde *m*, passée dans cet anneau, viendra serrer le tout de manière que rien ne bouge.

Vous voulez partir : placez l'instrument à terre, et posez votre première rangée de cages, en ayant soin de mettre tous les abreuvoirs du même côté; placez le second rang, le troisième, le quatrième, toujours de la même manière; passez vos deux cordes, *m, k*, pardessus les rangées de cages, et liez-les solidement. Il est bien d'avoir deux cages plus fortes que les autres; vous les mettrez aux deux extrémités du dernier rang; elles supporteront la pression des cordes. Il est bien aussi d'avoir plusieurs porte-cages de différentes dimensions, pour y mettre plus ou moins de cages, suivant les circonstances; car il est plus facile d'en porter vingt-quatre sur quatre rangs de six chacun, que sur trois rangs de huit.

Les abreuvoirs doivent être du côté du chasseur lorsqu'il porte les cages; l'oiseau fuyant toujours le contact de l'homme, ira près de la mangeoire, et les gouttes d'eau qui s'échappe-

ront pendant la marche ne le mouilleront pas. Couvrez vos cages d'une toile verte, pour que vos oiseaux ne soient point effarouchés par les personnes ou par les bêtes que vous rencontrerez. Une toile cirée sera même préférable : si vous êtes surpris par un orage, elle garantira vos oiseaux de la pluie.

Vous prenez le faisceau que vous avez fait avec vos barres et vos sambeyères, et, le posant sur l'épaule droite, vous y suspendez vos cages ainsi emballées. Vous concevez qu'une grande partie du poids doit nécessairement porter sur les deux cages des angles, et que, par conséquent, elles doivent être beaucoup plus fortes que les autres. Cependant, on peut éviter que cette pression s'exerce sur les cages. Un de mes cousins, amateur distingué, M. Xavier Gaussen, de Cavailon, a imaginé ce que vous voyez au centre du porte-cages (fig. 4, pl. 2). Sous la traverse du milieu on place une corde ou une courroie, retenue par deux anneaux de fer, *e, f*, une pièce de bois, *g*, ayant en longueur la largeur du porte-cages, percée de deux trous dans lesquels passe la corde, *h, j*, vient se placer sur les cages empilées; les deux extrémités de la corde *h, j*, sont fortement liées ensemble, et l'on attache le faisceau des barres à la pièce de bois *g*. De cette manière, tout le poids porte sur la corde *h, j*,

qui, passant au milieu, devient le centre de gravité. Les cages sont parfaitement suspendues, solidement embalées, et ne supportent aucun effort.

Vous avez endossé votre havresac contenant vos filets, vos cordes, vos chevilles, et vous pouvez partir. Il ne faut pas croire qu'un chasseur ait mauvaise tournure dans cet équipage-là. Je me souviens fort bien que, dans mon jeune âge, quand je rentrais en ville, j'avais l'air fier, je tendais le jarret; quelquefois même je faisais un long détour, dans l'espoir d'être vu par les dames de ma connaissance. Portant mes cages sur l'épaule droite, le bras passé au dessus pour les maintenir, le tambour flottant à l'extrémité des barres, pour faire contrepoïds, j'avais une superbe tournure.

Mais j'oubliais de vous parler du tambour; c'est un ustensile indispensable au chasseur. Le tambour sert à renfermer les oiseaux que l'on vient de prendre et que l'on veut conserver en vie. Si vous les mettiez tout de suite dans des cages, après les avoir pris, ils se blesseraient la tête contre les barreaux; il faut donc les fourrer dans le tambour (pl. 4, fig. 1). A Paris on se sert d'une grande cage en toile appelée *égrainoir*, où les oiseaux restent ensemble huit ou dix jours. Je préfère les séparer en rentrant chez moi,

parce que, réunis, ils se battent, et les plus forts blessent les plus faibles.

Ceux-là plus effrontés, usurpateurs avides,
 Volent impunément la part des plus timides ;
 Tandis que, bec à bec, deux champions rivaux
 Pour un grain disputé combattent en héros.
 Sur cette terre ainsi faut-il qu'on se déchire,
 Là pour un grain de mil, ici pour un empire ?
 Chez les oiseaux, du moins, ces guerres, ces combats,
 Cessent au même instant que cesse le repas (1).

Prenez un cerceau semblable à ceux dont on se sert pour faire des tamis ; il doit avoir à peu près dix centimètres de large et un mètre de circonférence. Aux deux extrémités de l'épaisseur du bois percez avec une alène une infinité de trous pour pouvoir coudre deux planchers en forte toile ; à l'un de ces planchers faites une ouverture assez grande pour y passer la main, et adaptez-y un bas de soie dont vous aurez coupé le pied. Quand vous prendrez un oiseau mettez-le dans ce tambour en insérant votre main dans le bas de soie jusqu'au bout, lâchez l'oiseau et nouez le bas ; pour qu'il puisse respirer, vous aurez soin de percer le bois du tambour d'une douzaine de trous ; vous vous servirez d'une vrille et puis d'un fer rouge pour

(1) LALANNE, *Les Oiseaux de la Ferme*,

qu'il ne reste aucune aspérité qui blesserait les oiseaux lorsqu'ils voudraient passer leur bec par les trous.

La fig. 1, pl. 4 représente ce tambour vu de face et de profil; *a, b*, est le bas de soie, *c, d*, donne l'épaisseur du bois percé de trous; *f* est le plancher supérieur où le bas de soie est cousu en *e*.

Les oiseaux placés de cette manière ne peuvent pas se blesser; ils ont beau frapper de la tête en s'enlevant sur leurs pieds, ils ne touchent jamais qu'une toile flexible. En arrivant chez vous, mettez-les dans des cages, couvrez-les d'un linge pour que rien ne les effarouche; placez à côté d'eux quelques vieux prisonniers accoutumés à la servitude; les nouveaux venus verront manger les anciens, l'exemple les séduira, bientôt ils mangeront, et le lendemain ils auront oublié qu'ils ne sont plus libres.

Il ne faut pas croire que la chasse aux filets soit un métier de paresseux; si l'on est à la maison, à chaque instant on a quelque chose à faire; il faut donner à manger aux oiseaux et nettoyer leurs cages, raccommoder des mailles rompues, disposer des sambés, des corselets, soigner la volière, etc. Sur le champ de bataille, lorsque le passage est bon, quand la journée est productive, on ne fait que tirer et courir; car il faut cou-



rir, dès qu'on a pris quelque chose, il faut aussi se dépêcher de revenir au siège. Pendant que vous êtes au milieu de vos filets, d'autres oiseaux voyageurs arrivent sur votre tête et ne demandent pas mieux que de s'abattre sur la ramée; vous devez leur fournir les moyens de se satisfaire en vous retirant au galop. Vous n'êtes pas plutôt assis qu'il faut recommencer; en été on sue tout autant à cette chasse qu'à celle au chien d'arrêt.

On est heureux lorsqu'on sue, cela prouve qu'on tire le filet, qu'on prend des oiseaux, que l'on s'amuse enfin. Quelquefois il arrive qu'on passe plusieurs heures de suite sans rien voir, sans rien entendre. Que faire dans ce cas? il faut se consoler en espérant que cela ne durera pas toujours. Mais surtout n'imitiez pas certains chasseurs fashionables qui, pour se désennuyer, s'amuse à lire. On ne peut pas s'occuper de deux choses à la fois; pendant que votre attention serait absorbée par votre livre, il arriverait une troupe nombreuse d'oiseaux; vous ne tireriez pas le sambé à propos, vous vous tromperiez d'espèce, et l'occasion manquée ne se retrouve plus. C'est comme si, chassant en plaine, vous vouliez faire la conversation; vous ne verriez pas les mouvements de votre chien, et vous ne seriez point prêt à tirer. Si vous ne pre-



nez rien, tant pis; mais ayez toujours l'œil ouvert sur vos filets, que vos oreilles écoutent toujours le cri de vos appeaux : à toutes les chasses il y a de bons comme de mauvais jours. La chasse au chien d'arrêt, celle au chien courant sont sujettes au même inconvénient; il y a des journées fatales où rien ne réussit, où le gibier met une mauvaise volonté désespérante à se laisser approcher; cela fait ressortir davantage les circonstances où la carnassière s'enfle à vue d'œil et finit par ne plus pouvoir contenir les fruits de votre adresse.

Tout en restant immobile auprès de vos filets, ennuyé d'attendre sans voir venir, vous n'en avez pas moins le plaisir d'espérer. Le moindre cri de vos appeaux vous fait battre le cœur; peut-être annonce-t-il l'arrivée d'une bande voyageuse? c'est une fausse alerte, mais vous avez joui, comme lorsque Médor marque un faux arrêt; comme lorsque Miraut semble retrouver la voie du lièvre, qu'il avait perdue. Un pêcheur à la ligne passe six heures, l'œil fixe sur le bouchon immobile; mais dès qu'une hallucination lui fait supposer qu'il remue, sa poitrine s'enfle, il a de la peine à respirer : « C'est un barbeau, dit-il; non, c'est une carpe-monstre; peut-être est-ce un requin. » Il ne rêve que poissons, gros comme un enfant de quinze ans; il se

voit déjà, se débattant sur le rivage pour saisir l'énorme animal qui se défend avec la queue : « Je l'aurai, il va m'échapper ; je le tiens, il est superbe, j'invite mes amis à le manger ; oh ! la belle pièce, diront-ils, jamais on n'en vit de pareille. » Il tire sa ligne, et l'hameçon, accroché à quelque racine, casse, et voilà mon homme tout aussi avancé que la laitière de la fable. Eh mon Dieu ! qu'importe, n'a-t-il pas eu de belles émotions ? n'a-t-il pas joui d'un avenir couleur de rose ? Si la réalité n'est pas venue perpétuer son plaisir, c'est parce qu'il est homme, et que tout ici-bas est déception. L'ambition, l'amour sont-ils donc autre chose ? Heureux celui qui espère le plus long-temps ! heureux celui qui fait le plus long rêve !

Le plaisir de la chasse ne se mesure pas sur la grosseur du gibier ; c'est sur le plus ou le moins de difficulté vaincue. Et la preuve, c'est qu'un chasseur au fusil ne tire jamais sur des pigeons de ferme qui sont égarés. Pourquoi ? parce que ces pigeons n'ont pas de ruses ; ils viennent à vous de confiance, ce serait un crime de les tuer. Mais un oiseau de passage est difficile à prendre ; il voyage dans les nuages ; vous l'engagez d'abord à descendre des hautes régions pour voir ce qui se passe où vous êtes, et puis vous le prenez vivant. Vous avez vaincu la difficulté, donc

le plaisir existe. Pendant qu'il tourne sur les côtés du filet, vous êtes dans l'anxiété; il entrera, il n'entrera pas; la respiration devient pénible; il est pris, vous êtes content. Mais direz-vous, à quoi bon dépeupler l'air, ôter au printemps ses musiciens? Quand vous les avez pris, vous pouvez les lâcher; cela m'est arrivé quelquefois. Vous pouvez en remplir une volière, et enfin vous pouvez les manger. Une brochette de petits oiseaux rôtis est une fort bonne chose; on en fait des pâtés, on les met à la crapaudine, en salmis; un artiste habile sait les accommoder de cent manières différentes; et n'est-ce donc rien, après avoir eu le plaisir de les prendre, d'avoir encore celui de les manger?

La chasse aux filets à nappes est fort ancienne; elle est décrite dans l'ouvrage sur l'agriculture de Pierre des Crescens, qui, au ^{xiii}^e siècle, eut une réputation européenne et fut traduit dans presque toutes les langues; on la trouve aussi dans *le Livre du Roy Modus*. Mais, depuis plus de cinq cents ans que cet ouvrage fut composé, la manière de tendre les filets a été bien perfectionnée. Je donne, à la page suivante, une gravure représentant un chasseur aux filets tel qu'il se trouve dans les manuscrits du *Roy Modus* déposés à la Bibliothèque royale. C'est un *fac simile*, un calque exact du dessin fait dans le



xiv^e siècle. Quant à la physionomie des filets, elle est la même aujourd'hui; on ne trouve de différence que dans les détails. D'abord, le chasseur, au lieu de regarder ses filets en face, ne les voit que de côté, ce qui devait être fort incommode. Les chevilles des cotières ne sont point plantées en ligne droite avec celles des battants; mais ceci est évidemment une faute commise par le dessinateur, car le texte dit positivement qu'elles doivent être alignées. Le tirant et les cotières de devant ne forment qu'une seule et même corde qui passe autour de la barre. Les cotières de derrière sont la continuation des battants du haut, comme les boucles des chevilles sont un prolongement des battants du bas. Les cages sont d'une forme assez incommode; elles ne devaient pas être faciles à transporter; au reste, il paraît qu'on n'en employait pas plus de quatre. Quant au sambé placé au milieu du filet, je ne comprends pas comment on le faisait mouvoir.

CHAPITRE II.**HABILLEMENT DU CHASSEUR.**

C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir, et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MOLIÈRE.

Il vous faut un costume spécial : ayez une veste ou une blouse de toile ou de drap, suivant la saison, je vous laisse entièrement le choix sur la forme et l'espèce ; la chose principale, c'est d'être toujours habillé de pied en cap de la même couleur. Si vous avez une veste bleue, un gilet blanc, un pantalon rouge, vous ressemblerez à ces épouvantails que l'on met sur les cerisiers pour en éloigner les moineaux. Je sais bien que cela ne les effraie guère, mais c'est parce que

L'homme de paille est toujours immobile; comme vous ne pouvez pas jouer le rôle d'une statue, arrangez-vous pour être vu le moins possible.

Ici, madame, ce n'est point comme au bal, où vous paraissez rayonnante des plus belles couleurs, assorties avec un goût exquis. Vous comptez sur leur diversité pour faire admirer la finesse de votre taille, la blancheur de votre cou et beaucoup d'autres blancheurs encore. A la chasse il faut tout cacher, sauf à se dédommager plus tard. Une longue robe à guimpe en toile grise, un petit chapeau gris, voilà tout ce qu'il vous faut. Si vous êtes jolie, comme je n'en doute pas, vous serez encore fort bien sous ce costume; les gens qui vous verront pour la première fois ne manqueront pas de dire: « Puisqu'elle est si bien avec cette robe, comment doit-elle être en grande toilette, en négligé galant? je suis sûr qu'alors elle est ravissante. » Un fashionable qui a deux chevaux fait toujours monter le plus beau par son domestique. « Diable! disent les flaneurs du boulevard, celui du maître doit être d'un bien grand prix, car le sien est nécessairement le meilleur. »

Un bon chasseur aux filets doit avoir deux costumes complets, l'un de couleur verte pour chasser dans les prés, l'autre brun ou gris, qu'il endossera pour aller dans les guérets ou dans les

chaumes. Si vous adoptez la veste, supprimez les boutons de devant, ils causent souvent un tort notable aux filets; en les pliant ils déchirent les mailles, et les oiseaux que vous prenez s'échappent, ce qui est fort désagréable. En général, on aime mieux ne rien prendre que de perdre ce qu'on a pris. Voyez un chasseur au fusil, s'il démonte un perdreau, et si son chien ne le trouve pas, il devient d'une humeur massacrante; il passe une heure à le chercher: pendant ce temps qu'il perd, il en aurait tué deux ou trois autres.

La blouse est préférable à la veste parce qu'elle n'a point de boutons, et qu'elle couvre ceux du pantalon. Si vous mettez des guêtres, faites en sorte que les boucles soient couvertes par le cuir ou par le pantalon qui tombe sur elles. Ces détails sont d'une grande importance: pour courir sur les filets, il faut beaucoup de précaution; il faut savoir marcher, c'est une étude comme pour garder l'équilibre sur un navire. Dernièrement, un de mes amis vint me voir chasser. Il prit quelques oiseaux, ce qui l'amusa beaucoup.

« N'allez pas si vite, lui disais-je, vous allez déchirer mes filets.

— Oh! soyez tranquille, je vois bien comme vous faites, je ne suis pas assez maladroit...

Dans ce moment j'entendis craquer, et sous le pied de ce brave garçon il y avait un trou pour y passer un lièvre.

— Je vous l'avais bien dit.

— Qui diable aurait pu penser qu'un si petit mouvement devait occasionner une si grande solution de continuité. »

Le trou fut bouché en serrant les mailles sans les refaire; ce bon G... était humilié de sa maladresse.

« C'est fini, lui dis-je, le mal est réparé, prenez mieux vos précautions à l'avenir.

— J'espère que vous ne me ferez pas l'insulte de croire que je recommencerais.

— Qui sait ?

— Ah! c'est trop humiliant.

— Je désire avoir tort. »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que j'eus raison; cette fois le trou fut assez large pour qu'un âne pût y passer. Il fallut plier bagage et rentrer à la maison.

A toutes les chasses j'aime la blouse bleue; ce vêtement est connu des oiseaux; tous les jours ils voient les paysans aller et venir avec la blouse bleue; ils viennent manger tout près de la charrue, à dix pas de l'homme qui sème le

blé. « Cette couleur ne nous a jamais fait de mal, disent-ils, pourquoi nous en ferait-elle aujourd'hui? qui sait? peut-être cet homme que je vois assis a jeté du grain pour nous dans cet endroit, comme il en jetait hier ailleurs où nous déjeunâmes si bien. Allons voir. »

Un chapeau vaut mieux qu'une casquette, parce que les ailes parent mieux les rayons du soleil; non que je veuille ménager votre teint, mais parce qu'il est important de bien voir ce qui se passe autour de vous, et si le soleil frappait dans vos yeux, autant vaudrait que vous fussiez aveugle.

Mettez des souliers ou des bottes, je n'y tiens pas du tout, mais ayez soin que la semelle soit unie, sans clous et sans talon. Recommandez bien à votre cordonnier de n'en planter d'aucune espèce, pas même de ceux qui sont perdus dans le cuir. A propos de clous aux souliers, je suis bien aise d'avoir l'occasion de vous raconter une petite histoire toute récente, vous en avez la première édition.

Un jeune homme partait de Paris, son frère l'accompagnait aux bureaux de la diligence. Les chevaux étaient attelés, tous les voyageurs avaient pris leurs places; il regarde et voit dans le coupé une jeune et jolie dame.

« Puis-je entrer là? dit-il au commis.

- Oui, monsieur, il y a deux places.
- Je n'en veux qu'une.
- Je vois un homme là-bas qui accourt ; il va prendre l'autre ; vous serez trois.
- Eh bien ! je les prends toutes les deux ; c'est vingt francs, en voilà quarante.
- Vous voulez être seul avec cette dame...
- C'est possible.
- Vous en avez le droit ; mais ce monsieur ne sera pas content.
- Qu'il s'arrange ; cela ne me regarde en aucune façon. »

Le voyageur monte, s'assied près de la dame, et le monsieur arrive tout essoufflé.

- « Pas de place, dit le commis.
- J'en vois une vacante.
- Ce jeune homme l'a prise.
- Je comprends : il ne veut pas qu'un tiers le gêne ; il a des projets sur cette dame ; eh bien ! je vais le mettre sur un bon pied auprès d'elle. »

Au moment où la voiture venait de partir, il pria le cocher d'arrêter un instant ; il ouvrit la portière du coupé.

« Ah ça ! dit-il au jeune homme, à votre retour, dépêchez-vous de faire mes bottes ; les

dernières que vous m'avez livrées ont l'empeigne trop forte; et puis vous m'avez mis des clous, c'est désagréable; on risque de glisser ou de déchirer les robes des dames. »

Là-dessus il ferma la portière, et la voiture roula sur le pavé. Le jeune homme, grand fashionable à moustaches, était médusé.

« Madame, je vous prie de croire que c'est une fort mauvaise plaisanterie; je ne suis pas cordonnier.

— Monsieur, tous les états sont honorables.

— Je ne connais pas cet homme-là; si jamais je le rencontre, il paiera cher son impertinence.

— Monsieur, il n'y a point de sot métier; il n'y a...

— Mais, madame, on m'a joué un tour abominable auprès de vous.

— Monsieur, je vous prie de me laisser tranquille. »

La dame ne desserra plus les dents pendant tout le voyage. Le voyageur eut beau faire l'aimable, sa voisine croyait toujours sentir le cuir et la poix. Je vous demande si l'on peut faire du sentiment lorsqu'on a de pareilles idées.



devenir que vous m'avez livrés, ont l'empres-
sés trop forte; et puis vous m'avez mis des douz,
est désagréable; on risque de glisser en le dé-
chirer les robes des dames.

CHAPITRE III.

Je ne suis pas sûr sur le pays. Le jeune homme, grand
l'habit de moustaches, était incliné.
« Madame, je vous prie de ne pas dire que c'est une
fort mauvaise plaisanterie; je ne suis pas cer-
tain de m'en vanter; il faut être sûr de son
d'habit de moustaches, et de son habit de moustaches.



LES APPEAUX (1).

Quoque vocat, vertamus iter:
VIRGILE.

Les oiseaux ont trois langages différents et bien distincts: le chicotement ou cri de voyage, qu'ils font entendre en toute saison, le ramage, chant spécial du printemps, et l'appel. Le cri de voyage ressemble à l'appel quant aux notes, mais il en diffère essentiellement quant à l'expression. Ces deux manières de parler sont communes

(1) A Paris, et dans beaucoup d'autres villes, on les nomme *appelants*, et l'on donne le nom d'*appeaux* à certains sifflets. Je préfère *appeau*, parce qu'il a plus de rapport avec le mot *rampèou*, usité en Provence, terre classique de la chasse aux filets.

au mâle et à la femelle ; le ramage appartient au mâle seul. Voilà pourquoi on préfère ceux-ci pour servir d'appeaux.

Ce cri d'appel nous le nommerons *dire* ; il existe une grande différence entre *dire* et *chanter en cage*. Un oiseau chante dans sa cage pour son agrément personnel ; mais, s'il entend un voyageur de son espèce, il changera de ton, il *dira*, il lâchera des notes séparées, vives, fortement accentuées, et s'il les termine par une des roulades qu'il débitait auparavant, il est impossible que l'autre oiseau ne vienne pas le visiter.

La linotte et le chardonneret ramagent toute l'année ; mais les autres oiseaux ne nous donnent ce plaisir qu'au printemps. Dans les chapitres consacrés à l'ortolan et au pinson, je parlerai de la méthode à suivre pour faire ramager les oiseaux en été ou pendant l'automne.

Je vous ai déjà dit que vous devez avoir trente ou quarante cages ; elles contiendront chacune un appeau, disant bien, qui servira d'agent provocateur pour attirer ses amis dans le piège. Pour qu'il fasse consciencieusement son service, il doit être seul dans une cage ; si vous en mettiez deux ensemble, ils se battraient peut-être, ou bien ils feraient ensemble la conversation, sans s'occuper de ce qui se passe au dehors. On choisit des mâles, parce que chez les oiseaux le sexe masculin

a le privilège du bavardage. Les femelles non seulement ne disent presque rien, mais elles sont beaucoup moins belles que les mâles : c'est encore un point de comparaison tout à fait en faveur de nos dames.

Il faut que les appeaux soient depuis quelque temps habitués à la perte de leur liberté ; car, après avoir eu l'immensité des airs pour voltiger, le chagrin de se voir renfermés dans une étroite prison leur ôte toute envie de chanter et de dire. La moindre chose les effarouche, ils voltigent contre les parois de la cage, et ce bruit est très nuisible au chasseur.

Il est cependant quelques espèces qui, le lendemain de leur captivité, font souvent bien leur service. Le pinson est de ce nombre, on peut y ajouter le bruant (1), le zizi bruant fou et l'ortolan des roseaux. J'ai vu même des individus de ces espèces qui, pris le matin et mis en cage tout de suite, en ont fait prendre d'autres un quart d'heure après.

(1) Il s'agit de s'entendre : à Paris, le bruant est une verdière, le verdier est un bruant. En Provence, le bruant est une roussette, le verdier est un verdun. J'appellerai donc bruant la verdière de Paris et la roussette de Provence, verdier le bruant de Paris et le verdun de Provence. En tout il faut un point de départ, et je me servirai de Buffon toutes les fois que les oiseaux dont je parlerai seront clairement décrits par lui.

Quand vous partez pour la chasse, il ne faut pas vous embarrasser d'oiseaux inutiles ; vous devez auparavant les mettre tous à l'épreuve, et ne conserver que les bons, ceux qui n'hésitent pas à répondre, ceux qui mettent de l'acharnement à faire tomber leurs amis dans le piège ; car, n'en doutez pas, on rencontre des appeaux qui serrent tellement leurs roulades, en les faisant succéder les unes aux autres avec rapidité, qu'on croirait que, malicieusement, ils veulent faire ravir à leurs amis la liberté dont eux-mêmes sont privés depuis long-temps. Ainsi, ce n'est pas sur la quantité de vos appeaux qu'il faut compter, mais plutôt sur leur qualité. Un bon oiseau vaut mieux que dix passables, que cinquante mauvais. Si vous portez beaucoup d'appeaux médiocres, qu'en résultera-t-il ? Ces messieurs feront la conversation entre eux, et ils n'entendront pas ce qui se passe dans les airs. Ce chant monotone qu'ils répéteront pour causer de leurs affaires ne suffira point pour décider les voyageurs à venir à terre ; il leur faut des cris serrés, vigoureusement répétés en double et triple croche. Ainsi, par exemple, si vous passez sur une place publique, et si vous voyez plusieurs groupes d'hommes arrêtés et causant tranquillement, vous continuerez votre chemin ; mais si plusieurs voix vous appellent

successivement : « Monsieur un tel , venez donc , venez vite , oh ! que c'est drôle ! nous rirons bien , » etc. , certainement vous arriverez pour savoir ce qui occupe tous ces gens-là.

Il est hors de doute pour moi que les oiseaux ont entre eux un langage intelligible. Apollonius de Thyane passait autrefois pour comprendre ce langage. Un jour il vit un oiseau qui volait vers d'autres oiseaux perchés sur des arbres , et criait comme s'il eût apporté quelque nouvelle ; alors ils se mirent tous à crier , et puis ils s'envolèrent avec lui. « Qu'est-ce que cela signifie ? » demandèrent les assistants. « Je vais vous l'expliquer , dit Apollonius : Un homme qui portait du blé à la ville en a répandu sur le chemin , parce que le sac s'est crevé ; cet oiseau se trouvait-là , et il vient avertir ses frères de cette bonne fortune. » Les amis d'Apollonius coururent pour vérifier la chose , et il demeura constant que ce philosophe comprenait le langage des bêtes.

Je vous disais donc qu'un bon oiseau vaut mieux que cent mauvais.

Bon le faut-il, c'est un point important.

Et si bon n'est, deux en prendrez, madame.

Voilà ce que répondait une certaine faculté consultée par une certaine abbesse, qui

Certain mal avait,

Pâles couleurs nommé parmi les filles,
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.

On conçoit que, dans ce cas, deux mauvais peuvent faire l'office d'un bon; mais à la chasse aux filets c'est bien différent, le bon est indispensable.

Une paysanne était au marché. Entre autres choses qu'elle voulait vendre se trouvait une nichée de jeunes pies. Un homme passe devant elle :

— « Combien vendez-vous ces pies ? »

— Six sous pièce.

— Ce n'est pas cher. Quand je dis que ce n'est pas cher, je me trompe peut-être : car si elles sont bonnes, c'est à trop bon marché; si elles sont mauvaises, c'est d'un prix exorbitant.

— Monsieur, vous les voyez, elles sont bonnes, bien sûr; elles ouvrent le bec et ne demandent qu'à manger; elles s'éleveront bien et parleront comme vous et moi.

— C'est bien de les faire parler qu'il s'agit ! Si je les achète, c'est pour les tuer.

— Vous en êtes le maître. Vous pouvez les manger. On dit que c'est fort bon. Le berger de

notre village et le garde-champêtre mettent des pies dans leur soupe : ils disent que c'est du sucre.

— C'est bien de les manger qu'il s'agit !

— Et qu'en voulez-vous faire ?

— Je ne dis pas mon secret à tout le monde. Il y a des pies bonnes et des pies mauvaises. Si les vôtres sont bonnes, je fais une superbe affaire en les achetant ; si elles sont mauvaises, je perds quarante-deux sous comme si les jetais dans la rivière.

— Eh bien ! voilà la première fois que j'entends dire cela. Mon petit Georges qui grimpe sur les arbres comme un écureuil, et qui déniché les oiseaux mieux que pas un garçon du pays, me fournit de quoi vendre des pies à toutes les portières ; c'est moi qui remplis les cages de toutes ces dames du faubourg Saint-Martin, et avec cela j'achète des culottes à Georges. C'est juste, n'est-ce pas ? car, au métier qu'il fait, il les déchire souvent ; mais, depuis cette année il les ôte avant de monter sur les arbres.

— C'est une économie bien entendue.

— Jamais, dans le faubourg Saint-Martin ni dans le faubourg Saint-Denis, où, Dieu merci ! la mère Javotte est assez connue, tant pour le

mouron que pour le chiendent, que pour les pies, on ne m'a fait de reproches. Toutes mes pies ont vécu, parlé, jacassé : mesdames les portières, qui s'y connaissent, m'en ont fait compliment.

— Je ne vous dis pas le contraire, et je comprends très bien la chose ; si je voulais les élever, je n'hésiterais pas à vous les acheter toutes ; mais.....

— Prenez-en une, toujours.

— Vous avez raison, voilà six sous pour celle-ci. »

Pendant ce colloque notre mauvais plaisant avait glissé un louis d'or dans le gosier béant de la pie qu'il choisissait. Il la prend, il tâte le gosier. « Je crois qu'elle est bonne, dit-il ; au reste, je vais m'en assurer. » Aussitôt, tirant son couteau, il ouvre le ventre de la pie de part en part, trouve le louis d'or et le met dans sa bourse : « Allons, ajouta-t-il, vous êtes une brave femme, vous ne m'avez pas trompé. Je prends toute la nichée : voilà trente-six sous de plus.

— Ah ! bien, oui, je vous donnerai mes pies à ce prix-là. Un louis pour six sous, ce n'est pas cher ; si vous faites souvent des marchés pareils vous ne vous ruinerez pas.

— Vous m'avez dit six sous pièce ; voilà trente-six sous, et six que je vous ai déjà donnés, cela fait bien quarante-deux.

— Vous êtes un enjoleur, gardez vos quarante-deux sous et rendez-moi ma pie.

— La voilà.

— Et ce qu'elle avait dans le gosier.

— C'est bien à moi, je l'ai trouvé.

— Ah ! j'y ferai attention à présent. Les pies sont voleuses. J'avais déjà vu ça dans une pièce de comédie que mon défunt, devant Dieu soit son âme ! me fit voir près de la porte Saint-Martin. Je prenais cela pour des bêtises, c'est moi qui étais une bête. Puisque les pies nourrissent leurs petits avec les louis d'or qu'elles rencontrent, ah ! bien, je n'en vendrai plus ; les portières en achèteront ailleurs que chez moi.

— Vous ne voulez donc pas que notre marché se termine ?

— Allez-vous-en au diable ! six sous pour un louis ! Va, je t'en donnerai des louis pour six sous. »

L'homme se retira. Blotti derrière une portecochère il vit la paysanne ouvrir avec des ciseaux le ventre des autres pies, où probable-

ment elle trouva autre chose que des louis d'or.

Revenons à nos appeaux. Comme je vous le disais, il faut les choisir bons, pour qu'une petite quantité fasse le service aussi bien qu'un grand nombre. D'ailleurs, plus on a de cages autour du filet, plus les oiseaux voyageurs ont de chances pour apercevoir le piège ; car tout cela fait un grand étalage ; ils se méfient, ils voient la prison, et ce n'est pas du tout engageant.

Il s'agit de connaître et de juger les talents de vos virtuoses emplumés. Placez-les à vingt ou trente pas de distance les uns des autres, dans un jardin, sur un arbre, contre un mur, sur une fenêtre, et vous entendrez bientôt les demandes et les réponses. Lorsqu'un oiseau de la même espèce traversera les airs, vous verrez bien ceux qui l'appelleront davantage, et vous les choisirez définitivement.

Ayez soin de numéroter toutes vos cages, et prenez une note exacte des qualités de vos oiseaux. Ces essais doivent se faire à plusieurs reprises ; car il arrive souvent qu'un oiseau, mauvais pendant trois jours, devient bon peu de temps après. C'est comme un limier qui se déclare limier au moment où l'on s'y attend le moins. Il ne faut donc pas se presser de juger en dernier ressort l'oiseau qui vous paraîtra mauvais ; car il est possible que dans quelques

jours l'exemple qu'il recevra, en entendant chanter les autres, lui donne une noble émulation.

Ne portez à la chasse que ceux dont le passage a commencé. Pour ceci, je ne puis vous donner aucune règle générale, cela dépend des localités. Suivant le temps, les saisons, le pays que l'on habite, le passage commence plus tôt ou plus tard. C'est au chasseur à faire ses observations; il saura bientôt quel jour il doit voir des linottes, des pinsons, des ortolans; par quel vent ces oiseaux ou d'autres arriveront; quel temps sera plus propice pour les prendre; car les notes qu'il aura prises lui serviront toutes les années.

Rien n'est plus facile que d'avoir des appeaux granivores; vous les placez dans des cages avec l'auge pleine de millet ou de chènevis, de panis, ou de graine de lin, et bientôt ils mangent. Les chasseurs vulgaires, qui ne conservent point d'appeaux d'une année à l'autre, donnent indifféremment du millet à tous leurs oiseaux; mais le véritable amateur, qui tient à conserver ses bons appeaux, étudie leurs goûts, et cherche à les satisfaire. Il donne aux ortolans un mélange de millet et d'alpiste (1), aux li-

(1) Alpiste, phalaride des Canaries, graine des Canaries,

nottes de la graine de lin mêlée avec le millet ; aux chardonnerets de la graine de chardon mélangée d'alpiste ou de graine de lin ; à tous il distribuera de temps en temps , pour les régaler , un peu de chènevis , sans leur en faire contracter l'habitude , car cela les échauffe trop.

Lorsqu'on garde des oiseaux d'une année à l'autre , et c'est une précaution indispensable pour avoir de bons appeaux , il faut varier leur nourriture. Tel qui dédaigne aujourd'hui le millet le préférera dans quinze jours à toute autre graine. Le paysan qui désirait tant de manger un pâté d'anguilles changea de goût la semaine suivante ; il aurait volontiers troqué ce mets contre des pommes de terre au naturel.

Eh quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec

Mais s'il s'agit d'oiseaux à bec fin , de ceux

graine longue , etc., etc. On l'emploie peu à Paris , cependant on la trouve chez les marchands grenetiers. Les oiseaux préfèrent cette graine à toutes les autres ; elle est plate , un peu plus longue que la graine de lin et de la couleur du millet. L'alpiste n'est point cultivée en France ; elle nous vient d'Italie et de la Sicile.

qui se nourrissent d'insectes, la difficulté se complique beaucoup : ceux-là mourraient de faim devant un boisseau de blé ; il leur faut des vers, des mouches, des sauterelles. On peut leur donner des mouches, c'est l'insecte que l'on prend le plus facilement. Voici la manière que j'emploie : Je place au plafond de ma cuisine cinq ou six faisceaux de feuillage, de la grosseur et de la longueur du bras ; les mouches viennent s'y poser pendant la nuit ; et quand elles dorment je fais entrer cette espèce de saucisson dans un sac ; je le secoue ensuite, et toutes les mouches sont prises. Je frappe le sac contre un mur pour étourdir ces insectes, et leur ôter l'envie de s'échapper, et je les donne ensuite à mes oiseaux. On peut dans l'été en ramasser ainsi beaucoup chaque jour. Les sauterelles sont fort bonnes aussi ; quand on les jette dans la mangeoire, il faut les couper par petits morceaux.

En Provence on a pour nourrir les insectivores une poudre excellente que l'on peut se procurer partout, parce que partout il existe des magnaneries. Au reste, il serait facile d'en faire venir, on n'aurait à payer que la façon et le port, car la matière première ne coûte rien en France. Je dis en France, car il n'en est pas de même en Chine ; dans le céleste empire, on

mange les chrysalides des vers à soie. Pendant le long séjour que M. Favand a fait dans ce pays, il en a vu manger et il en a mangé lui-même. C'est, selon lui, un excellent stomachique, *à la fois fortifiant et rafraîchissant*, et dont les personnes faibles font usage avec grand succès.

Voici comment on opère. Après avoir filé les cocons, on prend une certaine quantité de chrysalides, on les fait bien griller à la poêle, pour que la partie aqueuse s'écoule entièrement.

On les dépouille de leur enveloppe, qui s'enlève facilement, et elles se présentent alors sous la forme de petites masses jaunes assez semblables aux œufs de carpe agglomérés. On les fait frire au beurre, à la graisse ou à l'huile, et on les arrose de bouillon (celui de poulet est le meilleur). Lorsqu'elles ont bouilli pendant cinq ou six minutes, on les écrase avec une cuiller de bois, en ayant soin de remuer le tout de manière qu'il ne reste rien au fond du vase. On bat quelques jaunes d'œuf dans la proportion de trois pour cent de chrysalides, on les verse dessus, et l'on obtient ainsi une belle crème d'un jaune d'or et d'un goût exquis.

C'est ainsi qu'on prépare ce mets pour les mandarins et les gens riches. Quant aux pauvres, après avoir bien fait griller les chrysa-

lydes et les avoir dépouillées de leur enveloppe, il les font frire au beurre ou à la graisse, et les assaisonnent d'un peu de sel, de poivre et de vinaigre; ou bien enfin ils les mangent telles quelles avec du riz, après les avoir dépouillées.

Les chasseurs provençaux qui, dédaignant ces chrysalides pour eux-mêmes, les réservent pour leurs oiseaux, commencent par les faire sécher au soleil, dès que les cocons sont dévidés. En les pilant dans un mortier avec un peu de miel, ils obtiennent une poudre humide assez semblable au tabac.

Si vous présentez cette poudre aux oiseaux, ils n'en mangent pas, car ils n'en ont jamais vu et ne la connaissent point; mais du moment qu'ils l'ont goûtée ils en sont très friands; il s'agit donc de la leur faire goûter. Mettez-en dans l'auge une certaine quantité mêlée avec des mouches à moitié vivantes, avec des fragments de sauterelles, de vers; les oiseaux mangeront les insectes, en même temps ils avaleront des parcelles de poudre, et bientôt ils seront accoutumés à ce nouveau régime.

Tous les oiseaux sont très friands de cette poudre dont je viens de vous donner la recette. Les granivores eux-mêmes la préfèrent à toute autre nourriture. Un jour j'avais oublié la boîte où je renfermais ma provision dans la volière

remplie d'ortolans, le lendemain tout était mangé; c'est par cette raison qu'il faut mettre vos insectivores dans une chambre à part : s'ils étaient avec les autres, la partie ne serait pas égale, puisqu'on mangerait leur pitance, et qu'ils ne pourraient pas rendre la pareille.

Vous avez habitué les insectivores à manger de la poudre, vous pourrez plus tard leur faire manger du millet. Mélez cette graine avec la poudre, ils la mangeront; diminuez peu à peu la quantité de poudre, bientôt ils ne mangeront plus que du millet. Je ne dis pas qu'on puisse réussir avec tous les oiseaux à bec fin; mais avec les grassets la recette est excellente. Ceux que l'on conserve en volière deviennent gras comme des ortolans; s'ils ne se nourrissaient que de poudre de vers, leur chair serait détestable; il faut donc ne leur donner de la poudre que dans les premiers jours de leur captivité pour les faire passer au millet peu de temps après.

Les bergeronnettes ne s'accoutumeront jamais à manger de la graine, il faudra donc les nourrir soit avec la poudre de vers, soit avec des mouches ou des sauterelles; cependant on peut leur donner un peu de chènevis pilé, que l'on mêle avec les mouches. Pour s'éviter la peine de prendre chaque jour une si grande

quantité d'insectes, on peut, au retour de la chasse, lâcher ces oiseaux dans une chambre où l'on a mis à terre du miel ou des fruits gâtés en plusieurs endroits. Ces choses attireront les mouches, et les bergeronnettes les prendront avec beaucoup d'adresse. Bien entendu que les fenêtres doivent être ouvertes et garnies d'un treillage, pour que les chats ne puissent pas y pénétrer. Les oiseaux doivent avoir les plumes d'un aile coupées, ils s'effarouchent moins et sont plus faciles à saisir quand on veut les remettre en cage. Si vous êtes à la campagne, vous pouvez, avec des filets, des châssis, leur faire, au milieu d'un pré, une espèce de volière artificielle; ils y trouveront facilement de quoi vivre. De cette manière on n'a besoin de prendre des mouches ou des sauterelles que pour le temps où l'on chasse.

Il faut couper la queue des bergeronnettes, car elle les empêcherait de se mouvoir facilement dans leur cage. Cette précaution est même bonne à prendre avec beaucoup d'autres oiseaux. Ils n'ont pas une bien belle tournure, mais ce n'est pas de leur beauté qu'il s'agit; vous les retenez captifs dans une prison fort étroite; il faut, du moins, la leur rendre aussi commode qu'il vous sera possible.

Ayez huit ou dix appeaux d'ortolans; c'est

l'oiseau que l'on soigne le plus; quant aux autres, trois ou quatre individus de chaque espèce suffiront. Il en est même dont on n'a jamais qu'un appeau. Dans les chapitres consacrés à chaque oiseau, je vous dirai cela d'une manière positive.

Les gens du monde, les profanes, qui ne sont pas chasseurs, ne peuvent pas se faire une idée de l'importance que les amateurs attachent à un bon appeau, ou bien à un oiseau dont le passage a commencé, et dont ils n'ont pas encore un échantillon. Il existe certaines espèces dont on ne peut pas conserver des individus d'une année à l'autre : il faut donc prendre les premiers avec le sifflet. Tout le monde ne sait pas imiter le cri de tous les oiseaux, et les chasseurs de profession les vendent alors à des prix fort élevés. On se fait inscrire, on les met aux enchères, et n'en a pas qui veut.

Un bon bourgeois de Saignon arrive un jour à Apt, chez M. M..., notaire, grand chasseur aux filets.

« Madame, monsieur votre mari est-il dans son cabinet ? »

— Non, monsieur; il est sorti.

— Ah! dit-il en poussant un profond soupir, quel malheur! Allons, je reviendrai. »

Une heure après il frappe à la porte.

« Est-il de retour ? »

— Pas encore.

— Ah ! mon Dieu ! cela n'arrive qu'à moi ! »

Il revient une troisième fois.

« Eh bien ! le verrai-je enfin ? »

— Il est rentré ; mais il est encore sorti pour faire un testament.

— Un beau moment pour cela. Que diable ! est-ce qu'on ne pouvait pas remettre la chose à demain ? Il faudra donc que je m'en retourne sans le voir ?

— C'est possible ; mais, si vous voulez, je me chargerai de lui dire votre affaire.

— Hum ! les dames n'entendent rien à cela.

— De quoi s'agit-il ?

— Hier, il m'a promis qu'il me donnerait une farlouse ; il en a pris deux, et je venais en chercher une.

— Eh ! que ne parliez-vous ? elle est là, votre farlouse, dans une cage ; en sortant, mon mari me l'a donnée pour vous la remettre. Si vous aviez dit cela plus tôt, vous l'auriez depuis longtemps.

— Oh! le brave homme! oh! la brave femme! »

Cet amateur fut plus content qu'un plaideur qui vient de gagner son procès; il était aussi joyeux, avec sa farlouse, qu'un écolier en vacances qui vient de tuer son premier lièvre.



L'oiseau passant dans les nuages éprouve les mêmes sensations que l'amoureux de mademoiselle Amélie. L'orgueil l'empêche d'approcher; s'il voit les sambés, il se décide et tombe dans vos filets.

L'appelle sambé l'oiseau attaché par la patte ou par le corselet, au bout d'une baguette que le chasseur fait mouvoir à volonté, au moyen d'un fil. Le volant est un oiseau attaché de la

CHAPITRE IV.

LES SAMBÉS ET LES VOLANTS.

Lorsque j'entendais sa douce voix, j'éprouvais une bien grande émotion, qu'il m'était cependant possible de maîtriser ; mais si je voyais Amélie dans le jardin , je courais à travers les arbres ; j'avais besoin d'être auprès d'elle.

Madame COTTIN.

L'oiseau passant dans les nuages éprouve les mêmes sensations que l'amoureux de mademoiselle Amélie. Lorsqu'il entend vos appeaux, il s'approche ; s'il voit les sambés, il se décide et tombe dans vos filets.

J'appelle sambé l'oiseau attaché par la patte ou par le corselet , au bout d'une baguette que le chasseur fait mouvoir à volonté, au moyen d'un fil. Le volant est un oiseau attaché de la

même manière à un fil lié contre le battant qui reste à terre; il voltige là, suivant son bon plaisir.

Ces deux manières d'attirer les oiseaux sont fort anciennes; on les trouve dans *le Roy Modus* et dans Pierre Crescenzi ou des Crescens, auteur célèbre du XIII^e siècle: « Et en la place
« vuide a oyseaulx liez par les pieds qui vollent,
« et quant les autres oyseaulx viendront là, on
« traira la corde et les prendra on (1). »

Cette baguette dont je viens de vous parler se nomme sambeyère. Dans l'espace vide, entre les deux nappes et en arrière de la ramée z , z , z (planche 1), vous placerez une, deux, trois ou quatre sambeyères t , u , s , de bois flexible et dur, qui, tirées par un fil v , v , v , de la place q , où vous êtes assis, feront voltiger un oiseau attaché par la patte ou par un corselet au point r .

Dans la figure que je vous en donne, la sambeyère est placée sur la même ligne que la ramée, c'est une faute du graveur. Si vous la mettiez dans cette position, les oiseaux qui viendraient par la droite ne verraient pas le sambé. Elle doit

(1) *Le Bon Mesnager des proufits champestres*, traduction de *de Agricultura omnibusque plantarum et animalium generibus libri XII*. Paris, 1526, in-4^o.

être dans l'espace qui se trouve entre la ramée et les premières chevilles *g, m*.

A Paris, le sambé se nomme perchant; ailleurs on l'appelle meute, appeau, moquette; je lui conserve ici son nom provençal, qui se trouve être le vrai mot français, puisqu'il dérive évidemment de *chambel*, terme employé par *le Roy Modus* pour désigner le sambé. Au xiv^e siècle on appelait *fourme* ou *forme* ce que plus tard on nomma *verges de huau*, ce qu'on nomme aujourd'hui *moquettes*, c'est à dire des oiseaux empaillés, conservant au milieu du filet l'apparence d'oiseaux vivants (1).

Au xvii^e siècle, la sambéyère s'appelait *verge de meute*, *verge de huau*, suivant qu'elle portait des oiseaux morts ou vivants: vous en trouverez de fort longues descriptions dans *Les Ruses innocentes* (2).

Prenez une baguette *s, r, t*, (planche 1), d'environ quatre-vingts centimètres de long; au plus gros bout faites une légère entaille circulaire avec le couteau, de sorte qu'une ficelle puisse s'y

(1) *Le Livre du Roy Modus et de la Royne Racio*, nouvelle édition. Paris, 1839, grand in-8°, feuillet cxxvii.

(2) *Les Ruses innocentes*, etc., etc., par F. F. F. R. D. G., dit *le Solitaire inventif*. Paris, 1688, in-4°. Ces initiales signifient frère François Fortin, religieux de Grammont.

loger sans glisser, et que la force du bois n'en soit point diminuée. Répétez cette opération à seize centimètres plus haut, et puis, avec une ficelle fine et forte, faites deux triangles *t, u, t*, à droite et à gauche de la baguette. Aux deux points *u*, placez une petite cheville; ayez soin que la ficelle, retenue par un double nœud aux deux entailles dont je vous ai parlé, ne fasse jamais un des triangles *t, u, t*, plus grand que l'autre. Ces deux chevilles étant plantées, vous fouillerez la terre, sous l'extrémité de la baguette et sous les ficelles, et, prenant la baguette au point *s* où le fil *v, v, v* doit être attaché, vous verrez qu'elle se relève facilement pour retomber dès que vous la lâcherez. L'autre bout *r* doit être garni d'un cordonnet en soie, dont les deux extrémités réunies sont liées, sur la baguette, avec un fil serré dans toute la longueur du cordonnet. Le reste formant une boucle dépasse la baguette d'environ huit centimètres; à cette boucle vous attachez la patte d'un oiseau, par un nœud coulant, ou de toute autre manière que je vous indiquerai plus tard.

Il vous faut trois ou quatre sambéyères, car, à chacune d'elles, il est nécessaire d'avoir des oiseaux de différente espèce. S'il arrive des linottes en l'air, c'est le sambé de linotte qui doit agir; ainsi de suite, si ce sont des pinsons, des ortolans, ou d'autres oiseaux. Vous réussiriez

bien moins si le même sambé servait à tout ce qui se présente.

Pour que vos sambés soient bien en vue, il est bien de les placer sur une petite éminence de quinze à vingt centimètres de haut, que vous ferez en ramassant, où l'oiseau sera placé, toute la terre que vous enlèverez pour faciliter le jeu de la sambéyère. Si cela ne suffit point, vous en prendrez dans le voisinage, de manière à former un talus dont le point le plus bas soit en *t*, et le point culminant en *r* : à côté de chaque sambéyère, placez un abreuvoir plein d'eau, répandez un peu de graine pour que vos sambés puissent manger et boire dans les moments de repos.

Les fils qui doivent faire mouvoir vos sambés doivent être de la longueur du tirant; ils seront fins et forts, vous les roulerez sur un petit dévidoir pour qu'ils ne s'embrouillent jamais. Ayez soin de les poser avant de placer le tirant, car ils doivent passer sous la bifurcation V.

Le pinson qui traverse les airs descend près de vos filets parce que vos appeaux-pinsons l'engagent à venir; il hésite s'il se posera sur votre ramée. Vous agitez le sambé-pinson, et cette vue le décide aussitôt. Si vous faisiez voltiger la linotte il se méfierait, pensant qu'il se trame quelque ruse contre sa sûreté; car, dirait-il, « un pinson, plusieurs pinsons m'ont appelé, j'arrive, et je vois des li-

nottes, des chardonnerets : qu'ai-je besoin de me poser pour aller visiter ces gens-là ? Ils n'ont pas pu imiter mon chant ; probablement , c'est cet homme que j'aperçois assis là-bas , qui , par des moyens que je ne comprends point, cherche à m'attirer dans quelque piège ; partons, il est temps ; » et il part. Notez bien que si plusieurs oiseaux sont ensemble , du moment que l'un d'eux a vu le filet ou l'homme, tous les autres sont prévenus par un léger cri convenu d'avance, et alors sauve qui peut ! Pour que le pinson se pose, il faut que le sambé lui présente un pinson avec sa gorge rougeâtre, ses deux ailes coupées d'une raie blanche longitudinale ; il faut enfin qu'il voie l'oiseau qu'il a entendu. Cependant il y a des oiseaux qui en sambé servent pour plusieurs espèces, mais il faut qu'il n'existe pas une grande différence dans la couleur du plumage ni dans la grosseur de l'individu ; par exemple , l'ortolan est bon pour le grasset, pour l'alouette pipi, pour le bruant ; enfin pour tous les oiseaux qui n'ont pas de couleurs bien tranchées ; mais pour la linotte, le chardonneret, le pinson, la bergeronnette, il faut une linotte, un chardonneret, un pinson, une bergeronnette.

Non que la linotte ait des couleurs vives qui puissent la faire distinguer de loin, mais elle est sensiblement plus petite que l'ortolan ; la ber-

geronnette diffère aussi de cet oiseau par sa longue queue; le chardonneret par le rouge, le jaune, le noir dont la nature le dota magnifiquement, et ce n'est qu'en montrant ces oiseaux que vous pourrez prendre ceux de la même espèce.

L'oiseau qui toute une matinée a servi de sambé n'est plus bon qu'à tuer : à force de chercher à se dégager la patte du nœud coulant qui la retient, il s'est blessé; si vous le gardiez en cage il ne vivrait pas; il vous faudrait donc chaque jour des oiseaux nouveaux; pour éviter cet inconvénient et pour avoir toujours les mêmes sambés, qui sont plus aptes au service par l'habitude contractée, au lieu d'attacher l'oiseau par le pied on lui met un corselet fait avec un cordon en soie, qui, passant sous ses ailes et sous ses pattes, le retient attaché au point *r* dont je vous ai parlé plus haut.

Voici la manière de faire ce corselet : prenez un fil de fer ou de laiton très mince, léger et assez fort pour que les mouvements d'un oiseau ne lui fassent pas perdre la forme que nous allons lui donner. Coupez-en une longueur à peu près égale à celle de la ligne *b, c, a* (pl. 2, fig. 6) avec une pince ronde par le bout; faites un anneau à chaque extrémité *b* et *a*; pliez ensuite cette ligne comme elle est en *f*; avec une pince

plate serrez les deux anneaux l'un sur l'autre ; ensuite coupez un autre morceau de fil de fer *e*, *d*, plus court que le précédent, et terminez-le par un anneau *e* ; introduisez la pointe *d* dans les deux anneaux placés l'un sur l'autre comme en *f* ; ceci fini, faites un anneau en *d*, pour que ce fil ne puisse plus sortir des deux anneaux dans lesquels vous venez de l'engager. L'instrument que vous venez de faire doit ressembler à *g*, *i*, *h* (fig. 5) ; la partie *i*, *h*, est mobile autour du pivot *g*, et comme c'est par cette espèce d'anneau que l'oiseau s'attache à la sambéyère, il ne peut pas se blesser en s'entortillant.

Ayez un cordonnet de soie qui ne soit pas fortement tressé, car il blesserait l'oiseau. Coupez une longueur d'environ cinquante centimètres, que vous pliez en deux ; introduisez ce double cordon dans l'anneau *g*, et quand cet anneau sera placé au milieu de cette longueur qui n'a plus que vingt-cinq centimètres, puisqu'elle est doublée, liez les quatre bouts ensemble, de manière qu'ils forment une double boucle ; avant de faire votre nœud, calculez à peu près la grandeur des boucles pour qu'elles soient de la grosseur de l'oiseau. Vous pouvez aussi vous servir de petites lanières de peau blanche, souple et douce, de cordons de laine lâchement tressés ; peu importe la matière que

vous emploierez, pourvu qu'elle ne blesse pas l'oiseau.

Voilà votre corselet fait comme dans la fig. 5; il s'agit de s'en servir : vous passez la tête de l'oiseau dans les deux boucles, le fil de fer tombant sous son ventre et le nœud du cordonnet étant sur son dos; vous engagez les deux ailes dans deux branches du cordon et les deux cuisses dans les deux autres branches. En tenant la boucle pendante du fil du fer, l'oiseau doit pouvoir remuer librement ses pattes et ses ailes.

Le corselet ne doit être ni trop serré ni trop lâche; dans le premier cas l'oiseau souffrirait, dans le second cas il se débarrasserait bien vite de son harnais. Il vaut mieux lui donner un peu plus de jeu dans le commencement; si plus tard vous vous apercevez que la boucle de fil de fer descend trop bas, ce qui prouverait que le cordon est trop long, vous retréciriez le corselet en serrant avec un fil les deux branches de la boucle qui passent derrière les ailes. Vous avez vu des soldats mettre sur leur poitrine une courroie qui prend les deux courroies du havresac, et les resserrer pour que le havresac ne tombe pas en arrière; c'est ainsi qu'il faut faire pour votre oiseau; plus vous rapprocherez ce bout de fil de ses épaules, plus le corselet sera serré sur sa poitrine, et moins il pourra se déranger; mais

aussi plus il sera serré, et moins l'oiseau sera libre dans ses mouvements; il faut donc saisir le juste milieu.

Quand vous voulez attacher cet oiseau à la sambéryère *t*, *u*, *s* (pl. 1), vous prenez la boucle *r*, et vous la faites passer dans l'anneau de fer du corselet; ensuite vous ouvrez la boucle, vous y engagez la tête de l'oiseau et vous ramenez les deux cordons à la queue. Vous faites le contraire quand vous voulez remettre l'oiseau dans sa cage. Dès qu'il aura contracté l'habitude de cette manœuvre, il ne fera plus de mouvements pour s'échapper, car il saura qu'ils seraient inutiles. Vous mettez près de lui un petit abreuvoir rempli d'eau, quelques grains de mil ou de chènevis, et il pourra rester attaché toute la journée. Placé de cette manière, il ne souffre pas, il se promène sans aller bien loin; il voltige dès que vous tirez la ficelle, il se pose sur l'extrémité de la baguette et bat des ailes du moment qu'elle retombe à terre.

Un coup de sambé, quand on le donne à propos, décide presque toujours la question; mais il faut le donner à propos. Trop loin, les oiseaux que vous voulez prendre ne le voient pas; trop près, ils le voient trop; ils aperçoivent la baguette, le fil, le cordon qui se lie au corselet; ils devinent que leur camarade est prisonnier:

« Diable, disent-ils, il pourrait nous en arriver autant, peut-être encore quelque chose de pire, allons-nous-en. » Ils ont beau entendre les appeaux qui les engagent à venir, ils ont beau voir un de leurs frères avec de la graine et de l'eau à discrétion, le fatal cordon qui le retient leur ôte toute envie de partager son sort. C'est comme le loup de la fable :

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé :
 Qu'est cela ! lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de chose.
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Autrefois, c'est à dire dans mon jeune temps, les meilleurs chasseurs n'avaient qu'un seul oiseau en corselet ; ils choisissaient un ortolan pour ce service, ils l'employaient à la chasse d'automne comme à celle d'été. A la fin de l'année ce sambé commençait à devenir bon et perchait fort bien sur la baguette, lorsqu'on n'avait plus besoin de lui. Mais aujourd'hui l'art a marché à pas de géant, nous avons fait de grands progrès ; le nombre des oiseaux diminue beaucoup, il faut redoubler d'adresse, car ils sont plus rusés qu'autrefois. Nos pères n'avaient qu'un sambé, nous en employons quatre, qui, dès le commencement de la chasse, perchent comme si jamais ils n'avaient fait d'autre métier.

A la chasse aux filets il est fort avantageux de n'être pas seul; souvent un oiseau se pose sur un arbre voisin, ou à terre à cinquante pas de vos nappes; si vous le laissez faire, il va manger ou chanter, et lorsqu'un autre viendra se faire prendre, celui-ci, effrayé, s'en ira pour ne plus revenir. Il vaut mieux les avoir l'un après l'autre; rien n'est plus facile: envoyez votre compagnon sur les derrières de l'oiseau; qu'il fasse le grand tour, de manière à ne marcher sur lui que lorsqu'il se trouvera dans la direction du filet. Ce rabatteur devra marcher doucement pour que l'oiseau ne s'effraie pas trop, car dans ce cas il irait je ne sais où; mais, partant à son aise, doucement, il écoute vos appeaux qui chantent du moment qu'ils l'aperçoivent; vous agitez le sambé, il plonge, et vous tirez. Lorsqu'on est seul, il reste peu de chances pour prendre les oiseaux qui ne se posent pas dans le filet tout de suite.

Les Espagnols, qui sont grands chasseurs aux filets, poussent l'art du sambé jusqu'à la perfection; ils habituent long-temps leurs oiseaux à la galère. Vous avez vu souvent des chardonnerets, des linottes dans une cage attachés par un corselet; quand ils veulent boire ou manger, ils sont obligés de faire monter un petit seau de graine et puis un autre rempli d'eau. Toutes ces manœu-

vres sont opérées par un petit bec et deux pattes; l'oiseau ne fait pas autre chose dans sa journée, voilà pourquoi l'on dit qu'il est à la galère. Ces oiseaux, ainsi habitués au corselet, voltigent, marchent, perchent sur la sambéyère comme ils feraient sur un arbre s'ils étaient libres; vous concevez que ce doit être un grand moyen de succès pour le chasseur. Lorsqu'on est assez heureux pour avoir un sambé qui, perchant bien, chante en même temps, il faut remercier la Providence. J'ai eu pendant trois ans un verdier qui faisait également le service d'appeau et de sambé; il disait, ramageait avec tant d'ardeur que tous ceux qui passaient en haut, bon gré, mal gré, finissaient par se faire prendre. Un chasseur qui le vit s'acquitter de ce double service me dit plein d'enthousiasme : « Si j'avais le bonheur de posséder cet oiseau, je le nourrirais avec des pièces de douze sous. »

Au reste le verdier est l'oiseau qui manœuvre le mieux au sambé, c'est celui qui m'a toujours paru doué de plus d'intelligence.

Un de mes amis, à Avignon, en avait un parfaitement dressé; que dis-je dressé! la nature avait presque tout fait chez cet aimable oiseau; il avait l'intelligence du chien; servant tour à tour d'appeau et de sambé, il chassait réellement pour son maître. Libre dans le filet, il vol-

tigeait en tous sens ; il appelait tous les verdiers de passage , et quand ils hésitaient à venir , il allait les chercher , il se mêlait à leur bande , et , sachant probablement combien l'exemple est contagieux , il se précipitait ensuite dans le filet , faisant ainsi l'office d'agent provocateur. Aussitôt les autres oiseaux , semblables aux moutons de Panurge , arrivaient après lui. Pour un amateur de la chasse aux filets , un tel oiseau n'a point de prix ; on en aurait offert 1,000 francs , que M. P.... ne l'aurait pas vendu. Pigaffetta , dans sa *Relation du royaume de Congo et des pays voisins* (1) , dit qu'il a vu donner vingt esclaves pour un chien d'Europe. Les Azanaghis échan- gent quinze esclaves pour un cheval. Un évêque de Soissons cherchait en 1155 un beau cheval pour faire son entrée dans cette ville ; il en trouva un pour lequel il livra cinq serfs de ses terres , deux femmes et trois hommes , ce qui , soit dit en passant , n'était pas très chrétien. M. P.... pour son verdier aurait refusé une cargaison de nègres.

Lorsqu'il avait fait prendre une troupe de ses camarades , l'oiseau domestique se perchait sur la ramée , et là il chantait pour célébrer sa victoire. Les animaux que nous élevons pour nos plai-

(1) Rome, 1591, in-4o.

sirs ou pour notre utilité savent tous pourquoi l'homme les nourrit et les soigne. Quelques-uns en témoignent fort bien leur reconnaissance dans l'occasion. Voyez un chien d'arrêt, il est tout fier de la pièce de gibier qu'il rapporte, il sait qu'il a bien fait son devoir. Un chat qui prend une souris vous la montre et joue avec elle en votre présence. Pourquoi ne la tue-t-il pas dans le grenier où il l'a prise ? parce qu'il veut faire voir qu'il sait payer les soins qu'on lui donne et la pâtée qu'il mange. J'en ai un qui chasse les loirs pendant la nuit, et quand il en tue, il ne manque jamais de les placer devant ma porte. Bichon veut que je voie le fruit de ses travaux nocturnes et ne manque jamais ces jours-là de venir recevoir mes remerciements, en faisant son *ron-ron*, le dos en voûte et la queue en trompette.

Il paraît qu'autrefois les chasseurs avaient un talent merveilleux pour dresser les oiseaux. Leurs sambés étaient libres; ils allaient chercher querelle aux oiseaux de passage, et, tout en ayant l'air d'avoir peur, ils fuyaient pour se faire suivre et les attirer dans les filets. Voici ce que dit Angélio qui vivait dans le xvi^e siècle.

Continuo instituenda tibi multa arte volucris,
Privatimque domi cultu educenda frequenti
In quoscumque dolos; nimirum ut retibus astet

Assidens, aliasque in cœca pericula voce
 Alliciat : nam si fuerit mas , obuius exit
 E grege, qui contra certet, pugnamque lacessat.
 Ille autem sensim ficta formidine gressum
 Inde refert, donec rivalem ocluserit arctis
 Cassibus, et pœnas dantem conspexerit acres.
 Mox redit, atque alios victor vocat; ilicet illi
 Impulsi stimulis, atraque libidine cœci
 Accurrunt non una omnes; pudet agmine facto
 Irruere, atque hostem non æquo invadere Marte.
 Pro se quisque audax funesta in prœlia fertur
 Solus, et ingentem molem certaminis unus
 Suscipit, et laudem vana spe præcipit, ac se
 Ultorem promittit : verum exitus idem
 Quemque manet ; repetitque domum lætissimus auceps (1).

Il y a plusieurs manières d'apprendre les sabbés à percher ; voici les deux meilleures : on les met à la galère, cependant il est inutile de leur faire tirer de l'eau. Placez contre le mur une petite planchette de vingt centimètres de long sur dix centimètres de large. Au bas de cette planche, plantez un morceau de bois rond et poli, d'une dimension suffisante pour qu'un oiseau puisse s'y poser à l'aise. Ce bâton devra passer dans un anneau, et sera terminé par un bouton qui empêchera l'anneau de sortir. A côté de ce bâton, placez deux petits pots qui contiendront de la graine et de l'eau. Attachez votre oiseau

(1) *Petri Angelii Borgaei ILLUSTRACION. Venise, 1735, in-4o.*

par un cordon de soie au corselet, fixez l'autre bout du cordon à l'anneau dont je viens de parler, et lâchez l'oiseau.

Il partira comme s'il pouvait s'échapper; bientôt il retombera pour rester pendu : remettez-le sur son bâton, vous le verrez retomber encore; mais quand vous l'aurez replacé cinq ou six fois, après avoir voltigé, il viendra s'y poser de lui-même. Laissez-le toujours là, qu'il ne connaisse pas d'autre manière d'être, et quand vous l'attacherez au sambé, vous verrez qu'au moment où la sambéyère sera soulevée, il se perchera sur l'extrémité. Les Espagnols emploient cette méthode pour dresser leurs sambés; ils en mettent quatre sur la même baguette; dès qu'elle est soulevée, ils se perchent tous; lorsqu'elle s'abaisse, ils tombent en voltigeant. Vous ferez bien d'imiter les Espagnols en ce qui concerne les sambés.

Voici une manière bien plus expéditive. Au lieu de la boucle de soie qui se place au bout de la sambéyère, adaptez un crochet *a* en fil de fer (pl. 4, fig. 6); son prolongement *b* se loge dans une petite rainure creusée sur la baguette, on passe ce crochet dans le corselet, et pour que celui-ci ne puisse pas en sortir, on assujettit le prolongement *b* par un coulant *c*, qui le retient. La hauteur du crochet, par rapport à la baguette,

doit être exactement la même que celle de l'anneau du corselet comparée aux pattes de l'oiseau. Ainsi attaché, le sambé semble collé, soudé, rivé sur la baguette ; il n'a que l'espace nécessaire pour que ses pieds puissent se cramponner , et il reste perché.

Cependant , malgré toutes ces précautions , il arrive que l'oiseau dans les commencements se laisse tomber la tête en bas. Pour l'accoutumer à la manœuvre voici comment il faut faire. Pendant la nuit attachez-le sur la sambeyère , ayez d'abord une lumière pour tout disposer , et puis rendez la chambre obscure et faites mouvoir la sambeyère , rapidement , plusieurs fois de suite. L'oiseau qui n'y voit point s'accroche où il peut, et du moment que ses pattes ont trouvé le point d'appui , il est dressé.

Ce système de sambeyère est plus facile à disposer que celui dont je vous ai donné la description au commencement de ce chapitre. On n'a qu'une cheville à planter , et tout est fini. *d* est la cheville percée d'un trou *e, f*, où passe le fil attaché en *h*, et qui se prolonge jusqu'auprès du chasseur. Dans cette figure le crochet est ouvert, dans l'autre (5) il est fermé. Nous donnons les crochets peut-être un peu trop grands par rapport au reste , mais c'était nécessaire pour en mieux voir le mécanisme. La figure 4 représente

la cheville vue de face avec la baguette incrustée dans sa longueur, un fil de fer *b, d*, la maintient et lui sert de charnière pour qu'elle se meuve selon votre bon plaisir.

Le volant diffère du sambé en ce qu'il voltige *ad libitum*, tandis que ce dernier ne remue qu'à la volonté du chasseur. Sur le battant retenu à terre par les crochets, on place de distance en distance des fils de deux pieds de long, auxquels on attache par la patte les oiseaux qu'on vient de prendre. Ces fils doivent être assez éloignés les uns des autres pour que les oiseaux en voltigeant ne s'entortillent pas ensemble. Si les fils ont soixante centimètres de long, il faut que l'espace qui les sépare soit au moins d'un mètre vingt centimètres. Ces oiseaux volant suivant leurs caprices ont des mouvements plus naturels que ceux que l'on met au sambé du moment qu'on les a pris. N'étant point attachés à une baguette, le fil qui les retient est vu moins facilement par les oiseaux étrangers. Mais aussi, souvent il arrive qu'ils battent des ailes au moment où ils devraient rester tranquilles, et la troupe qui faisait mine de vouloir se poser continue sa route parce qu'elle a découvert le piège.

Entre ces avantages et ces dangers il a fallu choisir. Or, voici ce que l'expérience a fait adopter : On met des volants pour chasser les oiseaux

sédentaires ou ceux qui ne voyagent point en bandes nombreuses. Pour les ortolans, les linottes, les pinsons, les créous, etc., on n'en met jamais : le moindre mouvement pourrait faire manquer le plus beau coup de filet ; mais, si l'on s'aperçoit qu'il ne passe pas de ces oiseaux, et qu'au contraire il arrive des bergeronnettes, des grassetts, des culs-blancs, on place quelques volants de chacune de ces espèces. En tout il faut des principes bien posés, des règles écrites ; mais un livre ne peut pas tout prévoir. On fait des fautes, on se corrige ; l'expérience de chaque jour sert pour le lendemain ; c'est au pilote à savoir manœuvrer.

On peut aussi placer aux volants des oiseaux en corselet. Ceux qu'on attache par la patte volent mal, et, quand ils restent immobiles, ils sont couchés à plat ventre, les ailes étendues, haletants et dans la position d'un oiseau qui souffre. Si vous vous servez pour volants d'oiseaux en corselet, habitués à la galère, ils ne voleront pas d'une manière forcée ; ils se promèneront ; leurs allures seront naturelles. En les attachant près de la ramée, ils iront se poser sur les branches, et la vue de ces oiseaux perchés sera, pour ceux qui voyagent, un attrait puissant pour se jeter dans vos filets.

C'est surtout dans l'arrière-saison que les corse-

lets aux volants donnent de grands avantages au chasseur. Les oiseaux cantonnés sont beaucoup plus rusés que ceux de passage ; ils ne viennent pas au sambé, parce qu'ils aperçoivent la baguette et se méfient bien moins de ceux qui sautillent, marchent et volent dans une certaine apparence de liberté.

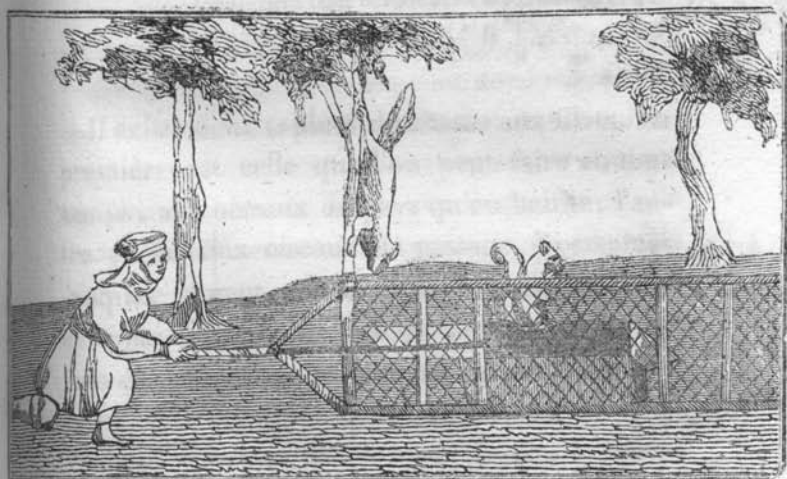
Quand vous serez ennuyé d'attendre les oiseaux qui ne viendront pas, pliez bagage et retournez chez vous. Vous ne devez, sous aucun prétexte, laisser là votre équipage pour aller vous promener ailleurs, en disant : « Je reviendrai plus tard. » Un chat, un chien pourraient, en votre absence, vous faire une Saint-Barthélemy de vós appeaux.

Un procureur du roi, chassant aux filets dans les environs d'Apt, ne prenait rien et s'ennuyait. Sachant qu'à peu de distance de sa place, quelques amis s'étaient réunis pour un déjeuner confortable, il quitta ses filets, ses appeaux, et alla se mêler parmi la bande joyeuse. Survint un chasseur au fusil : c'était un jeune homme portant carnassière neuve, et qui faisait ses premières armes. Il voit des oiseaux, s'approche tout doucement, met en joue, tire, et, d'un seul coup, il tue les quatre sambés de ce digne procureur du roi.

Quand j'aurais cent voix et cent plumes, je

ne pourrais pas vous dire le désespoir de ce magistrat, il fut long-temps inconsolable.

Le sambé pourrait être employé pour les quadrupèdes comme pour les oiseaux. Certainement, si l'on dressait quelques lapins à cette manœuvre; s'ils couraient, sautaient, mangeaient dans le filet, leurs camarades viendraient s'y faire prendre. Au xiv^e siècle, on chassait les écureuils de cette manière. *Le Livre du Roy Modus* contient une description exacte de cette chasse. La gravure que je donne ici a été faite d'après un dessin calqué sur le manuscrit de cet ouvrage curieux. L'écureuil-sambé se trouve placé dans le filet, et sur l'arbre voisin on voit un autre écureuil, qui descend pour tomber dans le piège.



CHAPITRE V.**LA PLACE DE FILETS.**

Tendons nos filets chez de gros financiers ;

Dans cette classe encore il est un choix à faire :

L'un est mesquin, avare, et fait très-maigre chère ;

L'autre tient table ouverte et vit avec honneur ;

Celui qui se ruine est toujours le meilleur.

COLNET. (1)

Il existe deux espèces de chasse aux filets. La première est celle que l'on peut faire en tout temps, aux oiseaux du pays qu'on habite ; l'autre se fait aux oiseaux de passage, à certaines époques. Avant que le passage commence, par exemple au mois de juillet, on tend les filets près des arbres où les oiseaux se rassemblent ;

(1) *L'Art de dîner en ville*, à l'usage des gens de lettres
Paris, 1810.

près d'un ruisseau, d'un abreuvoir, où ils viennent boire; près d'un champ de blé, de chènevis, où les amènent les besoins de leur estomac. Chaque jour on change de place, car les oiseaux qui vous ont vu, la veille, prendre quelques-uns de leurs amis, et s'apercevant que ceux-ci manquent à l'appel, deviennent rusés; ils se méfient de votre appareil, et vous auriez moins de chance en revenant au même endroit qu'en allant partout ailleurs. Cependant les oiseaux perdent la mémoire en volant, comme les lièvres la perdent en courant. Quand vous avez changé de place plusieurs jours de suite, vous pouvez retourner au point d'où vous êtes parti. C'est comme un berger qui fait manger l'herbe par ses moutons, sur le bord des chemins; tantôt il passe par ici, tantôt par là, il attend pour revenir aux mêmes endroits que la végétation ait préparé une nouvelle pâture à ses bêtes.

En décembre et janyier, lorsque le passage est fini, on trouve dans certaines localités une grande quantité d'oiseaux de toute espèce, qui, plus paresseux que les autres, sont restés là pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Ils ont trouvé la place bonne; ils ont calculé que les vivres seraient assurés pendant la mauvaise saison: « Pourquoi chercher ailleurs ce que nous ren-

controns ici , se sont-ils dit dans leur langage ; nous sommes bien, restons. » Il faut faire pour ceux-là comme pour les jeunes au commencement de l'été ; c'est à dire étudier leurs habitudes et tendre les filets dans les lieux qu'ils fréquentent le plus. Si le vent souffle et s'il est froid, on se place derrière un abri formé par un mur, une haie, un bouquet d'arbres ; le voisinage des fermes, des fumiers, des granges, des meules de gerbes, est très favorable, car les oiseaux fréquentent beaucoup ces endroits, certains qu'ils sont d'y trouver toujours une ample nourriture.

Dans cette chasse nomade il est bien d'avoir des filets d'une petite dimension, cela donne beaucoup de facilité pour les tendre en tout lieu. Il est nécessaire de se bien cacher pour ne pas être vu ; les oiseaux qui sont accoutumés à venir dans l'endroit où vous avez tendu vos filets, apercevant des choses nouvelles, hésitent s'ils doivent se rendre aux cris de vos appeaux : ces cages, ces cordes les effraient : attirés d'un côté, repoussés de l'autre, s'ils voient l'homme, ils se décident et ils s'en vont. Mais si vous êtes immobile, silencieux dans votre cabane de feuillage, la curiosité les poussera bientôt dans le filet pour voir de près leurs camarades qui les invitent à venir.

Quand on chasse aux oiseaux de passage, ces précautions ne sont pas nécessaires, et même, dans certains cas, elles seraient nuisibles. Enfermé dans une cabane vous ne seriez pas vu, mais aussi vous ne verriez pas, et c'est une chose essentielle que d'apercevoir de loin la bande des oiseaux voyageurs. En chassant près d'un abreuvoir, près d'une chènevière, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de ce qui se fait loin de vous, pourvu que vos yeux soient continuellement fixés sur vos filets, cela suffit. Mais au passage c'est bien différent; aussitôt que vous entendez vos appeaux, placés en vedette avancée, donner le signal qu'une troupe de leurs camarades arrive, vous devez regarder en l'air pour l'apercevoir et faire agir les sambés, et surtout pour les faire agir à propos. Ceci, comme je vous l'ai déjà dit, est indispensable pour réussir.

Choisissons la place où vous devez chasser aux oiseaux de passage. En général les lieux élevés, dépourvus d'arbres, sont préférables, parce qu'une plus grande quantité d'espèces d'oiseaux aime mieux s'y abattre que dans les vallées. Cela se comprend. Ces messieurs voyageant dans les nuages, après quelques moments de repos, auront moins de chemin à faire pour reprendre leur route. Sur une montagne vos appeaux entendront mieux, de plus loin, et vos

sambés seront plus facilement aperçus que dans les bas-fonds.

Cependant les oiseaux qui se nourrissent de vers et d'insectes préfèrent les endroits humides; et comme il y a des jours où, par certain temps, le passage de telle espèce est plus abondant que celui de telle autre, il est bien d'avoir deux places fixes où, suivant l'état de l'atmosphère, vous puissiez tendre vos filets au lieu le plus favorable. Le chasseur expérimenté connaît, en se levant, le temps qu'il doit faire dans la journée; il rappelle ses souvenirs; il sait que tel vent amène telle espèce d'oiseaux, qu'à telle époque on prend plus de ceux-ci que de ceux-là, il se décide et il part. On ne peut là-dessus donner aucune règle générale, tout dépend des localités. Dans le midi de la France, où des milliers de personnes chassent aux filets, il y a des places qui se louent fort cher. Cette colline est bonne pour les linottes, cette prairie est excellente pour les ortolans. Ici vous prendrez beaucoup de pinsons, là vous verrez plus de bruants que partout ailleurs. La réputation que ces places ont acquise n'est point usurpée: tous les ans l'expérience vient la confirmer. On a vu souvent des arpents de terre se vendre dix fois plus que leur valeur réelle, parce que leur position topographique réunissait les conditions né-

cessaires pour y prendre beaucoup d'oiseaux.

En Provence les amateurs distingués ont une place pour la chasse d'été, une autre pour la chasse d'hiver; il y en a même qui en louent plusieurs pour chaque saison, et qui n'en occupent qu'une. Ils paient pour que des chasseurs ne viennent pas s'établir près d'eux et leur couper le passage. En effet, si dans votre voisinage un amateur s'installe avec ses filets et ses cages, si ses appeaux sont meilleurs que les vôtres, ils attireront les oiseaux voyageurs, et vous mangerez votre pain à la fumée. Si vos appeaux sont aussi bons que les siens, il naîtra nécessairement une concurrence fâcheuse pour tous les deux.

Un chasseur d'Apt avait la meilleure place du pays; tous les jours il y prenait beaucoup d'oiseaux. Un amateur, jaloux de ces triomphes dont le récit l'empêchait de dormir, loua le champ voisin et s'y installa. Le lendemain le premier vint avec des casseroles, et du moment qu'un oiseau paraissait dans l'air il faisait un énorme charivari. Le jour suivant, l'amateur arriva chargé d'une grosse caisse, son rival courut chercher son fusil: l'un tapait, l'autre tirait, et ces braves gens, au lieu de prendre des oiseaux, passèrent plusieurs jours à se donner des sérénades fort discordantes. Cela dura très

long-temps, et durerait peut-être encore, si le chasseur premier en date n'eût acheté la terre du voisin, et donné congé à ce locataire incommode.

En général, pendant le passage toute place est à peu près bonne, pourvu qu'elle soit éloignée des arbres; car les oiseaux, au lieu de se jeter dans vos filets comme des étourdis, commencent par se poser sur les branches pour faire de loin leurs observations. Quelquefois ils finissent par arriver sur votre ramée. Souvent aussi, apercevant un fil, une corde, la moindre chose, enfin, qui leur donne du doute, ils partent pour ne plus revenir. Il vaut donc mieux être dans un lieu découvert où l'oiseau, tombant des nues pour arriver aux cris des appeaux, ne puisse pas trouver, pour se poser, un endroit plus favorable que la ramée placée dans vos filets. Attiré par le chant de ses camarades, le coup de sambé le décide, sans lui donner le temps de réfléchir; il tombe, il est pris; mais s'il a du loisir, s'il regarde, s'il calcule, on peut parier qu'il devinera le piège.

A Marseille, il existe un amateur distingué qui, dans ce moment, a la passion de la chasse aux filets comme Charles X et le prince de Condé avaient celle de la chasse à courre. M. Bos..., ancien négociant, a cinq ou six pla-

ces de filets. Les princes ont des valets de chiens, des valets de limiers, des piqueurs, et M. Bos... a des valets de sambés. Si dans ses excursions il rencontre un endroit favorable pour tendre des filets, il achète le champ à tout prix, et puis il y fait construire une place. Je dis construire, et c'est bien là le mot propre; dernièrement il a dépensé plus de mille écus pour établir ses filets sur un rocher près de la mer du côté de Notre-Dame-de-la-Garde. On a fait jouer la mine, on a construit des murs, on a transporté des terres, et aujourd'hui ce digne homme jouit du fruit de ses travaux.

Il a des gens occupés à soigner ses oiseaux, d'autres qui dressent ses sambés à la galère, d'autres enfin qui font muer les appeaux en temps utile pour qu'ils ramagent quand le passage commence. M. Bos... a reculé les bornes de la science, il a des sambés dressés suivant la méthode espagnole, qui font en même temps le service d'appeaux; il est même parvenu à faire papillonner le proyer au dessus de la sambéyère comme si c'était une linotte ou un verdier.

Quand le passage commence il fait un choix parmi tous ses oiseaux; il garde les meilleurs pour lui et distribue les autres à ses valets, qui vont chasser à différentes places. Mais, direz-vous, que peut-il faire de l'énorme quantité

d'oiseaux qu'il prend ? Il doit en avoir des brochettes de cent toises de long. Pas du tout : il ne les tue pas, et les fait vendre au marché. A Marseille on a la rage de chasser au poste. Cette chasse consiste à placer des appeaux sur un arbre, et d'une cabane voisine on tire au fusil tous les oiseaux attirés par le chant des autres. Là on déjeune, on dîne, on passe la journée; les dames sont de la partie, et des milliers de coups de fusil sont tirés chaque jour.

Marseille est entourée de vingt mille *bastides*, qui toutes ont un poste pour chasser les oiseaux avec le fusil. L'enclos où l'on se livre à cet innocent plaisir est quelquefois grand comme un billard ou comme un châle de cachemire, ce qui n'empêche pas qu'au milieu du terrain on ne plante un arbre pour attirer les oiseaux de passage. Dans les grandes bastides il existe une *pinude* au point culminant. On appelle *pinude* un massif de pins où les grives, les pinsons, les linottes, etc., viennent se poser de préférence, parce que ces arbres sont ordinairement fort élevés. Tout oiseau qui, le dimanche, s'arrête sur un arbre dans les environs de Marseille, est un oiseau mort; et, par cette raison, les bastides possédant une *pinude* se vendent bien plus cher que celles sans *pinude*. Au faite du pin le plus haut on attache une branche d'arbre

mort, les oiseaux la préfèrent ordinairement pour s'y poser; et comme elle n'a point de feuilles les chasseurs les voient mieux. Cette branche est taillée en éventail; on la place de manière que de la loge où l'on est elle soit vue de profil. Alors le coup de fusil peut prendre en écharpe tous les oiseaux qui s'y trouvent perchés. Cette chasse est fort amusante. Essayez-en pendant le passage des grives; ayez quelques bons appeaux dans des cages, et vous ne regretterez pas les sept francs cinquante centimes que vous aurez payés pour vous procurer mon livre.

Or, vous concevez que les amateurs de la chasse au poste ne prenant pas d'oiseaux vivants sont obligés d'en acheter pour avoir des appeaux. Dans les commencements du passage ils se vendent cher; il est vrai qu'ensuite le cours baisse. Les premiers pinsons se paient quatre ou cinq francs, et puis trois francs, et puis ils finissent par tomber à cinq sous. Mais il en faut une si grande quantité à tous les chasseurs de poste, que M. Bos...., place tout ce que lui et ses gens prennent. On dit, qu'année commune il retire sept à huit mille francs de cette industrie, dont il abandonne le profit à ses valets de sambés.

Comme à l'époque du passage on chasse tous les jours au même endroit, on a soin de dispo-

ser la place, en la nivelant et en la débarrassant de toutes les ronces, épines, cailloux, qui déchireraient le filet. Autant que possible, il faut qu'elle soit au milieu d'une prairie; on laboure l'endroit occupé par le filet, en ayant soin de battre la terre et de bien aplanir la partie qui se trouve sous les nappes. Le centre de la place doit présenter les inégalités d'un champ labouré. Le matin, lorsque l'herbe est humide, les oiseaux, ne voulant point s'y poser, préfèrent tomber dans le guéret; ce guéret doit toujours être moins large et moins long que le filet, afin que ce qui s'y pose soit nécessairement pris. Cependant si votre prairie est située dans un endroit trop bas ou resserré par des arbres, choisissez une colline et tendez vos filets au point culminant.

Avant de faire labourer la place où vous devez chasser, il faut l'orienter de manière qu'elle soit en l'ong, dans la direction du vent qui souffle le plus habituellement.

En Provence, les grands amateurs ont deux places pour tendre leurs filets, l'une au vent du nord et du midi, l'autre à l'est et à l'ouest. Le matin en partant ils consultent la girouette, et puis ils se décident suivant la direction qu'elle a prise. Moi-même j'ai eu une place de filet orientée dans les deux directions; le terrain qui se

trouvait commun aux deux vents était seul labouré.

|| Lorsque le vent est trop fort on reste chez soi , car dans ce cas on ne prendrait rien ; quoique le passage des oiseaux ne soit pas toujours interrompu , le filet ne se replierait pas ou se replierait mal.



CHAPITRE VI.**LA CHAMBRE DES OISEAUX ET LA VOLIÈRE.**

Que le laiton en rézeau façonné,
Sans chasser l'air, ferme chaque passage
Au prisonnier de l'obstacle étonné.

CAMPENON. (1)

La chambre des oiseaux est destinée à recevoir vos appeaux en cage et tout votre attirail de chasse. Elle doit être exposée au midi. Pendant l'été, pour que l'air y circule et s'y renouvelle toujours, vous tiendrez la fenêtre ouverte en garnissant la baie d'un châssis treillagé qui empêchera les chats d'entrer, les oiseaux de sortir. En hiver, tout sera fermé à l'exception d'un carreau. Arrangez les choses de manière

(1) *La Maison des Champs*. Paris, 1809, in-12.

que la température n'y soit jamais ou trop basse ou trop élevée. Quand le soleil sera très chaud, diminuez son action avec des rideaux; quand il gèlera, calfeutrez les fenêtres.

Ne frigora lædant

Aligerum teneros artus; et ductile velum

Muniat a sole et Boreâ; vis aspera sævit

Si quando Boreæ, aut solis contrarius ardor

Torret agros: avibus pariter metuendus uterque est (1).

Votre chambre des oiseaux sera garnie tout autour de clous à crochet plantés dans le mur à un mètre du sol. Ils serviront à suspendre les cages contenant vos appeaux. Tous les jours vous remplirez les mangeoires avec de la graine et les abreuvoirs avec de l'eau. Quand les cages sont alignées sur un mur, cette dernière opération est très facile; vous passez une cuvette sous la cage et vous versez l'eau dans l'abreuvoir en ayant soin de la faire tomber d'assez haut pour que le petit gobelet de verre se rince en même temps et que toute l'eau soit renouvelée; de cette manière la cuvette reçoit l'excédent de l'eau et le plancher n'est pas mouillé.

On peut encore employer un moyen plus com-

(1) *Aviarius, seu de educandis avibus*, par Jean Roze. Paris, 1701.

mode pour placer les cages dans la chambre. Ayez un porte-cage semblable à celui qui vous sert dans vos excursions ; il doit être aussi long que votre chambre est large ; posez le vis-à-vis de la fenêtre sur deux tréteaux à hauteur d'appui ; si un ne suffit pas , mettez en deux ou trois. Les déjections des oiseaux tomberont à terre et d'un coup de balai vous nettoierez la chambre. On ne doit jamais poser les cages sur le plancher , elles seraient bientôt pleines d'ordures où s'engendreraient bien des insectes nuisibles aux oiseaux.

Dans cette chambre et contre les murs vous placerez les galères où vous remettrez les sambés chaque fois que vous reviendrez de la chasse. Il est essentiel qu'ils ne perdent pas l'habitude de percher.

Outre les oiseaux que vous avez en cage et qui vous servent d'appeaux , vous devez en garder quelques-uns de chaque espèce qui resteront en réserve pour le cas où les autres mourraient ou cesseraient d'être bons. Ceux-là peuvent être libres dans la chambre ; ils se nourriront de la graine qui tombera des cages , et vous leur mettez un abreuvoir long , étroit , peu profond , pour qu'ils ne puissent pas s'y noyer. L'eau de cet abreuvoir doit être renouvelée tous les jours comme celle des cages.

Pour prendre ces oiseaux à moitié libres, vous aurez un petit filet autour d'un cerceau emmanché d'un bâton, semblable à l'épuisette d'un pêcheur ou à ces petits instruments de gaze avec lesquels on attrape les papillons.

La chambre des oiseaux ne devra contenir que vos appeaux en cage et ceux qui sont destinés à les remplacer au besoin. Les ortolans et les autres oiseaux que l'on veut engraisser devront être mis dans la volière.

Vous nettoierez vos cages toutes les fois que vous verrez les déjections de l'oiseau fixées sur les bâtons; ayez soin de tenir vos appeaux dans la plus grande propreté. Par cette raison, il faut gratter et balayer souvent la partie du plancher qui se trouve sous les cages. Si l'air ne se renouvelait pas constamment dans la chambre, il s'y répandrait bientôt une odeur fort désagréable. Aristote prétend que certains oiseaux sont soumis aux mêmes infirmités que nous. Tout en débitant leurs roulades avec le gosier, la partie opposée au bec fait entendre quelquefois des sons gazeux très discordants (1).

Je n'ai pas besoin de vous dire que la chambre

(1) «Après ces observations, faisons la remarque d'une particularité propre à quelques oiseaux, c'est de peter comme fait la tourterelle. On aperçoit dans le derrière de ces oiseaux

doit être close de manière qu'aucune bête ne puisse y pénétrer. Un chat, un rat vous feraient le plus épouvantable ravage; dans une nuit vous perdriez le fruit de toutes vos peines et l'espérance qui est bien plus encore (1).

un mouvement très sensible, toutes les fois qu'ils font entendre leur voix. »

ARISTOTE. — *Histoire des Animaux*, livre IX; traduction de M. Camus, tome I, p. 644, in-4°.

(1) Jean Roze, dans son *Aviarium*, que j'ai déjà cité, donne une fort belle description des ravages qu'un chat peut causer dans une volière. Lisez et prenez garde à vous :

Hostium ab insidiis defende volucres :
 Ne prope tecta habitet, furtis gens dedita felis ;
 Namque oculis prædo circum catus omnia lustrat
 Torvus, acerba fremens, aditum per invia quærens :
 Reptat humi faciæus meditans ; ardentia volvit
 Lumina ne cuiquam cernatur ; et impete facto
 Insilit : ac valido steterint nisi cardine postes,
 Irruit, et miseras funestat cædibus ædes.
 Sævit in imbelles, tristisque aviaria luctu
 Miscet ovans : plumæ volitant, tabulata cruore
 Tincta madent ; trepidant omnes : at nulla reclusis
 Erumpit foribus ; gelidus timor eripit alas.
 Interea felis temerè jugulatque, voratque ;
 Nil cantus, nil forma juvant, pictive penates.
 At postquam cædis satiata cupido, timere
 Incipit, ac tepido fumantia sanguine linquit
 Tecta, ferox, pavitansque audacis conscia facti.
 Sin reperire aditum, et clausum perrumpere limen
 Non datur, at rapido clathros ciet ungue ; volucres
 Tunc humilis subit pavor, ac velut intus adesset

Je vous ai déjà dit que vos cages doivent être numérotées; mettez les oiseaux de chaque espèce à côté les uns des autres. S'ils étaient séparés, ils chanteraient trop, ils se répondraient, et, dépensant inutilement toutes leurs facultés appelantes, il ne leur resterait plus rien pour le moment solennel.

Dans la chambre des oiseaux vous aurez des barres de rechange, des paquets de crochets, des fourchettes, des chevilles, des sambéyères suspendus au mur; ils vous serviront à remplacer dans l'occasion ceux qui s'usent, se cassent ou se perdent. La chambre des oiseaux doit être un arsenal où vous puissiez trouver tout ce qui vous est nécessaire.

Quand un de vos oiseaux sera malade, vous vous en apercevrez bientôt à son air triste pendant le jour. Vous le verrez dormant la tête sous l'aile, avec ses plumes ébouriffées, ressemblant à une boule. Peut-être a-t-il des poux? en tout cas vous ferez bien de le mettre dans une cage nouvellement échaudée. Vous pouvez aussi le lâcher dans la chambre; il aura plus de facilité

*Diffugiunt pavidæ. Cantum timor eripit, at vox
Auditur trepidè dominum in festina vocantum
Auxilia; adfer opem miseris, et fustibus hostem
Ejice, vel saxis, totamque excindere gentem
Ne dubita, mures alio venaberis hoste.*

de se débarrasser des insectes qui le rongent. Il est bien de mettre dans un coin de la chambre où sont vos oiseaux une pelletée de sable ou de terre ; ils iront s'y rouler comme les poules font dans la basse-cour. Si malgré cette demi-liberté que vous avez procurée à l'oiseau malade , vous voyez qu'il ne reprend point sa gaité première, donnez-lui la volée; le grand air le guérira peut-être , et vous n'aurez point le chagrin de le voir mourir.

De ses tourments calmez la violence ;

Le mal qu'il souffre est l'amour et l'absence.

Ah! qu'on le rende à son premier lien,

Aux dieux des champs, aux nymphes des bocages,

Premiers témoins de ses amours sauvages,

Au chaste nid consacré par l'hymen !

Qu'il parte donc ; ouvrez-lui la volière,

Et que votre œil, touché de ses adieux,

De vos états voie enfin la barrière

Se refermer sur un sujet heureux. (1)

Chaque année vous aurez soin de faire un nettoyage général dans la chambre; vous la ferez blanchir à la chaux vive, et, s'il existe des branches d'arbre où les oiseaux se posent, vous les brûlerez pour en mettre d'autres.

Lorsque le temps est venu de ne plus chasser,

(1) CAMPENON. — *La Maison des Champs.*

vous lâchez dans la chambre tous les oiseaux que vous voulez conserver pour l'année suivante. Vous nettoyez vos cages, et vous les placez dans un endroit sec. Si cependant vous avez quelques bons appeaux, qui excellent dans l'art de faire tomber les autres dans le piège, il sera bien de les garder en cage pour ne pas les confondre avec les autres. Un mois avant d'entrer en campagne vous renfermerez tous ces messieurs dans leur prison de fer; il est bon qu'ils s'y habituent de nouveau. Si vous ne les mettiez en cage que la veille du jour où vous désirez vous en servir, ils ne chanteraient pas.

Il est bien d'avoir près de la chambre des oiseaux un cabinet où vous mettrez les bergeronnettes et les autres insectivores, ainsi que je vous l'ai déjà dit dans le chapitre des *appeaux*.

Marcus Lælius Strabon, chevalier romain, demeurant à Brindes, fut l'inventeur des volières (1). C'est lui qui, le premier, trouva le moyen d'engraisser certains oiseaux pour satisfaire son penchant à la gastronomie. Le digne homme! il ne se doutait guère qu'en 1839 je

(1) *Aviaria primus instituit, inclusis omnium generum avibus, Marcus Lælius Strabo brundusii equestris ordinis. Ex eo cœpimus carcere animalia coercere quibus natura cœlum assignaverat.* (PLINE. Lib. X, cap. L.)

proclamerais son nom, en le désignant à la reconnaissance des peuples. Pour les bienfaiteurs de l'humanité le jour de la justice arrive quelquefois tard, mais soyez sur qu'il finit toujours par arriver.

Les empereurs romains avaient une habitude qui, dans mon esprit, les absout de bien des erreurs et de bien des crimes; ils faisaient grand cas des petits oiseaux; ils les engraisaient par milliers dans des volières où le jour n'arrivait qu'obliquement pour ne pas leur donner de distractions. Ces volières tapissées de ramées, de verdure, traversées par un ruisseau murmurant sur des cailloux, étaient une prison fort agréable. Les historiens nous ont conservé la recette de la nourriture qu'on donnait aux grives pour les engraisser et parfumer leur chair. Nous devons leur en savoir gré; car enfin c'est beaucoup plus utile que l'art de miner une ville pour la faire sauter en l'air. Avec du millet, des bayes de lentisque, de myrthe et de lierre, que l'on réduisait en farine, on faisait une pâte que ces oiseaux aimaient beaucoup; quinze jours après qu'ils étaient à ce régime, on pouvait déjà les manger; ils avaient déjà doublé en grosseur, et leur chair grasse et parfumée était devenue un vrai morceau de roi.

Il ne faut pas confondre la volière avec la

chambre des oiseaux. On entre souvent dans celle-ci, et le plus rarement possible dans l'autre. Les oiseaux que l'on veut engraisser doivent être dans un endroit séparé où rien ne les inquiète : si vous les visitiez fréquemment ils s'effaroucheraient. Il est donc nécessaire de n'y entrer que dans les occasions solennelles où l'on veut prendre les oiseaux pour les manger.

Veux-tu voir ces oiseaux, sur ta table à ton gré,
Étaler à l'envi leur embonpoint doré?
De ceux que ton arrêt condamne au sacrifice,
Il faut, loin du tumulte, établir l'édifice :
Qu'un jour faible et douteux avec l'obscurité
S'y mêle, et cependant ne soit pas la clarté.
Sous le même verrou, là, tes hôtes tranquilles,
Oubliant le soleil et leurs ailes agiles,
Cénobites oisifs, par aucun bruit distraits,
S'engraissent en silence.... (1)

Vous pratiquerez à la porte de votre volière un petit trou fermé par une planche à coulisse, et par cette ouverture vous leur donnerez à boire et à manger. Vous pouvez leur donner du millet pour une semaine; mais il faut renouveler leur eau tous les jours.

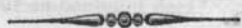
Si vous voulez avoir une volière d'agrément,

(1) *Les Oiseaux de la Ferme*, par M. LALANNE. Paris, 1805, in-12.

où les oiseaux seront renfermés seulement pour être vus et entendus, placez-la dans votre jardin ; qu'elle soit abritée des vents, qu'un ruisseau la traverse. Plantez des arbustes dans l'intérieur : tâchez de faire croire à vos prisonniers qu'ils n'ont point perdu leur liberté. On coupe les plumes d'une aile aux oiseaux que l'on veut engraisser ; moins ils feront d'exercice et plus vite ils deviendront gras ; mais dans une volière d'agrément ils doivent avoir la faculté de voltiger à discrétion.

Le chardonneret, le pinson, le verdier, la linotte, le bouvreuil, le serin, et bien d'autres encore, tout en vous offrant un tableau mobile, composé des couleurs les plus variées, contribueront par leur ramage au plus joli concert du monde. Chaque jour, en revenant de la chasse, vous pourrez augmenter le nombre de vos musiciens. Vous ne conserverez que les mâles, car les femelles ne chantent point, et dans la captivité l'amour ne les occupe guère. J'ai souvent composé des volières présentant un coup d'œil admirable par la quantité de nuances diverses qui s'y trouvaient réunies. Dès le matin, au lever du soleil, vos jolis musiciens commenceront à se faire entendre. Quoique chacun, en faisant sa partie, ne se règle point sur ce que dit son voisin, l'ensemble n'en sera pas moins ravissant.

Tous les jours vous écouterez avec délices les mélodieux gazouillements de votre orchestre em-
plumé.



Le chardonneret, le pinson, le verdier, la li-
notte, le bouvreuil, le serin, et bien d'autres
encore, tout en vous offrant un tableau agréable,
composé des couleurs les plus variées, conti-
neront par leur langage au plus joli concert du
monde. Chaque jour, en revenant de la classe,
vous pourrez augmenter le nombre de vos in-
séries. Vous ne conserverez que les mâles, car
les femelles ne chantent point, et dans la capti-
vité l'instinct ne les occupe guère. Il se trouvent
composés des volières présentant un coup d'œil
admirable par la diversité de manières diverses
qui y trouvent réunies. Bénédictin, au lever
du soleil, vos joyeux musiciens commenceront à se
faire entendre. Quelque chacun, en faisant sa
partie, ne se règle point sur ce que dit son voi-
sin, l'ensemble n'en sera pas moins ravissant.

CHAPITRE VII.

L'ORTOLAN.

Je vous demanderai si vous faites cuire l'ortolan dans la truffe, ou si vous mettez la truffe dans l'ortolan. De grands esprits ont été divisés sur cette importante question.

SCRIBE. (1)

L'ortolan est à la chasse aux filets ce qu'est le faisan à la chasse au chien d'arrêt, ce qu'est le cerf dix cors à la chasse à courre. L'ortolan est une proie opime que tous les chasseurs apprécient beaucoup, soit qu'ils prennent cet oiseau pour en faire une spéculation, soit que, gastronomes praticiens, ils veuillent se préparer pour plus tard des délices ineffables. Ainsi un chas-

(1) *Le Secrétaire et le Cuisinier.*

seur aux filets à qui vous demanderez des nouvelles de ses exploits du matin vous dira : « J'ai pris quarante oiseaux et dix ortolans, trente-six oiseaux et quinze ortolans. » Jamais il ne confondra ceux-ci parmi les autres, car entre eux il existe une différence énorme tant pour le prix auquel on peut vendre l'ortolan, que pour les jouissances qu'il procure aux glandes salivaires du chasseur assez heureux pour le manger lui-même.

Les Grecs nommaient l'ortolan *cenchramos*, les Latins l'appelaient *cychramus* et *miliaria*. Au reste, cette épithète *miliaris* est souvent donnée par les auteurs latins aux oiseaux qui mangent du millet. Varron l'applique à la caille et à beaucoup d'autres encore. Dans plusieurs provinces de France on donne le nom d'ortolan aux oiseaux qui s'engraissent facilement : le torcol, le becfigue, quelques espèces de fauvette prennent cette glorieuse dénomination et c'est un grand honneur pour eux. Les gourmands ne s'occupent guère des nomenclatures ornithologiques; « un ortolan est chose excellente, disent-ils, ceci est délicieux, ce doit être un ortolan. »

Belon l'appelle *verdier de haie*, Linnée *emberiza hortulana*, Olin *ortelano*, Gesner *hortulana Bononiensium*, Brisson, Aldrovande *hortulanus*. En Allemagne il est connu sous le nom

de *just-vogel* et d'*ortulan*; en Languedoc on le nomme *benari*, en provence *ourtoulan*.

Lorsqu'en flânant près des magasins de Chevet ou de quelques-uns de ses nobles confrères, vous voyez des ortolans étaler à vos regards avides leurs croupes jaunâtres, leurs poitrines rembourrées d'une fine graisse qui remonte jusqu'au bec, il ne faut pas croire que ces dignes oiseaux, quand ils ont été pris, se trouvaient dans un embonpoint aussi satisfaisant. Pas du tout, ils étaient maigres comme des moineaux; mais la nature leur a donné d'heureuses dispositions pour s'engraisser, l'homme les a connues, il en a profité, il les a développées, et voilà pourquoi vous mangez des brochettes d'ortolans tellement délicieuses que l'imagination du gastronome ne peut rien rêver au-delà.

Un ortolan pris et tué sur-le-champ n'est point ordinairement gras; cependant quoique la graisse donne à cet oiseau un bien grand mérite, lorsqu'il est maigre, il n'en est pas moins meilleur que tout autre granivore. La bouche n'est point inondée de ce suc délicat qui s'infiltré instantanément à travers les papilles de la langue et du palais, mais on sent qu'on mange un ortolan. Telle une grande dame déguisée en paysanne, conserve toujours les manières d'une grande dame. La conformation naturelle de cet oiseau le porte tel-

lement à s'engraisser, qu'on en prend souvent qui, malgré les fatigues du voyage, sont chargés d'une demi-graisse fort appétissante. Tous les ans j'en tue au fusil dans les environs de Paris, et il m'est arrivé d'en servir d'excellents à mes amis. Il y a bien peu de Parisiens qui sachent que cet oiseau les visite au mois de septembre. Il va plus loin encore vers le nord, car j'en ai tué plusieurs près de Beauvais et de Valenciennes.

Il est vrai qu'à Paris les ortolans n'arrivent pas en bien grand nombre; cependant il en vient assez pour qu'un chasseur aux filets puisse avoir l'espérance d'en prendre cinq à six douzaines. J'ai même dépassé ce nombre pendant deux années. Je suis étonné que les oiseleurs de Paris qui vont tendre leurs filets pour attraper des chardonnerets, des linottes et des pinsons, ne dirigent pas tous leurs efforts pour prendre des ortolans quand vient le mois de septembre. Certes, le profit serait vingt fois plus grand; Paris est la métropole du monde mangeant; nul doute qu'ils écouleraient leur marchandise à tout prix, car l'ortolan mort qu'on envoie des provinces méridionales n'est pas si bon à Paris qu'il le serait à Marseille, à Nîmes, à Montpellier. Cet oiseau doit être mangé frais: ce n'est plus le faisan qu'il faut attendre, c'est un fruit qu'on mange dès qu'il est cueilli.

Autrefois les oiseleurs de Paris étaient tenus de fournir chaque année six ortolans pour la table du roi. C'était une contribution que chacun devait payer pour avoir le droit d'exercer sa profession. Donc on prenait les ortolans alors; aujourd'hui allez visiter les oiseleurs, vous n'en trouverez chez aucun d'eux; donc ils n'en prennent plus.

Les ortolans arrivent en France au mois de mai; après avoir fait leur couvée ils partent vers la fin d'août. On peut les prendre à ces deux époques; cependant la dernière est préférable, car plus vous en prendriez au mois de mai, moins vous auriez de chance d'en rencontrer au mois d'août; en général, il ne faut jamais chasser au printemps, car on détruirait beaucoup trop d'animaux; on mangerait son blé en herbe. Nous ne permettons de chasser au mois de mai que pour compléter les appeaux qui seraient morts pendant l'hiver. Sous ce prétexte, les chasseurs peu consciencieux tendent leurs filets en toute saison. S'ils alléguent ce motif, c'est pour couvrir une mauvaise action dont ils rougissent. Ils ont besoin de cinq ou six ortolans; mais s'ils en prennent cent, ils les gardent, et voilà pourquoi le nombre de ces excellents oiseaux va toujours en diminuant. On appelle *maïen* l'ortolan qui passe au mois de mai; les mâles arrivent les pre-

miers; viennent ensuite les femelles : un chasseur qui, à cette époque, prend une femelle doit lui rendre la liberté.

L'ortolan est un très bel oiseau, surtout au mois de mai; la nature alors a fait tous ses efforts pour le parer du plus beau plumage; car c'est au printemps que les oiseaux sont décorés des plus vives couleurs. Chez eux ce n'est pas comme chez les hommes : les mâles sont incomparablement supérieurs aux femelles, tant pour le chant que pour la beauté du corps. Nous reconnaissons notre infériorité près des dames : elles chantent beaucoup mieux que nous, elles sont infiniment plus belles, etc., etc. Qu'on vienne dire encore que je ne suis pas galant !

Le mâle-ortolan a la gorge d'un beau jaune serin clair, bordée de couleur cendrée; la poitrine, le ventre et les flancs roux avec quelques mouchetures vertes. La tête et le cou vert olive, couvert d'une légère teinte cendrée. Le dessus du corps est varié de marron et de vert, le bec et les pieds jaunâtres. Sa queue de douze plumes verdâtres bordées de roux, dont les deux extérieures sont bordées de blanc. La femelle ressemble au mâle; cependant comme chez tous les autres oiseaux ses couleurs sont d'une teinte plus pâle et moins décidée. L'ortolan a six pouces de longueur et neuf pouces de vol.

Cet oiseau fait son nid sur les ceps de vigne, sur les petits arbustes, et quelquefois à terre; il ne met pas un grand art à le construire. Son travail ne ressemble point à celui du pinson, de la linotte, ou du chardonneret : il se rapproche beaucoup plus de celui de l'alouette. La femelle pond quatre ou cinq œufs grisâtres et fait deux couvées par an (1). Les membres de la même famille partent ensemble pour aller chercher des climats sans hiver. La nature leur indique le point où ils doivent se diriger : l'année suivante ils reviendront pour faire leur couvée.

Les ortolans de passage en Provence vont tous du nord au sud; comment se fait-il que nous en voyons tous les ans à Paris, à Beauvais, à Valenciennes? C'est que le vent a changé pendant qu'ils étaient en route; ils allaient contre le vent du sud, celui du nord a soufflé, ils ont été forcés de changer de direction, pour louvoyer, jusqu'au moment où le vent, changeant encore, leur permettra de reprendre leur premier chemin.

Le ramage de l'ortolan est très harmonieux;

(1) Il suo uovo diletta di molto l'occhio. Egli è di guscio finissimo, di color bianco e rossiccio, pezzato con macchie nerisanti simili alle note di musica, oppure a lettere ebraiche.

Delle uova e dei nidi degli uccelli; par le comte Joseph ZINANNI. Venise, 1737, in-4°.

sa roulade, un peu plus courte que celle du pinson, est toujours la même. C'est peut-être le seul oiseau qui, comme le rossignol, chante la nuit. Lorsque le temps du ramage est passé il *chicote*, c'est-à-dire qu'il pousse de légers cris flûtés, doux et sonores. Ces cris ne sont jamais sur le même ton, comme le *kin kin* du pinson. Si le premier est pris au bas de la gamme, l'autre sera toujours en haut, et *vice versa*. Pour chasser avec le plus de succès possible, il faut avoir des ortolans ramageurs qui ne se contentent pas de *chicoter*, mais qui sachent attaquer la roulade avec aplomb. Cette roulade fortement accentuée, s'entendant de fort loin, fait descendre la bande qui voyage dans les nues; entendue de près, elle l'oblige à se poser dans vos filets; car cette roulade est le chant paternel, les oreilles de l'oiseau y sont accoutumées; il est né, il a fait ses premières volées en écoutant ces sons harmonieux. Depuis qu'il est en route, il n'a plus entendu que le cri monotone de ses frères, le cri de voyage. Ce ramage réveille en lui des idées de patrie, d'amour filial, et il fond à tire d'ailes pour voir de près ce qu'il entend de loin.

J'ai déjà dit que dans le chant des oiseaux il faut faire deux distinctions essentielles : le cri de voyage ou d'appel, qui n'est autre chose que ce

son uniforme, répété sans variations, et que vous entendez à toutes les époques de l'année, par exemple, comme le *kin kin* du pinson; et le ramage, chant varié, modulé, qui n'a lieu qu'au printemps. Lorsque vous aurez en cage des oiseaux *faisant le ramage*, les chances de réussite seront plus que doublées; telle bande qui ne daignera pas écouter le cri simple de vos appeaux, et qui fera mine de continuer son voyage, changera bien vite de pensée en entendant une roulade, et tombera tout entière dans vos filets. Tel un air chanté par l'actrice à la mode décide souvent les bravos du parterre et le succès d'un opéra.

Mais, direz-vous, le ramage ne se fait entendre qu'au printemps, et nous ne chassons qu'en août, en septembre, en octobre. L'homme a trouvé le moyen d'intervertir cet ordre naturel des choses. Au printemps tous les oiseaux sont en amour; ils sont beaucoup plus beaux qu'aux autres époques de l'année; c'est alors qu'ils sont parés de leur plus joli plumage. Le grand auteur de toute chose a bien fait tout ce qu'il a fait. Si les oiseaux ne renouvelaient pas leur plumage chaque année il s'userait, car tout s'use dans ce monde, et bientôt ils seraient à moitié nus. Un accident, une attaque ennemie, leur font tomber souvent quelques plumes: si la nature ne les leur

rendait pas, quand ces accidents se présenteraient encore, ils perdraient la faculté de voler. Lorsque les oiseaux ont fait leur couvée, la mue arrive, alors ils ne poussent plus qu'un cri toujours uniforme. En changeant chez eux l'époque de la mue, en la faisant arriver au printemps, il résulte qu'au mois de septembre l'oiseau ne mue plus, et il chante comme il aurait fait au mois de mai.

Tous les animaux couverts de poils ou de plumes sont sujets à la mue. Chez les oiseaux ce changement de robe est plus complet que chez les quadrupèdes : l'énorme déperdition de substance qui s'opère en dehors absorbe toute la sève produite par la nourriture, il ne reste plus rien pour fournir aux organes du chant ni à ceux de l'amour. Lorsque cette métamorphose annuelle arrive, les oiseaux sont muets, les poules de nos basses-cours cessent de pondre, elles maigrissent : toute la gent emplumée est malade.

Du moment que les chasseurs ont connu ces dispositions naturelles, ils ont cherché des moyens pour les changer. Voici comment ils ont raisonné : « L'oiseau chante au printemps et mue en automne ; si nous le forcions de muer au printemps, peut-être chanterait-il en automne ? » Ils ont fait des essais qui ont eu d'ex-

cellents résultats. Je vais vous donner la manière fort simple d'ailleurs pour faire vous même cette expérience. Arrachez à l'oiseau les grandes plumes de la queue, et les quatre ou cinq plus grandes plumes des ailes. Ceci doit se faire avec précaution, en maintenant le croupion ou l'aile avec le pouce et l'index de la main gauche, et en arrachant chaque plume l'une après l'autre. Si l'on en tirait plusieurs à la fois on pourrait enlever quelques parties charnues. On place l'oiseau dans sa cage, et dans une chambre où la lumière pénètre peu; chaque jour on la rend plus obscure, et bientôt on ferme tout d'une manière tellement complète, qu'on ne puisse rien y voir, pas plus que dans un four. Pour être certain qu'aucun rayon ne vienne l'éclairer, on recouvre la cage avec un drap noir. Il faut que la chambre où la mue s'opère soit loin du bruit; on ne doit l'ouvrir que le plus rarement possible, et pour porter à manger et à boire aux oiseaux. Dans ce cas on n'ouvre jamais les fenêtres, on entre à tâtons ou bien avec une lanterne; mais il ne faut pas plonger tout de suite les oiseaux dans l'obscurité, il faut les y amener par degrés, en diminuant chaque jour la lumière.

Pour les ortolans, c'est une chose de la plus haute importance que cette opération de la mue bien faite, bien conduite par un habile oiseleur.

Si vous leur permettiez de ramager à leur aise pendant le mois de mai, quand arriverait le passage d'août, ils ne pousseraient plus qu'un léger cri sans roulades, sans variations. On dirait vraiment que les oiseaux ont un certain nombre de coups de gosier à dépenser pendant chaque année ; si vous les empêchez de les émettre au printemps, ils les garderont pour l'été, pour l'automne ; car il faut que ce chant ait lieu tôt ou tard. La nature a marqué cette époque au printemps pour célébrer la saison des amours, pour charmer les ennuis de la femelle qui couve, et ce n'est qu'en mettant l'oiseau dans l'obscurité la plus profonde qu'on parvient à l'empêcher de chanter. J'en ai vu même qui sous le drap noir, dans la chambre noire, faisaient entendre leur ramage, poussés qu'ils étaient par un besoin impérieux dont je ne saurais vous donner l'explication.

Le rossignol chante depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin de juin ; mais si le printemps est pluvieux et froid, la saison des amours commence plus tard, et le chant de cet admirable oiseau se prolonge jusqu'en juillet. Cette observation je l'ai faite pendant les années 1837 et 1838, où nous avons passé de l'hiver à l'été sans transition marquée, sans demi-teinte sensible.

Les ortolans qui muent doivent être placés

dans l'endroit le plus reculé, le plus silencieux de la maison. Le bruit les effaroucherait, leur sang circulerait beaucoup trop vite, et ils finiraient par chanter malgré vous et malgré la nuit qui les environne. Il est donc essentiel que le chasseur ait seul l'entrée de la chambre noire, qu'il ne visite pas les ortolans sans une nécessité absolue, et que dans ce cas il ne fasse point de bruit. Quand on réveille ces oiseaux, c'est à dire lorsqu'on les fait passer de l'état tranquille et solitaire à la vie agitée, la mue s'interrompt et ne s'opère jamais bien. Ceci est une règle générale que je vous donne, parce qu'on me l'a donnée et que je l'ai toujours suivie. Cependant j'ai connu des menuisiers, des ferblantiers, grands chasseurs d'ortolans, qui faisaient muer leurs appeaux à côté de la boutique, et le bruit des marteaux n'empêchait point la mue d'arriver à bonne fin. Il est possible et même probable que ces oiseaux, habitués à ce tapage perpétuel, n'en étaient plus inquiétés, par la raison qu'un meunier dort fort bien pendant que la meule tourne.

Au temps où *le Roy Modus* écrivait son livre, c'est à dire vers le commencement du xiv^e siècle, on avait de bien singulières recettes pour faire muer les faucons; vous allez en juger :

« On prend une culevre, et est très bien batue d'une verge de coudre tant qu'elle soit morte;

puis est coppée par bougons, et si soit ostée la teste et la queue, et tout l'autre est mis en ung pot de terre tout neuf, plain de belle eae clère de fontaine, et soit si fait boullir tant que tout la sustance de la culevre soit en l'eae; puis soit celle eae purée en ung autre vaissel. Après on met de beau forment dedens celle eae, qui doit estre bien chaude, si comme elle vient du feu, et doit le forment tremper, tant que l'eae soit froide, et que le forment soit bien enflé : puis soit mis en ung hault lieu sec, pour sécher, et de ce forment soit donné à une géline à mengier par neuf jours, et de celle géline donne à mengier à ton faulcon une gorge ou deux. Et quant tu luy donneras, qu'il soit fort et cras, et tantost il se muera et jettera toutes ses pennes et toutes ses plumes, et se despoullera ainsi tout à une fois (1). »

Un de mes oncles, grand chasseur aux filets, entre un jour chez sa sœur; il était furieux, dans un accès de colère impossible à décrire.

« Ah ! mon frère, qu'avez-vous donc ? »

— Votre domestique est un misérable.

— Qu'a-t-il fait ?

(1) *Le Livre du roy Modus et de la royne Racio* ; Paris, 1839, feuillet xci.

— Un gueux, un brigand, jamais je ne l'aurais cru capable de pareille chose.

— Parlez, expliquez-vous.

— Vous le renverrez tout de suite, ou je me brouille avec vous pour toujours.

— Quel crime a-t-il donc commis ?

— Oui, c'est un crime, lui ! un chasseur ! lui qui apprécie l'importance d'un ortolan. Qui l'eût dit ! qui l'eût cru !

— Tant que vous parlerez ainsi, jen'en saurai pas davantage, car je n'ai pas le don de deviner.

— On passerait cette faute à un Parisien ; mais lui qui connaît la chasse, qui connaît la mue, qu'il parte, qu'il s'éloigne d'ici, je ne veux plus le voir : jurez-moi que vous le renverrez.

— Oui, mon frère, mais pourquoi ?

— Il a... jamais on n'a fait semblable chose ; il a... surtout lui ; il a... et, s'il vous plaît, le passage commence le mois prochain.

— Il a, il a, il a, qu'est-ce qu'il a ?

— Il a... réveillé mes ortolans !!! »

La sœur répondit avec un admirable sang-froid.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,

Après trente leçons insulté mon oreille

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Ma tante ne comprenait point la gravité du délit ; il faut être chasseur pour savoir ce que c'est qu'un bon ortolan au moment de la chasse. Quand sa voix est claire, lorsque son chant harmonieux recommence aussitôt qu'il finit, un amateur le soigne, l'admire, il est enfin comme un amant auprès de sa maîtresse ; il ne songe qu'à lui. Un veneur n'est pas plus satisfait lorsqu'il regarde les fumées dorées, aiguillonnées, d'un cerf dix cors. J'ai vu des chasseurs aux filets, pauvres, misérables, sans un sou, refuser dix, quinze et vingt francs d'un bon ortolan, quelques jours avant le passage. Dans ce cas un ortolan acquiert la même importance qu'un bon chien d'arrêt la veille de l'ouverture de la chasse. A cette époque, quel malheureux pourrait se décider à vendre son chien ? il faudrait n'avoir pas mangé depuis trois jours pour prendre une si terrible résolution, et encore !!!

Le passage des ortolans allait commencer, j'en avais une douzaine d'excellents ; la mue était accomplie, ils chantaient bien ; j'attendais le 15 août avec impatience, lorsque je fis un petit voyage de deux jours, en recommandant bien de leur donner à manger. A mon retour, ma

première affaire fut de les visiter. Malheur ! désolation ! leur mangeoire était vide, l'abreuvoir à sec, mes pauvres ortolans avaient tous la tête sous l'aile, et ressemblaient à des boules, *fasién la paoume*. Puisque je ne suis pas mort ce jour-là, on peut hardiment parier que je ne mourrai jamais ; vous auriez tort vraiment de me constituer une rente viagère, vous pourriez la payer bien long-temps. Comment faire ? il était nuit, mes ortolans ne mangeront qu'au jour, et pendant six heures encore la faim creusera leur estomac ; il est probable que demain ils n'existeront plus. Les hommes ordinaires ont quelquefois des éclairs de génie : j'allumai trente chandelles dans la chambre, je procurai de cette manière un jour factice à mes oiseaux, je leur mis du millet à discrétion, et ils mangèrent : c'était plaisir de les voir manœuvrer, c'était plaisir d'entendre le bruissement de leurs becs enlevant l'écorce de chaque grain avant de l'avalier. Je passai quatre heures à les regarder manger ; si j'avais eu beaucoup de chagrin, le plaisir fut aussi bien grand ; cette journée est celle qui dans ma vie m'a procuré de plus fortes sensations. Cette anecdote prouve qu'il ne faut jamais s'en rapporter à personne pour les soins à donner aux oiseaux. « Je suis désolé, me dit un jour certain chasseur novice, ma cuisinière a laissé

mourir mes ortolans. — Elle a bien fait, répondis-je : profitez de la leçon, une autre fois vous les soignerez vous-même.

Lorsque la mue est finie, et que la métamorphose est complète, on tire les oiseaux de leur prison, mais on ne les expose au soleil que peu à peu, en leur donnant chaque jour plus de lumière, car une transition trop subite les fatiguerait beaucoup; l'oiseau, charmé d'avoir recouvré la vue, chante, ramage toute la journée; vous pouvez partir, il fera très bien son service.

A présent je vais entrer dans tous les détails nécessaires pour soigner les ortolans et pour leur faire la chasse avec méthode. Ces instructions sont applicables aux autres oiseaux en général.

Lorsque l'hiver commence, vous devez redoubler de soins pour les ortolans destinés à vous servir d'appeaux l'année suivante. Il est bien entendu que vous ne réservez que des mâles. Vous en choisissez vingt-cinq ou trente parmi les moins gras, et parmi ceux pris à la chasse des jeunes, dans les quartiers où les pères sont de pur chant : je vous expliquerai cela plus tard. Ils doivent être dans une chambre exposée au midi pour qu'ils puissent profiter des rayons du soleil, quand il se montrera. Visitez-les souvent, changez leur eau tous les jours, et plusieurs fois par

jour quand elle sera gelée. Si pendant les grands froids vous les mettiez dans une volière portable, ce serait beaucoup mieux, car cette cage pourrait être placée tantôt au soleil et tantôt près du feu.

Il arrive souvent que les ortolans se battent entre eux et s'arrachent les plumes; ils restent ainsi complètement nus, à l'exception des grandes plumes des ailes et de la queue. Si vous ne portiez pas remède à cela, vos oiseaux mourraient pendant l'hiver; dès que vous vous apercevez d'un commencement d'hostilités, mettez-les tous séparément dans des cages.

S'ils vivent en paix, laissez-les dans la volière, et attendez au mois de mars pour les renfermer dans leur prison étroite; mais auparavant ayez soin de passer les cages à l'eau bouillante, pour détruire les larves d'insectes qui s'y trouvent.

Quand vos cages seront bien nettoyées et bien séchées, mettez-y vos ortolans, que vous nourrirez, dès ce moment, avec un mélange d'alpiste et de millet. Dans quelques jours ils commenceront à chanter; alors placez-les aux croisées de votre maison, à deux ou trois mètres les uns des autres. Immobile, l'œil fixé sur vos cages, l'oreille au guet, reconnaissez les bons et les mauvais, *les serruriers* et ceux de chant flûté. Un moineau passe au dessus de vos cages, aussitôt

vous entendrez vos ortolans faire le cri d'appel, serrer la réplique, aborder la roulade, répéter le *duï duï duï bègu*, enfin *ils diront*. Remarquez le meilleur, et, comme vos cages sont numérotées, mettez-le au numéro 1. Celui qui vient ensuite prendra le numéro 2; ainsi jusqu'au dernier numéro qui sera le plus mauvais ou le moins bon. Un amateur distingué n'entre jamais en campagne avec moins de huit ortolans, nombre essentiellement classique.

Si les ortolans ramageurs sont nécessaires pour chasser aux filets, ils ne sont cependant pas indispensables. On peut jusqu'à un certain point les remplacer par un nombre double ou triple de bons chicoteurs. Ici la quantité peut tenir à peu près lieu de la qualité. Souvent il arrive des accidents qui font périr vos oiseaux pendant l'hiver, ou bien la mue s'opère mal, le passage commence, et vous avez peu ou point d'ortolans ramageurs. Dans ce cas il ne faut pas aller se pendre de désespoir, car cela ne remédierait à rien. Mettez en cage les premiers que vous prendrez : si vous n'en prenez pas, achetez-en, mâles ou femelles, n'importe, tout est bon pour chicoter. Portez-en chaque jour de nouveaux à la chasse, faites un choix, gardez tous ceux qui *disent* et mettez les autres à la réforme, c'est à dire dans la volière où ils s'engraisseront,

pour figurer plus tard sur une rôtie dorée. Votre chasse ne sera pas si productive que si vous aviez eu de bons ramageurs, mais la différence ne sera pas bien grande; seulement vous serez obligé de porter beaucoup plus de cages, et vos épaules s'en ressentiront.

L'équipage d'un chasseur aux filets est fort lourd et encore plus embarrassant. Je ne parle pas de celui des oiseleurs de Paris qui mettent huit ou dix cages dans une hotte, et partent avec des filets grands comme des serviettes. Ici ce sont des jeux d'enfant : pour voir chasser aux filets d'après les principes, il faut aller en Provence, en Languedoc, voilà où l'on peut trouver des modèles à imiter. A la chasse d'automne, où les espèces d'oiseaux de passage sont fort nombreuses, on porte quarante cages et quelquefois plus. Dans le midi de la France on livre aux oiseaux des batailles rangées, à Paris on se contente de quelques escarmouches.

Si pendant que vous écoutez vos ortolans, un profane vous voit passer des heures entières à cette muette contemplation, il se moquera de vous. Eh bien! moquez-vous de lui, car il est incapable de sentir les jouissances que vous éprouvez. Votre plaisir commencera dès que vous entendrez *dire* vos ortolans. Tel, un chasseur au fusil, voit avec bonheur son jeune chien

tomber en arrêt dans une luzerne, long-temps avant l'ouverture de la chasse.

Le mois d'avril est prêt à finir, les ortolans arrivent; partez pour chasser aux *maïens*. Vous avez besoin de compléter vos appeaux, vous voulez prendre des sambés pour la chasse d'août, vous désirez savoir ce que vos ortolans savent faire. Au milieu de tous ces prétextes, il est certain que vous avez besoin de chasser. Eh bien! partez, tendez vos filets à la place fixe qui doit vous servir au mois d'août. Ce passage ne dure que dix ou douze jours, ordinairement on y prend peu d'ortolans, quelquefois on en prend beaucoup. C'est comme à toutes les chasses possibles, il y a des jours heureux et des jours néfastes. Par une belle matinée du mois de mai, j'ai pris soixante-douze ortolans: je fus obligé de revenir; mon tambour était plein, mes cages étaient pleines, je ne savais plus où les mettre; car je ne voulais pas les tuer. Tuer des ortolans que l'on vient de prendre serait un crime à déshonorer un chasseur jusqu'à la troisième génération; mais une telle chasse est rare, très rare, voilà pourquoi je la cite. En général, on prend peu d'ortolans au mois de mai, on n'entre en campagne que pour se tenir en haleine et pour peloter en attendant partie. A cette époque vous prendrez aussi quelques créous, quelques linot-

tes qui serviront à augmenter le nombre de vos appeaux. L'ortolan est magnifique au mois de mai : paré de son plumage d'amour, il a les pattes et le bec diaphanes et d'un beau rouge.

La chasse aux maïens terminée, vous connaissez le mérite de tous vos appeaux ; si leur nombre n'est pas suffisant, vous en choisissez quelques-uns parmi les nouveaux pris : on en rencontre de fort bons. Je vous ferai remarquer en passant que les ortolans maïens sont les meilleurs que vous puissiez choisir pour mettre en sambé : ils ont acquis toute leur force, ils sont beaux de plumage, leurs couleurs vives et tranchées se voient de loin ; légers, agiles, ils voltigent avec grâce et perchent parfaitement.

Du 15 au 20 mai, mettez vos ortolans à la mue, comme je vous l'ai déjà dit, et laissez-les jusqu'au 15 juillet, pour commencer le 20 à aller à la chasse des jeunes.

Il ne faut pas croire que tous les ortolans aient un chant également beau. Dans les divers individus de cette espèce d'oiseaux il existe de grandes différences, quant à la douceur de la voix. Je ne connais que l'ortolan chez qui l'on puisse faire cette remarque. Les pinsons, les linottes, les chardonnerets ne chantent pas tous autant l'un que l'autre, mais tous ont le même organe. Il en est de même du rossignol et de

tous les oiseaux chanteurs. L'ortolan fait exception à la règle. Prenez trois de ces oiseaux, au hasard, dans votre volière, on peut parier que l'un d'eux aura l'année suivante un ramage harmonieux, et que les deux autres seront des *ortolans serruriers*, c'est-à-dire que les notes sortant de leur gosier, au lieu d'être flûtées, ressembleront au bruit que fait une lime mordant sur du fer. Pourquoi cela? Je n'en sais rien; si je le savais, je ne vous en ferais pas un mystère.

Tout ce que je puis vous dire là-dessus, c'est que je connais certaines localités où tous les ortolans qui naissent sont de pur chant. Ainsi, par exemple, à Cavailon et dans les villages circonvoisins, à trois lieues de Rayon, il est sans exemple qu'on ait jamais vu un ortolan serrurier pris à la chasse des jeunes; tandis que sur ceux que l'on prend au passage d'août il en existe deux sur trois. A quoi faut-il attribuer cette bizarrerie? Est-ce au terrain? au climat? à l'eau? Je l'ignore.

Au reste, les ortolans serruriers sont aussi bons que ceux de pur chant pour appeler les autres; mais de même que le chasseur au chien d'arrêt veut avoir non seulement un bon chien, mais un beau chien, le chasseur aux filets met tous ses soins à choisir des orto-

lans de bonne race, des ortolans dont l'organe chantant soit pur et sans aucun mélange de fausses notes. Un bon ortolan, dont la mue a été complète, se vend cinq francs et quelquefois le double, s'il a la voix flûtée; mais s'il chante comme un bruant, s'il crie comme une scie que l'on affûte, on ne l'estime que suivant sa valeur intrinsèque, comme devant être mis à la broche. Certaines choses ont en général une valeur réelle, calculable suivant leur état de perfection; si quelque particularité vient à manquer, elles perdent aussitôt cent pour cent, mille pour cent.

Vous savez ou vous ne savez pas, et dans ce dernier cas je suis bien aise de vous apprendre que les Juifs ont coutume d'offrir à Dieu, le jour de certaine fête, un sacrifice expiatoire pour obtenir le pardon de leurs péchés. Cette fête se nomme le jour du pardon général; elle a lieu dans le commencement d'octobre ou vers la fin de septembre, selon que la lune l'avance ou la recule.

La victime n'est point un bœuf ni un mouton, mais une orange, ou du moins un fruit qui a quelque ressemblance avec celui-là. Il doit être venu sur un arbre vierge, qui n'ait jamais été taillé ni greffé. Si l'arbre en porte plusieurs, on choisit le plus beau, le mieux fait; les membres de la synagogue l'achètent à tout prix, et

leurs péchés sont pardonnés, à ce qu'ils disent.

Jean-Pierre Barret, jardinier-fleuriste à Caillon, fournissait tous les ans l'orange expiatoire. Elle coûtait cent francs aux Juifs, et vous avouerez que ce n'est pas bien cher pour les débarrasser de toutes leurs peccadilles. Il élevait plusieurs arbres dans cette intention ; il les soignait, et de temps en temps un Juif des plus huppés venait les inspecter, pour s'assurer que le fer épargnait les plus petites branches.

En l'an de grâce 1780, je n'y étais pas, mais mon grand-père m'a raconté la chose, Barret avait un arbre de la plus grande beauté. Son oranger portait à la fois des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs : c'était le printemps, l'été, l'automne réunis sur une seule tête. Parmi plusieurs petites oranges, une seule avait acquis une grosseur démesurée aux dépens des autres ; c'était enfin le plus magnifique fruit qui jamais ait enlevé les souillures d'une synagogue.

Le rabbin arrive la veille de la fête :

« Eh bien ! comment trouvez-vous celui-là ? »

— Superbe.

— Vous n'en avez jamais vu de pareil.

— C'est vrai.

— Il est gros comme un melon.

— Ah! celui-là vaut bien cent livres, et ce sera une compensation pour celui de l'année dernière, que nous vous avons payé ce prix, et qui ne le valait pas.

— Ce qui est vendu est vendu : mon orange vaut dix louis.

— C'est beaucoup trop cher.

— Ne la prenez pas.

— J'en donne six louis.

— Non.

— Sept louis.

— Non.

— Huit louis.

— Pas un liard de moins.

— J'irai jusqu'à deux cents livres; mais je vous jure que vous n'en aurez pas davantage.

— Et moi je vous assure que s'il manquait la plus petite chose au dixième louis, je garderais mon fruit. Tenez, ceci de moins, et vous ne l'avez pas. »

En disant cela, Jean-Pierre Barret eut la fâcheuse idée de joindre le geste aux paroles. Pour montrer au Juif le *ceci de moins*, il prit l'orange et en détacha une petite tubérosité grosse comme la tête d'une épingle.

« A présent, vous pouvez vendre votre fruit au confiseur, il vous en donnera dix sous.

— Comment ?

— Je n'en veux plus ; il est souillé : nous n'oserions pas l'offrir à Dieu. »

Qu'i fut penaud ? je vous le demande.

Ainsi pour avoir de bons appeaux d'ortolan, il ne faut point les prendre au hasard parmi ceux de passage dont on ne connaît point l'origine. Si vous habitez un pays où les ortolans font leur nid, vous remarquez dans vos promenades les lieux qu'ils ont choisis pour leur domicile. Vous entendez les mâles répétant leurs roulades : si le chant est pur, sans notes criardes, c'est là que vous viendrez faire votre provision d'appeaux, lorsqu'arrivera la fin de juillet. « Tels pères, tels fils ; » ceux-là chantent bien, leurs enfants chanteront comme eux. Gardez-vous surtout de dénicher les petits ortolans, vous n'obtiendriez jamais de bons appeaux : n'ayant point entendu le chant paternel, ils imiteraient peut-être celui des oiseaux de votre volière.

La chasse aux jeunes ortolans est non seulement indispensable pour se procurer de bons appeaux de pur chant, mais encore elle est très productive. Lorsqu'on est jeune, actif, robuste, et qu'on ne craint pas de se fatiguer, on en prend

plus que pendant le passage. En effet vous allez tendre vos filets dans des lieux où ces oiseaux n'ont point encore vu de pièges ; ils sont tout frais sortis de leur coquille, sans expérience, sans malice, ils tombent dans vos filets. Ceux que vous voyez pendant le passage ont déjà parcouru le monde; ils ont rencontré bien des chasseurs sur leur route, ils ont perdu plusieurs de leurs frères, et la réflexion a fait naître chez eux la méfiance.

Je ne connais pas de chasse plus pénible que celle des jeunes ortolans. Il faut les chercher à de grandes distances, et chaque jour il faut aller dans un endroit différent. Lorsque vous êtes ici, vous ne voyez point ce que l'on fait là-bas; il arrive souvent que vous tendez vos filets près d'un champ où d'autres ont chassé avant vous; les ortolans qui restent sont *raffinés*, et vous revenez presque bredouille par un beau soleil de juillet, à midi, après être parti de chez vous à minuit, et quelquefois la veille, car, vous le savez, les filets doivent être tendus à la pointe du jour.

Ce n'est que pour l'ortolan qu'on prend ordinairement tant de précautions. Ce précieux oiseau est un mets si délicat lorsque, tout rôti, tout pané, il présente sa succulente poitrine, son délicieux croupion aux gastronomes émerveillés,

que les chasseurs ont dû nécessairement employer plus de ruses pour s'emparer de lui que pour prendre toutes les autres espèces d'oiseaux. Chacun a fait ses observations; les bornes de la science ont été reculées; que dirait le Roy Modus s'il reparaisait parmi nous? il donnait des leçons de vénerie, de fauconnerie et de chasse aux oiseaux, mais aujourd'hui il pourrait en recevoir lui-même, car nous avons marché pendant cinq siècles, nous chassons mieux que nos ancêtres, et, comme le dit Horace :

Venimus ad summum fortunæ,

Psallimus Achivis doctius.

Mais ceci doit s'entendre de la chasse aux oiseaux, car, pour le reste, nos braves contemporains sont devenus singulièrement épiciers; ils auraient besoin de lire et relire *le Roy Modus*; et, si ce brave chasseur revenait au monde, ils ne feraient pas mal d'aller se mêler parmi ses apprentis pour recevoir ses sublimes leçons.

Un de mes oncles est mort victime de son amour pour la chasse des ortolans. C'était en 1793 : le digne homme ne s'occupait nullement des idées nouvelles qui bouleversaient les meilleures têtes; il avait chassé sous Louis XV, sous Louis XVI, il chassait sous la République. En

cultivant des renoncules, en prenant des oiseaux, il voyait passer les orages sans croire qu'il pourrait être frappé de la foudre. Un jour il part en cabriolet pour aller reconnaître l'endroit où le lendemain il tendra ses filets. Il va s'assurer si les ortolans y sont en bon nombre, s'ils ont la voix harmonieuse, car il veut recruter ses appeaux de l'année suivante. Une troupe de misérables qui guettaient je ne sais qui lui crie : « Arrête! arrête! » Le bruit des roues l'empêche d'entendre; un coup de fusil part, et mon oncle a le corps traversé d'une balle. « M. Blaze, ce n'est pas à vous que nous en voulions. — Je vous pardonne, » dit mon oncle, et il mourut.

En chassant aux jeunes ortolans, on prend aussi d'autres oiseaux; mais on ne doit tirer le filet que dans les moments où l'on n'entend point d'ortolans près de soi. Les linottes, les pinsons, etc., que l'on se procure ainsi tout jeunes, sont d'excellents appeaux, car ils ont plus de temps pour s'habituer à la captivité avant le passage du mois de septembre ou d'octobre; mais pour ceux-là seulement on ne se donnerait pas tant de peine.

La chasse au passage commence en même temps que celle des jeunes finit. Du moment que vous êtes entré en campagne pour chasser aux jeunes, vous ne vous arrêtez plus; c'est une

pérennité de plaisirs qui se succèdent et se renouvellent chaque jour.

Le passage a commencé, vous avez renoncé à vos excursions lointaines pour aller chaque jour à votre place fixe, soit dans un pré, soit dans un chaume. La première condition de réussite est d'être matinal, mais vous aurez beau faire, les ortolans se lèveront avant vous. Vos filets doivent être tendus à la pointe du jour. Si vous arrivez tard sur le terrain, pendant que vous disposerez votre attirail de guerre, vous entendrez le cri des ortolans qui passent sur votre tête; vos appeaux leur répondront, et chacun de ces chicotements sera pour vous, non pas un coup de poignard dans le cœur, mais un coup de lardoire dans les reins, car je n'exagère jamais. Ne vous occupez point de ce qui se passe en l'air, c'est au moins inutile, et vous perdriez un temps précieux. Allez votre train sans vous troubler, car en voulant faire trop vite, on fait mal, et il faut recommencer.

Vos filets sont tendus, placez vos appeaux. Vous ne devez découvrir vos cages qu'après avoir tendu vos filets; vous ne devez commencer à détendre vos filets qu'après avoir empilé vos cages et les avoir recouvertes. Si vous agissiez différemment, vos oiseaux s'effaroucheraient; ils se blesseraient contre les barreaux de

la cage, et puis ils ne diraient rien. Il faut distribuer vos appeaux également de chaque côté des nappes et placer leurs cages sur les petites fourchettes dont je vous ai déjà parlé. Il est bon d'en mettre un à cent pas du filet, dans la direction que suivent les ortolans pour venir à vous; c'est une sentinelle avancée qui vous prévendra de l'approche de vos amis. Placez vos quatre sambés, mettez près d'eux une petite tige de saule ou de tout autre bois flexible pour que le filet, tombant sur vos oiseaux, fasse une petite voûte au dessus de leur tête. Sans cette précaution ils s'engageraient dans les mailles, et, en retournant le filet vous pourriez les écarteler.

A la chasse aux ortolans un véritable amateur ne chasse qu'aux ortolans, il ne doit donc avoir que des sambés d'ortolans. Si d'autres oiseaux viennent dans vos filets, ne tirez pas, cela pourrait vous faire manquer les ortolans qui surviendraient. On doit manœuvrer comme à la chasse au chien d'arrêt : si pendant que vous suivez un faisan qui file dans les herbes hautes, il part un lapin, vous le dédaignez, et vous avez raison, car vous perdriez votre faisan. On ne doit s'occuper des autres oiseaux qu'après huit heures, moment où le passage des ortolans est à peu près fini. Tout étant ainsi disposé, vous allez vous asseoir dans une cabane composée de quel-

ques branches d'arbre assez clair-semées , pour que vous puissiez y voir autour de vous.

Au chant vif et serré de vos appeaux , vous reconnaissez qu'il passe des ortolans ; ils sont encore loin, et vous ne pouvez pas les voir. Si vos sambés perchent bien , levez-les tous les quatre ensemble , vous aurez ainsi, dans le milieu de vos filets , quatre ortolans posés sur des baguettes. A mesure que vous verrez venir ceux qui passent dans les airs, laissez tomber vos sambés l'un après l'autre, et calculez sibiens les distances que le dernier tombe quand les ortolans seront à dix pas du filet. Si vous vous y êtes pris trop tard , laissez tomber les sambés tous à la fois ; si les ortolans sont trop près, ne laissez pas tomber les sambés, maintenez les debout avec la main gauche, tandis que de la droite vous serez prêt à tirer le filet. Si vos sambés ne perchent pas, s'il ne font que voltiger, il faudra qu'ils cessent d'agir quand les ortolans seront à trente ou quarante pas de distance ; de cela dépend tout le succès de la chasse. Trop loin le sambé n'est pas vu , trop près la sambeyère est aperçue. Il y a plus de mérite qu'on ne pense à donner à propos un coup de sambé.

M. Vapali n'avait qu'une fille, objet de toute sa tendresse : il la maria. Quelque temps après, le notaire qui avait négocié l'affaire le rencontra.

— « Eh bien ! êtes-vous content de votre gendre ? »

— Eh ! eh ! pas trop.

— Diable ! j'en serais bien fâché.

— Mon cher, nous sommes mal tombés.

— C'est fâcheux : je le croyais le plus brave garçon du monde.

— Certainement de ce côté je n'ai rien à dire.

— Est-il dissipateur ?

— Au contraire, je le trouve trop économe.

— Il est peut-être joueur ?

— Lui, il n'a jamais touché de cartes.

— Est-ce qu'il n'a point pour sa femme la tendresse et les égards qu'elle mérite ?

— Il ne la quitte pas d'un instant, il l'embrasse toute la journée.

— Il est peut-être jaloux ?

— Ah ! oui, il pense bien à cela.

— De quoi diable vous plaignez-vous donc ?

— Il n'entend rien à la chasse des ortolans. »

Huit jours plus tard, le même notaire rencontra M. Vapali.

« Eh bien ! et votre gendre ? »

— Cela va mieux, je crois que cela ira bien ;

ce matin , il a donné un bon coup de sambé. »

Vous voyez que M. Vapali savait apprécier tout ce que renferme de poésie un coup de sambé donné à point.

L'ortolan a le coup d'œil subtil et le vol rapide : s'il se pose sur vos nappes, vous ne risquez pas de le manquer ; mais s'il s'abat dans l'espace qui les sépare, tirez avant que ses pieds aient touché la terre (1). Si vous lui donniez le temps de se poser, il *pointerait*, et vous ne l'auriez pas. S'il traverse le filet, tirez au moment où il va sortir ; la nappe sur laquelle il se trouve alors le ramasse. Si vous le tiriez quand il est au milieu, il *fuserait*.

Les ortolans ne voyagent pas en bandes nombreuses comme les linottes : on en voit trois, quatre ou cinq ensemble, quelquefois six ou sept, rarement davantage. Si l'un d'eux tombe dans le filet, et si vous voyez que les autres aient envie de le suivre, attendez un instant, l'œil fixe, la

(1) Pierre Crescenzi ou Des Crescens, qui écrivait dans le XIII^e siècle, connaissait fort bien la chasse aux filets. Voici comment il s'exprime sur le moment où il faut tirer.

Aucupator aut nusquam expectare debet quod aliqua avis accedens se in terram deponat; sed cum prope fuerit, trahere debet funem, et avem volantem ad terram prosternere ipsamque capere.

De Agricultura omnibusque plantarum et animalium generibus libri XII. Basileæ, 1538, in-4^o, p. 510.

main à la poignée du tirant, sans bouger ni souffler ; mais s'ils dédaignent le cri de vos appeaux, tirez. Souvenez-vous du proverbe. *Un tiens vaut mieux que deux tu auras.* On ne fait jamais de grands coups à la chasse des ortolans ; soit qu'ils ne voyagent point en troupe compacte, soit que se *jetant* bien, il en tombe autant dehors le filet que dedans, vous en prendrez souvent deux ensemble, quelquefois trois, rarement quatre ou cinq.

Je crois vous avoir déjà dit que vous devez avoir un gamin avec vous. Il portera le havresac contenant vos filets. Quant aux cages, vous ne devez les confier à personne ; il est essentiel qu'elles soient portées d'aplomb, avec soin ; un amateur seul peut prendre les précautions nécessaires pour cela. Le gamin vous aidera pour tendre vos filets, et dans l'occasion il fera l'office de rabatteur.

Si quelque ortolan se pose hors de vos filets, à terre ou sur un arbre, envoyez le susdit gamin pour vous le rabattre. Il doit partir au galop en décrivant un grand cercle, de manière à mettre l'ortolan entre lui et vous. Du moment qu'il arrivera derrière l'oiseau, il doit ralentir le pas, marcher doucement pour ne pas l'effaroucher. Pendant cette opération tenez vos sambés levés : du moment que l'ortolan part, laissez-en tomber

un, et puis deux, et puis trois. Un gamin adroit et bien dressé vous fera prendre ainsi beaucoup d'oiseaux.

La chasse aux ortolans est la plus difficile de toutes celles que l'on fait aux filets à nappes. Celui qui chasse bien l'ortolan prend aisément les autres oiseaux. L'ortolan est à la chasse aux filets ce qu'est le lièvre à la chasse à coudre. Pour bien chasser l'ortolan, il faut être robuste, intelligent, adroit; il faut avoir l'oreille fine et l'œil subtil. Donner à propos le coup de sambé, tirer le filet à propos, sont des choses tout aussi difficiles que de tuer une bécassine au vol ou un lapin au juger.

A moins qu'il n'y ait plusieurs ortolans dans l'air, et que vous ne vouliez attendre les retardataires, tirez avant qu'ils soient posés, lorsqu'ils sont prêts à toucher la terre; vous les prendrez. Mais, si vous n'avez pas la main leste, vous en manquerez plus de la moitié; 1° parce que beaucoup d'entre eux, après avoir fait mine de tomber dans le filet, apercevant les mailles ou les cordes, iraient se poser dehors; 2° parce que ceux qui seraient entre les deux nappes pointeraient ou fuseraient. L'oiseau qui se jette suit une impulsion qu'il s'est donnée; si vous tirez quand il se trouve à un mètre de terre, l'essor qu'il a pris continue à le faire plonger dans le

filet ; s'il se pose, la réflexion arrive ; il regarde, il se méfie, et, dès que vos nappes bougent, il cherche à se sauver avant qu'elles se soient croisées.

On met dans le tambour tous les ortolans que l'on prend. Au retour de la chasse, vous les saisissez l'un après l'autre, et vous les faites boire, en faisant tomber, avec votre doigt, une goutte d'eau sur leur bec. Coupez ensuite les grandes plumes d'une aile aux oiseaux que vous voulez engraisser, et lâchez-les dans la volière. Ceci fini, placez vos cages dans la chambre ; soignez vos appeaux ; donnez-leur à boire et à manger, et ne songez à vous qu'après avoir terminé ces choses essentielles. Un chasseur aux filets doit faire comme le cavalier en voyage : celui-ci ne s'assied à table qu'après avoir mis son cheval à l'écurie devant un ratelier bien garni.

Les ortolans sont sujets à une maladie grave ; il leur pousse des verrues à côté du bec ; elles grossissent quelquefois au point de les rendre aveugles. Dès qu'on reconnaît cette maladie dans un ortolan, on le tue, ou bien on le met dans un endroit séparé ; car il la communiquerait aux autres. Si vous prenez des ortolans avec des verrues, tuez-les tout de suite : ils mourraient peut-être dans votre volière, et certainement ils ne s'engraisseraient pas. On en prend souvent qui

ont la tête pleine de tiques. La tique, ou ricin, ou langaste, est un insecte qui vit sur les moutons, sur les chiens, sur les oiseaux, s'attache à leur peau comme une sangsue, et grossit de tout le suc qu'elle a pompé. J'ai tué des faisans qui en avaient la tête couverte. Lorsqu'on en voit sur un ortolan, il faut les ôter avec précaution, pour ne pas enlever la peau de l'oiseau. Si les tiques sont trop près des yeux, on doit les couper en deux avec des ciseaux.

Le passage des ortolans commence vers le 15 août et dure jusqu'à la mi-septembre. A cette époque les vieux arrivent : c'est une preuve que la chasse va finir. Tel le défilé d'un régiment en marche se termine par les voitures de bagages. Il est fort étonnant que les vieux ne voyagent pas avec les jeunes, et que ceux-ci, sans guides, trouvent tout seuls un chemin qu'ils n'ont jamais parcouru.

Chaque jour, le passage des ortolans se termine à huit heures du matin. Lorsque la chaleur est grande, il arrive souvent que ces intéressants oiseaux voyagent la nuit, au grand désappointement des chasseurs. Le soir, lorsqu'on se promène au frais sur les bords du Rhône ou de la Durance, on entend fort bien leur cri perçant, moelleux et flûté ; c'est désespérant ; mais qu'y faire ? Il faut bien vouloir ce qu'on ne peut em-

pêcher. Pline dit que l'ortolan voyage avec les cailles, et qu'il pousse son cri de nuit pour les engager à se remettre en route : *Semper hinc remeantes, comitatum sollicitant, abeuntque unà persuasæ glotis et otis et cychramus..... Cychramus perseverantior festinat etiam pervenire ad expeditas sibi terras. Itaque is eas excitat admonetque itineris.* (1)

Un de mes amis se trouvait à un rendez-vous de nuit avec sa maîtresse ; tous les deux, épris de l'amour le plus vif,

Naviguaient à grands flots sur le fleuve du Tendre.

« Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons, et cela durera toujours. » Dans ce cas, toujours signifie « jusqu'à ce que je trouve une autre personne qui me plaise plus que toi. » L'amant était dans un de ces paroxismes exaltés, dans une de ces phrénésies amoureuses que l'on éprouve quelquefois à vingt ans. Tout à coup il se calme, et, de chaud comme braise, il devient froid comme glace. Sa maîtresse lui parle, il ne répond pas, ou, pour mieux dire, il répond mal ; il a des distractions, il ne s'occupe plus d'elle.

(1) PLINE, livre X, chap. XXII. Aristote dit la même chose, liv. VIII, chap. XII.

- Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc , mon ami ?
— J'entends des ortolans.
— Voyez la belle affaire !
— Certainement. S'ils passent pendant la nuit, je n'en prendrai pas un demain.

L'ortolan qui voyage est ordinairement maigre ; pour qu'il devienne un succulent morceau , il doit avoir passé quelque temps dans une volière. On lui coupe les plumes d'une aile pour qu'il ne s'amuse pas à voler , trop d'exercice l'empêcherait de s'engraisser ; on a soin de lui donner chaque jour de l'eau fraîche , du millet à discrétion , et bientôt vous verrez des boules de graisse vivantes , roulantes , qui stationneront près de la mangeoire , parce que si elles s'en écartaient , la peine serait trop grande pour y revenir.

Un mois après que le passage a commencé , vous pouvez déjà vous livrer aux opérations gastronomiques. Si vous voulez accélérer cet heureux moment , fermez les fenêtres de votre volière , et posez une lanterne au milieu ; vos ortolans , voyant toujours la lumière , mangeront continuellement et seront plus tôt gras.

Lorsque vous voulez en mettre quelques-uns à la broche , entrez dans la volière et prenez ceux qui s'effraient le moins de votre présence , ceux qui fuient le plus lentement , et mettez-les dans le

tambour; attrapez-en le double, à peu près, de la quantité qu'il vous faut; sortez, pour ne pas effaroucher les autres; ensuite saisissez vos ortolans, et quand vous aurez reconnu les plus gras au poids, à la forme sphéroïde remplissant votre main, tuez-les en appuyant légèrement le pouce sur la poitrine.

Quand le temps de la chasse est fini, les chasseurs consciencieux doivent rendre la liberté à leurs appeaux. Malheureusement les ortolans sont exceptés de cette amnistie. Pourquoi? direz-vous. Par plusieurs raisons que je vais déduire: 1° parce qu'ils sont ortolans et qu'ils sont gras; 2° parce que si vous les gardiez pour l'année suivante, ils seraient moins bons que ceux pris à la chasse des jeunes; 3° enfin, parce qu'ils ont resté très long-temps en cage. Ayant perdu l'habitude de voler, ils ne pourraient pas fuir, le premier gamin les prendrait; il ne se ferait point scrupule de les manger, il vaut donc mieux que vous les mangiez vous-même.

En Provence, les ortolans gras se vendent dix ou douze francs la douzaine, dans les temps ordinaires; mais, lorsque les voyageurs riches arrivent en grand nombre, ces oiseaux subissent une hausse remarquable. A certaines époques, ils sont fort rares, parce qu'on les tue dès qu'ils sont gras. Un jour que la duchesse d'Angoulême

vint à Avignon, l'archevêque voulut lui faire manger des ortolans ; on n'en trouva point de gras dans la ville. Un chasseur vendit ses appeaux 50 francs la pièce. Ce n'était pas trop cher ; ils étaient rares ; une princesse devait les manger, et monseigneur voulait faire sa cour. Peu de temps après, le chasseur en acheta d'autres à 3 francs pour se remplacer.

L'ortolan n'est pas un gibier qu'il faut attendre pour le manger à point : il ne ressemble pas au faisan, qui n'est vraiment bon qu'au moment où il se décompose. L'ortolan tué le matin doit être mangé le soir ou le lendemain, au plus tard. Si cependant c'est en hiver, on pourra l'expédier au loin, en l'emballant dans une boîte remplie de millet ou de farine, comme c'est l'usage en Italie. L'illustre Chevet en reçoit, tous les ans, des caisses, qui lui sont envoyées de nos provinces méridionales. On en mange à Paris ; ils sont bons, très bons ; mais ils n'ont plus cette aimable fraîcheur, ce velouté qui fait les délices des gastronomes provençaux. C'est la même différence qui existe entre le beurre très frais et celui de trois jours, entre un œuf qui vient d'être pondu et celui de la veille. Le vulgaire ne fait pas attention à ces demi-teintes ; mais le professeur les distingue parfaitement, et c'est à cela qu'on le reconnaît professeur.

Les anciens faisaient grand cas de l'ortolan ; ils l'engraissaient en volière, ainsi que les grives, les merles et beaucoup d'autres oiseaux ; cela prouve qu'ils avaient bon goût et que nous ne pouvions mieux faire que d'imiter les anciens (1).

Une fois l'ortolan mort, ne le plumez qu'au moment de le mettre à la broche. Ceci est une règle générale applicable à tous les oiseaux. Il existe une différence fort grande entre un ortolan, une perdrix, une dinde, plumés tout chauds ou bien au moment d'être mangés. Quand la vie cesse, les plumes absorbent une grande quantité de suc, qu'elles dégorgent peu à peu ; si vous les ôtiez, vous enlèveriez la quintessence de la bête.

C'est Brillat-Savarin le spirituel gastronome, le convive aimable, l'écrivain charmant qui, le premier, a donné cette recette ; mais les raisons qu'il donne de ce phénomène sont loin d'être concluantes pour moi. Rien ne me prouve que les plumes absorbent le suc, et qu'ensuite elles le dégorgent ; c'est une théorie spécieuse, spirituelle, si vous voulez ; mais c'est une théorie qu'aucun fait ne peut appuyer. En gastronomie

(1) Quidam adjiciunt præterea turdis et merulis in ornithone, aves alias quoque, quæ pingues veniunt carè, ut miliarie et colturnices.

VARRO. — *De Re rusticâ* ; lib. III, cap. V.

comme en chimie, comme dans toutes les sciences exactes, il faut marcher d'un pas ferme et sûr; il faut savoir ce qu'on fait et pourquoi on le fait. Le curé de mon village disait un jour à ses paroissiens : « Mes frères, c'est après-demain grande fête; nous nous amuserons bien; nous entendrons la messe, nous chanterons vêpres, complies, etc.; et puis vous irez danser; mais, demain, c'est jour de veille, il nous faudra jeûner. Si vous demandez pourquoi? je vous répondrai : parce que. » Je ne ferai pas comme ce bon prêtre; je vais vous donner les raisons que je crois avoir trouvées, pour vous prouver que Brillat-Savarin a raison. Rien ne serait plus nuisible à l'avancement de la science que de laisser soupçonner d'erreur une prescription donnée par un homme illustre.

Pourquoi donc, me direz-vous, l'oiseau plumé, quand il vient d'être tué, est-il moins bon que si on le plumait au moment de le mettre à la broche? parce que, chez l'oiseau plumé, pendu tout nu dans le garde-manger, exposé à l'air, pendant un temps plus ou moins long, l'évaporation des parties volatiles est plus prompte, et, par conséquent, plus abondante. L'oiseau se dessèche, et, dans le cas contraire, les plumes s'opposent à l'évaporation. Si vous voulez des preuves, en voici : mettez une orange, un ci-

tron sur cette tablette exposée à l'air; au bout de quinze jours, l'écorce sera sèche et ridée; mais l'intérieur ruisselera de jus. Si vous aviez dépouillé ces fruits de leur enveloppe avant de les poser sur la tablette, le jus se serait évaporé: c'est ce qui arrive à l'oiseau plumé. Vous voyez qu'il est possible aux hommes ordinaires d'ajouter de bons commentaires aux écrits des plus illustres savants.

Mettez vos ortolans à la broche, en les séparant par de petits morceaux de lard d'un pouce carré. Placez-les devant un feu vif, clair et sans fumée. Pendant qu'ils tourneront sur leur axe, ayez soin de les saupoudrer avec de la chapelure de pain fort menue. Il est indispensable de passer cette chapelure au four avant de la piler dans le mortier. Ceci empêchera le jus de couler et formera, sur le corps de ces estimables oiseaux, une croûte légère de couleur dorée et d'un goût exquis. Les Romains, qui avaient beaucoup de dispositions à devenir de fins gastronomes, employaient une recette à peu près semblable pour cuire les becfignes; mais elle était encore loin de celle que je donne ici. On n'arrive à la perfection en toute chose que par des tâtonnements et par l'expérience des siècles. Ces mêmes Romains roulaient les becfignes dans la farine avant de les mettre au feu. C'était bien pour

prévenir le sec ; mais, de là jusqu'à la chapelure torréfiée, il y a un abîme de réflexions. Macrobe (1), en parlant de la friandise de ses contemporains, dit qu'ils mangeaient des *sicedulas ex farina involutas* ; ce qui signifie bien des becfignes roulés dans la farine. Dix minutes suffisent pour cuire un ortolan. Veillez vous-même à ce qu'on les ôte de la broche avant que la dessiccation survienne. Quels regrets n'auriez-vous pas si l'on vous présentait des squelettes noirs, sans goût, sans parfum..... Éloignons cette idée ; elle est trop affreuse pour s'y arrêter. Non seulement je serais désolé si pareil malheur m'arrivait ; mais encore, si je savais qu'un amphitryon inconnu eût vu détruire ainsi toutes ses espérances, par les distractions de sa cuisinière, j'en éprouverais un grand chagrin, quand même je n'aurais pas été du nombre des heureux convives.

Si les ortolans restaient trop long-temps devant le feu, ils fondraient comme une livre de beurre au soleil. Il faut donc l'œil du maître, l'œil du chasseur, l'œil du gastronome praticien. C'est là qu'une minute de plus peut amener un mal sans remède. On guérit d'une jambe cassée ; avec un bon chirurgien et beaucoup de patience,

(1) *Saturnales*, liv. III, chap. XIII.

tout cela se rétablit ; mais, allez donc faire que des ortolans desséchés reprennent leur suc primitif.

Veillez à ce que le feu soit vif, clair et sans la moindre fumée ; ayez soin que , dans la cuisine ; il n'y ait point de chat. Cet animal aime beaucoup les ortolans ; si vous n'y prenez garde, il vous en volera quelques-uns au moment où vous tournerez la tête. Le chat est essentiellement voleur ; si vous laissez quelque chose de friand à sa portée, il le dérobera. Il regarde en sournois tout ce que l'on serre dans les armoires, et, s'il croit ne point être vu, il s'empare du meilleur morceau ; là-dessus il ne se trompe jamais.

Le chien bien dressé voit tout et ne touche à rien. Médor, premier du nom, gardait fort bien les apprêts du dîner et rossait les chats qui s'en approchaient un peu trop. Un jour, j'avais six ortolans à la broche ; fidèle à mes devoirs d'amphitryon, je surveillais leurs évolutions devant le feu. Quand je les vis cuits à point, la cuisinière s'empressa d'obéir au signal que je lui fis. A peine les ortolans sont-ils dégagés de la brochette, mon chat fond sur eux comme un vautour, malgré la chaleur, en enlève un et court au grenier. Médor a vu le voleur, il le poursuit, le saisit par l'échine et lui fait lâcher prise. Je croyais l'ortolan perdu sans ressource, lorsque

mon brave chien revint triomphant et me mit l'oiseau rôti dans la main. Qu'il était beau ! mon bon Médor, rapportant ce noble morceau qu'il touchait à peine du bout des dents ! Il savait que ce n'était point un mets de chien ; aucune envie de le manger ne lui vint pendant le trajet du grenier à la cuisine. Aussi, pour sa récompense, il fut bien caressé, il reçut force compliments, et, comme tout cela n'est que de la viande creuse, il eut pour son dîner une carcasse de poulet flanquée de deux pilons que les dents et le couteau avaient respectés.

Les chasseurs reconnaissent les oiseaux rôtis à la seule inspection du bec ; mais, comme tous les convives ne sont pas chasseurs, on doit servir l'ortolan avec sa queue ; ce timbre leur prouvera qu'ils mangent un ortolan. Chez les restaurateurs, il faut voir si cette queue tient au corps. J'en connais qui font manger des pigeons bizets en guise de bécasses, en adaptant une tête à long bec sur le cou de l'oiseau vulgaire.

Dans chaque animal, il existe une partie supérieure aux autres, gastronomiquement parlant ; ainsi, le râble du lièvre est préférable aux cuisses ; chez l'ortolan et chez tous les oiseaux gras, le meilleur morceau est le croupion. Gardez-vous surtout de le sucer et de rejeter les os ; il faut tout mâcher : ces petits os tendres distil-

lent goutte à goutte, dans la bouche, tous les sucs nourriciers dont ils sont imprégnés; sans les os, le reste disparaîtrait comme du beurre; vous n'auriez pas le temps de savourer avec méthode, et cette opération est nécessaire en gastronomie pratique. Je connais un abbé qui se fâche tout rouge lorsqu'on lui parle dans le moment où il se livre à la mastication d'un ortolan. « Au diable soit l'homme qui bavarde dans ce moment solennel ! il me donne des distractions, et je ne sens plus tout le bonheur que j'éprouve. Taisez-vous, monsieur, et suivez les préceptes d'une vieille chanson.

Dès l'hors-d'œuvre jusqu'au rôti,
Le vrai gourmand ne dit mot ;
Il ne répond que par signe :
Son doigt demande et désigne.

Souvenez-vous du proverbe : « Brebis qui bêle perd sa goulée. » « Celui qui parle trop à table est toujours la dupe de ceux qui savent se taire. »

Ce brave abbé ne lit pas beaucoup les in-folio théologiques, mais, en revanche, il sait toutes les chansons de table par cœur. Sa tête est pleine de couplets : il en a toujours deux ou trois qui s'adaptent à la circonstance. On discutait un jour devant lui sur le vice et la vertu ; on faisait

des raisonnements à perte de vue; notre homme y mit fin en chantant ces quatre vers de son répertoire.

On nous vante les vertus
Des Platon et des Titus ;
Le bon convive préfère
Celle qui fait qu'on digère.

En général, les prêtres qui, par-ci par-là, se privent de certains morceaux pendant certains jours, ont plus de plaisir que nous dans les grandes occasions où ils lâchent les rênes à leur fougueux appétit. Ils sont connaisseurs : regardez-les, ils mangent posément, saintement ; jamais ils ne sont assez niais pour gaspiller le terrain de leur estomac. Ils savent toujours où se trouve le meilleur morceau de chaque pièce ; s'ils découpent, ils ont soin de se le réserver. Un amphitryon avait observé que, toutes les fois qu'on servait une belle carpe, certain chanoine, son convive, gardait la tête du poisson. Il fit mettre la langue sous la queue, et le chanoine fut désappointé quand il ne trouva que du vide. « Cette carpe est excellente, dit-il, c'est dommage qu'elle soit muette. »

Je terminerai ce chapitre en vous rappelant une recette qui, plusieurs fois sans doute, vous a fait venir l'eau à la bouche comme à moi, lors-

que vous l'avez entendue réciter par Perlet. Comme je ne dis rien sur une matière aussi grave sans en avoir préalablement fait l'essai, je puis vous assurer que l'ortolan, mangé suivant la méthode Scribe, est excellent. Fiez-vous à moi : auteur consciencieux, je suis incapable de vous tromper ; préparez, mangez, vous me remercirez plus tard. Voici la chose :

« Nous prenons, c'est-à-dire, vous prenez une truffe d'une dimension... à peu près, la plus grosse qu'on pourra trouver... ; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru... légèrement humectée d'un coulis d'anchois... ; il y en a qui mettent des sardines... mais c'est une erreur, et une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foie gras et de moelle de bœuf, pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement ; feu modéré dessus et dessous ; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur... et... vous servez chaud. »

J'avais fini mon chapitre de l'ortolan lorsqu'un de mes amis vint me visiter ; il le lut : « Ce n'est pas trop mal, me dit-il, mais vous avez oublié quelque chose.

— C'est possible. Quoi donc ?

— Une chose fort essentielle.

— Expliquez-vous : M. Thomassin, mon imprimeur, n'a point encore passé par là, je pourrai mettre un petit supplément. Si pour mon malheur il avait commencé, Dieu ! quel effrayant mémoire de *corrections* et de *remaniements* j'aurais à subir !

— Dans *le Chasseur au chien d'arrêt*, dans *le Chasseur au chien courant*, vous avez grand soin de nous dire quel vin il faut boire, suivant que l'on mange des cailles ou des bécassines, du lièvre ou du chevreuil, et pour l'ortolan vous n'en parlez pas ?

— Buvez le meilleur que vous aurez.

— De quelle espèce ?

— Celui que vous trouverez le meilleur. Avec les ortolans, à peine si le meilleur vin est assez bon. Puisque vous m'avez donné ce conseil, je veux vous en donner un autre. Quand vous serez invité à dîner quelque part, ayez soin de trouver toujours le vin excellent.

— Et si l'on me sert du vin de Surène ou de Chenevières ?

— Dites qu'il est excellent, délicieux, employez tous les superlatifs, et pour vous prouver l'inconvénient de tenir un langage contraire, écoutez une petite histoire.

Vous connaissez les fêtes de village, ces fêtes qu'on appelle *Trin* à Marseille, *Roumavagé* dans quelques parties de la Provence, *Ducasse* à Valenciennes, *Kermesse* en Belgique, et partout fêtes patronales. Ces jours institués pour louer Dieu, on va bien un peu à l'église, mais on en consacre la plus grande partie à danser ou à banqueter. Partout on entend le bruit des casseroles et le crincriu des violons. Les lapins de clapier sont égorgés par centaines, les tonneaux sont vidés, les ivrognes roulent sur le pavé, et la garde nationale, chargée de la tranquillité publique, fait un tel tapage que chacun se dit : « Qui donc nous gardera de ceux qui nous gardent ! » On met la gendarmerie en réquisition, oui, mais les gendarmes boivent en arrivant, ils galopent, on craint d'être écrasé sous les pieds des chevaux, et tout le monde les donne au diable.

Ces jours-là chacun invite ses amis des villages voisins, à charge de revanche. C'était la fête de Saint-Saturnin dans les environs d'Apt. M. P. de Monnieux était arrivé chez son gendre avec toute sa famille. Lorsqu'on eut compté les lits et les individus, on s'aperçut, qu'après avoir logé les dames et les demoiselles, il ne resterait pas le plus petit matelas, pas le moindre canapé pour M. P. : « Vous viendrez coucher chez moi,

dit l'avocat R., invité lui-même à dîner chez le gendre.

La journée se passa fort bien : on dîna, on soupa, on dansa, et vers minuit, heure indue pour Saint-Saturnin, et qu'autorisait seule la solennité de la fête, M. R. rentra chez lui avec M. P. son hôte : « Nous avons bu ensemble le vin de votre gendre, lui dit-il, à présent nous allons goûter le mien. Attendez-moi, je vais à la cave, et j'apporterai du meilleur. »

M. R. arrive bientôt avec une bouteille couverte d'une noble poussière ; il la débouche avec précaution, remplit deux verres et en offre un à M. P.

— Eh bien ! dit-il d'un air triomphant, comment trouvez-vous celui-là ?

— Eh ! eh ! pas mauvais.

— Comment pas mauvais ? C'est tout ce que vous avez à me dire ? Pas mauvais ! Ce vin-là n'est pas mauvais ! eh bien ! mon lit aussi n'est pas mauvais, et vous n'y coucherez pas. Pas mauvais ! mes matelas ne seront pas mauvais pour vous, et vous irez coucher ailleurs.

M. R. mit impitoyablement son hôte à la porte, en lui criant toujours : « Pas mauvais ! » Ce pauvre M. P. fut obligé de retourner chez son gendre, où il passa la nuit dans le grenier à foin.

CHAPITRE VIII.

LE CRÉOU ET LA FARLOUSE.

Il faut conserver le plus qu'il est possible à chaque espèce d'animal le nom de son pays.

BUFFON.

Le créou est un oiseau fort commun en Provence, et dont je n'ai pu découvrir le nom français, ni dans Buffon ni dans aucun traité d'ornithologie. J'espérais le trouver dans l'*Ornithologie provençale* de M. Roux, de Marseille; son alouette calandrelle, *alauda arenaria* de Viellot, *alauda brachidactyla* de Temminck, m'a paru d'abord être mon créou; mais, les figures de cet ouvrage étant fort bien faites et la queue de la calandrelle dépassant le bout des ailes des deux tiers de sa longueur, il m'est démontré que c'est un autre oiseau. Voyez plus loin la description exacte que je donne du créou.

M. Mouton Fontenelle dans son *Traité élé-*

mentaire d'ornithologie (1) parle de l'*alouette couleur de café au lait*; ce nom pourrait bien convenir au créou, mais il est beaucoup trop long: outre l'incertitude où je suis qu'il soit ici question de cet oiseau, je pense qu'il ne faut point de périphrase dans les désignations techniques. J'appellerai donc *créou* le créou de Provence, nom que lui ont donné tous les oiseleurs du pays parce qu'en chantant il fait entendre le son *cré, cré, créou*: quelques chasseurs méridionaux le nomment *alouettoun* parce qu'étant plus petit que l'alouette, il a beaucoup de ressemblance avec elle.

Les noms d'oiseaux varient dans chaque province de France, je pourrais ajouter dans chaque ville, dans chaque village. Sans s'inquiéter de la nomenclature de Buffon, tout le monde les change à sa guise ou les intervertit: le bruant est une verdrière, le verdier en compensation devient un bruant. Pour les habitants des campagnes, tout oiseau est un moineau ou plutôt un *mogniau*. Les paysans de l'Allemagne donnent le nom d'alouette à tous les petits oiseaux; *lerche* est pour eux un mot général qui répond à tout. En Provence, c'est, ma foi, bien pire; dans ce pays, on s'occupe beaucoup plus qu'à Paris de

(1) Lyon, 1844, in-8°, page 369.

la chasse aux oiseaux. Tous les bipèdes emplumés y viennent faire une halte avant de quitter l'Europe; on en prend plus qu'ailleurs. Eh bien! il n'existe peut-être pas trois villes où certains oiseaux soient nommés de la même manière. A Avignon, la farlouse s'appelle *coutelou*; à Cavaillon, *bédouide*; à l'Isle, *amagoun*; à Apt, *boudouluou*, etc.; et cependant ces villes sont situées à deux ou quatre lieues de distance les unes des autres. Que dis-je? A Paris même les savants ne sont pas d'accord; lisez Buffon, vous nommerez *farlouse* l'oiseau que je viens de désigner par les différents sobriquets méridionaux. Si vous allez ensuite au cabinet d'histoire naturelle, ce sera tout autre chose; l'oiseau dont je parle n'existe point dans les casiers vitrés, vous y trouverez dix farlouses de variétés différentes, dont aucune ne s'appliquera certainement à la *bédouide*, et qui portent toutes un autre nom dans Buffon. Le cabinet d'histoire naturelle est très riche en colibris, en perruches, en perroquets, mais il manque d'une infinité d'individus que l'on pourrait se procurer demain dans la plaine de Saint-Denis. Tel le provincial, après avoir habité Paris pendant quinze jours, connaît toutes les curiosités de la capitale, et le Parisien les ignore.

Dans cette incertitude je devais prendre un

parti; toutes les fois que j'ai pu suivre Buffon, je l'ai suivi; mais lorsque j'ai reconnu que ses désignations ne s'accordaient point avec mes remarques; lorsqu'il m'a été mathématiquement démontré que notre grand naturaliste avait commis une erreur, j'ai voulu la redresser. Redresser Buffon, direz-vous! Et pourquoi pas? un homme ne peut point tout voir, tout faire, tout dire; s'il a du génie il enfantera bien quelque chef-d'œuvre, mais il n'en créera pas cent. Buffon a-t-il pu examiner lui-même tous les animaux qu'il a décrits? non, il faudrait pour cela dix vies d'homme. Il avait des voyageurs qui couraient le monde et lui envoyaient leurs observations; vous concevez facilement qu'il s'est glissé bien des choses inexactes dans ces mémoires venus de tous côtés, faits avec plus ou moins d'intelligence, de bonne foi, de conscience, et voilà pourquoi notre *créou* ne se trouve point dans ses œuvres.

Consultez les planches enluminées de Buffon, vous trouverez par-ci par-là quelques portraits exacts; mais combien en rencontrerez-vous qui ne se ressembleront pas! Les éditeurs veulent faire vite, les acheteurs veulent avoir des livres à bon marché, on leur en donne pour leur argent. Si l'on voulait faire consciencieusement une description des animaux de la France seulement,

avec planches enluminées d'après nature, il faudrait beaucoup de temps, des sommes énormes, le concours des meilleurs artistes, et quand ce superbe monument serait achevé, il resterait dans les magasins du libraire. Voilà pourquoi nous sommes écrasés par ces milliers de *manuels* faits à la serpe, à coups de hache, et bons pour orner les bibliothèques des épiciers.

En attendant, ceux qui veulent écrire sur les oiseaux sont obligés de suivre les vieilles nomenclatures, et lorsqu'elles sont inexactes, ils sont forcés de les allonger. C'est ce que je fais dans ce livre; d'autres viendront ensuite qui feront mieux sans doute: je vais leur ouvrir le chemin.

Tentanda via est, quâ me quoque possim

Tollere humo, victorque virum volitare per ora.

Le créou ressemble à l'alouette quant aux formes; il est plus petit qu'elle d'un tiers; sa couleur est gris clair, à peu près celle du café au lait. Le ventre est d'un blanc sale; la longueur de son bec est de onze millimètres, celle de son corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de quatorze centimètres et demi. La queue a six centimètres de long, et l'envergure de l'oiseau est de vingt-sept centimètres six millimètres. Il a l'ergot droit comme l'alouette

et les autres oiseaux qui ne perchent point. Il porte sous le bec un petit collier noir peu apparent; la seconde plume de chaque aile, au bout le plus près du corps, dépasse les autres de treize millimètres et demi; lorsque les ailes sont pliées, leur extrémité se trouve parfaitement égale à la longueur du corps. Le créou ne figurant point dans les traités d'ornithologie, j'ai cru devoir en donner une exacte description; désormais on pourra le reconnaître.

Son passage en Provence a lieu dans les mois de mai et d'août; on prend le créou en même temps que l'ortolan. Il voyage par troupes de dix, quinze, vingt; quelquefois la bande est plus nombreuse, j'en ai pris jusqu'à trente d'un seul coup de filet. Son cri est assez facile à imiter avec le sifflet; l'oiseau n'est pas très rusé, on en a bientôt pris quelques-uns, et peu de jours après ceux-ci servent d'appeaux pour attirer les autres. On en porte six ou huit en cage, et on les place à terre tout autour du filet, dans l'espace vide, entre les barres de devant et les brides. Il est bien que le milieu de la place soit labouré à la bêche, avec de grosses mottes saillantes, cet oiseau n'aime pas à se poser dans l'herbe. Il faut avoir un créou en corselet pour le mettre en sambé et le faire voltiger lorsque la bande arrive; car en grosseur et en couleur il n'a point

de ressemblance avec l'ortolan et les autres oiseaux que l'on prend à la même époque.

Le passage de l'ortolan commence à la pointe du jour et cesse vers huit heures. Plus tard arrivent les créous; comme ceux-ci ne se perchent jamais, on fait bien alors d'ôter la ramée qui souvent empêche une bande nombreuse de traverser le filet dans toute sa largeur.

A onze heures, le passage est ordinairement fini; cependant il arrive qu'au moment où l'on s'occupe de détendre les filets, on entend venir une bande de créous, et alors la troupe est toujours fort nombreuse: on agira sagement en restant en place jusqu'à midi.

Un chasseur, de Cavaillon, avait déjà ramassé toutes ses cages; elles étaient empilées, couvertes et liées; il allait plier ses filets lorsque survint une volée de créous. Il courut vite à son siège, en laissant son porte-cage, tout emballé, au milieu de la place. Ses appeaux, quoique recouverts, firent si bien leur service qu'une armée de créous, compacte, innombrable, s'abattit tout entière dans ses filets. Il tira, mais les nappes ne purent point se fermer; le porte-cage les retint en l'air, elles formèrent un pont sous lequel les créous sortirent par centaines. Il en resta trente ou quarante, mais sans cet accident il en aurait peut-être pris cinq ou six cents.

Le créou est fort bon à manger ; sa chair est très délicate. Si, au lieu de le tuer sur place on le met en volière, il s'engraisse facilement, et alors il acquiert une grande supériorité sur les autres oiseaux, à l'exception, toutefois, de l'ortolan et du grasset, auxquels on ne peut rien comparer. Vous concevez, cependant, qu'avec des noms si honorables on peut ne pas tenir le premier rang et avoir encore une très belle place.

LA FARLOUSE ou L'ALOUETTE DES PRÉS.

On prend à la chasse d'été quatre espèces d'oiseaux, qui ont tous leurs analogues dans la chasse d'automne. L'ortolan et le bruant, le créou et la farlouse, le grasset et l'alouette pipi, la bergeronnette et la lavandière se ressemblent par le plumage et par les habitudes. J'ai dû consacrer une place spéciale à l'ortolan, parce qu'il est posé tout en haut de l'échelle ; quant aux autres, je les réunirai dans le même chapitre, tout en leur réservant à chacun des descriptions particulières.

J'ai compulsé bien des volumes ; j'ai cherché bien long-temps pour trouver le nom de notre farlouse. Je ne suis pas encore bien sûr que celui-ci soit le véritable. Buffon me présentait deux noms avec des descriptions et des gravures,

qui se rapportaient à mon oiseau. Pendant deux mois j'ai cru que je devais l'appeler *cujelier*, car je trouve dans les notes (1) que, dans quelques provinces de France, il se nomme *turlut*, *turlutoir*, *trelus*, *cotrelus*, etc. Cette ressemblance avec le chant habituel de ma farlouse avait séduit mon imagination, et mon chapitre fut intitulé : LE CUJELIER. Mais après avoir médité, j'ai trouvé que ces données n'étaient pas suffisantes. Par le motif que dans certaines parties de la Provence on nomme un oiseau *coutelou*, il ne s'ensuit pas que celui qui s'appellera *cotrelus* en Sologne soit exactement le même. Si l'on raisonnait ainsi en ornithologie, on ferait de grandes bévues.

Prenez un verdier à Paris, faites-le voir à tous les oiseleurs, ils vous diront tous : « C'est un bruant. » Montrez-leur un bruant, ils vous diront : « C'est un verdier. » Allez en Provence avec vos deux oiseaux ; portez-les chez tous les chasseurs, on vous les débaptisera, chacun prendra le nom de l'autre.

Je n'ai donc pas voulu me fier à cette ressemblance qu'a le nom avec le chant de l'oiseau. J'ai suivi tous les détails descriptifs, et je suis

(1) BUFFON, édition de 1826; LADRANGE et VERDIÈRE, tome XXXV, page 28.

convaincu que le kujelier n'est pas le *coutelou*, le *turlutu*, la *bédouide*. Buffon dit que les hommes ne lui font pas la guerre parce que c'est une proie trop petite. Or, l'oiseau dont nous parlons, sans être tout à fait aussi gros que l'alouette, proprement dite, n'en est pas moins fort beau et deux fois plus grand que l'*alouette pipi*. Notre grand naturaliste dit encore que la queue du kujelier dépasse ses ailes de treize lignes. Donc le kujelier n'est pas le *coutelou*, la *bédouide*, le *turlutu*.

Voyons si cet oiseau peut s'appeler farlouse. Dans les notes, Buffon dit (1) qu'en Provence on l'appelle *bédouide*; or, le *coutelou* d'Avignon est *bédouide* à Cavaillon et dans plusieurs autres villes. On l'appelle *alouette courte* à Genève, et cette dénomination est très exacte, car aucune alouette n'a la queue aussi courte que celle-là. « Cet oiseau a des espèces de sourcils blancs que
« M. Linnæus a choisis pour caractériser l'es-
« pèce... La farlouse part rapidement au moins
« dre bruit, et se perche sur les arbres, quoique
« difficilement(2). La queue dépasse les ailes
« de huit lignes(3). »

(1) Page 35 de l'édition déjà citée.

(2) Page 36, *idem*.

(3) Page 40, *idem*.

Tous ces détails, ainsi que les mœurs de l'oiseau, décrites par Buffon, se rapportent à celui dont je veux parler. Il se pose quelquefois sur les arbres, il choisit les branches épaisses et larges, car ses doigts ne sont pas faits de manière à serrer comme ceux du chardonneret ou de la linotte. Les oiseaux du genre de l'alouette ont le doigt de derrière plat, allongé horizontalement, et le nerf qui le fait agir ne se contracte jamais assez pour former un demi-cercle.

La farlouse est donc le *coutelou* d'Avignon, la *bédouide* de Cavaillon, le *boudoulouou* d'Apt, l'*amagoun* de Carpentras, le *turlutu* de Paris, l'*anthus pratensis* de Bechstein, l'*anthus arbo-reus* de Viellot, l'*alauda pratensis* de Linnée et de Gmelin, la *lodola di prato* d'Olina, l'*alauda pratorum* de Belon, le *tit-lark* de Sibbalde. Quant aux descriptions de Gesner, d'Aldrovande, de Willughby, de Johnston, etc., etc., elles ne sont point assez claires pour moi. Il est encore possible, et même probable, que Bechstein, Viellot, Linnée et les autres ne sont pas d'accord ni entre eux ni avec Buffon, car, dans le genre alouette, il existe de si légères dissemblances d'une variété à une autre, qu'on a fort bien pu se tromper mutuellement. Nous pourrions citer certains oiseaux qui, en France seulement, ont plus de mille noms différents. Celui dont nous

nous occupons dans ce chapitre est de ce nombre. Comment reconnaître des descriptions latines, allemandes, anglaises, puisque le texte français ne nous suffit pas? Les gravures seules, enluminées d'après nature par des artistes habiles et consciencieux, peuvent être dans ce cas un guide certain. Et où les trouver ces gravures? Au cabinet des estampes, à la Bibliothèque royale, on vous montre une collection des planches enluminées de Buffon, gravées par Martinet. Vous distinguez fort bien un merle d'un épervier, un chardonneret d'un pigeon; mais quand on arrive aux oiseaux qui ont entre eux quelque ressemblance, ce n'est plus qu'incertitude et confusion. Le moineau lui-même, dont on trouve des modèles vivants sur toutes les cheminées, est si mal fait qu'on ne le reconnaît pas; heureusement qu'au dessous l'artiste a eu le soin d'écrire : *c'est un moineau*.

Je suis entré dans tous ces détails, car il ne s'agit pas seulement d'écrire un livre, il faut encore être compris. Guillaume Turner dit avec raison que c'est une chose importante de savoir nommer les oiseaux.

Lector, me lege, doctus eris ;

Nec dabo, crede mihi, tibi munera parva laboris ;

Nam volucrum res est maxima scire genus. (1)

(1) *Avium præcipuarum*, etc. Cologne, 1544, in-8°.

Le Duchat donne ainsi l'étymologie du mot *farlouse*. On a dit d'abord *prati alauda*, alouette des prés, de *prati alauda* on a fait *pralauda*, ensuite *fralauda*, et puis *farlouse*. Salerne trouve que c'est beaucoup plus simple de faire venir ce nom de *falope*, car, dit-il, cette alouette chante assez plaisamment.

Quoi qu'il en soit, la farlouse est un oiseau du genre alouette; elle a de petits sourcils blancs, la queue courte; il est de passage aux mois de septembre et d'octobre, il voyage par troupes de cinq, six, huit ou dix. Dans l'arrière-saison, les bandes sont plus nombreuses et se mêlent volontiers avec les linottes, les pinsons, les verdiers, les bruants, etc., qui, trouvant le pays bon, ne sont pas pressés de s'en aller ailleurs.

Le chant de la farlouse se compose de trois notes, tantôt dites de haut en bas, tantôt répétées de bas en haut. Ainsi, après avoir entendu bien distinctement *ti-te-lu*, *ti-te-lu* en gamme descendante, vous entendez les mêmes sons *tu-te-li*, *tu-te-li* en gamme montante. Lorsque la farlouse, invitée par vos appeaux, descend pour se poser à terre, elle fait une petite cadence uniforme que l'on peut noter par ces mots *kli*, *kli*, *kli*. Si vous avez des appeaux qui, après avoir fait le *ti-te-lu*, fassent le *kli*, *kli*, *kli*, du moment que la bande arrive au dessus de vos filets, vous

êtes certain qu'elle n'hésitera pas à tomber au milieu.

Cet oiseau ne se prend bien que dans une place de filets faite au milieu d'un pré. Si vous chassez dans un guéret, la bande s'éparpillera en se posant à terre, à peine si un individu se trouvera en prise. Mais si vos filets sont dans un pré, et si l'espace qu'ils occupent est labouré, toute la troupe s'abattrra sur les mottes. S'il fait chaud, si la terre est sèche, vous ferez bien de répandre au milieu de la place quelques arrosoirs d'eau; cette humidité attirera les farlousés, les bergeronnettes et les autres oiseaux vermivores.

Le sambé de *créou* pourra vous servir à prendre les premières farlouses de passage : ces deux oiseaux ont à peu près la même forme, mais leur couleur est différente; celle du *créou* est beaucoup plus claire. Quand vous aurez réservé quatre farlouses pour appeaux, mettez au corselet la cinquième que vous prendrez. Il vous faut un sambé de l'espèce, car la farlouse a les ailes plus grandes que l'ortolan et le verdier; elle est d'une couleur plus brune que le *créou*.

On imite le chant de la farlouse soit avec le gros sifflet, soit avec la bouche seule. Cela sert à prendre les premières. On nourrit les farlouses avec du chènevis écrasé, dans lequel on mêle des fragments de sauterelles; la poudre faite

avec les chrysalides de vers à soie leur convient aussi. On peut ensuite les habituer peu à peu à manger du millet.

Il faut tirer le filet avant que les farlouses soient posées, ou en même temps qu'elles se posent. Si vous tardez un peu, toutes celles qui seront dans l'espace qui sépare les deux nappes pointeront avant qu'elles se soient rejointes. Ces demoiselles ont l'œil fin, l'aile agile, elles voient le piège et savent l'éviter. Lorsqu'elles sont sur les nappes, la difficulté devient plus grande pour elles; entraînées par le mouvement qui les soulève, il est rare qu'elles puissent se sauver. Vous devez donc juger si la bande viendra tout entière, ou si quelques-unes ont l'intention d'aller plus loin. Si vous voyez que deux ou trois se posent tout de suite, tandis que les autres restent en l'air sans paraître suivre le mouvement, tirez : car celles-ci pourraient leur donner de mauvais conseils.

En général; plus la volée d'oiseaux est nombreuse, et moins il faut attendre pour tirer le filet. Ceux qui sont posés sont très près pour voir les cordes, les cages, les fils; un sambé remue, ils aperçoivent la baguette, ils se sauvent, et tout part pour ne plus revenir.

Si cependant une farlouse était posée au milieu de vos filets, vous avez un moyen à peu près

certain de la prendre, mais il faut être lesté à saisir l'occasion. Examinez-la bien, elle va marcher et manger; du moment que vous la verrez baisser la tête, pour saisir quelque chose à terre, tirez : elle sera prise.

Parmi tous les oiseaux que l'on prend à la chasse d'automne, la farlouse tient le premier rang; c'est celui dont les chasseurs font le plus grand cas. S'il n'est pas le plus abondant, il est le meilleur et le plus délicat, il est aussi le plus gros, à l'exception du proyer et de l'alouette.

En Provence, le passage des farlouses commence à la fin de septembre et dure pendant tout le mois d'octobre. A Paris il commence et finit plus tôt. Dans nos petites villes méridionales où l'on n'a point d'opéra, où les événements politiques font peu de sensation, c'est une grande nouvelle que la prise de la première farlouse. Cela se raconte avec tous les détails possibles, comme s'il s'agissait d'un cerf dix cors ou d'une bataille de Wagram. Eh! mon dieu! qu'importe; aux yeux du grand être qui voit toutes nos ambitions, toutes nos intrigues, toutes nos sottises, Wagram, le cerf et la farlouse marchent, tous les trois, sur la même ligne.

Autrefois, à Cavaillon, les chasseurs mettaient leur amour-propre à prendre la première farlouse. Chaque soir ils se réunissaient sur la

place publique auprès d'un puits qui n'existe plus. Si tous les mensonges qui se sont débités autour de sa mardelle sont tombés dans le fond, il est probable qu'ils y ont étouffé la vérité. Quoi qu'il en soit, près de ce puits chacun venait raconter ses prouesses, et tous retournaient contents lorsque personne n'avait dit : « J'ai pris la première farlouse. » Chacun s'endormait avec l'espoir de la prendre le lendemain.

En 1800 ce fut moi qui pris la première farlouse. J'avais douze ans alors, c'est presque vous dire, mesdames, que j'en ai cinquante aujourd'hui; je ne m'en plains pas, j'ai encore bon pied, bon œil et bon jarret. Je me présentai le soir devant l'aréopage des chasseurs, j'étais tout triomphant; on me félicita, et chacun fut bien aise d'être vaincu par un enfant plutôt que par un homme; car l'amour-propre de tous mit mon exploit sur le compte du hasard. En s'en allant tous les chasseurs disaient : « *Éis un co d'hasart, éis un pichot qué la prèsse.* »

M. Athénosy, qui était alors le meilleur chasseur au filet du monde connu, prenait presque tous les ans la première farlouse, mais il ne s'en vantait pas. Dissimulant sa joie, il faisait tous ses efforts pour qu'un sourire indiscret ne trahît point le plaisir dont son cœur était plein en entendant dire : « les farlouses ne sont point en-

core arrivées. « Tel un heureux solliciteur, traversant l'antichambre d'un ministre, jouit de voir cinquante personnes réunies là pour demander la place qu'il vient d'obtenir.

Lorsqu'arrivait le jour où un autre chasseur tout joyeux disait : « J'ai pris ce matin la première farlouse, » M. Athénosy lui répondait froidement : « Vous nous dites une belle nouvelle, ma foi, voilà plus de huit jours que j'en mange; » or, pour manger un oiseau nouveau, il faut avoir déjà sa provision suffisante d'appeaux et de sambés.

M. Athénosy prenait toujours les premières farlouses parce qu'il était excellent chasseur, et qu'il sifflait admirablement bien; et il faut bien savoir siffler pour imiter la farlouse. Mais, direz-vous, pourquoi dissimulait-il?

1° Parce que les autres chasseurs lui auraient demandé la seconde, la troisième jusqu'à la vingtième farlouse qu'il devait prendre; ne pouvant pas les refuser, son butin d'une semaine se serait évaporé en cadeaux.

2° Il ne voulait pas en donner, d'abord pour n'en pas donner, et puis pour que les autres chasseurs n'eussent point d'appeaux. Avec des appeaux ils en auraient pris d'autres, et M. Athénosy était égoïste comme un chasseur. Tous les oiseaux qu'on prend, tout le gibier qu'on tue

sont autant de vols qu'on lui fait. Si vous pouviez lire dans les plus secrètes pensées des chasseurs, vous y trouveriez un projet de loi tout prêt à être promulgué. Le voici :

Article unique. — La chasse est défendue à tout le monde excepté à..... (mettre ici le nom du législateur).

Il est presque impossible de garder la farlouse d'une année à l'autre. Mille chasseurs l'ont essayé sans succès : quelques-unes ont cependant pu survivre; mais, lorsque venait le passage, elles ne disaient rien, et vous concevez qu'il valait autant qu'elles fussent mortes. La farlouse est bon appeau dès le lendemain qu'on l'a prise; vous pouvez même la mettre en cage à l'instant que vous venez de la prendre; un quart d'heure après elle appellera les autres. Lorsque le passage va commencer, il est bien de porter une ou deux cages vides pour cet usage.

Mon oncle, grand chasseur au filet, a souvent essayé de conserver des farlouses; elles mouraient toutes au printemps. Cependant une seule fois il en garda une jusqu'au mois de février; elle servit à lui en faire prendre une autre au repassage qui, pour ces oiseaux, a lieu vers cette époque. Celle-ci vécut jusqu'à l'automne; mais elle n'eut pas la force de faire le service, elle mourut étique, et cependant les soins les plus

minutieux ne lui manquèrent pas. Lorsque le temps était beau, mon oncle la laissait libre pendant quelques heures dans le jardin, au soleil; il lui donnait des sauterelles à discrétion... elle mourut ! que la terre lui soit légère !

La farlouse a la chair délicate; elle est préférable à celle de l'alouette. Soit que vous la fassiez rôtir, soit que vous la mangiez à la crapaudine, soit enfin que vous en bourriez les flancs d'un pâté, ce sera toujours un mets fort délicat. A Paris on appelle mauviettes tous les petits oiseaux; moineaux et pinsons, alouettes ou bruants, on confond tout sous le nom général de mauviettes. Le vulgaire mange sans y voir, et tout le monde se laisse attraper. Un gastronome doit être chasseur, pour reconnaître les animaux même après qu'on les a dépouillés ou plumés. Les oiseaux ont tous le bec fait de manière qu'un amateur les distingue et les nomme, même quand ils sont rôtis. Souvenez-vous que ceux dont le bec est effilé, à l'exception de l'ortolan, sont toujours les meilleurs. Ainsi en fouillant un pâté de Pithiviers, prenez les oiseaux à bec fin et long; laissez les becs gros et obtus, et je réponde que votre part sera la meilleure.

La chair des petits oiseaux est de bon goût, fort délicate et de digestion facile. Quelques personnes se plaignent de coliques d'estomac après

en avoir mangé; ce n'est pas à la chair qu'elles doivent s'en prendre, mais à certains petits os qu'elles n'ont pas assez broyés en les avalant. Je vais vous donner une méthode excellente pour manger les farlouses et en général tous les petits oiseaux. Suivez-la et vous serez émerveillé : un torrent de délices inondera votre bouche, à peine si vous pourrez prononcer quelques interjections pour célébrer mes louanges.

Prenez cinq ou six douzaines de farlouses, ou d'alouettes ou de grassets, plumez-les, ôtez-leur le gésier seulement, et flambez-les devant un feu clair. Détachez les filets de tous vos oiseaux et placez-les dans une sautoire où vous aurez mis du beurre clarifié. Après cela, mettez toutes les carcasses dans une casserole avec un bon morceau de beurre, faites-les cuire et laissez-les refroidir. Alors vous les pilerez dans un mortier. Jetez dans la casserole un peu de beurre, six échalottes, une feuille de laurier, du thym, deux clous de girofle; faites bouillir pendant un quart d'heure et mouillez avec d'excellent vin blanc. Ajoutez à cela ce que vous avez pilé, faites chauffer le tout ensemble en l'assaisonnant de sel et de poivre. Passez cette purée à l'étamine, mettez-la dans une casserole et faites chauffer au bain-marie.

Vous commencez à comprendre que cela pour-


rait être bon. Aimable dame, qui me faites l'honneur de me lire, je vous vois d'ici promenant votre langue sur vos lèvres vermeilles ; vos beaux yeux brillent d'un éclat extraordinaire, et je crois fort que vous avalez votre salive en attendant quelque chose de plus substantiel. Vous bouillez d'impatience de savoir le reste, je ne vous ferai pas attendre long-temps, écoutez-moi : vous taillez des croûtons de pain d'un pouce et demi d'épaisseur, et vous leur donnez la forme qui vous plaira davantage. Vous faites aux susdits croûtons une petite incision à deux lignes du bord ; après les avoir passés au beurre, assez pour leur donner une belle couleur dorée, vous en ôtez la mie, de manière à former un creux, une espèce de petite tasse. Remplissez vos croûtons avec la purée que vous lierez si elle est trop claire, et posez-les autour du plat où seront vos filets d'oiseaux, que vous ferez sauter au beurre pendant cinq minutes. Arrosez ensuite le tout avec le restant de la purée que vous aurez soin de rendre un peu plus claire, en y ajoutant une cuillerée de bon consommé, servez chaud, débouchez votre meilleur vin, et après que vos convives, pour vous témoigner leur reconnaissance, auront bu à votre santé, faites en sorte qu'ils boivent à la mienne ; je tâcherai de croire que cela me fait plaisir.

Voilà un de ces mets de haute saveur que le vulgaire ignore, que l'épicier ne connaît pas, car l'épicier n'apprécie que la jouissance d'entasser écus sur écus. Le père La Brisée, devant qui je donnais un jour cette sublime recette, me dit : « Pour déjeuner ce doit être excellent avec du pain sec. »

Voyez quel pas immense nous avons fait dans l'art de la gueule, c'est que nous sommes arrivés au point culminant de notre gloire. Aujourd'hui la gourmandise n'est plus un besoin grossier, ses raffinements sont les inspirations du génie. Autrefois la civilisation commença par l'Asie; elle se répandit en Europe à la suite des armées de Xercès et de Darius. Par qui fut-elle amenée? par les cuisiniers innombrables que ces glorieux monarques traînaient à leur suite. Et puis, écoutez les récits des historiens grecs! ils appellent les Perses des barbares! Malheureux! c'est vous qu'on doit ainsi nommer, vous qui auparavant ne saviez autre chose que la détestable recette du brouet noir. Les Perses étaient des barbares! eux dont les cuisiniers avaient autant de réputation que les nôtres en ont aujourd'hui! des barbares! Eh! pourquoi donc les avez-vous imités? pourquoi achetiez-vous si cher un esclave cuisinier ou marmiton? Au reste, ce que vous prîtes aux Perses, vous l'avez rendu aux Ro-

ainsi ; les vainqueurs reçurent la loi des vaincus, mais ils les surpassèrent. Les Grecs l'ont emporté sur les Perses, les Romains sur les Grecs, et, à la gloire de la France, nos cuisiniers ont une réputation universelle qui ne leur est contestée par personne. A Rome, ce progrès commença lors de la conquête d'Athènes. « Alors, dit Tite-Live, la gourmandise, méprisée par nos ancêtres, fut en honneur ; ce qui n'avait été qu'un vil métier devint une science, et les choses qu'on regardait à peine devinrent la source de jouissances inconnues (1). » Sans les cuisiniers, Rome n'aurait été que la reine sauvage du monde. Ces artistes lui donnèrent les bonnes manières, la politesse des pays civilisés. Depuis long-temps elle a perdu son empire, elle ne règne plus que sur des hommes noirs ; mais qu'importe, ces hommes à soutane ont des cuisiniers ; et, si jamais les bonnes recettes se perdent, nous sommes certains de les retrouver, chez eux, pures de tout mélange, dégagées de toute erreur. Tel si le mètre s'altérait, s'il devenait plus long ou plus court, nous serions sans inquiétude ; la dix-millionième partie du quart du méridien est toujours là fixe, immuable pour nous le fournir.

(1) Tite-Live, liv. IX.



CHAPITRE IX.

LE GRASSET ET L'ALOUETTE PIPI.

Cùm me ficus alat; cùm pascar dulcibus uvis,
Cur potiùs nomen non dedit uva mihi.

MARTIAL.

Martial disait autrefois : « Puisque le becfigue mange des figues et des raisins, pourquoi ne l'appelle-t-on pas becraisin ? » On aurait pu lui répondre : « Pourquoi pas becfigue ? »

Becfigue est le nom qu'on donne, à Paris, à l'oiseau que j'appelle grasset; cette erreur populaire émane en droite ligne de Buffon. Feuillotez tous les ornithologues, vous n'en trouverez pas deux qui soient d'un avis semblable sur cet oiseau. Que

dis-je ? Buffon, notre illustre naturaliste, n'est pas d'accord avec lui-même. Certes, j'avais la plus grande envie de le suivre à la trace ; mais comment est-il possible de prendre pour exemple un homme qui se contredit !

Lisez le texte, vous trouverez au chapitre du *becfigue* la description du *grasset*. Passez aux planches enluminées, vous y trouverez le vrai becfigue, le *beccafico canapino* d'Olina, et que Buffon appelle ailleurs *fauvette babillarde*. Si vous cherchez bien, vous verrez le portrait du *grasset* ; mais, cette fois, vous lirez au dessous : *farlouse*, *alouette des prés*. Il ne s'agit pas ici de mettre cette erreur sur le compte des libraires : elle est bien de Buffon, puisqu'elle se trouve dans la belle édition grand in-folio faite sous ses yeux, avec les planches gravées par Martinet.

Buffon place son becfigue (du texte) avec les alouettes pipi, dans le genre alouette ; donc ce n'est point un becfigue. Temming et Cuvier le mettent dans un genre à part, celui de *becs fins* : il ne m'appartient point de décider entre Rome et Carthage. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de classer les oiseaux, mais de les chasser. Si je donne des descriptions précises, assez exactes pour ne laisser aucun doute à mes lecteurs, j'aurai rempli ma tâche.

Il fallait faire un choix, et, dans tous les cas, j'étais certain de me trouver en contradiction avec un grand nombre d'écrivains illustres; autant vaut-il l'être avec tous. Pouvais-je appeler mon grasset farlouse? Mais j'ai déjà dit les raisons qui m'ont obligé de donner ce nom à l'alouette, vulgairement appelée *turlutu*, à Paris, et *bédouide*, *coutelou* en Provence. Si j'avais gaspillé mon nom de farlouse, comment aurais-je fait pour désigner cette alouette?

Pouvais-je appeler mon grasset becfigue? Non; car, en cherchant ce mot dans tous les anciens auteurs, on aurait trouvé la description d'un autre oiseau. Sous le nom de *becfigue*, Belon décrit la *fauvette-roussette*; Aldrovande, au mot *ficedula*, dont becfigue est la traduction, désigne un oiseau du genre fauvette. Linnée l'appelle *motacilla gulá virescente cinerea, artubus fuscis, subtùs flavescens abdomine albido*; ce qui se rapporte encore à la fauvette. « Dans notre pays, dit Gesner, on nomme cet oiseau *die grasz mucke mit den schwarzen kopf*; ce qui signifie un oiseau à tête noire. Or, notre grasset a la tête verte, et Gesner entend parler de la *fauvette à tête noire*.

Devais-je employer le mot becfigue, parce qu'il est en usage à Paris? Non; car, en histoire naturelle, la voix du peuple n'est point la voix

de Dieu. Dans bien des circonstances, on nommerait moineau tous les oiseaux que l'on rencontre. Les gens peu versés dans la matière appellent becfigues les oiseaux qui sont gras. *Nel mese d'agosto ogni uccello è beccafico*, dit un proverbe italien; c'est fort bien, s'il s'agit de les mettre à la broche; mais, en ornithologie, ce serait un fort mauvais argument; et puis ce proverbe est faux. Entendons-nous: tout oiseau qui mange des figues n'est pas un becfigue; car, au mois d'août et de septembre, tous pourraient prendre ce nom glorieux. Le moineau même viendrait vous dire: « Monsieur, voyez vos figuiers; je les ai débarrassés de tous leurs fruits; donc je suis un becfigue. — Fort bien! lui répondrez-vous; montrez-moi votre croupe; est-elle jaunâtre? Quand vous serez rôti, serez-vous délicat, tendre, parfumé? Votre chair sera-t-elle onctueuse? Disparaîtra-t-elle absorbée par les papilles de ma langue, comme une bouchée de crème? A ces signes certains je vous reconnaitrai; je proclamerai votre gloire. Mais si, vous nourrissant des meilleures choses, vous restez toujours maigre, vous ne serez jamais qu'un vil moineau. Tel le frêlon suce nos plus belles fleurs et ne donne point de miel.

En conséquence, nous appellerons *grasset* l'oiseau connu dans les environs de Paris sous

le nom de *becfigue*, celui que Buffon désigne ainsi dans son texte, et qui, dans ses planches enluminées, porte le nom de *farlouse*, *alouette des prés*. En Bourgogne, on l'appelle *vinette*, parce qu'il se nourrit de raisins. Si Martial avait su cela, probablement il n'eût pas fait le distique mis en tête de ce chapitre. Cet oiseau prend le nom de *grasset* dans presque toute la Provence. Dans quelques localités, on lui donne celui de *piéoule*.

Le passage du grasset commence vers le 15 août, avec celui des ortolans, ou plus tard, suivant les localités; il dure jusqu'à la fin de septembre. On en trouve encore par-ci, par-là, quelques-uns au mois d'octobre. Ce sont des retardataires qui n'ont pu partir à cause de la quantité de graisse amoncelée sur leur croupion; cette intéressante obésité les a rendus lourds et paresseux. Lorsqu'on les rencontre, on fait bien de les tuer au fusil, la chose en vaut la peine; si la quantité ne s'y trouve pas, on se rattrape sur la qualité.

Alciat, dans ses emblèmes, dit qu'une petite cuisine est insuffisante pour deux gourmands, et il ajoute que deux becfigues ne vivent pas bien sur un seul figuier.

In tenui spes nulla lucri est : unoque residunt

Arbusto geminae non bene ficedulae.

Par la même raison, un becfigue, quelque gras qu'il soit, ne peut pas être mangé par deux personnes : il vaudrait mieux le tirer à la court-paille que de le dépecer. Que feriez-vous d'un demi becfigue ? ce serait une goutte d'eau avalée dans le désert, elle irrite la soif au lieu de la satisfaire.

Je dis qu'il faut tuer au fusil ces grassets paresseux, car il est rare qu'on puisse les prendre au filet ; ils vont d'arbre en arbre, de cep en cep, et ne s'inquiètent point de vos appeaux. Ces oiseaux ne voyagent plus ; restant dans les mêmes lieux, ils connaissent tous les bons endroits pour vivre, et ils n'ont pas besoin de chercher des renseignements.

Le grasset de passage est facile à prendre sans appeaux. Avec un sifflet long (pl. 3, fig. 6), que l'on trouve chez tous les marchands d'ustensiles de chasse, on imite parfaitement son cri. *Biz, biz*, n'est pas difficile à faire ; on n'a qu'à souffler deux coups nets, rapides, en prolongeant un peu le son, mais pas trop. Si l'on en donne trois, le premier sera long ; les deux autres seront brefs, comme une blanche suivie de deux noires. Il s'agit de bien choisir votre sifflet, il doit avoir un son fêlé, un son.... je ne saurais vous expliquer cela d'ici ; écoutez l'oiseau, essayez vos sifflets et prenez celui qui

l'imitera davantage. En attendant qu'on ait pris le premier grasset, tout sambé de couleur peu tranchante servira. L'ortolan, le verdier femelle l'attireront très bien.

Cet oiseau est en même temps insectivore et granivore. Dans l'état libre il mange des vers, des chenilles, des sauterelles et des fruits ; mais on peut facilement l'accoutumer à se nourrir de graines. Donnez-lui des petites sauterelles, des mouches, des vers coupés en petits morceaux et roulés dans le hènevis écrasé, dans la poudre de vers, il les mangera ; en même temps il avalera des parcelles de graine, et bientôt vous pourrez, en diminuant la ration d'insectes, l'amener à ne manger que du chènevis et puis rien que du millet. Les grassets ne sont réellement bons appeaux que lorsqu'ils sont bien habitués au millet ; ils prennent alors une nourriture suffisante. Au commencement de leur captivité, ils ont de la peine à changer de régime ; ce que vous leur donnez ils ne l'auraient pas choisi dans l'état de liberté ; ils n'en mangent d'abord que pour ne pas mourir de faim.

De cette manière, vous pouvez remplir une volière de grassets qui deviendront gros et gras et tout aussi bons que des ortolans. J'ai connu des amateurs distingués, doués d'un jugement sûr, qui honoraient le grasset de leur préfé-

rence ; au reste, l'un et l'autre sont excellents ; chacun a son mérite distinct comme Racine et Shakspeare.

A Paris, dans le nord de la France, où les ortolans sont rares, on peut, en chassant le grasset aux filets, se procurer une longue série de jouissances gastronomiques. Allons, messieurs les Parisiens, mettez-vous à l'ouvrage ; prenez des grassets, mettez-les en volière, et quand ils seront gras, vendez-les pour des ortolans ; vous n'attraperez personne, car vous donnerez une marchandise excellente, délicieuse, et qui vaudra bien plus que le vil métal échangé contre elle. A Chenevières-sur-Marne, où je fais souvent la chasse aux filets, il m'est arrivé de servir à des amis une brochette de ces oiseaux, engraisés par moi-même : certainement chacun d'eux valait au moins un hectare de bois : voyez combien de baliveaux mangés dans un seul dîner !

Les grassets ne voyagent point par bandes nombreuses, rarement ils sont plus de cinq ou six ensemble. C'est la couvée, la famille qui est partie pour chercher un climat nouveau, plus favorable pour y passer l'hiver. Tous n'arriveront probablement pas à leur destination ; bien des pièges se trouveront sur la route, mais tout est prévu par le grand auteur des mondes :

l'homme aura beau faire, il restera toujours des grassets pour repeupler, l'année suivante, et pour remplacer ceux qu'on aura mis à la broche.

Les jours où le passage est nombreux, on fera bien d'attacher quelques grassets aux volants. Le volant a cet avantage qu'en voltigeant il s'enlève seul, sans baguette. Ses mouvements sont plus naturels que ceux du sambé. Il faut dire aussi que, s'il s'agite mal à propos, il fait fuir l'oiseau prêt à se poser dans le filet. Choisissez donc un juste milieu ; ne mettez jamais de volant lorsque les oiseaux arrivent en grandes troupes ; car, si l'un d'eux voit le bout de fil, aussitôt un cri préviendra les autres, et tout le monde partira. Les grassets, voyageant par cinq ou six, et ne formant point une masse compacte, mais tombant dans le filet par intervalles, sont moins susceptibles d'être effrayés par un volant. Du moment que l'un d'eux est posé, les autres ont beau voir quelque chose d'effrayant, la sécurité où se trouve leur compagnon les engage à venir. Celui-là sert même d'appau et de sambé ; tous arrivent, tous sont pris.

C'est peu : quelquefois un oiseau se sauve ; les filets ne sont point tombés assez vite ; il se trouvait à l'une des extrémités, un coup d'aile l'a mis hors de danger ; il part, et voltige au dessus de vous. Pendant que vous saisissez ses cama-

rades, vos appeaux crient ; il papillonne, il n'attend que le moment où les filets seront retournés pour se faire prendre. A peine êtes-vous à votre siège que vous voyez le curieux oiseau perché sur une motte de terre ou sur la ramée, au milieu de vos filets. A cette chasse il y a des heures où l'on n'a pas le temps de tirer, de prendre, de tuer ; on court, on va, on vient ; c'est un mouvement perpétuel. Mais il y a aussi des heures de calme plat où l'on n'entend rien, où l'on ne voit rien ; alors l'ennui vous gagne ; c'est ce qui fait qu'on s'amuse beaucoup les jours où la récolte est bonne. Au reste, ceci est l'histoire de toutes les chasses possibles ; tantôt du plaisir, tantôt de l'ennui ; c'est ce qui fouette le sang, c'est ce qui fait vivre ; car toujours du plaisir ne serait pas du plaisir.

Les grassets sont connus en Italie sous le nom d'*uccelli di Cypro*, parce que, dans l'île de Chypre, on en prend une très grande quantité. A Malte et dans toutes les îles de l'Adriatique, pendant le passage de ces oiseaux, on voit des filets tendus partout pour s'emparer de leur croupe délicieuse. Cependant, la plupart de ceux qui les prennent ne les mangent pas ; on en fait le commerce, une branche d'exportation pour les heureux des contrées voisines qui peuvent se permettre ce morceau délicat. Mis dans

des pots avec du vinaigre et quelques aromates, couverts d'une forte couche de graisse, pour empêcher le contact de l'air, ces grassets, qui, du reste, sont peut-être de vrais becfigues du genre fauvette, peuvent se conserver long-temps.

Les Grecs avaient un singulier proverbe. « Les becfigues, disaient-ils, aiment beaucoup les figues, et ils ne plantent jamais de figuiers. » Les Allemands expriment la même idée par ces mots : « Le chat aime beaucoup les poissons, et il n'entre jamais dans l'eau. »

Les Romains connaissaient fort bien l'excellence du becfigue ; Apicius, le maître gourmand, faisait grand cas de cet oiseau ; ce qui prouve seulement qu'il en avait mangé ; car tout homme qui, une fois dans sa vie, aura eu son palais inondé de ce torrent de délices, ne pourra jamais oublier de telles extases. C'est comme un premier prix au collège, un premier amour : on s'en souvient toute la vie.

Martial dit que, pour digérer le becfigue, il faut le manger avec du poivre, méthode éminemment anglaise.

Cærea quæ patulo lucet ficedula lumbo

Cùm tibi forte datur, si sapis, adde piper.

Un autre auteur trouve qu'en l'arrosant avec

de bon vin, on peut obtenir les mêmes résultats.

Si sapit, et calida arescit ficedula, quæris
Cur piper? ut melius si bibis, indè coquas.

Quant à moi, je trouve cette recette bien préférable à l'autre.

L'ALOUETTE PIFI.

Si le grasset n'était pas plus gros que l'alouette pifi, on les prendrait facilement l'un pour l'autre. Dans plusieurs provinces on désigne ce dernier oiseau par le nom qu'on donne au grasset en ajoutant le mot *d'hiver*. Ainsi dans le Bugey on l'appelle *becfi d'hiver*, en Provence *grasset d'hiver* ou *sici*. *Sici* me paraît plus décent que *pifi*; en donnant ce nom, les Provençaux, mes compatriotes, ont fait preuve de très bon goût; Molière l'a dit :

Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales.

L'alouette pifi est l'*anthus arboreus* de Bechstein, l'*anthus sepiareus* de Viellot, l'*alauda trivialis* et *minor* de Linnée et de Gmelin, l'*alauda sepiaria* de Brisson, le *pifi de buisson* de Tem-

minck, l'*alauda minor*, the *pippit or small-lark* d'Albin, le *piep-lerche* de Frisch. Dans plusieurs provinces de France on l'appelle *petite alouette*.

Les noms de *pipi*, de *sici*, lui ont été donnés évidemment par onomatopée, car *pipi pipi* ou *sici sici* sont les seuls cris qu'elle fasse entendre. En volant elle répète le *sici* trois ou quatre fois de suite, mais si elle se lève effrayée devant l'homme, ce même cri frappe l'air jusqu'à douze fois.

Le passage de l'alouette pipi commence à la fin de septembre lorsque finit celui des grassets; son chant n'est pas difficile à imiter avec le petit sifflet rond. Quant aux appeaux, on les traite comme les grassets. Toutefois l'alouette pipi, quoique ressemblant beaucoup au grasset tant par le plumage que par les habitudes, est plus difficile à nourrir en cage que le grasset. Cependant on y parvient en prenant certaines précautions minutieuses et en essayant sur un plus grand nombre d'individus. Donnez-leur de la poudre faite avec des chrysalides de vers à soie, ajoutez un peu de miel pour la rendre humide, et mélangez le tout avec des sauterelles, des mouches ou des vers coupés en plusieurs petits morceaux.

Il existe une variété bien distincte d'alouette

pipi. Parmi toutes les alouettes décrites par Buffon, je n'ai rien trouvé qui eût rapport au *sici montagnard*. C'est ainsi qu'on appelle en Provence l'alouette pipi de l'espèce dont je parle. Elle est beaucoup plus grosse que l'autre, d'une couleur plus foncée, et dans quelques localités on la nomme *sici négéré*, *sici dei gros*.

Dans son *Ornithologie provençale*, M. Roux désigne cet oiseau sous le nom de *pipi spipolette*, *anthus aquaticus*; à Marseille, on l'appelle *pi-vouetoun gavoué*. La description que Buffon donne de sa *spipolette* ne se rapporte en rien au *sici montagnard*.

Quoique le cri de ces deux oiseaux ne soit pas tout à fait semblable, on ne garde point d'appaux du *sici montagnard*: il vient assez bien au chant des autres, et d'ailleurs, lorsqu'on l'entend venir, on le siffle. Il ne s'agit pas de répéter le *si* quatre ou cinq fois de suite comme avec l'autre, il ne faut donner qu'un son et le prolonger en aspirant.

A la fin de l'automne on rencontre dans les prairies des bandes fort nombreuses d'alouettes pipi, mais les individus qui les composent sont ordinairement fort rusés, on ne les prend pas facilement. En général tous les oiseaux stationnaires, qui ont adopté un certain canton pour se reposer du voyage, sont beaucoup plus difficiles

à prendre que ceux que l'on rencontre au passage.

Comme tous les oiseaux à bec fin, l'alouette pipi est très bonne à manger; elle est ordinairement maigre lorsqu'elle arrive, mais si elle séjourne quelque temps dans le pays, son croupion devient bientôt passablement gras. C'est sans doute fort bien, mais alors elle est si rusée qu'on ne peut pas l'aborder. A quoi bon, s'il vous plaît, charger votre croupion de graisse? il vaudrait encore mieux rester toujours maigre.

Pour la manière de plumer le grasset, de le faire cuire et de le manger, voyez le chapitre de l'ortolan. Ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, ils sont dignes de figurer sur les tables où l'art gastronomique est poussé dans ses conséquences les plus transcendantes.



(1) Portant l'oiseau, par de B. Paris, 1827, in-4.
Les distinctions entre les deux espèces ne sont point de
Belon, mais de son élève, Vauvillain, dans son ouvrage sur
vaut dans son élève, Vauvillain, dans son ouvrage sur
dans le retour de l'oiseau, par de B. Paris, 1827, in-4.
français pour donner quelque lecture de détail au lecteur
de chaque figure.

CHAPITRE X.

LA BERGERONNETTE DU PRINTEMPS ET LA LAVANDIÈRE.

La lavandière hante le bord de l'eau,
Hochant toujours la queue et le derrière,
Ny plus ny moins que fait la lavandière
Lavant son linge au bord d'un clair ruisseau.

GUILLAUME CAVELLAT. (1)

L'ortolan est le premier oiseau de la chasse d'été ; le créou est le second ; et puis viennent le grasset et la bergeronnette. Il existe quelques

(1) *Portraits d'oiseaux*, etc., de Belon. Paris, 1557, in-4°.

Les quatrains contenus dans cet ouvrage ne sont point de Belon, mais de son éditeur. Voici ce que dit Guillaume Cavellat dans son épître dédicatoire à Henri II : « Et en attendant le retour de l'auteur avons escript aucuns quatrains françois pour donner quelque petite déclaration au portrait de chacune figure. »

autres espèces que l'on prend aussi, souvent même en grande quantité; mais on n'y compte pas; ce sont des oiseaux de hasard dont on ne conserve point d'appeaux, et qui tombent dans le filet, attirés seulement par la vue du sambé. Vous en trouverez la nomenclature dans le chapitre spécial que je leur ai consacré.

Cette bergeronnette est la première à réparaître au printemps; elle part avec les ortolans, les créous et les grassets; avec eux elle revient aux premiers beaux jours. Les naturalistes de cabinet disent que, pendant les grands froids, la bergeronnette se réfugie près des ruisseaux qui ne gèlent jamais. Si ces messieurs ne nous racontaient pas des fariboles, il est certain qu'en hiver on trouverait ces oiseaux par milliers dans le voisinage des eaux minérales, puisque tous ceux des contrées voisines seraient réunis sur un même point. Les chasseurs qui font de l'histoire naturelle pratique vous diront, tous, que la bergeronnette du printemps part au mois de septembre, pour revenir au mois d'avril.

Oh ! que j'aime la destinée
De cet aimable enfant de l'air,
Qui, dans sa course fortunée,
Franchit le cercle de l'année
Sans jamais rencontrer l'hiver. (1)

(1) AIMÉ MARTIN. *Lettres à Sophie.*

Les naturalistes regardent la bergeronnette jaune comme une variété de celle-ci. Les mœurs de ces deux oiseaux sont semblables, quant à la manière de vivre ; mais ils voyagent à des époques différentes. La bergeronnette du printemps passe au mois d'août, et l'autre voyage en octobre avec la lavandière. Elles vivent au milieu des troupeaux et des bergers. Or, voici pourquoi : leur nourriture habituelle se compose de sauterelles et de petits insectes, que les moutons, en marchant, font lever parmi les herbes qu'ils broutent, et les bergeronnettes les prennent à la volée. C'est un fort joli spectacle que de voir cette chasse continuelle. Les oiseaux voltigent tant que le troupeau marche ; du moment qu'il s'arrête, ils se posent à terre ou sur le dos des moutons ; et là ils trouvent encore quelques animalcules cachés dans les replis de la laine.

Au reste, il ne faut pas s'y tromper, les noms ont été mal donnés ; si l'on n'y prenait garde, on confondrait la bergeronnette du printemps avec la bergeronnette jaune ; car elle est plus jaune que celle-ci. La première, je parle du mâle, a le dessous du ventre d'un beau jaune serin, tandis que la seconde ne porte cette couleur qu'au croupion.

En général, les bergeronnettes sont des

oiseaux fort élégants , soit qu'elles courent avec rapidité pour attraper un moucheron , soit qu'elles volent en étendant la queue en éventail. Dès qu'elles sont posées, leur queue est toujours en mouvement ; on croirait voir le balancier d'un danseur de corde ; il semble que cette agitation leur est nécessaire pour conserver l'équilibre. Semblable à la pie, la bergeronnette est d'une longueur sans proportion avec sa grosseur. Du moment que la pie se pose sur la cime d'un arbre, elle a besoin de faire agir sa queue pour se maintenir en place ; il en est de même de la bergeronnette.

Les Latins appelaient *cauda tremula*, *motacilla* toutes les espèces de bergeronnettes. Celle dont nous nous occupons ici est nommée *motacilla flava* par Linnée, Temming, Latham, Viellot, Willugby ; *motacilla flava altera* par Aldrovande, pour la distinguer de la bergeronnette jaune ; *motacilla lutea* par Frisch ; *sylvia lutea capite nigro* par Klein ; *muscipeta secunda* par Schwenckfeld.

Les Italiens la nomment *coda cinciola*, *balarina* ; *bovarina* ; les Espagnols, *pezpitalo* ; les Allemands, *sticherling gelbrustige* ; les Anglais, *yellow water-wagtail*. Au temps du Roy Modus elle s'appelait *berchelette*. Buffon a donné à cet oiseau le nom de bergeronnette du printemps,

et nous conserverons cette épithète; mais le vulgaire ne s'occupe point des nomenclatures faites par les savants. Il appelle indifféremment les bergeronnettes *battelessive*, *lavandière*, *batte-queue*, *hausse-queue*, *hoche-queue*, etc. En Vendée, la bergeronnette du printemps s'appelle *prasse jaune*, et, en Provence, bergeronnette d'été, *guigne-quoua d'estiéou*.

Tous ces noms ont été donnés à cet oiseau, tant à cause de sa forme que par rapport à ses habitudes. Il remue la queue, se pose sur les mottes de terre, se nourrit de mouches, fréquente le bord des eaux, suit les troupeaux, et voilà pourquoi il prend tour à tour le nom de *cauda tremula*, *motacilla*, *muscipeta*, *lavandière*, *bergeronnette*, etc. Il semble guider les moutons comme une bergère; quelquefois il monte sur leur dos, et le cri qu'il pousse semble un ordre pour les faire avancer ou reculer. Ce n'est pas que la bergeronnette aime plus les moutons que les chèvres, les vaches que les chevaux; elle suit tous les animaux qui paissent.

Le cri de la bergeronnette est facile à imiter avec le sifflet. (On se sert du plus petit, pl. 3, fig. 4 et 5.) L'oiseau viendra bien vite planer sur votre tête; mais, avant que vous ayez un sambé de l'espèce, vous ne le prendrez pas aisé-

ment. Si vous n'avez en sambé qu'un ortolan ou un verdier, montrez-le, mais de fort loin; car, de près, la différence est trop grande pour que la bergeronnette s'y trompe. Cependant celles que vous aurez appelées se poseront près de vous. Il arrivera que, par hasard, l'une d'elles traversera vos filets, et, si vous savez tirer à propos, c'est alors que vous commencerez à vous divertir, en supposant que le passage soit bon ce jour-là; si vous sifflez bien, quand vous aurez deux bergeronnettes en sambé, vous en prendrez par douzaines.

Il est bon d'avoir trois ou quatre bergeronnettes en cage pour servir d'appeaux; vous les nourrirez comme je l'indique à la page 100. Valmont de Bomare, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, dit avec assurance: « Les bergeronnettes ne s'accoutument jamais à la captivité. » Ce brave homme, avant d'affirmer une chose, n'y regardait pas de si près. Il répétait ce qu'il entendait dire, et voilà bien souvent comme on écrit l'histoire. Certes, si vous mettez une bergeronnette en cage, avec du millet ou de l'avoine, elle mourra; mais donnez-lui des mouches, des sauterelles, et, sur cent, vous en conserverez quatre-vingt-dix-neuf. Il a fait un dictionnaire d'histoire naturelle! Mais un homme, quelque génie qu'il ait, peut-il faire

un tel ouvrage ? Non, il faut cent hommes, il en faut trois cents, tous savants, travailleurs consciencieux, usant leur vie en observations, voyageant, regardant, et n'écoutant jamais les comérages. Rien n'est facile comme d'écrire ce qu'on nous dit ; cependant si l'on suit cette méthode, quand il s'agit d'histoire naturelle, on fait un livre semblable à celui de Bomare, où les erreurs fourmillent à chaque page.

Le sifflet suffit pour prendre par-ci, par-là, quelques bergeronnettes, mais le chant naturel, répété par plusieurs oiseaux à la fois, rend le succès bien plus certain ; car, en supposant que vous sifflez très bien, vous ne sifflez que comme un oiseau, et six appeaux sifflent comme six ; puis l'oiseau de passage, voyant d'un côté le sambé qui ne dit rien, et entendant votre sifflet qu'il ne voit point, se méfie et s'en va ; tandis que, voyant ce qu'il entend, là où il l'entend, il se décide à tomber dans le filet. Pendant que vous saisissez l'oiseau que vous venez de prendre, vos appeaux en attirent d'autres, et, à peine êtes-vous de retour à votre siège, que de nouveaux venus sont déjà dans le filet, attendant avec impatience que vous soyez en mesure pour les prendre.

A Stettin, où j'ai fait, pendant trois mois, la chasse aux filets avec un succès fabuleux, j'ai

pris des bergeronnettes par centaines de douzaines. Cette ville est entourée d'immenses prairies où plus de mille vaches demeurent nuit et jour pendant la belle saison. Matin et soir, des nuées de jeunes filles viennent les traire. Elles étaient bien étonnées de voir un troupiér à moustaches, assis près d'un fossé, attrapant des petits oiseaux. Beaucoup d'entre elles me croyaient sorcier, car cette chasse était tout à fait inconnue en Poméranie. Quelques-unes cependant n'eurent point peur de moi ; en m'examinant de près avec attention, elles virent bien que j'étais fait de la même manière que les autres hommes.

Le sambé de l'espèce est d'une grande importance lors du passage des bergeronnettes. Il serait difficile d'en mettre une en corselet pour s'en servir tous les jours, car, devant conserver ses ailes intactes, elle ne pourrait pas être lâchée avec celles qui vous servent d'appeaux. Si vous la mettiez dans une cage, elle se blesserait : bientôt, perdant ses plus longues plumes, elle n'aurait plus sa physionomie de bergeronnette. On réserve donc chaque jour un ou deux de ces oiseaux pour servir de sambés le lendemain. On les lâche dans la chambre avec les autres, et, au lieu de leur couper des plumes pour les empêcher de voler, on leur tourne une aile, ce qui donne

le même résultat. Voici comment on fait cette opération :

Tous les oiseaux ont l'aile divisée en deux parties, l'une qui s'attache à l'épaule, et c'est la plus grande, l'autre qui n'est que la continuation de celle-ci, mais qui, cependant, est articulée séparément. C'est le bout d'aile appelé le fouet de l'aile qu'il s'agit de retourner. Vous prenez l'oiseau dans la main gauche; avec la main droite vous saisissez le fouet de son aile droite en lui faisant décrire un demi-cercle de droite à gauche et en dessous, de sorte qu'il vienne se poser sur son épaule. Si vous faisiez cette conversion dans un sens contraire, vous casseriez l'aile. Il faut que les grandes plumes, dans le mouvement que vous leur donnez, passent sur la tête de l'oiseau. De cette manière il peut marcher, mais il ne vole pas. Quand vous voulez le mettre en sambé, vous défaites l'opération par les moyens contraires, et l'oiseau ne s'aperçoit plus de rien. Ainsi chaque jour vous réservez une ou deux bergeronnettes pour commencer la chasse du lendemain; vous choisissez les plus belles, celles qui sont le plus maillées, elles seront vues de plus loin.

LA LAVANDIÈRE.

Si à la chasse d'été on prend des bergeronnettes, à celle d'automne on retrouve des lavandières. C'est toujours la même famille, les mêmes mœurs et la même façon d'opérer.

La lavandière est cet oiseau noir et blanc, à longue queue, au corps long et fluet, qui suit le laboureur, se promène au long des ruisseaux, et accompagne les moutons, les vaches et les chevaux. Quoiqu'elle porte une infinité de noms différents en France, elle est cependant connue sous le nom général de *hoche-queue* ou *hausse-queue*. Pour la distinguer des autres bergeronnettes on lui donne l'épithète de *grise*, de *noire*. Dans le Bugey on la nomme *damette*, près d'Orléans *vachette*, ailleurs *petite margot* à cause de sa ressemblance avec la pie, en Guienne *peringléo*, en Saintonge *battajasse*, en Gascogne *battiquoue*, en Poitou *baquoue*, en Picardie *semeur*, à Montpellier *engane-pastré* (1), à Avignon et dans presque toute la Provence *guigne-quoua d'araïre*, *guigne-quoua d'hiver*. Presque tous les auteurs qui ont écrit en latin sur les oiseaux donnent à la lavandière le même nom

(1) En Languedocien *enganer* signifie tromper : la lavandière s'abattant au milieu des troupeaux à côté du berger, le trompe, car celui-ci pense qu'il va l'attraper ; de là le nom *engane-pastré*.

qu'à la bergeronnette; ils l'appellent aussi *motacilla*, mais pour la distinguer de l'autre ils ajoutent l'épithète *alba*, parce qu'elle a le ventre blanc; quelques-uns la caractérisent par ces mots *pectore nigro* pour désigner son collier noir. Pallas l'appelle *motacilla lugubris*, car elle semble vêtue de deuil; les Espagnols la nomment *pajarito de nieve*, en effet elle arrive chez eux pendant l'hiver. Gesner lui donne le surnom de *cnipologus*, d'après Aristote, qui l'appelle *cnipologos spodoidis*. Cependant je doute fort que le *cnipologos* soit la lavandière; après avoir lu fort attentivement la description de l'illustre Grec, je pense qu'elle s'applique au grimpereau. Belon nomme la lavandière *culicilega cinerea*, parce qu'elle vit de mouchérons. Au reste il ne peut pas y avoir amphibologie. La lavandière est la hoche-queue qui n'a point de jaune, celle qui est fortement marquée de noir et de blanc; il est impossible de s'y tromper.

Pour la bergeronnette du printemps on peut, à la rigueur, se passer d'appeaux, car avec le sifflet on imite facilement son cri; pour la lavandière, c'est tout autre chose. Peu de chasseurs réussissent à reproduire ses trois notes roques, brèves et saccadées. Avec un peu de soin cependant on peut en dire assez pour prendre les premières qui passeront, mais si vous ne les gardiez

point en cage, vous n'en prendriez pas une grande quantité. Il vous faut donc des appeaux et des sambés. Au reste c'est comme pour tous les oiseaux, on ne réussit bien qu'en leur faisant voir et entendre des individus de leur espèce.

Les Grecs faisaient grand cas des bergeronnettes; ils s'en servaient pour préparer des philtres amoureux que l'on disait irrésistibles. On mettait cet oiseau dans une marmite avec ses plumes; quand il était cuit et sec, on le réduisait en une poudre que l'on faisait boire à la personne qu'on voulait intéresser (1). Si dans le siècle où nous vivons il existait des amants malheureux, je leur dirais: « Prenez note de la recette pour l'employer dans l'occasion. » Les médecins d'autrefois se servaient de la poudre de bergeronnettes pour briser la pierre dans la vessie. Gesner dit qu'à Montpellier on faisait des cures merveilleuses de cette manière. Quel dommage qu'on n'opère plus ainsi; les bonnes traditions se perdent; quant à moi, je préférerais avaler dix kilogrammes de bergeronnettes que de me soumettre à la lithotritie.

Gastronomiquement parlant, la bergeronnette est un oiseau fort délicat. Il n'est pas gros, c'est vrai, mais avec une douzaine de ces oiseaux on

(1) GESNER. *De Aribus*. Francfort, 1617, in-folio, p. 554.

a douze bonnes bouchées; on mange tout, excepté le bec. Celles qui ont interrompu leur passage par une semaine de séjour dans le pays où on les prend sont ordinairement fort grasses, et alors elles peuvent presque aller de pair avec le grasset, avec l'ortolan; elles ne sont jamais aussi grosses, mais, en allongeant la brochette on arrive au même résultat.

CHAPITRE XI.

LE MOINEAU, LE FRIQUET, LA SOULCIE.

Audit et arguto passere vernat ager.

MARTIAL.

Enfin, nous avons quitté les oiseaux dont les noms présentent à la controverse une matière inépuisable. On pourrait là-dessus écrire cinquante volumes sans rendre la chose plus claire. Il faudrait qu'une douzaine de savants naturalistes refissent toutes les nomenclatures, et qu'ils joignissent au texte des dessins enluminés par d'habiles artistes; ce bel ouvrage deviendrait alors un guide universel. M. Roux, de Marseille, l'avait entrepris tout seul; mais la mort est venue avant qu'il l'eût achevé.

Dans ce moment M. Lamy (1) publie une *Galerie ornithologique des oiseaux d'Europe*, faite avec autant de soin que de talent. Cette belle collection commencée par M. Armand Robin est certainement ce qui a paru de mieux en histoire naturelle. Le dessin des oiseaux, leur pose, le coloris de leur plumage sont d'une grande vérité; c'est la nature prise sur le fait. Je ne suis pas toujours d'accord avec M. d'Orbigny, auteur du texte qui accompagne ces figures, ce qui évidemment ne prouve rien contre M. d'Orbigny. Il désigne la farlouse sous le nom d'*alouette lulu*, et c'est bien de *ma* farlouse qu'il s'agit; car elle est exactement représentée dans la planche 63. Il cite les noms que Buffon donne à cet oiseau, *le lulu*, *alouette des bois*; *le kujelier*; mais ces noms Buffon les applique à deux oiseaux différents. *Le lulu*, petite alouette huppée (2), ne peut pas être *ma* farlouse; car *la bédouide* n'a point de huppe, et son chant n'est pas désagréable (3); au contraire, il est fort joli. Quant au *kujelier*, j'ai déjà dit pourquoi j'avais rejeté ce nom. Certes, la réputation de M. d'Orbigny m'a fait long-temps lutter avec moi-même; je voulais dire comme lui, et si j'ose émettre

(1) Rue de Bussy, 43.

(2) Tome XXXV, page 85, édition déjà citée.

(3) *Idem.* page 86, *Id.*

une opinion différente de la sienne, c'est un sacrifice que mon amour-propre fait à ma conscience. A présent je vais parler du moineau, du friquet, de la soulcie.

Ces trois oiseaux sont évidemment de la même famille : s'ils diffèrent entre eux par quelques variations de plumage, par quelques habitudes, tous les ornithologues ne les ont pas moins classés avec raison dans le genre moineau. Les paysans et les gens du monde nomment moineau tout petit animal qui vole. En Espagne on se sert dans ce sens du mot *pajaro*, les Latins avaient aussi cette coutume; Pline dit : *Passeres dici possunt omnes aves minimæ.*

L'oiseau le plus connu, le plus commun qui existe en France et en Europe, c'est le moineau. Nous en avons trois espèces bien distinctes. La soulcie ou moineau des bois, le friquet ou moineau de campagne, et le moineau franc; nous allons commencer par celui-ci. On rencontre bien quelquefois des moineaux blancs ou de la couleur du café au lait; mais ce sont des bizarreries, ne s'attachant qu'à l'individu et non à la famille.

Ici nous ne pouvons pas craindre l'amphibologie; le moineau franc ne saurait être confondu avec aucun autre oiseau. On le rencontre partout, dans les lieux habités par l'homme; on

dirait qu'il fut créé pour vivre à nos dépens. Paresseux à l'excès, il ne sait pas ou ne veut pas prendre la peine de construire un nid; quelquefois il s'empare de celui de l'hirondelle et l'en chasse; le plus souvent il ramasse une botte de foin dans la mitre d'une cheminée, et là, sans art, sans précaution, il pond, couve et fait éclore ses petits.

Les Hébreux nommaient le moineau *tsippor* à cause du *tsip*, *tsip*, qui est son cri ordinaire. Les Latins l'appelaient *passer*, Schwenckfeld fait dériver ce mot de *patiendo*, parce que cet oiseau tombe en épilepsie. En Languedoc, on donne au mal caduc le nom de maladie des moineaux : *lou maou de las passeras* (1). Linnée et Gmelin nomment le moineau *passer domesticus*. En Italie il s'appelle *passera*, en Espagne

(1) « Une domestique, ayant mangé plusieurs cervelles de moineau qui venaient de la desserte d'une table, fut attaquée la nuit suivante d'un accès épileptique. »

Éphémérides d'Allemagne, troisième année, p. 372.

« Une dame, ayant fait remplir une espèce de matelas avec des plumes de moineaux pour que son fils fût couché plus mollement et plus chaudement, cet enfant avait été, quelque temps après, attaqué de convulsions épileptiques, qui avaient résisté à tous les remèdes ordinaires. Enfin, quelqu'un ayant attribué ces accidents aux plumes de moineau, on avait rejeté le matelas, ce qui fut suivi d'une parfaite guérison. »

Idem, septième année, *Appendix*, page 133.

gorrion, en Allemagne *husspar* ou *haus-sperling*, en Angleterre *house-sparrow*, en Pologne *wrobel-domowy*. Dans quelques provinces de la France on le nomme *moucet*, *moisson* (1), *moine*, *moinet*, *paisse*, *passé*, *passereau*; à Paris *pierrrot*, et sa femelle *pierrette*, en Provence *passèroun* ou bien *passèroun de tooullisse* (2), pour le distinguer du friquet *passèroun saouzin*.

L'abbé Prévôt, dans son *Manuel lexicque*, assure que moineau vient du mot grec *monos*, seul, dont on a fait *moine*. Le moineau ne vit pas seul, et lorsque l'Écriture Sainte dit : *Factus sum sicut passer solitarius in tecto*, ce n'est pas du moineau qu'elle entend parler, mais du merle solitaire : *solitaire* de Brisson, *paisse solitaire* de Belon, *passera solitaria* d'Olina. Notre moineau aime la société de ses frères et surtout celle de ses sœurs; au temps des amours, lorsque tous les autres oiseaux vivent tranquillement dans leur ménage, le moineau, pendant que sa femelle couve, ne se fait pas scrupule d'aller visiter ses voisines. Probablement le moineau

(1) *Moisson* est l'ancien nom français du moineau; c'est ainsi que le Roy *Modus* le désigne.

(2) *Passèroun de tooullisse*, *haus-sperling*, *wrobel-domowy* expriment la même chose, c'est à dire *moineau de maison*. *Tooullisse* signifie *toit* en provençal; *haus* et *domo* signifient *maison* en allemand et en polonais.

a pris son nom de *moine*, parce que la couleur de ses plumes ressemble à celle de l'habit que certains ordres religieux portaient jadis. Voici comment Belon s'exprime à ce sujet : « Cestuy, dit-il, est nommé moineau, parce qu'il semble porter un froc de la couleur des enfumez. »

Chez les anciens le moineau était le symbole de la lubricité; on le consacrait à Vénus à cause de sa grande fécondité. Le char de cette déesse était représenté attelé de deux moineaux ou de deux colombes. Les Romains attribuaient aux œufs du moineau et surtout à sa cervelle une grande vertu aphrodisiaque. Ces deux vers de Martial le prouvent.

Ardet et tenera passer durabitur alvo

Si vis esse salax, det cerebella tibi.

Gesner donne aux œufs du moineau la même propriété : *ova passerum in cibo sumpta Venere-rem augent*. Avis aux personnes dont la montre retarde, quant à moi je ne garantis point la recette; car, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu besoin de l'essayer. L'éditeur des *portraits d'oiseaux* de Belon a mis ces quatre vers au dessous de la gravure qui représente un moineau.

Du passereau tant grande est la luxure

Que par cela ses jours sont abrezgez ;

Vous qui vivez en icelle enragez

Voyez ici combien nuyt telle ordure.

Le verset XIV du Lévitique ordonne que pour se purifier on offrira deux moineaux vivants: *qui purificatur offerat duos passeris vivos*. On ne manquait jamais à ce cérémonial dans les sacrifices que les Hébreux faisaient quand ils étaient guéris de la lèpre. Ils donnaient ainsi une garantie de la pureté de leur vie future. *Ita illâ oblatione significabatur, hunc leprosum jam mundatum iterum admitti ad societatem publicam, simul tamen innuitur, vitandas post hæc esse nimias voluptates mundanas* (1). Je ne crois pas qu'il existe un animal aussi ardent en amour; j'en ai vu qui recommençaient vingt fois de suite, et *horresco referens*; j'en ai vu d'autres qui, probablement ne trouvant point de femelles disponibles, se servaient d'un autre mâle. Celui-ci se prêtait à la circonstance, bientôt après il prenait sa revanche, et à tout instant, chacun changeant de rôle, il n'y avait pas de raison pour que cela pût finir.

Sous le rapport prolifique, il existe une grande ressemblance entre le moineau et le lapin; ces deux animaux ont reçu de la nature

(1) WOLFANGII FRANZII *animalium historia sacra*. Amsterdam, 1643, page 393.

un don admirable; nous n'en possédons que l'ombre. Et voilà pourquoi lorsqu'un homme, dans certains exercices, montre plus d'aptitude que le vulgaire, on dit de lui: « C'est un fameux lapin; il se dépêche comme un pierrot. » Le lapin a conquis l'épithète de fameux par des exploits sans nombre; on ne dit point: un fameux lièvre, un fameux cerf, mais un fameux lapin; non que cet animal soit plus brave que le cerf, mais parce qu'il possède à un degré très élevé des vertus admirables et enviées.

O vous concevez facilement qu'avec de telles dispositions le moineau doit beaucoup produire. Il fait trois ou quatre couvées par an, chacune de cinq ou six petits; ainsi vous avez beau éclaircir leurs rangs, bientôt il n'y paraît plus.

Je vais aujourd'hui quitter les routes battues par les autres et par moi-même; je veux réhabiliter le moineau dans l'opinion publique. Il ne ressemble point aux autres oiseaux, allez dans les bois, vous y trouverez des pinsons et des linottes, des rossignols et des chardonnerets, mais jamais vous n'y rencontrerez des moineaux; ceux-ci ne vivent qu'aux endroits où l'homme habite. Dans une forêt il faudrait se donner de la peine pour chercher à vivre; dans un village on a le couvert mis partout; les jardins sont pleins de fruits, les champs sont jaunes d'épis,

les coteaux sont fournis de raisins, et lorsque l'hiver change toutes ces dispositions, les granges, les greniers sont là pleins de gerbes pour satisfaire l'appétit des moineaux. Buffon dit : « Il y a dans ce petit peuple diversité de mœurs, et par conséquent un instinct plus varié, plus perfectionné que dans la plupart des autres oiseaux, et cela vient sans doute de ce qu'ils fréquentent la société; ils sont à demi domestiques sans être assujettis ni moins indépendants; ils en tirent tout ce qui leur convient sans y rien mettre du leur, et ils y acquièrent cette finesse, cette circonspection, cette perfection d'instinct qui se marque par la variété de leurs habitudes relatives aux situations, aux temps et aux autres circonstances. »

Le moineau, très rusé de sa nature, se méfie des pièges qu'on lui tend; mais s'il s'aperçoit qu'on ne cherche point à lui nuire, il prend confiance, il se rapproche de l'homme, et il vient manger jusque dans sa main. Voyez les moineaux qui voltigent à Paris dans le jardin du Palais-Royal, ils arrivent en foule dès qu'ils voient un flâneur émietter le restant du petit pain qu'on lui a servi avec son café. Dans les pays où l'on fait beaucoup la chasse à ces oiseaux, ils sont difficiles à approcher, ils ont peur de tout, ce qui ne les empêche pas d'aller

manger des cerises à la barbe de l'homme de paille qu'on a placé dans les branches de l'arbre. Ceci prouve une grande finesse d'observation chez cet oiseau. « L'homme change de place ordinairement, dit-il, celui-ci ne bouge pas, ce n'est pas un homme. » Aussitôt il va se poser sur son nez, où Dieu sait ce qu'il fait. Telles autrefois, à ce que dit Phèdre, les grenouilles grimperent sur le soliveau qui d'abord leur avait causé tant de frayeur.

*Ille timore positò certatim adnatant,
Lignumque supra turba petulant insilit.*

Eh bien ! cet oiseau si méfiant, qui distingue parfaitement le danger réel d'avec les apparences, vient faire ses petits à notre portée. Un moineau cache rarement son nid ; il le construit sans art, sans prévoyance, il le placera sur votre fenêtre, derrière un volet, dans un pot à fleurs suspendu contre la muraille. Si dans chaque village on voulait en prendre la peine, on pourrait, en cherchant sur les toits, sur les cheminées et sur les arbres voisins des maisons, trouver tous les nids des moineaux. Il faudrait pour cela que chaque habitant se décidât pendant quelques mois à consacrer pour cette recherche une heure par semaine. Je dis qu'il faudrait s'occuper de cela toutes les semaines,

parce qu'aussitôt son nid détruit, le moineau en recommence un autre. Otez-lui sa botte de foin, sa poignée de plumes qu'il a entassées sans méthode et sans goût, demain il en aura rapporté tout autant; cassez les œufs que la femelle a pondus, et dans quelques jours elle en pondra d'autres.

Et pourquoi détruirait-on les nids des moineaux? Cela se pratique en Allemagne; chaque paysan doit apporter chaque année une certaine quantité de têtes de moineaux chez le bourgmestre: j'espère que cet impôt ne sera point voté par les chambres, car il nous priverait d'un grand plaisir. D'ailleurs je crois qu'on a beaucoup exagéré le mal que ces oiseaux font à l'agriculture, et qu'on ne parle point assez de leur utilité. Un moineau mange par an dix livres de blé; soit, mais il faut pour cela qu'il ne vive que de blé. Or ce n'est qu'au moment où la récolte va se faire ou se fait, que le moineau dérobe des grains que l'homme aurait pu mettre dans le boisseau; car, une fois les gerbes rentrées, le blé qu'il trouve dans les champs aurait été perdu. Mettez en compensation les milliers de chenilles qu'il donne à ses petits, les sauterelles, les vers de toute espèce qu'il dévore, et vous verrez que le Créateur de l'univers a établi une juste compensation.

Si l'on détruisait les nids des moineaux, les chasseurs aux filets ne sauraient que devenir avant que le passage commence. Il leur faut des moineaux pour se tenir en haleine, comme il faut des lapins aux chasseurs au fusil. Les uns et les autres on les trouve toujours, et cela sert à entretenir la main. Si j'avais besoin de citer de grandes autorités, je vous dirais que la loi de Moïse fait une défense expresse de prendre sur le nid une femelle d'oiseau qui couve (1). Ce grand législateur voulait ainsi favoriser la reproduction des espèces.

Le moineau est un oiseau fort aimable, fort gentil, fort intelligent; il est réellement le compagnon de l'homme, car il ne fréquente que les lieux habités. C'est le seul oiseau que les citadins casaniers connaissent; beaucoup de Parisiens n'ont jamais vu voler d'autre oiseau; si vous leur présentiez un livre où seraient décrits le moineau, l'hirondelle et la pie, ils le prendraient pour un traité complet d'ornithologie.

Le moineau est l'oiseau le plus facile à apprivoiser. Prenez-le tout jeune dans le nid, longtemps avant qu'il puisse manger seul; occupez-vous de lui; qu'il reçoive de vous seul sa pitance, et bientôt il ne connaîtra que vous; il

(1) Deutéronome, verset XXII.

vous paiera tous vos soins par ses gentillesses. Vous ne pourrez jamais, comme au serin, lui apprendre à répéter des airs; son cri sera toujours celui d'un moineau ou quelque chose d'équivalent; mais votre oiseau vous suivra partout; il ira se promener sur les toits, dans votre jardin, et, quand vous l'appellerez, il reviendra sur votre épaule. J'en ai eu un qui passait les trois quarts de l'année avec moi; il me quittait au commencement de mars pour faire ses couvées, et, quand il avait suffisamment vaqué aux soins de son ménage, il revenait toujours. Il est mort, ce gentil oiseau; mais nous ne nous sommes pas séparés. Ne pouvant lui redonner la vie, je lui en ai conservé toutes les apparences: il occupe encore aujourd'hui, tout empaillé, la même place où il se perchait autrefois dans mon cabinet.

Il y avait réellement beaucoup d'intelligence dans cette petite bête. Souvent il lui arrivait de découcher quand le temps était beau; mais, si des nuages s'amoncelaient à l'horizon, j'étais toujours sûr de voir revenir mon moineau; et cependant les orages du mois de mai ne le faisaient jamais rentrer; c'est qu'alors il avait une femelle à soigner, des petits à protéger, en les couvrant de ses ailes; l'amour conjugal et paternel lui faisait mépriser le danger. Qu'on

dise, après cela, que les bêtes sont des machines! voilà du raisonnement, du calcul, de l'amour, des sacrifices, et tout cela se trouve dans le cœur d'un moineau. (1)

Le moineau est voleur; mais que vole-t-il après le temps de la moisson? Examinez-le bien: perché sur le bord d'un toit, au moment où la rue est déserte, il se laisse tomber pour remonter bientôt avec une miette de pain, une peau de châtaigne jetées par l'enfant qui déjeune en al-

(1) En général tous les oiseaux pris au nid s'apprivoisent facilement. Le père Labat raconte l'histoire d'une famille de colibris, qui m'a toujours paru fort intéressante. « Je découvris un jour, dit-il, un nid de colibris qui était sur un appentis de la maison: je le montrai au père Montdidier, qui l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze à vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfants. Tous s'apprivoisèrent tellement qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où sans cage et sans contrainte ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du père Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâte très fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre; ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient. Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient leur père nourricier. Il les conserva de cette manière pendant cinq à six mois, jusqu'à ce qu'il les perdit par accident, un rat les ayant mangés. »

Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, etc. Paris, 1722, 6 v. in-12.

lant à l'école. Vous avez un serin sur votre fenêtre, le moineau vient recueillir les graines qui s'échappent de la mangeoire. Le superflu de celui-ci devient son nécessaire. Ces graines, ces miettes de pain seraient perdues, le moineau les mange ; il a raison.

Le moineau prend son bien où il le trouve ; il fait comme la perdrix, comme le becfigue et les autres oiseaux. Tous ils ont des droits à ce qui pousse au dessus de la terre. Si l'homme a cru que le blé n'était que pour l'homme, il s'est trompé : Dieu a fait tout pour tous. Un hussard, logé militairement chez un bon paysan autrichien, s'était emparé de toutes les provisions. Agissant en seigneur et maître, il avait mis dans sa poche les clés de la cave et du garde-manger. Pendant la nuit, le paysan s'introduisit dans la chambre du hussard, et, voyant les restes du souper de la veille, il rongea l'os d'un jambon. « Ah ! coquin, tu me voles ! » dit le hussard en s'éveillant. Il faut bien que les oiseaux vivent ; et, puisqu'ils ne sèment pas, il faut bien que nous semions pour eux. Lorsque le dommage qu'ils nous causent devient trop grand, c'est à nous à manœuvrer en conséquence. Nous avons le fusil et les filets, usons-en ; mais faisons-leur bonne guerre franche et loyale : tuons-les sans les assassiner.

Le moineau met sa couvée à la disposition de l'homme ; c'est un bienfait de la Providence : elle a voulu placer le remède à côté du mal ; cependant nous ne devons pas user de ce remède ; car il ne nous donnerait aucun plaisir. Ce serait un acte de cruauté , un guet-à-pens dont un honnête homme doit s'abstenir. Quintilien raconte qu'un moineau, pour éviter la serre de l'oiseau de proie, se réfugia dans la robe d'un Athénien. Celui-ci le prit et le tua ;... on le punit de mort. L'aréopage condamna au même supplice un enfant qui creva les yeux d'un petit oiseau. « On crut, dit le même historien, que le meurtrier de cet animal avait un caractère féroce et dangereux dont il fallait délivrer la société. »

Laissez grandir les jeunes moineaux et combattez leurs ruses par d'autres ruses. Mais, direz-vous peut-être, pourquoi Dieu créa-t-il des moineaux ? pour manger des chenilles ; et pourquoi créer des chenilles ? pour qu'elles servent de pâture aux petits oiseaux, dont l'estomac, faible encore, ne peut pas digérer le grain. Un original disait que l'éléphant ne vivait dans ce monde que pour nous fournir de l'ivoire et nous donner l'agrément de jouer au billard. Il est probable qu'en le créant, Dieu pensait à toute autre chose.

Le moineau est rusé, il a besoin de l'être : la

ruse est une condition nécessaire de son existence. Si nous lui reprochions d'éviter nos pièges, nous ressemblerions à cessoldats qui, arrivant dans un village abandonné, disaient que les paysans étaient des coquins : « Ils s'en vont pour qu'on ne les tue pas ! Ils cachent leur argent de peur que nous le trouvions ! »

Son ramage n'est pas brillant, ni mélodieux, mais il a quelque chose d'agréable, de gai, de joyeux. Le moineau, qui tous les matins vous réveille, semble vous souhaiter le bonjour et vous apporter une bonne nouvelle. Voyez-le trotillant dans votre cour, rien n'est plus leste et plus agile ; il paraît ne point s'occuper de vous ; mais faites un mouvement, et aussitôt, prenant sa volée, il partira pour aller se percher sur la cheminée voisine.

Sa chair n'est pas si bonne que celle de l'ortolan, mais elle vaut autant que celle du pinson et du verdier. Heureusement pour lui, car s'il était aussi délicat que l'ortolan ou le grasset, depuis long-temps il n'existerait plus de moineaux.

Si son nid pouvait être mangé comme celui d'un oiseau de l'autre hémisphère, les gastronomes des deux mondes auraient déjà gobé le dernier. On raconte qu'un chanoine de Paris quitta la capitale pour courir la pretentaine.

Nouvel Ulysse, on présume peut-être
 Que, curieux sur différents sujets,
 Il voyagea pour voir et pour connoître
 Villes et mœurs ; non. Cuisines et mets
 Furent l'objet d'une étude profonde.
 Ambitieux d'un aliment nouveau,
 Il fut exprès aux îles de la Sonde
 Pour y manger, sur place, un nid d'oiseau. (1)

Habitant les toits de nos villes, placé sous la main de l'homme, le dernier des moineaux aurait été mis à la broche depuis plusieurs siècles. Le cabinet d'histoire naturelle n'en posséderait pas même un échantillon. Le moineau serait pour nous un animal fabuleux, comme le phénix ou la licorne.

Mais le Créateur des choses qu'on voit et de celles qu'on ne voit pas, *visibilium et invisibilium*, comme dit le *Credo*, a si bien fait que tout se perpétue ; la puissance de destruction est toujours balancée par une puissance de reproduction établie avec tant de sagesse, que le faible croît à côté du fort, la victime à côté du tyran, sans que les espèces soient jamais anéanties. Les mêmes combats amènent toujours de semblables victoires, qui conservent les mêmes harmonies. Dans les terres chaudes et humides de la

(1) *Le Gastronomes à Paris*, par M. CROZE MAGNAN. Paris, 1803.

Guyane, il naît une prodigieuse quantité de fourmis, mais nulle part la nature n'a plus multiplié les oiseaux qui les détruisent. Dans quelques parties de la zone torride, si l'air est souvent rempli de mouches, on y trouve des milliers d'oiseaux qui les mangent. Les hérons, les cigognes vont fouillant dans les marais pour y chercher les crapauds et les vers: ils protègent ainsi les digues de la Hollande. Sans les hirondelles, nous serions dévorés par les mouches. Sans les grues, les pélicans, les aboumeras, l'Égypte serait infectée d'animaux venimeux qui naissent dans le limon du Nil, et voilà pourquoi les Égyptiens honoraient l'épervier à tel point que, si l'on en tuait un par mégarde, cette action était considérée comme un crime capital et toujours punie de mort (1).

Ce culte était fort raisonnable: les Égyptiens conservaient ainsi la vie à des oiseaux qui les débarrassaient d'une infinité d'animaux nuisibles. Et puis il y a quelque chose de poétique dans le vol de l'épervier, s'enlevant à des hauteurs incommensurables; il semblait aux Égyptiens participer de la nature des dieux, puisqu'il fréquentait les régions habitées par la Divinité. Aussi pensaient-ils qu'après la mort, c'était un

(1) HÉRODOTE, Liv. II, chap. LXV.

bonheur de devenir la pâture des éperviers, puisqu'on se trouvait ainsi transformé en un être presque divin. Voilà pourquoi Osiris était représenté sous la figure d'un épervier; voilà pourquoi Zoroastre, dont les lois sont encore respectées dans l'Inde, défendait, comme un crime, le meurtre de ces oiseaux.

En général, les oiseaux sont les ouvriers, les messagers de la nature; ils exécutent ses décrets long-temps prévus d'avance; ils partent, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais, direz-vous, en prenant ces jolis êtres emplumés, nous tendons à détruire ces grandes harmonies que Dieu lui-même a créées. Si nous ne prenions qu'une espèce d'oiseaux, votre argument serait sans réplique. Dieu créa les éperviers, les faucons, les milans, pour tenir les choses en équilibre, pour empêcher certaines espèces de se trop multiplier. Or, nous faisons une guerre acharnée aux oiseaux de proie; donc, nous devons chercher à prendre les petits oiseaux que les autres auraient pris. L'une de ces choses est la conséquence nécessaire de l'autre; si nous marchions différemment, nous agirions contre les volontés du Créateur. Mais revenons au moineau.

Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'être un oiseau parasite. Il vient dans nos basses-cours

et jusque sous notre nez, il prend sa dîme sur la pitance de nos poules. Voyez un peu le grand malheur ! Quelques grains de plus ou de moins empêcheront-ils votre volaille de s'engraisser ? Eh ! mon Dieu ! s'il fallait tuer tous les parasites, quelle Saint-Barthélemi ne ferait-on pas ! M. P., bon bourgeois de la ville d'Apt, ne les tuait point ; mais il leur donnait de bonnes leçons. Je veux vous conter cette histoire :

Il y avait autrefois à Apt un M. C., qui avait coutume de dîner partout, excepté chez lui. Les bonnes maisons de la ville étaient mises par lui en coupe réglée ; il tenait un registre exact de la manière dont chacun dépensait son revenu. Celui qui dînait bien, confortablement, solidement (M. C. aimait beaucoup ce dernier adjectif), était inscrit dans la colonne des gens *bons à voir à midi* ; ceux qui dinaient légèrement, pour se procurer le plaisir de bien souper, figuraient dans la liste de ceux *bons à voir le soir*. L'estomac de M. C. était toujours prêt à tous les événements ; après avoir bien dîné avec les premiers, il soupait encore mieux avec les seconds. L'estomac est comme les jambes : plus on marche et plus elles sont propres à la locomotion ; plus on mange et plus on peut manger. Notre homme se tenait ainsi continuellement en haleine, pour ne pas se rouiller, et puis il dormait

comme un bienheureux, en rêvant au lendemain qui devait ramener de nouveaux plaisirs. Sur son registre était inscrite l'heure où chacun dînait ou soupait ; et, comme alors presque tout le monde dînait à midi et soupait à huit heures, cela simplifiait beaucoup ses écritures. Il arrivait juste au moment où l'on servait la soupe, et le maître de la maison ne pouvait pas s'empêcher de lui offrir un couvert.

M. C. ne se lançait point au hasard comme un étourdi ; il savait les jours de fête, les anniversaires de naissance ou de mariage ; il connaissait les prénoms de chacun, et il arrivait à point pour boire à la santé du saint. Le matin, il faisait sa tournée. Si, tout en parcourant les rues, *Sicut leo rugiens ; quærens quem devoret*, il voyait une cuisinière revenant du marché chargée de provisions délicates, avec son panier bourré de gibier, de volailles et de poissons : « Bon ! disait-il, j'en mangerai ma part. » Un jour, il aperçut à la porte de M. P., au coin de la borne, les plumes d'une dinde et les épluchures d'un panier de truffes. « Diable ! C., mon ami, si tu dînes mal aujourd'hui, ce sera par ta faute. »

Or, M. P. était inscrit sur le livre noir comme un homme dînant bien, et, par conséquent, bon à voir à midi. A l'article *souper*, on lisait entre

deux parenthèses : « Salade, pruneaux, confitures, » drôleries dont M. C. avait horreur quand elles formaient la base d'un repas ; il ne les admettait que comme accessoires. En raisonnant d'une manière assez sagace, notre homme jugea que la dinde serait mangée à midi ; car il savait que M. P., savant gastronome, la faisait plumer le jour où il la mangeait, et qu'en même temps il la bourrait de nouvelles truffes pour remplacer celles qu'on avait mises au moment de la tuer.

Les six premiers coups de midi avaient déjà retenti à l'horloge de la paroisse, lorsque le marteau de M. P., résonnant comme une enclume, empêcha le septième de se faire entendre. La cuisinière ouvrit la porte, et le parasite fut introduit ; une odeur de dinde truffée se répandait jusque dans le vestibule. « Bon ! dit-il, je ne me suis pas trompé, je dînerai bien. » En le voyant entrer, M. P. jugea ses intentions et, en général habile, il fit tout de suite son plan de campagne.

« Ah ! ah ! M. C., soyez le bien-venu. Vous venez dîner avec nous ? Je vous en préviens, c'est à vos risques et périls.

— Je suis sans inquiétude.

— Eh ! eh ! vous avez peut-être tort.

— Je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

— Nous n'avons jamais un grand nombre de mets.

— Eh! qu'importe, l'essentiel est que tout soit bon.

— Peu et bon, c'est ma devise. Je préfère payer plus cher si je suis bien servi. Voulez-vous manger une bonne dinde?

— Certainement.

— Eh bien! ne regardez jamais au prix; achetez une femelle, les mâles sont beaucoup moins estimés, leur chair est moins fine, moins délicate.

— Oui, oui, vous avez raison.

— Nourrissez-la pendant un mois avec des marrons, du riz, du pain; empâtez-la bien, vous aurez une dinde grasse et délicateuse.

— C'est vrai.

— Tuez-la, videz-la, bourrez-la de truffes, et faites rôtir quand le moment sera venu.

— Je comprends.

— Je vous ai dit la règle, venez voir l'exemple.

Et M. P. conduisit M. C. dans sa cuisine; il lui montra sa dinde qui tournait majestueusement devant le feu.

« Voyez ce poitrail, ces cuisses, ce croupion; comme c'est blanc, onctueux, dodu! Quel parfum s'exhale de cette superbe bête: voyez ce jus

qui coule dans la lèche-frite ; à chaque instant la cuisinière en arrose la dinde, et voilà ce qui lui donne cette couleur appétissante que vous voyez.

— On ne peut pas mieux faire les choses.

— Marianne, cette dinde a besoin de rester encore un quart d'heure à la broche, sans augmenter le feu ni le diminuer.

— Oui, monsieur.

— Tu peux servir la soupe. Allons nous mettre à table.

Tout en mangeant un excellent potage, dont il offrit une belle assiette à son convive, M. P. continua l'éloge de sa dinde.

— Comment trouvez-vous ce bœuf ?

— Excellent.

— Il me coûte un sou de plus par livre, mais on me donne le meilleur morceau. Voulez-vous y revenir ?

— Merci.

M. C. voulait garder une large place dans son estomac pour qu'une bonne partie de la dinde pût s'y loger commodément.

— Allons, allons, M. C., encore une tranche de bœuf avant qu'on l'emporte.

— Non, non, c'est suffisant. Le bouilli, quelque bon qu'il soit, est toujours sec : c'est de la viande sans jus.

— Je vous ai prévenu, nous avons un petit dîner.

— Pour moi, je le trouve superbe.

— Marianne, apporte le dessert. »

Marianne posa sur la table deux assiettes d'amandes et de noix, vrai dessert des trappistes le Vendredi-Saint. Il fallait voir la figure de ce pauvre diable de parasite; jamais criminel, apercevant le fatal instrument du supplice, n'éprouva de plus pénibles sensations.

Obstupere animi, gelidusque per ima cucurrit

Ossa tremor.

La mâchoire de M. C., qui se disposait à travailler sur une dinde truffée, se trouvait réduite à opérer sur des amandes sèches. Quelle chute ! quel désappointement ! il regrettait le bouilli qu'on avait enlevé ! Cependant l'amphitryon, dissimulant le plaisir qu'il ressentait, continua l'éloge de sa dinde ; il s'étendit avec complaisance sur l'efficacité de sa méthode pour l'engraisser et la faire rôtir. M. C. paraissait anéanti, frappé de la foudre ; tout en mangeant ses noix, il balbutia ces mots :

« Et la dinde ! quand la servira-t-on ?

— Demain.

— Demain !!!

— Oui, j'avais oublié de vous le dire, les din-

des préparées suivant les principes que j'ai trouvés ne sont bonnes que froides ; aussi lorsque je veux les manger excellentes , je les fais toujours rôtir la veille.

Là-dessus M. C. sortit furieux , et il raya la maison de M. P. du nombre de celles où il dînerait plus tard. Aussitôt après que le parasite fut parti , M. P. fit apporter sa dinde , et , taillant , fouillant à son aise , ce bienheureux mortel savoura si long-temps le contenant et le contenu qu'il en avala deux ou trois kilogrammes.

Ce n'est pas très difficile d'attraper les moineaux dans les environs de Paris , où peu de personnes leur font la guerre : on commence par en dénicher une couvée que l'on place au milieu du filet sous la ramée ; ces petits oiseaux ayant faim crient toujours , et ils attirent leurs parents dans le piège ; on attache ceux-ci par la patte , et bientôt le filet en est plein. Se bien cacher est un point nécessaire ; car si les moineaux aperçoivent le chasseur , ils craindront d'être pris , et dans le doute ils s'abstiennent : on doit aussi avoir quelques appeaux adultes qui viendront mêler leurs cris à ceux des jeunes ; tout cela ne produira point un concert bien harmonieux , mais vous aurez le plaisir de la chasse dans un temps où le passage des autres oiseaux n'a point encore commencé.

Quand on chasse aux oiseaux de passage, on tire le filet dès que la plus grande partie de la bande se trouve en prise. On saisit l'occasion qu'on ne retrouverait peut-être plus. Mais avec les moineaux il faut manœuvrer différemment ; si quelques-uns sont tombés dans le filet, et si d'autres, perchés sur les arbres voisins regardent, hésitent, ne tirez pas ; attendez que l'apparente sécurité où ils voient leurs camarades les engage à venir. Il est probable qu'ils arriveront, car leurs amis servent, sans s'en douter, d'appaux et de sambés ; tout est tranquille autour d'eux, aucun doute ne doit les faire fuir. Si quelque chose les effraie, comme par exemple un sambé, un volant qui montre le fil où sa patte est attachée, ce qui arrive souvent, ils partent et vont se percher dans le voisinage ; mais bientôt le silence qui règne autour d'eux ramène la confiance, et vous les voyez tomber presque tous à la fois. Si vous aviez tiré le filet plus tôt, ceux qui l'auraient vu se replier iraient bavarder sur les toits, et non seulement vous ne les prendriez pas, mais encore ils diraient à leurs amis de quelles ruses vous vous servez pour les prendre.

Pour chasser aux oiseaux de passage, il faut choisir un grand espace sans arbres. Quand on chasse aux oiseaux sédentaires, tous les endroits sont bons. Placez-vous près des lieux qu'ils fré-

quentent; tendez vos filets près d'un ruisseau, dans le voisinage d'un champ de blé, d'une chènevière qu'ils ont coutume de visiter. On peut alors se servir de filets moins grands, moins hauts, ils seront plus faciles à placer en tous lieux. Il est bon aussi que le fil en soit plus gros et plus fort; comme vous n'avez pas le temps de nettoyer la place, vous craindrez moins de les déchirer. Vous pouvez aussi les tirer de plus près que si vous chassiez aux oiseaux de passage. Dans ce dernier cas vous ne faites pas de cabane, ou, si vous mettez quelques branches d'arbre autour de vous, ce n'est que pour vous garantir du soleil; car il vous est aussi utile de bien voir que de ne pas être vu. Mais, en chassant aux moineaux, comme vous n'avez besoin que d'apercevoir vos filets, les arbres voisins, à travers les trous de votre loge, et que vous n'avez rien à faire que de vous bien cacher, il est fort indifférent, pour le succès de la chasse, que vous soyez près ou loin du filet; alors vous sentez qu'il vaut mieux être près, car les nappes se replieront plus rapidement.

L'heure préférable pour chasser aux oiseaux de passage, c'est le matin, et quelquefois le soir, à la rentrée que les Provençaux appellent *la retirade*. C'est un bon moment pour prendre des grassets et des bergeronnettes. Au mois d'octo-

bre ou de novembre, il arrive souvent que le passage dure depuis le matin jusqu'au soir; lorsqu'on chasse aux moineaux, toute la journée est bonne. Cela se comprend, il ne s'agit point ici du temps qui fera partir les oiseaux voyageurs ou les retiendra dans leurs lieux de naissance; vous chassez un oiseau qui ne change pas de place, vous êtes toujours sûr de le trouver. Les moineaux sont même plus faciles à prendre en plein midi, lorsqu'il fait bien chaud, que le matin. Plus on en prend et plus on a de chances d'en prendre; car les prisonniers attachés, par la patte au milieu du filet, attirent ceux qui passent dans le voisinage. On a soin de renouveler les volants; car, dès qu'on les attache, ils voltigent beaucoup, ils font bien leur service, mais bientôt ils se fatiguent, ils se blessent les jambes, et restent immobiles. Dans ce cas, à mesure qu'on en prend de nouveaux, on tue les anciens pour mettre les autres à leurs places.

On peut attacher tous les oiseaux par la patte avec un nœud coulant; mais, quand il s'agit du moineau, il faut faire un double nœud. Lorsque vous avez fait votre premier nœud coulant, et que la patte est bien serrée, vous devez, avec le surplus de la boucle, faire un second nœud pareil, que vous serrerez par dessus le premier. Mouillez ensuite tous ces fils avec un peu de sa-

live ; sans cette précaution, l'oiseau se débarrasserait bien vite à coups de bec. Les deux nœuds doivent être serrés au dessus du genou, là où commence la cuisse. Malgré ces précautions, j'en ai souvent vu qui se sauvaient. Il y en a même qui, à force de tirer pour se dégager la patte, se déboitent la cuisse, et s'en vont en la laissant attachée au fil qui les retenait. Le moineau ne peut pas servir de sambé, s'il est lié par la patte ; du moment que vous agiteriez la baguette, l'oiseau resterait suspendu, sans voltiger, et ressemblerait à une souris morte ; ce qui, au lieu d'attirer les moineaux du voisinage, les ferait fuir bien loin. Il faut donc l'attacher au volant pour qu'il remue ou reste tranquille, suivant son bon plaisir. Il existe cependant un moyen de le faire voltiger ; c'est de l'*enqueuter*, c'est-à-dire de l'attacher par la queue, au lieu de le lier par une patte. Mais, direz-vous, si je l'attache par la queue, au moindre effort qu'il fera pour se sauver, la queue restera là, et l'oiseau partira. Nous avons un moyen sûr de prévenir cet accident. On lui arrache une des grandes plumes de l'aile ; on la fait passer à travers le bout du croupion, à l'endroit où les plumes sont plantées ; on replie cette plume en deux sur celles de la queue ; on lie le tout ensemble, et l'une maintient les autres. Si vous chassez sou-

vent aux moineaux, vous pouvez en avoir quelques-uns en corselet; ils vous serviront tous les jours. Vous prendrez pour cela des vieux mâles au jabot noir, au dos roux, qui pourront être vus de loin, et vous les mettez quelque temps à la galère.

Il est bien de chasser chaque jour dans des endroits différents. Le moineau fréquente toujours les mêmes lieux; ceux qui vous ont vu travailler la veille s'en souviendront le lendemain; il est bon de leur donner le temps de vous oublier.

Voyez si, dans les lieux où vous allez chasser les moineaux, il existe d'autres espèces d'oiseaux. Dans ce cas, vous ferez bien de porter quelques appeaux pour les attirer. S'il y a des linottes, portez des linottes; si vous y voyez des pinsons, portez des pinsons; ayez un sambé-corselet de pinson, ou de linotte, ou d'autre sorte, et vous prendrez autant des uns que des autres.

LE FRIQUET.

Voyez-vous ce petit oiseau qui voltige de buisson en buisson, de branche en branche, qui ne peut pas rester un instant à la même place, qui va, vient, chante, remue la queue, les ailes, les pattes; vous croiriez que son corps est rempli de mercure: c'est un friquet. On dirait qu'il fre-

donne ce couplet bien connu d'une vieille chanson :

Je suis Madelon Friquet,

Et je me moque

Qu'on se moque...

Je suis Madelon Friquet,

Et je me moque

Du caquet.

Tel est le nom donné à cet oiseau par Belon, Buffon, Salerne, etc. Temminck l'appelle *grosbec friquet*; Linnée, *fringilla montana*; Albin, *moineau de montagne*; Frisch, *passer sylvestris*. En Allemagne, le friquet se nomme *grau-finck* ou *baum-sperling*, c'est-à-dire *moineau d'arbre*. Salerne dit qu'en Provence on lui a donné le nom de *passèroun dé muraille*. Il se trompe, c'est le moineau franc que l'on désigne ainsi, ou par ces mots : *passèroun dé tooullisse*. Le friquet s'appelle *passèroun saouzin*, ou simplement *saouzin*, c'est-à-dire *moineau des saules*; comme, en Anjou, *passé de saule*; à Nantes, *le saulet*, etc.

Quoique plus petit que le moineau, le friquet a beaucoup de ressemblance avec lui; mais il est plus joli, plus leste, plus gai. Le friquet niche sur les arbres, et sait mieux dérober ses petits aux yeux de l'homme; il fréquente moins nos habitations, et fait moins de ravage, dans nos récoltes, que le moineau. Il se nourrit indiffé-

remment de toutes sortes de graines ; cependant, lorsque les blés sont mûrs, il les préfère. Dans l'automne, les friquets se réunissent par bandes innombrables ; on les voit s'abattre tous ensemble sur un buisson ; bientôt tout remue, tout sautille, vous croiriez voir un arbre animé.

Il est des espèces d'oiseaux où les bons appeaux sont rares ; il faut en garder une douzaine en cage pour en avoir quelques-uns de passables. Il n'en est pas ainsi du friquet : prenez-en quatre, il est probable que vous en aurez deux qui seront excellents. Dès le lendemain, ils pourront faire leur service, il n'en passera aucun au dessus de leur tête sans qu'ils disent quelque chose. Si vous en avez deux, on n'en porte jamais davantage, placez-en un dans la ramée, l'autre à quelques pas en dehors du filet, tous deux sur une petite fourchette, et vous en prendrez en quantité.

A quelque époque de l'année que l'on chasse, on doit porter un friquet en cage. Cet oiseau n'étant point de passage, toutes les saisons sont bonnes pour le chasser. Le moineau franc ne se promène guère que dans les environs des villages ; si votre place de filets en est éloignée, vous aurez peu de chances d'en rencontrer. Mais le friquet voyage du bois à la plaine, de la plaine vers les fermes, où il plonge pour enlever le grain d'avoine destiné à la poule de votre basse-

cour. Dans ces allées et venues, il fait entendre un léger cri, votre appeaut y répond. Ce monsieur, qui cherche fortune, entendant un camarade qui l'invite avec instance à descendre, plie les ailes, fond sur la ramée, et bientôt il est pris.

Si vos filets ne sont pas en très bon état, si quelques mailles sont rompues, si les crochets ne sont pas en suffisante quantité, le friquet se sauvera. Un friquet court et se glisse comme une souris, quelquefois il trouve le moyen de sortir à travers une maille; il passe la tête, il serre les ailes, il donne un coup d'épaule, vous arrivez au galop, et l'oiseau part. Regardez bien, aucun fil n'est cassé, les mailles sont entières, seulement elles sont plus grandes que le corps du friquet. Prenez-en un autre, essayez de le faire passer au travers d'une maille, vous n'y parviendrez jamais.

Le sambé de linotte sert très bien pour le friquet. Ces deux oiseaux sont de la même grosseur et presque du même plumage. Cependant si l'on chassait dans un pays où les friquets fussent très nombreux, on pourrait en mettre un en corselet et quelques autres aux volants.

Lorsqu'on chasse aux moineaux, on prend aussi des friquets; mais, dans bien des endroits, on prend des friquets sans qu'on voie des moineaux. Le friquet n'est pas si rusé que le moi-

neau. Pour celui-ci, on doit se bien cacher dans une cabane ; pour l'autre, on n'a pas besoin de prendre cette précaution, il suffit de se tenir immobile. Gesner dit avec raison : *Passeres sylvestres faciliùs capiuntur, domestici difficulter.*

LA SOULCIE.

Voici une troisième variété du moineau ; elle ressemble beaucoup aux deux autres quant aux formes ; elle n'en diffère que par les habitudes. La soulcie a beaucoup de rapport avec la femelle du moineau ; son plumage est d'une couleur uniforme, à l'exception d'une belle tâche jaune qu'elle porte sur la poitrine ; la partie inférieure du bec est jaune, et la partie supérieure est rouge-noir.

Si les moineaux et les friquets hantent les lieux habités par l'homme, la soulcie ne vit que dans les bois ; c'est là qu'elle niche, c'est là qu'elle demeure ; elle ne quitte les forêts que pour aller chercher sa vie dans la plaine, ou pour faire ses migrations périodiques.

Belon la nomme *moineau à la soulcie* ou *au collier jaune* ; Aldrovande, *passer torquatus* ; Frisch, *fringilla subcana, maculâ lutæâ in pectore* ; Brisson, *le moineau des bois* ; Olin, *passera alpestre* ; en Provence elle est connue sous le nom de *favart*, *passèroun soouvagé*, *passè*.

Soit que les soulcies partent chaque jour fort tard pour se remettre en route, soit que, partant de bonne heure, elles restent long-temps sans se reposer, toujours est-il vrai qu'on les voit arriver au moment où le passage des autres oiseaux est presque fini. Les pinsons, les bruants, les lavandières, etc., passent de très bonne heure; si les filets sont tendus à la pointe du jour, on commence déjà la chasse : à dix heures viennent les bandes de linottes, et, pour terminer la journée, arrivent les grandes volées de soulcies, je dis les grandes volées, car celles composées de cinq à six individus viennent à toute heure.

Ces oiseaux voyagent ordinairement par troupes fort nombreuses : il est rare de les voir par cinq ou six, comme les pinsons et les bruants; c'est par cinquante, par cent, par cinq cents, qu'ils arrivent. Tous les chasseurs aux filets ont bien des histoires à raconter sur les soulcies. J'ai entendu dire à Jacques Riot qu'une bande de ces oiseaux s'était abattue sur ses nappes en si grand nombre, que leur poids avait empêché le filet de partir. Vous prendrez peut-être ceci pour une exagération méridionale : je vous assure que la chose est possible; d'ailleurs Jacques Riot avait la réputation de ne point mentir: c'était l'Epaminondas de Cavaillon.

Ayez de bons appeaux de soulcies, vous auriez

trop de regrets si, rencontrant une de ces bandes innombrables, elle passait avec indifférence au dessus de votre tête. La soulcie est peut-être l'oiseau qui dit le mieux quand il dit bien. J'en ai eu qui serraient la réplique à tel point qu'ils semblaient prier, supplier, pleurer pour faire tomber les voyageurs dans le piège.

Quand on a le bonheur de posséder de tels appareils, on est certain de prendre un grand nombre de soulcies. Elles ne sauraient résister à tant d'instances si chaudement articulées.

Il est essentiel de n'avoir point d'oiseaux au volant, car le moindre mouvement effraierait la bande, et tout partirait. J'ai passé par là, et ce n'est pas bien agréable, je vous assure. Un jour j'avais au dessus de mes filets la plus belle volée de soulcies qu'on puisse voir; plus de cent étaient déjà posées, le reste allait suivre le mouvement. Immobile, respirant à peine, je guettais l'instant précis de tirer le filet, quand une malheureuse alouette-pipi, attachée au volant, s'avisait de voltiger. Ce fut un sauve qui peut général. Tous mes oiseaux partirent et avec eux toutes mes espérances. Voilà de ces choses qu'on n'oublie pas, ce souvenir vient quelquefois me déchirer le cœur comme un remords.

La soulcie est moins rusée que le friquet; celui-ci est moins fin que le moineau: il paraît

que le voisinage de l'homme donne aux oiseaux plus d'idées, plus de méfiance. La chose est facile à comprendre : le moineau voit chaque jour ses camarades pris aux pièges ou tués au fusil; tous les soirs il en manque à l'appel, et c'est un grand sujet de réflexion pour ceux qui restent. Les soulcies, élevées dans la profondeur des forêts, ne sont point inquiétées par l'homme, lorsqu'elles partent, tout est nouveau pour elles; ignorant le danger, comment pourraient-elles l'éviter? Ainsi l'on voit un jeune homme, tout frais sorti de son village, servir de pâture aux premiers escogriffes qu'il rencontre en débarquant à Paris.

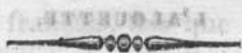
Souvent il m'est arrivé de détendre mes filets quand sonnait l'heure de midi; le tirant était déjà ployé, les cages étaient empilées, lorsqu'un bruit aigre et lointain m'annonçait une volée de soulcies. Remettre tout en place était l'affaire d'un instant, et quelquefois un seul coup de filet, tiré au moment de partir, était plus profitable que tous ceux de la matinée. Une grande troupe de soulcies est le rêve de tous les chasseurs aux filets. Tous, au moment de plier bagage, retardent l'opération; ils s'arrangent de manière à tout rétablir au premier signal. Les soulcies ne viennent pas, on se décide; et quand tout est plié, la bande arrive. Attirée par les appeaux,

elle vient papillonner sur la tête du pauvre chasseur. Que faire ? il faut se soumettre au mauvais destin, le maudire en espérant mieux pour un autre jour.

Sous le rapport culinaire, le moineau, le friquet ; la soulcie ne présentent pas de grandes ressources ; leur chair sèche n'est jamais grasse. Toutefois les jeunes moineaux sont assez bons : vous pouvez vous servir des uns et des autres pour faire des hachis propres à bourrer l'abdomen des oiseaux que vous mangerez farcis à la crapaudine. Ils augmentent la quantité ; en échange ils reçoivent le degré de qualité qui leur manque, et tout le monde est content.

Dans les *Éphémérides d'Allemagne* que j'ai citées au commencement de ce chapitre, on dit que le moineau étant sujet à l'épilepsie donne ce mal à ceux qui mangent souvent de sa chair. Les vieux livres se trompent quelquefois ; j'ai mangé bien des brochettes de moineaux, et je me porte admirablement bien, je vous assure. Mais je suis chauve, et si j'avais lu cet ouvrage plus tôt, j'aurais encore tous mes cheveux. L'auteur nous dit qu'en se frottant la tête avec la fiente du moineau, mêlée avec du saindoux, on n'est jamais obligé de recourir à la perruque. A la bonne heure ! voilà un remède qui va nous débarrasser de la pommade du lion, de la pommade du cha-

meau: on peut se le procurer facilement, chacun pourra désormais faire sur les toits sa petite provision de crottes, et dans quelques années un homme chauve sera montré comme une chose curieuse. Je sais bien qu'en donnant cette recette, je ruine les perruquiers, mais le bien public avant tout!



Les noms d'origine gauloise; car, en parlant
 ce nom est d'origine gauloise; car, en parlant
 les Latins l'appelaient *alouca*, suivant Plin,
 et nommeuses variétés, et, en parlant
 tous, et on ne peut pas la confondre avec ses
 est le type du genre *alouette*; elle est connue de
 les noms d'origine gauloise; l'*alouette*

CHAPITRE XII.

L'ALOUETTE.

Sitôt que tu es arrosée,
Au point du jour, de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours :
En l'air des ailes tu fretilles,
Et pendue au ciel tu babilles
Et contes au vent tes amours ;
Puis du ciel tu te laisses fondre
Dans un sillon vert, soit pour pondre,
Soit pour éclore ou pour couvrir...

ROUSSEAU.

Ici nous n'avons point d'incertitude ; l'alouette est le type du genre alouette ; elle est connue de tous, et on ne peut pas la confondre avec ses nombreuses variétés.

Les Latins l'appelaient *alauda*. Suivant Pline, ce nom est d'origine gauloise ; car, en parlant

de l'alouette, il dit qu'elle donna son nom à une légion romaine : *postea gallico vocabulo etiam legioni nomen dederat alauda* (1). Ceci ne doit pas s'entendre de l'alouette proprement dite, mais bien du cochevis ou de la coquillade, qui portent sur leur tête une petite huppe. Probablement les soldats de la légion dont parle Pline avaient un panache à leur casque, et voilà pourquoi elle fut nommée *alauda*.

D'*alauda* et de son diminutif *alaudetta*, nos aïeux firent *aloe* et *aloue*, qui se trouvent le premier dans *le Roy Modus*, le second dans les vieux poètes français, tels que Villon et Alain Chartier. Du mot *aloue* à celui *alouette*, le chemin était tout tracé. Il paraît cependant qu'autrefois on désignait indifféremment l'alouette sous le nom de *corydalis*. Grégoire de Tours parle d'une alouette qui pénétra dans une église et, pendant le service divin, éteignit tous les cierges ; il la désigne sous le nom de *corydalis* et d'alouette (2). Dom Liron, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, assure que les Latins avaient pris *alauda* dans la langue celtique, en ajoutant un *a* au mot *alaud*. Frantz

(1) PLINE. Liv. XI, chap. XXXVI.

(2) In ecclesia Arverna, in quadam festivitate avis corydalis quam alaudam vocamus ingressa, omnia luminaria quae lucebant extinxit. (Liv. IV, chap. XXXI.)

(Wolfgang), illustre théologien saxon, dans son *Histoire sacrée des animaux*, prétend que *alauda* vient de louange *a laude*; car cet oiseau, dit-il, chante les louanges de Dieu dès que le jour paraît. Il cite, à ce sujet, trois vers de Baptiste Mantuanus :

Prole nova exultans galeaque insignis alauda

Cantat et ascendit ductoque in aera gyro,

Se levat in nubes et carmine sidera mulcet.

Frantz, qui compare dans son livre les animaux avec l'église et trouve des rapports incroyables entre les prêtres et le moineau, entre la messe et le pinson, entre vêpres et le chardonneret, dit que l'alouette est l'image des gens pieux : *est illa imago piorum* (1).

Belon appelle l'alouette *alauda non cristata*, pour la distinguer de celles qui sont huppées. Willugby la nomme *alauda vulgaris*; dans Olinna, c'est la *lodola nostrale*. Elle est connue en Italie sous le nom de *lodola* ou de *petronella*; en Allemagne, sous celui de *lerche* ou de *himmel-lerche*, alouette du ciel; en Angleterre, c'est à peu près le même nom *wilde-lerck*, *het-lerck*. *Lerche* se prononce *lerikié*, en adoucissant le *k*;

(1) WOLFANGII FRANZII *animalium historia sacra*. Amsterdam, 1643, in-12, page 378.

c'est un nom donné à l'alouette par onomatopée; car cet oiseau fait souvent entendre *leri, leri*, quand il chante.

Dans quelques provinces de France on le nomme *une louette*, parce que les paysans qui, après avoir dit : *la chaise*, disent : *une chaise*, ont cru pouvoir dire *la louette, une louette*. Ils ont pensé que ce *la* devait être supprimé dans certaines circonstances; ils l'ont pris pour un article, sans toutefois savoir ce que c'est qu'un article. Ainsi, dans mon village, à Chenevières-sur-Marne, en parlant de l'Ascension, fête patronale du pays, ils disent, quand le soleil se montre : « Nous aurons une belle *sension*; notre *sension* sera superbe. »

En Guienne, on nomme l'alouette *alavette, lavette*, probablement parce qu'autrefois on employait indifféremment le *v* pour l'*u*. A Paris, on l'appelle *mauviette*; ce nom, échappé de *la Cuisinière bourgeoise* ou du *Cuisinier royal*, ne se trouve dans aucun livre d'ornithologie; gastronomiquement parlant, on le donne, dans notre capitale, à tous les petits oiseaux. En style de cuisine, les oiseaux moins gros que la grive sont des *mauviettes*, comme ils sont des *mogniaux* pour les paysans de la France, et des *lerchen* pour ceux de l'Allemagne.

Aristote ne connaissait que deux espèces d'a-

louettes. « Les unes, dit-il, marchent sur la terre et ont une huppe; les autres vont en troupes et non seule à seule, comme les premières. Les deux espèces se ressemblent par la couleur; mais les alouettes de la seconde espèce sont petites et n'ont point de huppe. Ce sont les meilleures à manger (1). » Le prince des philosophes avait raison, quant à la partie gastronomique; mais il existe beaucoup plus d'espèces d'alouettes. Klein en cite sept; Ray parle de dix, Brisson de douze. Aristote prétend que l'alouette n'est pas un oiseau de passage et qu'elle se cache pendant l'hiver. Klein a voulu soutenir la même chose (2); il y a des gens qui ne veulent point admettre qu'un grand homme ait pu se tromper.

Presque tous les oiseaux chantent quand ils sont posés soit sur un arbre, soit sur une motte de terre. Lorsqu'ils volent, ils ne font entendre qu'un léger cri; leur ramage semble ne pouvoir sortir de leur gosier que dans les moments où ils

(1) *Histoire des Animaux*, livre IX, chap. XXV.

(2) Scire desideras ubinam alaudæ sua hybernacula habeant? expertus indicabo : quod sub saxis et sub radicibus annosarum quercuum, in arvis et juxta oras sylvarum gregatim habent in terrâ, undè pro cubitu exire possunt; forte et sub aliis arboribus in sylvis reclinatoria sua in autumnoparant, undè favente tempestate, vel semel quotidie, exeuntes segetem virentem quæerunt et demetunt.

De Aribus, part. III, ch. XXVI, p. 481.

n'ont rien de mieux à faire ; on dirait que la nature leur a refusé la faculté de s'occuper de deux choses à la fois. L'alouette fait exception à cette règle générale, elle ne chante qu'en volant ; du moment qu'elle est posée, elle ne dit plus rien. Cependant, quand elle est prisonnière dans une cage, quoique ne volant point, elle chante, parce qu'elle a besoin de chanter.

Le ramage de l'alouette est très varié. Si l'oiseau pris jeune a pu entendre des serins, des linottes, des chardonnerets, il répète les phrases mélodieuses de tous ces musiciens ailés ; il les mêle, il les ajuste les unes après les autres, et, en y joignant son chant naturel, il en fait un pot pourri fort agréable.

Si, pour avoir de bons appeaux, on élevait de jeunes alouettes, le but serait manqué. Ces oiseaux trop impressionnables répéteraient tous les chants qu'ils entendraient ; le ramage paternel serait précisément celui qu'ils connaîtraient le moins. Il faut donc que les appeaux soient pris au filet quand ils ont acquis tout leur développement. Il est bien même de les mettre dans une volière à part, pour qu'ils ne gâtent pas leur chant par des réminiscences. De même que les botanistes ne font aucun cas de ces belles fleurs doubles qui embellissent nos parterres, les chasseurs aux filets méprisent tout oiseau qui mêle dans son

ramage quelques notes empruntées à des chants exotiques. Sans doute, ces oiseaux sont agréables dans un salon, dans la volière d'une petite maîtresse, mais dans les cages d'un chasseur il ne faut que des appeaux dont le chant pur soit sans alliage d'aucune espèce.

Au reste, cette faculté imitative que possèdent l'alouette et la calandre n'est point commune aux autres oiseaux en général. Lorsque Buffon a dit que le chant était chez les oiseaux le résultat de l'imitation, il s'est trompé : c'est une propriété naturelle, innée, conséquence obligée de certaines formes propres à certaines espèces. Des expériences fort bien faites en Angleterre ont démontré cela jusqu'à l'évidence. M. Blackwall échangea les œufs d'un nid de rouge-gorge avec ceux d'un nid de pinson ; les oiseaux qui naquirent dans les deux nids furent complètement isolés ; ils n'eurent d'autre maître que la nature ; et, quoique les pinsons et les rouges-gorges n'eussent jamais entendu le chant paternel, cela ne les empêcha point de chanter plus tard, les pinsons comme des pinsons, les rouges-gorges comme des rouges-gorges (1).

Le mâle-alouette chante mieux que la femelle ;

(1) BLACKWALL. *Observations sur les différents oiseaux de passage aux environs de Manchester*. Londres, 1824.

toutefois il est assez difficile de le distinguer en examinant son plumage, les couleurs ne sont pas assez prononcées. Voici une méthode certaine : regardez l'ergot, pliez-le; s'il dépasse le genou de l'oiseau, c'est un mâle, si non c'est une femelle.

On trouve l'alouette dans toute l'Europe; quelquefois vous en verrez des bandes innombrables. Un de mes oncles, chassant sur les bords de la Durance, tira ses filets sur une si grande quantité d'alouettes, qu'une de ses nappes ne put pas se plier; la force de plusieurs milliers d'oiseaux, volant à tire d'ailes, la fit renverser. Il y en eut un cent à peu près de pris sous celle qui tomba; si les deux nappes eussent pu faire leur service, mon oncle aurait pris assez d'alouettes pour en charger un mulet. C'est un beau souvenir dans la vie d'un chasseur : aussi combien de fois n'ai-je pas entendu raconter cette histoire avec tous ses détails; c'était la bataille d'Austerlitz de mon oncle.

L'alouette fait ordinairement trois couvées par an, et à chaque fois elle élève quatre ou cinq petits. La mère ne les tient pas toujours rassemblés sous ses ailes comme fait la perdrix; elle les sépare les uns des autres pour qu'ils apprennent bientôt à se passer d'elle et à chercher leur nourriture tout seuls; car elle est pressée de

courir à de nouvelles amours. Cependant son œil maternel veille continuellement sur eux; en planant dans les airs, elle les voit tous dans les touffes d'herbe où ils se blottissent; elle les appelle, leur donne ses conseils, et du moment qu'ils peuvent vivre sans son appui, elle s'occupe de faire un autre nid.

Quand vous voyez au printemps une alouette voltiger en tout sens au dessus d'un blé, ou rester à la même place tout en papillonnant dans l'air, soyez certain que ses petits sont là; mais ne songez point à vous en emparer, vous cherchiez huit jours que vous ne trouveriez rien.

L'alouette passe au mois d'octobre: on la chasse avec les mêmes filets qu'on emploie pour les autres oiseaux. Les barres sont plus hautes de trente à soixante centimètres environ, et les nappes sont proportionnellement plus longues. Lorsqu'une bande nombreuse traverse le filet, vous concevez que plus il est grand, soit en longueur, soit en hauteur, plus on a de chances d'en prendre beaucoup. Pour diminuer autant que possible le poids de vos nappes, vous ferez les mailles de vingt-sept millimètres de large: l'alouette étant plus grosse que l'ortolan et le pinson ne pourra pas s'échapper. Les autres oiseaux, quand ils sont pris, serrent leurs ailes et se font petits en cherchant à sortir par les mailles, tan-

dis que l'alouette, n'ayant peut-être pas autant d'esprit que le moineau, étend ses ailes, saute sous le filet, et ne s'échapperait pas quand même elle rencontrerait un trou formé par deux mailles rompues.

A cette chasse il ne faut point de ramée, car l'alouette ne se pose jamais qu'à terre; vous n'avez même pas besoin d'appeaux, il vous faut un sifflet : voilà tout. Vous voyez que votre équipage est beaucoup plus léger que pour prendre les autres oiseaux. Cependant les chasseurs débutants qui ne savent pas siffler se servent d'appeaux, en attendant qu'ils puissent s'en passer; mais les professeurs rougiraient d'être vus portant des cages. Ayez quatre bons sambés voltigeant bien, et fourrez-les dans le tambour.

Mais, direz-vous, si le sifflet fait arriver les alouettes, les appeaux seront encore meilleurs que le sifflet? Oui, si vous n'étiez pas obligé de les mettre dans des cages. Mais l'alouette a l'œil fin, elle est rusée, elle aperçoit la prison et s'en va. Ces cages n'étant cachées par rien, puisqu'on ne met point de ramée, seraient toujours plus nuisibles qu'utiles; il vaut mieux un sifflet.

Je voudrais bien vous apprendre à siffler l'alouette et les autres oiseaux, mais dans un livre c'est la chose impossible; je ne parviendrais

jamais à me faire comprendre : il faut voir, entendre, essayer, il faut enfin les leçons orales d'un maître. Trois sifflets sont nécessaires à un chasseur, un pour le grasset (pl. 3, fig. 6), celui-là n'est pas difficile à manœuvrer ; on n'a qu'à souffler dedans deux ou trois légers coups et le *biz biz* de l'oiseau est imité. Mais les deux autres sifflets qui sont ronds exigent plus de science ; car ils servent chacun pour plusieurs espèces d'oiseaux ; et, suivant la manière dont on souffle ou qu'on aspire, on imite le chant de l'un ou de l'autre ;

Mais il faut bien siffler,

Car si quelque faux son de la bouche s'échappe,
Au point d'être attrapé, l'oiseau fin vous attrape. (1)

Les figures 5 et 8, planche 3, représentent ces sifflets vus de face, celles 4 et 7 les font voir de profil. On en trouve à Paris chez les marchands d'ustensiles de chasse ; mais pour en avoir d'excellents, il faut les faire venir de la Provence. Le plus petit (fig. 5) vous servira pour appeler les bergeronnettes du printemps, les ortolans des roseaux, les alouettes pipi, etc. Avec le plus gros (fig. 8) vous imiterez le chant du verdier, du bruant, du créou, de la

(1) *La Pipée*, poème en quatre chants. Paris, 1808, in-12.

farlouse, etc. Ces sifflets sont concaves d'un côté, convexes de l'autre, et c'est la partie concave que l'on met dans la bouche. En les employant tous les deux à la fois, l'un sur l'autre, on rend fort bien le cri perçant et aigre de la soulcie.

Le sifflet long (fig. 6) ne sert que pour les grassets; cependant les chasseurs de Paris l'emploient pour imiter le cri de l'alouette quand elle plane au dessus de leur tête. Ils commencent par l'appeler de loin avec le sifflet rond, et, quand elle est près, ils prennent l'autre. Les chasseurs provençaux ne font usage que du sifflet rond: un bon ouvrier n'a pas besoin de tant d'outils.

Les oiseleurs commencèrent par se servir d'un noyau de pêche ou d'abricot usé sur les deux surfaces. Par le trou qui se forme en frottant ce noyau contre une pierre, on extrait l'amande; et, quand l'opération est bien faite, on obtient à peu près les mêmes résultats qu'avec le métal. Cependant ces sifflets ne rendent qu'un son rauque; j'en ai eu d'excellents pour la lavandière, l'alouette et le bruant; mais l'argent ou le cuivre sont indispensables, s'il s'agit d'imiter le cri des autres oiseaux.

Les Espagnols, qui chassent fort bien aux filets, ne savent attirer les oiseaux qu'avec des

appeaux et des sambés dressés d'une manière admirable. Ils en mettent toujours quatre à la fois sur la même baguette, qui voltigent et perchent avec une grâce infinie. Ils ignorent tout à fait l'art de siffler les oiseaux.

A Logrono, je logeais chez un honnête cordonnier, grand amateur de chasse aux filets. En entrant chez lui, je vis des cages, des oiseaux. « Bon! me dis-je en parodiant les paroles d'un ancien géomètre, j'aperçois des pas d'homme. » Mon zapatero et moi nous eûmes bientôt fait connaissance; la chasse est une espèce de franc-maçonnerie; les adeptes se reconnaissent vite et sont bientôt bons amis. Quoique Espagnol, mon brave cordonnier fut enchanté de m'avoir chez lui, dès qu'il reconnut que je possédais le feu sacré. Nous causâmes métier; il me montra ses filets et me proposa d'aller avec lui, le lendemain, chasser dans les environs de la ville. « Avec moi, vous ne risquerez rien, me dit-il; je connais tous les guérilleros; s'ils vous rencontrent, ils ne vous feront pas de mal. — Merci, répondis-je, si cela vous est égal, nous resterons ici.

Une demoiselle, à qui l'on disait : « Vous deviendrez aveugle si vous regardez telle chose, » répondit : « Cela m'est égal; je risque un œil. » Mais cette demoiselle avait deux yeux; moi, je n'ai jamais eu qu'une tête; et, quoiqu'elle ne soit

pas très bonne, je n'aurais pas voulu la risquer, dans l'espoir de prendre quelques oiseaux. Pour tuer un cerf, passe encore ; la chose en vaut la peine. « Voilà un nid de moineaux sur ce peuplier ; si tu veux y monter, tu es certain d'y trouver des petits, » disais-je à un gamin. « Bah ! pour des mogniaux, je n'irai point me rompre le cou ; si c'étaient des pies, je ne dis pas. Oh ! pour des pies, je l'essaierais tout de même. »

Il fallait donc rester en ville et ne point chasser, ou sortir en rase campagne, et courir la chance d'être fait prisonnier. Dans ce cas, on était souvent pendu. Je n'ai jamais aimé cette cérémonie comme spectateur, et je vous assure que je ne me souciais guère d'y assister comme acteur. Mon camarade zapatero sut trouver un juste-milieu fort raisonnable. Il me conduisit, dans un verger, hors la ville, mais en deçà de nos avant-postes. Il portait avec lui huit cages, contenant deux verdiers, deux chardonnerets, deux linottes, un pinson et un serin. Ce jour-là, j'appris la manière de disposer les filets suivant le rit espagnol. Je vous l'ai déjà donnée dans le premier chapitre.

Les Espagnols dirigent tout leur savoir contre *los verdunes*, *los gilgueros*, *los pardillos*. Ils ont pour cela de très bons appeaux, d'excellents sambés. « Mais, dis-je à mon zapatero, je vois

et j'entends des oiseaux de bien d'autres espèces, pourquoi n'en prenez-vous pas ?

— C'est impossible.

— Quoi, vous pensez qu'on ne peut point prendre des *pajaritos de nieve* (lavandières) ?

— Ils meurent en cage, car ils ne mangent pas de graine.

— On leur donne les choses qu'ils aiment.

— C'est impossible.

— Vous verrez demain que rien n'est plus facile.

— Et comment ferez-vous pour prendre les premiers, puisque vous n'en avez point en cage ?

— Je sifflerai.

— Sifflez donc.

— Je n'ai pas ce qu'il me faut.

— Je crois fort que vous ne l'aurez jamais.

— Vous verrez.

— Bah ! seigneur officier, nous avons dans le Guipuscoa de fameux oiseleurs, et ce n'est pas un Français qui pourra leur donner des leçons.

— Peut-être.

— Ah ! je suis curieux de vous voir à l'ouvrage.

— Je vais sur-le-champ m'en occuper. »

J'allai donc chez un orfèvre qui, sur le dessin que je lui fis, me fabriqua plusieurs sifflets. Le lendemain je réveillai mon hôte et nous parti-

mes. Comme il se disposait à prendre ses cages, « Ce n'est pas nécessaire, lui dis-je; emportez un ou deux sambés, c'est suffisant.

— Et comment les oiseaux viendront-ils si nous n'avons point d'appeaux.

— J'en ai.

— Où sont-ils ?

— Dans ma poche.

— Ah ! vos sifflets ? oui, belle chose, ma foi, pour faire peur.

— Partons. »

Une fois les filets placés, je me mis à l'ouvrage, et mon homme fut tout ébahi de me voir prendre non seulement les verdiers, les chardonnerets, les linottes, ses oiseaux de prédilection, mais encore une infinité d'autres qu'il n'avait jamais vus que de loin. Les grassets, les bergeronnettes, les farlouses arrivaient par douzaines, et mon zapatero était dans une extase difficile à décrire.

« Vous m'apprendrez cela, seigneur officier, n'est-ce pas que vous me l'apprendrez ?

— Certainement.

— Et vous ne l'apprendrez pas à d'autres, oh ! je vous en prie, pas à d'autres. Mes confrères en vont sécher d'envie quand ils entendront parler de moi.

— C'est une consolation.

— Vous ferez ma fortune , et toute ma vie je penserai à vous.

— Ce qui sera sans doute fort agréable pour moi. »

Mon élève fit des progrès rapides, et bientôt il fut de force à marcher sans lisières. Le bruit de ses exploits troubla le sommeil des autres oiselleurs de Logrono; de toutes parts je recevais des propositions pour donner des leçons au même prix. Je tins parole au zapatero , je refusai toujours; car enfin, je n'aurais pas voulu que sur ma porte, à côté de l'inscription portant ces mots : **COMMANDANT DE LA PLACE**, un mauvais plaisant eût ajouté ceux-ci : **COURS PUBLIC POUR APPRENDRE A SIFFLER LES OISEAUX.**

En général on ne doit siffler que de loin; du moment que les oiseaux s'approchent, il faut se taire, car le son entendu de près aurait toujours quelque chose d'extraordinaire pour leurs oreilles. Dès que la bande voyageuse s'est abaissée dans la direction des filets, le sambé seul doit agir, et encore il ne faut le faire mouvoir qu'à une certaine distance. Si vous siffliez lorsque les oiseaux sont près de vous, ils entendraient le son d'un côté, ils verraient les sambés voltiger de l'autre, cela leur donnerait à penser. « Diable, diraient-ils, j'en vois un là-bas qui remue et qui ne dit mot; si je ne me trompe, j'aperçois des cordes

et des cages qui ne m'annoncent rien de bon ; par ici j'entends qu'on m'appelle , mais celui qui chante est bien gros , mais il n'a point de plumes : Sauve qui peut. » C'est comme le rat de la fable :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des chats ;

Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine ;

Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

Pour chasser les alouettes je vais vous donner une méthode que j'ai inventée : suivez-la, vous vous en trouverez bien. Une bande nombreuse arrive, vous sifflez ; elle descend sur vos filets, vous agitez le sambé, elle plonge ; mais, ne voulant pas se poser, l'impulsion qu'elle s'est donnée la porte fort loin, ce qui l'engage à continuer son voyage. Si elle revient, il est à craindre qu'elle ne traverse pas le filet, car elle a peut-être vu le piège : il est donc de la plus haute importance de l'obliger à passer au dessus de vos nappes, tout de suite, avant qu'elle ait pu faire des réflexions. Voici comment je manœuvre : je place plusieurs sambés dans mes filets, cela va sans dire ; mais j'en mets un autre à cent pas plus loin du côté où viennent les alouettes de passage. Du moment que j'entends la bande voyageuse

répondre à mon sifflet, j'agite le sambé lointain: les alouettes fondent sur lui; immédiatement après je fais voltiger les autres qui se trouvent au milieu de mes nappes; alors la troupe ailée qui les aperçoit quitte le premier sambé pour ceux que je lui montre; elle s'approche en rasant la terre, et, dans cette marche horizontale, elle a beaucoup moins de chances de voir mon filet. Aussitôt que le gros de l'armée se trouve engagé, je tire, et de cette manière j'ai pris souvent plus de cinquante alouettes d'un seul coup. Par la méthode ordinaire on ne saisit jamais que la fin de la bande; avec celle-ci on prend toujours la masse la plus épaisse, celle qui se trouve au milieu; l'avant-garde et l'arrière-garde se sauvent, mais le corps d'armée est prisonnier.

Un voyageur m'a dit avoir vu, en Italie, un amateur qui chassait aux alouettes avec trois filets, composés chacun de deux nappes. Deux paires de nappes étaient tendues parallèlement, et l'autre dans une direction perpendiculaire aux premières. Les trois tirants aboutissaient au même siège, chaque filet avait ses sambés. Quand le chasseur voyait venir une bande d'alouettes, il faisait mouvoir le sambé qui se trouvait le plus près d'elles, et puis les autres successivement jusqu'au dernier. Les alouettes bais-

saient peu à peu, le chasseur pivotant sur son siège tirait le filet sur lequel se trouvait le gros de la bande; quelquefois même il avait le temps de tirer deux filets et même tous les trois: cela me paraît fort difficile et bien compliqué. Cependant je suis tenté de croire la chose vraie, car celui qui me l'a racontée est un brave et bon prêtre; mais ce digne homme est chasseur, et, quand il parle métier, il oublie aisément qu'on ne doit jamais mentir.

C'est ici qu'il faut un coup d'œil sûr, vif et prompt; si vous tirez le filet une demi-seconde trop tôt ou trop tard, l'affaire est à moitié manquée. On n'arrive à saisir cet instant précis que par une grande habitude; c'est comme lorsqu'un perdreau part dans un taillis, il passe entre deux branches d'arbre, vous ne pouvez le voir que là vous tirez, vous le tuez; car l'occasion perdue ne se retrouverait plus.

On peut encore chasser les alouettes avec un miroir que l'on place dans les filets, à côté du sambé. Vous voyez aussitôt les alouettes papillonner autour de cet objet brillant. Les unes fondent sur lui et se font prendre, les autres battent des ailes et semblent immobiles à vingt pieds au dessus. Vous ne devez point vous servir du même miroir en usage pour la chasse au fusil. A celui-ci on met des morceaux brillants

au dessus, à l'autre il n'en faut point ; il n'en doit avoir que sur les côtés. Cela oblige les alouettes à s'abaisser davantage pour venir contenter leur coquetterie ou plutôt leur curiosité. Quelquefois, cependant, elles s'amuse à planer à vingt ou trente pieds de hauteur. Si vous avez un fusil, vous pouvez vous en servir ; vous les tirerez aussi facilement que si elles étaient posées. Mais ceci ne doit se faire que le jour où le passage n'est pas nombreux, car les détonations du salpêtre effraieraient une bande prête à venir de votre côté, et, pour tuer une alouette, vous manqueriez l'occasion d'en prendre vingt. Si vous mettez une chouette dans les filets, elle y attirera beaucoup d'autres oiseaux, et leurs cris vous donneront un spectacle fort amusant.

Cependant, si vous pouviez vous procurer la recette de la poudre qu'emploient les habitants de la lune, je vous conseillerais fort de tirer les alouettes au fusil, car vous pourriez les manger tout de suite : « A peine eus-je répondu que j'avais appétit, que le chasseur déchargea un coup de feu et vingt ou trente alouettes tombèrent à nos pieds, toutes rôties :.... Vous n'avez qu'à manger, me dit mon génie conducteur. Ils ont l'industrie de mêler dans leur poudre et leur plomb une certaine composition qui tue, plume,

rôtit et assaisonne le gibier.... J'en ramassai quelques-unes que je mangeai sur sa parole, et en vérité, je n'ai jamais, en ma vie, goûté rien de si délicieux. » (1)

En attendant que nous connaissions cette miraculeuse poudre, je vais vous donner la recette que j'emploie.

Vous avez pris des alouettes, il s'agit de les manger, car qui veut les moyens veut la fin. Nicolas Heerkens, dans son petit poème sur l'alouette, assure que cet oiseau n'est pas bon pendant l'hiver parce qu'il est trop maigre.

Sed quibus hibernas coqus interfecit alaudas
Corpora macra, veru non meritura necat. (2)

Il se trompe, les alouettes sont plus grasses en hiver qu'en été. Voici ce que Belon dit à ce sujet : « Il est bien vray que le froit les rend plus grasses et plus tendres, pource qu'il enclost la chaleur léans qui n'a lieu de s'exhaler, sachant que la chaleur dissipe et fait exhaler leur nourriture et l'engarde de se tourner en graisse. » Si vous êtes sujet aux coliques venteu-

(1) CYRANO DE BERGERAC. *Histoire comique contenant les estats et empires de la lune*. Paris, 1659, in-12.

(2) GER. NICOLAI HEERKENS groningani *Aves friscæ*. Rotterdam, 1788, in-8°.

ses, l'alouette pourra débarrasser votre abdomen : faites calciner quelques-uns de ces oiseaux avec leurs plumes; réduisez-les en poudre et prenez-en une demi-once tous les matins dans un verre d'eau chaude. Pline assure que de son temps les dames romaines employaient cette recette, et qu'elles s'en trouvaient fort bien. Si vous n'avez pas de coliques, mangez vos alouettes, et ce sera mieux encore. L'alouette peut se préparer comme tous les autres oiseaux. Je ne vous ai pas encore donné la manière de les faire cuire au gratin; c'est le véritable moment d'entrer en matière. Ecoutez-moi :

Prenez une ou deux douzaines d'alouettes, cela dépend du nombre de vos convives. Plumez-les (vos alouettes et non pas vos convives), videz-les, flambez-les. Ensuite vous les mettez dans une casserole avec un peu de beurre, et vous les ferez cuire à moitié. Quand ce sera fini, retirez vos oiseaux du feu pour les égoutter. Otez les gésiers, que vous jeterez; pilez tout le reste ensemble, en y ajoutant quelques foies de volaille, ou des foies gras et quelques truffes; faites-en une farce bien fine, que vous assaisonnerez convenablement avec sel, poivre, muscades, etc.; bourrez l'abdomen de vos alouettes avec cette farce. Garnissez-en le fond d'un plat d'argent; enterrez-y vos oiseaux de manière qu'on les

aperçoive à peine, et couvrez-les d'une barde de lard et d'un papier beurré. Mettez votre plat sur les cendres chaudes; placez un four de campagne au dessus, et laissez cuire pendant une demi-heure. Au moment de servir, ôtez le papier et le lard, égouttez le plat, saupoudrez-le de chapelure bien fine, et soyez tranquille sur les résultats.

Ce mets divin peut se manger avec une sauce quelconque; je m'en suis régalé souvent avec de la gelée de groseille, en avalant, à chaque fois, une demi-bouchée de l'un et de l'autre; et je ne pense pas qu'un mortel, à table, puisse être plus heureux que je l'ai été pendant cette intéressante cérémonie.



CHAPITRE XIII.

LES PINSONS ET LE VERDIER.

Qui veut tendre aux pinchons passans,
la saison est depuis la Saint-Michel jus-
ques à La Toussains, et la roys doit estre
tendue en ung avainerieux pour la chaume
qui y est courte, et les pinchons se y as-
siéent volentiers.

LE ROY MODUS.

Les Latins appelaient le pinson *fringilla*; en
Italie, on le nomme *fringuello*; en Allemagne,
finck; en Angleterre, *finch*; en Illyrie, *pin-
kawa*; en Pologne, *slowinck*; en Provence, *kin-
soun*.

Buffon dit, d'après Gesner, que le pinson est

ainsi nommé parce qu'il pince en mordant. *Audio autem pinson gallice dici hanc avem a pungendo, quod rostro pungens etiam vulneret interdum. Aliqui quinson appellant* (1). Belon, qui écrivait dans le même temps que Gesner, est de cet avis. Voici les quatre vers placés dans ses œuvres, au dessous de la pourtraiture représentant un pinson.

Pour bien pinser l'on m'appelle pinson,
 Qui ay la voix fort haultaine et puissante,
 Je hay le chauld, froidure m'est plaisante,
 En ce contraire est à tous ma façon. (2)

Cette froidure qu'aime le pinson a fait penser à Charleton que le nom latin de cet oiseau, *fringilla*, pouvait dériver de *frigus*, froid. Il dit : *Fringilla quasi frigilla, seu quod frigus cantu prœnuntiet : seu quod plures in frigore convolent* (3).

N'en déplaise à ces quatre grands naturalistes, je crois plutôt trouver l'étymologie des noms donnés au pinson chez tous les peuples, dans le chant de l'oiseau que dans ses morsures ou dans son amour pour l'hiver. Son cri habituel

(1) GESNER. *De Avibus*. Francfort, 1617, in-folio, p. 342.

(2) *Portraits d'oyseaux, animaux, serpents, etc.*, par P. BELON, du Mans. Paris, 1557, in-4°, folio 96.

(3) *Onomasticon Zoicon*. Londres, 1668, in-4°.

est *kin, kin*, d'où les Provençaux ont tiré le mot *kinsoun*; les uns ont entendu *frin, frin* ou *fin, fin*, et ils en ont fait *fringilla, fringuello, finck* ou *finch*; d'autres ont cru que le son était *pin, pin*; ils ont dit aussitôt *pinson* et *pinkawa*. Les Polonais, voulant, par une double onomatopée, représenter les deux cris du pinson, c'est-à-dire le petit sifflement dont il fait précéder le *kin, kin*, l'on nommé *slowinck*, ce qui me paraît fort bien raisonné : c'est tout comme si nous appelions cet oiseau *fio pin*.

Belon prétend que « entre les oysillons, les esperviers aiment à manger les pinssons. » C'est pour cela, sans doute, qu'il nomme l'épervier *fringillarius*. Aristote avait dit la même chose avant Belon. Je crois que messieurs les oiseaux de proie ne choisissent guère : pinson ou linotte, alouette ou chardonneret, tout ce qu'ils peuvent attraper est de bonne prise; ils savent même, au besoin, se contenter d'une perdrix ou d'un faisan.

Le pinson mâle est un fort bel oiseau, gai, vif, toujours en mouvement : on l'a pris pour point de comparaison : « Gai comme un pinson » est un proverbe admis dans tous les pays. Les pinsons voyagent en septembre, en octobre; ils quittent la France pour revenir au mois de mai. Cependant, tous ne partent pas; il en reste tou-

jours une assez grande quantité parmi nous. Dans l'hiver, ils se rapprochent des habitations; et, semblables aux moineaux, parasites comme eux, ils vivent à nos dépens.

Le pinson fait son nid à la portée de l'homme, sur un poirier, sur un pommier, près d'une allée où vous passez dix fois par jour. Regardez bien, vous ne le verrez pas; ce nid est si bien placé, si bien caché, que vous ne pouvez l'apercevoir que par hasard. Bâti entre deux branches, il en a la couleur; si l'arbre est couvert de mousse, le nid en sera tapissé; le pinson a prévu que si la demeure de ses petits avait une teinte différente, elle serait trop facilement découverte. Ce nid résiste aux orages: fait par deux becs et quatre pattes, il a plus de solidité relative que l'édifice construit par un habile architecte; quand le chêne est déraciné, le roseau plie et ne rompt pas. J'avais un joli nid de pinsons sur un superbe poirier; je le visitais souvent de très grand matin; mais, pour ne pas déranger les travailleurs, je faisais mes observations, de loin, avec une grande lunette. Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que j'éprouvais à voir ces oiseaux tresser le crin et la laine, le chiendent et la mousse. Quand tout fut prêt, la mère pondit cinq œufs. Mais voilà qu'une belle nuit, j'ai tort de dire belle, car le plus épouvantable orage

fondit sur notre planète; le tonnerre, la pluie, la grêle, se réunissaient pour bouleverser mon jardin. Le vacarme et l'inquiétude m'empêchaient de dormir, et ne croyez pas que la crainte de voir périr mes melons et mes abricots y fût pour quelque chose; le nid de pinsons absorbait toutes mes pensées. « Que va-t-il devenir? me disais-je, pourra-t-il résister à ce nouveau déluge? » et cependant il résista. Lorsque le jour parut, j'allai bien vite à mon poirier; la tempête l'avait déraciné; couché par terre, il couvrait le sol de ses longues branches; le nid était toujours entre les deux tiges de l'arbre, et la mère couvait encore.

Les pinsons voyagent par bandes nombreuses; mais ils sont au moins aussi rusés que les moineaux; on n'en prend pas beaucoup à la fois. Si deux ou trois voyagent ensemble, ils tomberont facilement dans le filet; mais, s'ils sont quarante ou cinquante, l'un d'eux verra le piège et le dénoncera. Peut-être un jeune étourdi, méprisant les sages avis, se posera sur la ramée; dépêchez-vous de tirer; car les autres ne suivront point ce dangereux exemple. Du jour au lendemain, un pinson peut servir d'appeau; mais vous n'aurez alors que le simple cri *kin, kin*, et le petit sifflement flûté qui le précède. Dans ce cas, la femelle est aussi bonne que le mâle; je

pourrais même dire qu'elle est meilleure; elle bavarde davantage; moins farouche, elle s'accoutume plus vite à la captivité. Si vous voulez des pinsons ramageurs, et je vous conseille fort d'en vouloir, ainsi que le dit le Roy Modus : « Laquelle chose si est la clef du metier que d'avoir pinchons bien appelans, » il faudra les garder d'une année à l'autre, ne conserver que des mâles et les faire muer au printemps. Vous les renfermerez dès que vous vous apercevrez qu'ils ramagent. Il faudra les mêmes précautions que pour l'ortolan; peut-être même serez-vous obligé d'en prendre davantage; vous mettez la cage, couverte d'un drap noir, dans une armoire prenant l'air par en bas, et le tout sera dans une chambre hermétiquement fermée.

Dans nos départements du nord, en Belgique et en Hollande, on a poussé fort loin l'art de faire chanter le pinson. Pour atteindre ce but, les amateurs deviennent cruels; ainsi les gourmands, pour manger des pâtés de Strasbourg, font souffrir aux oies de l'Alsace des supplices inouïs. Un fameux gastronome, placé vis-à-vis d'un superbe pâté de foie gras, entendait quelques personnes déplorer en prose élégiaque les malheurs des pauvres bêtes dont on s'était servi pour bourrer les flancs de la citadelle. « Tant mieux; disait-il en dévorant des yeux les rem-

parts crénelés; tant mieux; les oies n'ont eu que ce qu'elles méritent; sans elles, nos aïeux auraient pris le Capitole. Je mange des foies gras par patriotisme; je suis l'ennemi juré des oies; je descends de Brennus en droite ligne. Vengeons-nous, messieurs; je vais vous montrer le chemin de l'honneur. » Aussitôt il fit une brèche énorme à la tour; un pan de mur s'éroula; le foie gras, bariolé par la truffe, nous présenta sa chair onctueuse, appétissante et parfumée..... Allez donc faire de l'élégie en une telle circonstance; il faudrait être fou.

Je vous disais donc que vers notre frontière du nord on a des moyens cruels pour faire chanter les pinsons. Les amateurs les privent de la vue; ils réunissent les deux paupières de chaque œil par une cicatrice artificielle qui se forme en touchant légèrement et à plusieurs reprises les bords de ces deux paupières, avec un fil de fer rougi au feu, en faisant attention de ne pas effleurer le globe de l'œil. Cette opération ne doit commencer que douze ou quinze jours après que le pinson est dans la cage; il faut donner le temps à l'oiseau de connaître le chemin de la mangeoire et de l'abreuvoir, pour qu'il puisse le retrouver quand il n'y verra plus. Mais pourquoi, direz-vous, exercer un tel acte de barbarie sur un aussi gentil oiseau? Pour qu'il

n'ait aucune distraction, et qu'il ne s'effarouche pas du grand nombre de personnes qui veulent être témoins de ses exploits quand viendra le jour de l'assaut ; car on fait des paris considérables sur le pinson qui chantera le plus, on remporte des prix, on reçoit des couronnes, et chacun emploie tous les moyens pour triompher.

Au reste, cette opération douloureuse sans doute est sans danger pour la vie de l'oiseau ; quand elle est bien faite, il n'en meurt pas, mais quoiqu'il chante davantage, il perd sa vivacité, il devient triste ; immobile dans sa cage, il cesse d'être gai comme un pinson. Cette méthode pour faire chanter le pinson est fort ancienne, Gesner en parle à la page que j'ai déjà citée. *Aucupes aliqui fringillas æstate tota loco obscuro includunt aluntque : sub hieme vero vel autumno extrahunt canoras, canere autem incipiunt cum lucem revisunt (alioqui id temporis mutæ sunt) utunturque ita ad retia pro reliquis avibus illiciendis.*

Différent en cela des autres oiseaux, le pinson a quatre manières de chanter. Dans les temps ordinaires, où il ne ramage point, il fait entendre les sons répétés *kin, kin* ou *pin, pin*. Ce *pin, pin*, est précédé d'un petit sifflement doux, moelleux et flûté, rarement il dit l'un sans l'autre ; lors-

qu'il voyage, ce sifflement est son cri habituel ; il n'y fait succéder le *pin, pin*, que pour répondre à ceux qui l'appellent. Quand vient le printemps, le pinson ajoute à ce double cri le chant des amours, roulade harmonieuse et sonore, fort admirée des amateurs flamands. Avant de lancer sa phrase musicale, cet oiseau pousse un cri guttural et rauque, fort désagréable, et qu'on ne croirait jamais sorti du même gosier. Voilà donc deux chants qui sont doubles, tandis que l'ortolan et tous les autres oiseaux, quoique ayant aussi deux chants, ne les ont que simples.

Ceux qui veulent avoir des pinsons ramageurs ou de bons *poseurs*, car c'est ainsi qu'on les appelle, ont soin de les renfermer comme je vous l'ai dit. Quand la mue est finie et qu'on a fixé le jour de l'assaut, on les tire peu à peu de leur tombeau tout noir, pour que le grand air et le soleil ne causent point une différence trop sensible à leurs organes. Heureux celui dont le pinson lancera le plus grand nombre de roulades ! heureux le village où sera né le vainqueur ! Ces combats de chant sont annoncés d'avance, tout s'y passe avec une grande solennité. On y met autant d'importance que s'il s'agissait d'un concours académique ou d'une course de chevaux ; ce sont les jeux olympiques des villages de Flandre, jeux où toutes les pas-

sions se trouvent en mouvement, où l'ambition, la jalousie, le triomphe et le dépit débordent, comme s'il s'agissait des plus hauts intérêts.

Non seulement les individus tirent vanité de la victoire, mais encore les villes, les villages s'enorgueillissent de compter le vainqueur parmi leurs habitants. C'est un sujet perpétuel d'émulation. De même que dans les collèges on choisit les plus forts élèves pour les envoyer au grand concours, les communes font des essais préparatoires pour savoir quels seront les poseurs chargés de soutenir l'honneur du pays. On distribue des prix dans chaque village, et tous ces lauréats partent au jour fixé, avec la cage ornée de rubans, pour combattre d'autres lauréats non moins illustres et non moins habiles.

Les communes, suivant la force de leur population, envoient un ou deux pelotons à l'assaut qui a lieu tantôt dans une ville, et tantôt dans une autre. Dernièrement, à Armentières, le peloton de la ville d'Ypres remporta le premier prix, et les pinsons de ce peloton *posèrent* deux mille quatre cent cinquante-six coups en une heure. Neuve-Eglise eut le second prix pour deux mille trois cent soixante-huit coups, et Armentières, avec deux mille deux cent soixante-douze coups, n'eut que le troisième prix. Outre le prix de peloton, qui honore collectivement

toute la commune, il existe un prix individuel pour le propriétaire de l'oiseau. Au concours d'Armentières, que je cite, le pinson qui posa le plus appartenait au sieur Valonges, de la ville d'Ypres; il répéta sa roulade sept cent soixante-douze fois pendant une heure.

Bien des gens lèveront les épaules en lisant ceci : « Voilà des jeux d'enfants, diront-ils, des rivalités de fourmis pour conquérir un grain d'avoine. » Eh ! messieurs, les plus grandes ambitions, lorsqu'on les examine attentivement, sont-elles donc autre chose !

Considérez la place que tient notre terre dans l'espace; figurez-vous un grain de moutarde au milieu du désert de Sahara, et puis, voyez si Napoléon, subjuguant une partie de ce grain de moutarde, pouvait compter pour quelque chose. Vu des hauteurs où Dieu demeure, le grand homme, bouleversant l'Europe, devait beaucoup ressembler à la fourmi dont nous parlions tout à l'heure. Au reste, dans ce pauvre monde où nous sommes, tout est relatif; le plaisir et la peine, la joie et le chagrin n'ont rien de bien positif, puisqu'aucune de ces choses n'a une influence égale sur deux hommes différents. Ce qui plaît à l'un ennuie l'autre; ce qui désespère celui-ci fait à peine pousser un soupir à celui-là. Les gens du beau monde ne comprennent

pas comment un chasseur peut rester assis toute une journée en face de ses filets : « C'est à périr d'ennui, disent-ils. » Fort bien, mais le chasseur leur répondra : « Il faut encore plus de courage pour demeurer encadré, pendant cinq heures, dans une loge d'Opéra pour admirer des soleils de clinquant, des lunes de carton et des forêts de toile peinte. C'est bien divertissant de voir une princesse qui se tue en chantant une cavatine ; d'entendre brailler en chœur : *Attaquons, combattons, vainquons* : C'est bien malin d'attaquer, de combattre, de vaincre un ennemi qui doit reculer au signal de l'orchestre. Cela ne donne aucune émotion ; quand on lève la toile, je sais toujours comment la chose se terminera. Lorsque je chasse aux filets, je ne suis jamais sûr de rien ; l'oiseau qui traverse l'air dans les nuages se trouve quelquefois dans ma main une minute après que je l'ai aperçu ; celui qui voltige sur ma tête, qui se pose près de moi, tourne, hésite, retourne et finit par disparaître. Cela m'émeut, mon cœur bat plus fort, et je sens mieux que je suis en vie. » Un chasseur passionné me disait un jour : « Quand je vois au milieu des nuages un oiseau qui vole, je ne le vendrais pas pour cent sous ; lorsque je l'ai pris et qu'on me le demande, je le donne pour rien. » Eh ! mon Dieu, ce n'est pas pour manger

une brochette d'oiseaux rôtis que nous chassons, c'est pour vaincre une difficulté, pour développer notre adresse, pour avoir des émotions. Les émotions, voilà ce qu'on cherche toujours, et partout, chacun prend comme plaisir la chose qui lui en procure de plus agréables, et, par cette raison, celui-ci s'amuse là où les autres s'ennuient. Au reste, tout cela dépend des goûts; la chasse ou la pêche, les courses au clocher ou la loge de l'Opéra, la blouse ou les beaux habits, choisissez ce qui vous conviendra le mieux : l'homme n'a qu'une chose à faire ici-bas, c'est de rester dans le cercle tracé par les lois et surtout par sa conscience : ensuite qu'il gaspille son temps à sa manière.

En Flandre, les éleveurs de pinsons se préparent toute l'année aux grands combats qui se livreront quand viendra le mois de juin. Que dis-je ? il faut cinq ans de captivité, d'études, d'essais, pour qu'un pinson puisse poser. Il y a deux manières de se procurer des poseurs. On les prend jeunes dans le nid, ou bien on leur tend des pièges pour les attraper tout élevés. Cette dernière méthode est la meilleure; l'oiseau se développe mieux quand il est soigné par ses parents. On appelle *pinsons patelots* ceux nourris à la brochette, comme autrefois on nommait faucon niais l'oiseau de proie pris au nid. Il est

rare que parmi ceux-ci on trouve des poseurs excellents. Au reste, il faut avoir beaucoup de pinsons pour rencontrer un bon poseur, aucun signe extérieur n'aidant à faire discerner ceux qui auront plus ou moins d'aptitude pour le chant. On ne prend point de précautions particulières pour la nourriture des poseurs ; on leur donne du millet pendant l'été, dans l'hiver on mélange cette graine avec du colza. Après qu'on les a tenus long-temps renfermés, on les met au jour peu à peu : quoiqu'ils soient aveugles, ils sont bientôt animés par le grand air, par le soleil qui les réchauffe ; on en place deux à quelque distance les uns des autres, et puis on en met trois, et puis un plus grand nombre ; chaque éleveur choisit le plus fort de sa bande, et ces oiseaux d'élite vont être chargés de soutenir l'honneur du maître au grand concours.

C'est un jour bien solennel que celui-là, c'est un festival de village. Si, dans les grandes villes du nord, on rassemble à certaines époques une armée de musiciens pour avoir des concerts monstres, dans les communes de moindre importance on a tout autant de zèle pour organiser les assauts de pinsons. Deux jurés, choisis parmi les notabilités du canton, sont placés vis-à-vis de chaque cage ; la craie à la main, ils mar-

quent les coups de chant sur une planche carrée. Tous les pinsons, renfermés dans leur prison de dimension égale, sont placés à l'ombre, près d'un mur, au couchant, pour que les rayons du soleil ne les incommodent pas. Chaque cage est posée sur une chaise, à un mètre du mur et à trois mètres de la chaise voisine. Comme pour une course de chevaux, on tire les places au sort, car la position où se trouvera le pinson doit avoir une grande influence sur le succès du combat: Si le poseur a la voix forte, et s'il est placé entre deux oiseaux doués d'un beau gosier, il chantera mieux, car il sera poussé par l'émulation; plus les autres chanteront, plus il voudra chanter. S'il a la voix faible, ce sera tout le contraire. Le hasard en décide, et c'est une consolation pour les vaincus; ils ont toujours le soin de dire que si la place avait été favorable, leur pinson aurait été vainqueur.

Les mois que l'on choisit pour les assauts sont avril, mai et juin. On pose ordinairement de cinq à six heures du matin. Une fois le signal donné, la parole appartient aux pinsons; les hommes doivent se taire; les jurés marquent gravement les coups de chant. La galerie contrôle leurs opérations, et chacun se conforme au règlement du combat: « Tout mauvais chant ne doit pas être marqué; le chant double, sans

répétition, ne doit être compté que pour un seul coup. » Ceci fait bien naître quelquefois des contestations. Effectivement, il est difficile de poser la limite où un coup de chant cessera d'être mauvais, pour devenir bon. Les jurés ont là-dessus un pouvoir discrétionnaire, et tout le monde se soumet à leur jugement. Pendant qu'ils s'acquittent consciencieusement de leur grave mission, des hommes, armés de longues baguettes, entourent le champ de bataille pour en écarter *les oiseaux voleurs*. On appelle ainsi les pinsons, attirés par les poseurs, qui viennent se percher et chanter près des autres, ce qui donne des distractions aux combattants.

Les amateurs ont si bien analysé le chant du pinson qu'ils pourraient le noter comme une partition; ils distinguent les coups, le prélude, le final.

Dans plusieurs provinces, on a même placé des paroles sous les notes chantées par les oiseaux. Ainsi, par exemple, consultez un paysan des environs d'Orléans; il vous affirmera que le pinson dit dans sa roulade : *Je suis le fils d'un riche prieur*, et voilà pourquoi, dans l'Orléanais, on appelle cet oiseau *le riche prieur*. En Normandie, où les notes sont assurément les mêmes, on leur donne une autre signification; le pinson dit : *Qu'est-ce qui veut venir à Saint-Sympho-*

rien ? En Provence, la mésange annonce le froid : *Fara fré, fara fré* ; ailleurs, elle donne une leçon de la loi du talion : *Comme il te fait fais-lui*. En Sologne, la grosse mésange dit : *que de petits, que de petits* ; la mésange bleue lui répond : *Tout drus, tout drus*. En général, chacun peut trouver ce qu'il désire dans le chant des oiseaux ; c'est comme dans les sons des cloches où Panurge trouvait *marie-toi ou ne te marie pas*. La caille seule a le privilège de dire partout la même chose : *Paye tes dettes* est une phrase qu'on lui attribue dans toute la France.

Qui pourra jamais nous dire ce que signifient tous ces cris, ces ramages, ces gazouillements ? Peut-être le rossignol et l'hirondelle, l'alouette et le pinson racontent-ils à leurs enfants les voyages qu'ils ont faits, les dangers qu'ils ont courus ; leur chant est peut-être une odyssee ; il n'y manque plus qu'un Homère pour nous le faire comprendre : peut-être est-ce un *Télémaque* pour les guider dans la vie qu'ils vont parcourir, pour leur indiquer le passage des mers, les lieux de repos, les bons endroits où ils rencontreront du grain et des insectes. Ne vous y trompez pas, ces gazouillements d'une volée d'oiseaux perchés sur un arbre ne sont point un vain bruit ; là se discutent les intérêts d'une république, on y parle d'amour, d'intrigues se-

crètes, et je suis tenté de croire qu'on y fait des lois, car chacun y bavarde, à dire d'experts.

Dans les pays où l'on fait assaut avec le chant du pinson, chaque reprise a un nom particulier ; lorsqu'il y en a trois réunies dans un même chant, elles forment un chant entier. C'est le plus haut point de gloire où un poseur puisse arriver. Pour se donner une idée du prix que les oiseleurs attachent à la possession d'un bon pinson, il suffit de savoir qu'il est tel de ces oiseaux qu'on vend jusqu'à cent francs ; on a vu même des amateurs ne vouloir les vendre à aucun prix. Dernièrement, un pinson devint l'objet de l'admiration générale, parce qu'il faisait cinq reprises consécutives. C'était une chose inouïe dans les fastes où sont inscrits les exploits des pinsons galle-belges. Cet illustre poseur gagnait les prix dans tous les assauts : du moment que Georges, son heureux propriétaire, arrivait, sa cage à la main, il était vainqueur, et tout le monde appelait ce pinson *le vainqueur à Georges*.

Ces triomphes successifs obtenus par Georges excitèrent l'envie de Mathieu. Après Georges, Mathieu passait pour avoir les meilleurs poseurs, il avait obtenu quatre reprises, mais Georges en avait cinq. Que fit Mathieu ? Il séduisit la servante de Georges, et pendant la nuit

il déroba le pinson, qu'il remplaça par le plus vulgaire des poseurs. Un combat eut lieu le lendemain, et Mathieu fut vainqueur. La cage fut décorée de rubans, le pinson qui se nommait *le vainqueur à Georges* fut appelé *le vainqueur à Mathieu*. Non content de son triomphe, des deux couverts d'argent et de la gloire, Mathieu plaisanta le pauvre Georges humilié déjà par sa défaite, et lui demanda des nouvelles du vainqueur; ces paroles lui coûtèrent bien cher, car son rival se vengea d'une manière tragique. La nuit venue, quand Mathieu, sortant du cabaret, retournait au logis, la cage sous le bras, un vigoureux coup de bâton l'étendit par terre, dans un fossé, Mathieu fut relevé, la jambe cassée, le dos meurtri, et le lendemain, le pinson accroché près d'une fenêtre, chantait joyeusement dans une cage, où les passants lisaient en gros caractères : LE VAINQUEUR A GEORGES.

Au reste, il ne faut pas croire que tous ces pinsons si bien élevés, si beaux chanteurs, ne servent jamais qu'à faire assaut de roulades; en Hollande surtout, on les utilise pour en prendre d'autres. Au milieu des riches plaines de ce pays, l'étranger qui voyage aperçoit, de temps en temps, des maisonnettes fort propres, peintes de toutes couleurs, placées dans les champs, de distance en distance; ce sont les rendez-vous de

la chasse aux pinsons. Ces maisons, entourées de palissades légères, servent à fumer, à boire, à manger, à jouer au wist; les dames sont là qui travaillent et babillent. Non loin de ce petit salon, car la maisonnette n'a que douze pieds carrés, sont des filets; l'emplacement qu'ils occupent est appelé *winkebaan* (champ des pinsons).

L'importance que mettent les Hollandais à compter leurs pièces de gibier est telle que chaque personne de la société signe le procès-verbal de la journée; non seulement ils veulent prendre des oiseaux, mais encore ils sont bien aises de fournir les preuves authentiques de leur science aviceptologique. Un registre est déposé dans la maisonnette; chaque jour, quand le dernier oiseau est pris, quand le dernier rob est fini, quand la dernière bouteille de bière est bue, on inscrit le nombre, le genre des pièces: si quelque incident a mis au grand jour les talents d'un chasseur, on ne manque pas de les détailler longuement, car il faut ne rien laisser ignorer à la postérité. En effet la gloire n'est gloire qu'avec la trompette de la Renommée.

Quand le passage est fini, lorsqu'on ne chasse plus, un banquet solennel réunit tous les amateurs des environs; au dessert on apporte les registres de toutes les maisonnettes; des jurés

additionnent, comparent et proclament le vainqueur. On boit des torrents de vin et de bière à sa santé, on fume des nuages de tabac, on rit à gorge déployée, en se promettant bien de recommencer l'année suivante.

Le passage des pinsons est bien moins considérable en France qu'en Hollande ; cependant j'ai pris quelquefois une cinquantaine de ces oiseaux à Chenevières-sur-Marne dans une seule matinée du mois d'octobre. Avec six appeaux que j'avais soumis à la mue forcée, mon concert de pinsons était très harmonieux.

Sans doute de bons ramageurs donneront une grande chance de plus au chasseur, mais cela ne doit point empêcher d'avoir quelques chicoteurs de l'année qui diront le *kin, kin*, pendant que les autres feront la roulade. Examinez un bataillon faisant un feu de file ; s'il a des pièces de canon aux angles qui viennent de temps en temps interrompre la monotonie des coups de fusil, l'harmonie n'en sera que meilleure.

Il est indispensable aussi d'avoir un bon sambé de pinson. Choisissez pour cela le premier mâle que vous prendrez : je dis un mâle parce que, ayant les couleurs plus vives, plus tranchées que la femelle, il sera vu de plus loin. Ce pinson, mis en corselet, fera bien son service dans quelques jours. Un ortolan peut atti-

rer un verdier, un bruant, un grasset, mais pour prendre le pinson il faut un pinson en sambé; il faut que les voyageurs aperçoivent la ligne blanche sur les ailes : cette marque est le signe caractéristique de l'oiseau.

Vous prendrez plus facilement le premier pinson sans vous servir de sambé qu'en lui montrant un ortolan ou un verdier. Vous n'avez pas d'oiseau de l'espèce qui passe en l'air, ne bouge pas ; laissez faire vos appeaux, s'ils sont bons, ils les feront descendre et poser sur la ramée sans que vous vous en occupiez. Devant un pinson qui viendrait à vos filets, agitez un sambé d'une espèce étrangère; le pinson s'en ira, quoique fortement appelé par ceux qui sont dans vos cages.

Lorsque le vent a duré plusieurs jours avec violence, et que, sans avoir cessé tout à fait, il continue encore, mais faiblement et pas assez fort pour gêner la manœuvre des filets, le passage des pinsons est ordinairement très grand, si l'on se trouve au mois d'octobre ; on peut en prendre soixante ou quatre-vingts dans une matinée. Ce que je dis là doit s'entendre du nord de la France, car dans le midi on dépasse rarement les deux douzaines.

LE PINSON D'ARDENNES.

Le pinson d'Ardennes est un fort bel oiseau, mais il est difficile d'avoir un chant plus désagréable que le sien. Son cri d'appel a beaucoup d'analogie avec le grognement que pousse un chat qui s'étrangle en avalant un os. Cet oiseau ressemble au pinson ordinaire, quant aux formes; mais sa couleur est tout à fait différente. Le pinson d'Ardennes a le dos noir luisant, tigré de gris sur le col, les plumes bordées de roux, le tour du croupion blanc, la gorge d'un beau jaune-roux et la poitrine blanche. Les plumes près de l'anus sont rousses, celles placées sous l'aile sont jaunes, bordées d'orange; les grandes plumes des ailes sont noires, marquées d'une bande orange, suivie d'une bande blanche, et puis d'une bande noire.

Linnée le nomme *fringilla monti fringilla*, Gmelin *fringilla lulensis*, Frisch *fringilla montana*, Klein *fringilla hiberna*, Temminck *gros bec d'Ardennes*; en allemand, c'est le pinson des bois, *wald-finck*, le pinson des montagnes *berg-finck*, ou bien le *quæcker*, d'après le cri habituel de cet oiseau *quéc quéc*. Les Italiens le nomment *fringuello montanino*; les Anglais *the bramble*, *brambling*, ou *mountain finch*; en Bourgogne on l'appelle *tioquet*, en Sologne ar-

denet, à Orléans *pichot mondain*, en Provence *kinsoun rouquier*, c'est à dire pinson à la voix rauque, et *kinsard* dans quelques localités.

Le pinson d'Ardenne n'a point un passage fixe et périodique dans nos climats comme les autres pinsons. On en voit, pendant certaines années, des quantités innombrables, et, dans d'autres, il n'en arrive que très peu. En Provence, on en prend quelques-uns à la chasse d'automne, à moins cependant que le reste de la France ne soit couvert de neige : alors ils arrivent par troupes serrées. Plus on s'avance vers le nord, et plus on a de chances pour rencontrer les grandes bandes. A Paris, on en voit beaucoup plus qu'en Provence; sur les bords du Rhin on en trouve plus qu'à Paris. « On ne vit peut-être jamais un aussi grand nombre de ces oiseaux en Lorraine que dans l'hiver de 1765. Chaque nuit on en tuait plus de six cents douzaines, dit M. Lotinger, dans des forêts de sapins qui sont à quatre ou cinq lieues de Sarrebourg : on ne prenait pas la peine de les tirer, on les assommait à coups de gaule; et, quoique ce massacre eût duré tout l'hiver, on ne s'apercevait presque pas à la fin que la troupe eût été entamée (1). »

Le pinson d'Ardenne est beaucoup moins

(1) BUFFON.

rusé que le pinson ordinaire: ayez donc deux ou trois appeaux qui donnent bien la réplique, et vous en prendrez à discrétion, surtout si vous avez au sambé un beau mâle bien maillé. Le pinson d'Ardennes est certainement l'oiseau qui fait le mieux son service de sambé. Malheureusement il a des couleurs trop tranchées pour qu'on puisse l'employer pour les autres espèces. En Allemagne, j'ai fait des chasses superbes où le pinson d'Ardennes était en grande majorité. J'en ai pris jusqu'à cent cinquante dans une seule matinée. Je dois dire aussi que, pendant les dix ou quinze jours que dura le passage, je portais une douzaine d'appeaux. C'est ainsi qu'il faut manœuvrer, lorsqu'une espèce d'oiseau donne plus qu'une autre, il faut en augmenter le nombre des appeaux, et diminuer ceux des espèces que l'on voit peu. A la chasse aux filets, comme à toutes les autres, il faut du calcul, de l'observation; suivez certaines règles générales, mais ensuite modifiez les autres, suivant le climat, la saison et votre propre expérience.

LE VERDIER.

Si les oiseliens de Paris appellent le verdier un bruant, par une juste compensation, ils nomment le bruant une verdière. Au reste, cette

erreur consacrée par les écrits de plusieurs ornithologues, émane en droite ligne des traducteurs d'Aristote. Ils ont fait *lutæa* de *chloris*, et, comme le bruant est plus jaune que le verdier, ils ont interverti les noms. Belon et Salerne appellent *bruant* l'oiseau qui fait le sujet de ce chapitre, Buffon le nomme *verdier*; nous suivrons Buffon. Au reste, notre grand naturaliste aurait mieux fait de laisser les choses comme elles étaient avant lui. Le nom de bruant une fois acquis au verdier, pourquoi le changer? Le public ne varie pas son langage au gré des savants; Belon au seizième siècle avait appelé le verdier bruant: la tradition a conservé ce nom chez les oiseliens, et cela durera long-temps encore. Si le nom de verdier convient au verdier par rapport à son plumage, celui de bruant lui va tout aussi bien par onomatopée; car le verdier bruit, son cri de voyage est *brrrr...* C'est pour cela qu'on l'a nommé bruant. D'un autre côté, le bruant pouvait continuer à s'appeler verdier, car il a des plumes vertes.

Nous appellerons verdier le *chloris* d'Aristote et de Gesner, le *loxia-chloris* de Linnée, le *gros bec verdier* de Temminck, le *bruant* de Salerne et de Belon, le *verdone* d'Olina. Les Espagnols lui donnent aussi ce dernier nom; les Allemands l'appellent *gruen-ling*, *gruener-henffling*; et

les Anglais *green-finch*. En France il porte plusieurs noms, *bréant*, *bruyan*, *verderet*, *verdelin*, *verdereule*, *verdoie*, *oiseau jaune*, *moineau saffrané*, *bruant d'orge*, *mangeur de millet*. En Provence on l'appelle *verdun*, et dans quelques localités *verdè*.

Le verdier, couvert de son plumage d'amour, est un très bel oiseau. Ceux que l'on prend au passage du mois de mai sont vraiment superbes. Les teintes de jaune et de vert sont alors si bien tranchées qu'il est difficile de voir un plus joli petit animal. Son chant, fort simple et très monotone aux autres époques de l'année, s'augmente alors de plusieurs variations plus ou moins agréables.

Les jeunes verdiers sont assez faciles à prendre; mais, lorsqu'ils ont déjà vu le monde, la question se complique en raison directe du temps qu'ils ont voyagé. Les appeaux de l'année ne suffisent pas; les verdiers passeront sans s'arrêter s'ils n'entendent que des chicoteurs; mais si vous leur opposez de bons ramageurs, la tentation sera plus grande: ils tomberont dans vos filets. Il est donc bien de faire muer quelques mâles au printemps; si vous parvenez à en avoir un qui ramage bien à l'automne, il vaudra mieux que dix chicoteurs.

Le verdier femelle est excellent à mettre en

corselet au sambé: je dis verdier femelle, parce qu'ayant les couleurs moins vives, moins prononcées, il peut servir pour un plus grand nombre d'oiseaux. Le mâle ne serait bon que pour les verdiers, la femelle peut être montrée aux ortolans, aux bruants, aux proyers, aux grassets, etc., etc.

Les chasseurs espagnols mettent tous leurs soins à avoir de bons appeaux et d'excellents sambés de verdier: c'est l'oiseau dont ils font le plus grand cas; ils prennent autant de précautions pour le faire muer que nous en prenons pour nos appeaux d'ortolans. En Espagne vous ne rencontrerez jamais un chasseur aux filets sans qu'il ait sa sambéyère garnie de quatre verdiers, perchant tous avec une grâce infinie et faisant le service d'appeaux. Ces oiseaux sont fort communs dans la Péninsule; un de mes frères (1), qui pendant plusieurs années a fait la chasse aux filets en Andalousie, m'a dit que, chaque jour, les verdiers entraient pour plus de moitié dans le nombre des oiseaux pris.

On nourrit les pinsons et le verdier avec du millet, du chènevis, de l'avoine; mais quelque grain qu'on leur donne, ces oiseaux ne deviendront jamais gras. Bien des gens vous diront que

(1) Sébastien Blaze, auteur des *Mémoires d'un Apothicaire*.

leur chair est mauvaise parce qu'elle conserve toujours un goût amer. Je connais des gastronomes qui, précisément à cause de ce défaut regardé par eux comme une qualité, font grand cas du pinson et du verdier. Ils les mangent comme apéritif, comme excitant, par la même raison qu'on boit un verre d'absinthe pour ranimer l'estomac paresseux. Dans ce cas ces oiseaux peuvent faire l'office d'un coup du milieu mangé au lieu d'être bu. Cela donne de la variété dans un festin, cela fait diversion ; si vous mangiez toujours des mêmes mets, vous en seriez bien vite ennuyés.

En général, les petits oiseaux sont excellents à la crapaudine. Rien n'est plus facile que d'opérer. Vous les videz, ce qui ne se fait jamais quand on les met à la broche. Vous hachez menu les petites drôleries extraites de l'abdomen, en y ajoutant des fines herbes et la chair d'une égale quantité d'autres oiseaux destinés à farcir les autres. Vous remplissez les cavités avec cette pâte, convenablement assaisonnée ; vous couvrez chaque petite bête d'une légère barde, et vous faites cuire dans une tourtière sous le four de campagne. Le feu doit attaquer en tout sens ; il faut veiller avec soin à ce que la dessiccation n'arrive pas, et vous servez chaud.

Nota. Les oiseaux qu'on met à la crapaudine

doivent être ouverts par derrière, longitudinalement, du côté du dos. Il est essentiel que l'abdomen paraisse intact.

Ce petit plat est un joli hors-d'œuvre d'amateur. Cela se mange comme un anchois, comme un cornichon : c'est un mets fin, sans conséquence, il n'empêche rien; au contraire, il sert d'heureux prélude : cela s'appelle peloter en attendant partie.

Lorsqu'on a pris beaucoup d'oiseaux dans la journée, on réserve les plus gros et les plus gras pour être farcis, on désosse les autres qui serviront à farcir. Les oiseaux à bec fin sont plus délicats que ceux à gros bec; les insectivores sont meilleurs que les granivores, à l'exception toujours de l'ortolan, qui fait chapitre à part. Mais ces granivores hachés, bien assaisonnés, mêlés avec les intestins de ceux à bec fin, acquièrent par ce procédé un moelleux, un velouté dont ils manquaient auparavant. Et voilà pourquoi l'art du cuisinier se trouve le premier de tous.

Il s'agit de savoir faire un heureux mélange, d'appliquer les doses dans une juste proportion, qui plaise au plus grand nombre, et surtout ne nuise point à la santé: c'est là tout le talent, toute la science. « Venez déjeuner avec moi demain, je vous ferai prendre du chocolat comme vous n'en avez jamais pris : c'est ce que me disait un fameux

gastronome dont toutes les idées étaient continuellement tendues pour savoir ce qu'il mangerait; venez me voir demain, répéta-t-il, et vous serez émerveillé. » Moi qui suis trop poli pour refuser une telle invitation, je fus exact, et je pris d'excellent chocolat.

« Devinez comment je l'ai fait.

— Ma foi, je n'en sais rien, je le trouve bon; mais je ne puis pas dire ce que vous y avez mis; il sent le café...

— Et puis?

— Je ne sais quoi.

— Voici ma recette. J'ai fait une forte infusion de thé, je m'en suis servi pour filtrer quelques tasses d'excellent café, et puis j'ai pris le résultat en guise d'eau pour préparer mon chocolat.

— L'idée est peut-être bonne: il faut auparavant savoir l'effet de ce mélange dans l'estomac. Croyez-vous que nous dormirons?

— Pourquoi pas?

— Parce que nous aurons le diable au corps.

Effectivement, pendant trois grandes nuits, l'amphitryon et le convive ne purent jamais parvenir à fermer l'œil un seul instant.



CHAPITRE XIV.

LE BRUANT, LE ZIZI, L'ORTOLAN DE ROSEAUX,
LE BRUANT FOU, LE PROYER.

MERCURE.

Ton nom était Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;

Mais ton bâton sur cette affaire

M'a fait voir que je m'abusois.

MOLIÈRE.

Les oiseleurs de Paris ont donné le nom de bruant, ou plutôt de *bréant*, au verdier. Par compensation, ils appellent *verdière* l'oiseau que Buffon et beaucoup d'ornithologues nomment bruant. J'ai déjà traité cette question en parlant du verdier. Le bruant a beaucoup de ressemblance avec l'ortolan ; e'est la même grosseur, le

même corsage et presque le même chant. Le bruant a le dessus de la tête et la gorge d'un beau jaune; chez l'ortolan, la tête est verte et la gorge d'un jaune clair parsemé de petites mouchetures vertes (1). Ces deux oiseaux chantent à peu près de la même manière; le bruant imite l'ortolan comme un ménétrier de village qui voudrait singer Paganini, ou comme la lime d'un serrurier qui suivrait les modulations du rossignol.

Ce ne serait rien s'il n'avait que le défaut de mal chanter; on le lui pardonnerait facilement à table; mais il existe probablement chez lui un vice de conformation qui l'empêche des'engraisser, vice capital qui fait rejeter le bruant dans la classe des oiseaux vulgaires, tandis que l'ortolan tiendra toujours un rang très élevé, tout au plus contesté par le grasset. J'ai fait de nombreuses expériences pour savoir si le bruant méritait ce titre d'ortolan du nord, que lui donnent les ornithologues; je n'ai jamais obtenu qu'une pellicule blanchâtre au lieu de cette belle couche

(1) « Le tubercule osseux ou grain d'orge que cet oiseau a dans le palais est le titre incontestable par lequel il prouve sa parenté avec les ortolans; il a encore avec eux plusieurs traits de conformité, soit dans la forme extérieure du bec et de la queue, soit dans la proportion des autres parties et dans le bon goût de sa chair.» (BUFFON.)

de graisse compacte, épaisse, solide, onctueuse, que nous offre le véritable ortolan. Ces deux oiseaux ont à peu près le même plumage, voyez un peu le beau mérite : l'âne ressemble au cheval ; mais celui-ci porte son maître dans les combats, et l'autre charrie les choux au marché.

Cependant il serait possible que le bruant ne s'engraissât point, parce qu'à l'époque où on le prend, les nuits sont fort longues, et qu'alors il n'a pas assez de temps pour manger ; peut-être perd-il dans une nuit ce qu'il a gagné dans un jour. Je conseille donc aux amateurs de faire de nouvelles expériences ; en illuminant la volière on pourrait diminuer la longueur des nuits. Je suis fâché de n'avoir pas eu plus tôt cette idée ; j'aurais essayé la chose avant de livrer mon livre à l'impression ; mais on ne pense pas à tout dans ce monde.

Eh ! mon Dieu ! les plus grands génies se voient quelquefois arrêtés par les plus petites choses. Newton avait un chat qu'il aimait beaucoup ; pour que cet animal pût aller et venir dans son cabinet, il avait fait ouvrir une charnière au bas de la porte. Mais le chat, ou plutôt la chatte, eut un petit encore plus gentil que sa mère. « Je veux qu'ils viennent jouer ensemble près de moi, dit Newton ; ce sera fort amusant. » Il mande aussitôt son menuisier, et, près de la

grande chatière, il en fait ouvrir une petite. Quand cela fut fini :

« Pourquoi ces deux trous ? dit l'ouvrier.

— L'un est pour la mère et l'autre pour l'enfant.

— Mais il me semble que là où le gros chat passe le petit aurait pu passer.

— Tu as plus d'esprit que moi, mon ami ; voilà huit jours que je médite là-dessus, et cette idée ne m'était pas venue. »

Nous entendons par bruant l'oiseau nommé *emberiza flava* par Gesner (1) et par Turner ; *chloris* par Aldrovande, *emberiza citrinella* par

(1) Je trouve dans les notes de Buffon, édition de Ladrangé et Verdière, 1826, tome XXXIV, page 173, que Gesner nomme le bruant *anthus seu florus*, c'est une erreur. L'oiseau que désigne Gesner par le mot *anthus* ne peut pas être le bruant. La description du plumage et des habitudes ne se rapporte en rien à ce que nous savons. L'annotateur a été trompé par ces mots : « *Gallis bruant dicitur.* » (Gesner page 446, édition de Francfort, 1617, in folio.) Il ne fallait pas s'en rapporter à ces paroles : « Il est nommé bruant par les Français, » car il est possible et très probable que du temps de Gesner dix oiseaux d'espèces différentes fussent appelés de cette manière : Schwenckfeld (*aves silesia*) a commis la même erreur. Si ces messieurs avaient sauté de la page 446 à la page 591 de Gesner, ils auraient trouvé sous le nom *emberiza flava* la description exacte du bruant, avec ces mots répétés : « En France on le nomme *bruyan, verdun, verdrier, verdereule, verdere.* »

Linnée, Viellot, etc. ; *zivolo* par Olina ; *verdier* par Belon et par Salerne ; *bruant de France* par Buffon ; *bruant jaune* par Temminck ; *yellow-bunting* par Latham. Cet oiseau s'appelle *gilberschen*, *korn-vogel*, *geelgorst* en Allemagne ; *cia megliarina*, *verzero* en Italie. Il a bien des noms en France : *oiseau jaune*, *bruyan doré*, *moineau saffrané*, *bruant d'orge*, *verdrier*, *verdrière*, *verdoie*. Dans les environs d'Orléans on l'appelle *bineri*, dit-on, à cause de la ressemblance de son cri avec la prononciation de ce mot. Je trouve *bineri* trop long ; je préférerais *birr*. Dans une grande partie de la Provence, le bruant s'appelle *roussette*.

Le bruant fait ses petits en France et dans le nord de l'Europe ; il est à la fois sédentaire et voyageur ; les uns restent, les autres partent. En voyant la grande quantité de bruants, de pinsons, de verdiers, etc., qui demeurent en France pendant l'hiver, on a de la peine à concevoir pourquoi tant d'autres individus des mêmes espèces sont partis pour traverser les mers, ou pourquoi ceux-ci sont restés. Chez les cailles, chez les hirondelles, à certaine époque, tout le monde part ; chez les autres oiseaux, on trouve des milliers d'exceptions.

Les paresseux, qui laissent arriver l'hiver, sans se mettre en voyage, en sont quelquefois

bien punis : la neige couvre la terre, ils ne peuvent plus trouver leur nourriture, ils partent, mais il est trop tard : un vaste tapis blanc cache les grains qu'ils cherchent. Si quelquefois ils rencontrent une place où l'on a balayé la neige qu'on a remplacée par de la paille, ils fondent du haut des airs, dans l'espoir d'y trouver à dîner ; mais le filet part, se croise, et les voilà pris.

Les temps de neige sont les meilleurs pour la chasse aux filets. On a soin de se bien vêtir ; on a des sabots avec double chausson de laine, et, comme on prend beaucoup d'oiseaux, le mouvement qu'on se donne fait circuler le sang. A Chenevières, j'ai pris un jour deux cent quatorze oiseaux, dont cent quatre-vingt-deux bruants. Il avait tombé six pouces de neige pendant la nuit ; le temps était superbe ; continuellement je tirais le filet ou je courais pour prendre les oiseaux : je vous assure que je ne pensais point au froid.

M. Vapali ne rêvait que neige ; voir toute la Provence couverte d'un vaste tapis blanc pendant quinze jours était le dernier terme de son ambition. Ce digne homme ne songeait pas, comme tant d'autres, à gagner des châteaux dans un coup de bourse, à mettre en actions fort chères des mines achetées à bon marché, il

voulait prendre des bruants, des pinsons, des linottes en grandes quantités ; il a chassé toute sa vie, et puis il est mort heureux et regretté de tous, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Je connais bien des millionnaires qui n'auront pas une si belle oraison funèbre.

La première chose que M. Vapali faisait en achetant un almanach, c'était de regarder quels jours il neigerait : « Cet almanach est excellent, disait-il, nous aurons de la neige quatre fois cette année : Dieu veuille qu'elle soit de la bonne ! » Or, pour être bonne, la neige doit tomber pendant la nuit, car alors le passage des oiseaux a lieu le jour suivant ; mais s'il neige dans la journée, les oiseaux passent en même temps, et le lendemain on n'en voit presque plus.

En hiver, M. Vapali consultait à chaque instant son baromètre et sa girouette : courant de l'un à l'autre, lorsque son expérience météorologique lui faisait croire à un changement de temps favorable à ses plaisirs, il se frottait les mains. « Bon ! disait-il à sa femme, il neigera cette nuit. » Un soir, à peine il venait de s'endormir dans cette douce espérance ; ses rêves lui amenaient déjà des milliers d'oiseaux dans ses filets, lorsqu'il fut éveillé par sa servante. « Eh bien ! monsieur, vous dormez, et la neige couvre la terre de plus d'un pied.

— Que dis-tu, Catherine ?

— Vous devriez être déjà parti.

— C'est, ma foi, vrai; j'entends l'horloge, et la cloche sonne avec sourdine; allons, il est temps de s'habiller. Le passage sera beau, nous mangerons de belles brochettes d'oiseaux. Catherine, vous aurez soin de ne pas les laisser trop cuire, c'est votre principal défaut. Comme nous en aurons beaucoup, vous en mettrez chaque jour deux douzaines à la broche et autant à la crapaudine. A la fin cette neige est arrivée! elle ne voulait pas tomber, elle avait l'air de me dire: « Tu me souhaites, bon! eh bien! je ne tomberai pas; » et moi, je me disais tout bas: « Il faudra bien qu'elle tombe un jour, tôt ou tard, n'importe, pourvu que cela vienne. » Et là-dessus M. Vapali, riant à gorge déployée, se lève et regarde par la fenêtre. Sa cour est d'un blanc uniforme, voilà mon homme au comble du bonheur. Sur-le-champ il fait ses préparatifs, il prend ses cages, les empile, charge son havresac, il part, il est parti. En ouvrant la porte de la rue, M. Vapali vit que tout était noir de boue, il regarde sa cour: ô malheur! ce qu'il avait pris pour de la neige n'était autre chose que des draps blancs étendus par sa femme et par sa servante. Tel M. d'Herbelin croyant être à Dieppe eut la douleur de se retrouver à Paris,

rue Charlot. Eh bien ! M. Vapali ne se fâcha point ; ce brave homme disait le lendemain : « Je ne leur en veux pas ; au contraire, elles m'ont procuré une demi-heure de plaisir. »

Le bruant de passage est facile à prendre, pourvu qu'on ait quelques bons appeaux. Les premiers que vous prendrez seront presque tous bons. Ils sont même préférables à ceux que vous aurez conservés de l'année précédente, à moins cependant, qu'ayant été soumis à la mue forcée, ils ne ramagent. Dans ce cas, il ne peut pas y avoir de comparaison. Si vos vieux bruants ne font que chicoter, servez-vous-en pour prendre les premiers qui arriveront, et remplacez-les par ceux-ci.

Pour mettre au sambé, choisissez un beau mâle bien nuancé de jaune, passez-lui le corselet, il vous servira tout le temps du passage. Un ortolan peut produire le même effet.

A l'exception du zizi (bruant de haies), nul oiseau ne plonge dans le filet avec plus de rapidité, surtout dans les commencements du passage. S'il est seul, il est bien rare qu'il tourne et fasse des évolutions pour regarder ceux qui l'appellent ; il entend chanter, il arrive et voilà tout ; nulle inquiétude, nulle prévoyance ne l'agite. Cet estimable bruant voyage, il a besoin de déjeuner ; la faim se fait sentir dans les

airs comme sur la terre, il voit là-bas, là-bas, d'autres bruants qui crient : Venez ici ; « bon ! dit-il, les camarades ont trouvé quelque champ rempli d'orge, d'avoine ou de blé, allons voir. » Il plonge et trouve deux filets qui se replient sur lui. C'est ainsi que souvent nos plus belles espérances sont suivies d'une triste réalité. Mais si plusieurs bruants voyagent ensemble, la question se complique beaucoup. Ils se consultent, l'un aperçoit ce que l'autre n'a point vu ; ils tournent, ils manœuvrent et finissent par s'en aller. Dans ce cas, si l'un tombe dans le filet, tirez sans attendre les autres.

Tous les oiseaux de la chasse d'automne aiment à se poser sur la ramée : les bruants préfèrent pénétrer dans l'intérieur ; ils se lardent dans les branches les plus basses, ils y sont déjà tous, et vous n'en voyez pas un. Plus la ramée sera épaisse, large et longue, et plus ils désireront d'y plonger.

Le passage du bruant a lieu au mois d'octobre et de novembre. De temps en temps il cesse, et puis il recommence. Voici la raison de cette recrudescence : Les bruants ont trouvé, chemin faisant, des endroits bien fournis de grains. « Pourquoi chercher plus loin ce que nous trouvons ici, ont-ils dit ; » et ils sont restés. Mais la température change, la neige arrive, et ils sont

obligés de partir pour chercher des climats plus favorables.

Lorsque dans le pays qu'on habite, on voit de grandes quantités d'oiseaux de passage, qui se sont arrêtés, il faut se dépêcher de leur faire la chasse; car, au moindre changement de température, ils plieront bagage et s'en iront ailleurs. Je l'ai déjà dit, ces oiseaux arrêtés sont plus rusés que les autres, il faut plus de précautions pour les prendre, et la première de toutes est de s'entourer de branches d'arbre bien serrées, qui dérobent entièrement le chasseur à leur vue.

LE ZIZI, BRUANT DES HAIES.

Voici l'oiseau bête par excellence; il est si sot, si stupide, qu'on a de la peine à comprendre comment l'espèce n'en est pas entièrement détruite. En effet, dans les commencements du passage tous les zizis que l'on rencontre sont pris, il ne s'en échappe pas un; c'est comme si l'on chassait aux escargots.

Gesner l'appelle *emberiza alba*; Linnée, Gmelin et Viellot le nomment *emberiza cirulus*; Olin le confond avec le bruant, car il les décrit tous les deux sous le nom de *zivolo* (1). Brisson le

(1) *Uccelleria*. Rome, 1622, page 50.

nomme *emberiza sepiaria*, bruant des haies. C'est le *cirl bunting* de Latham ; le *zaunammer* de Wolf et de Meyer ; le *zivolo nero* des Italiens.

Belon appelle notre zizi *verdier de haie* ; Salerne, *verdier à sonnette* ; Temminck, *bruant-zizi* ou *de haie*. Dans les environs d'Orléans, on le nomme *verdier terrier*, *verdier terreux*, *verdier buissonnier* ; en Sologne, *trotte-chemin*, *chaumet* ou *chaumeret*. En Provence il est connu sous le nom de *chic* ou *chic roussette* à cause de son analogie avec le bruant qui s'appelle *roussette*. A Avignon, où tous les *chics* prennent le nom de *tride*, le zizi s'appelle *tride dèi bonne*, ce qui revient à la dénomination de *chic* proprement dit.

J'ai vu bien des chasseurs aux filets prendre la femelle du zizi pour la femelle du bruant ; ces deux oiseaux ont beaucoup de rapports ensemble. Si vous les regardez en face, vous les confondrez facilement ; mais voyez le croupion, chez le bruant, il est de couleur fauve ; chez le zizi vous ne trouverez que des plumes vertes. Dans le midi de la France il est difficile de garder un zizi d'une année à l'autre : on y parvient cependant avec quelques précautions. Il s'agit de les tenir constamment dans une température moyenne, c'est-à-dire qu'en hiver on les met dans une chambre exposée au midi, en été on les place au

nord. Ce que je dis du zizi peut s'appliquer à tous les oiseaux de l'espèce bruant.

Dans le centre ou dans le nord de la France, où tous les bruants font leurs nids, rien n'est plus facile que de se procurer quelques appeaux avant l'époque du passage. On va faire quelques excursions près des lieux où l'on en voit de jeunes; du moment qu'on a un ou deux échantillons de chaque espèce, on a l'esprit tranquille. Le mois d'octobre peut arriver, on est certain d'être en mesure.

Dans nos provinces méridionales on n'a point cette ressource, il faut prendre les premiers bruants, les premiers zizis, les premières farlouses, avec le sifflet; ce qui, pour beaucoup de chasseurs, n'est pas chose facile. Les chasseurs marchands les vendent aux chasseurs amateurs, et cela se paye encore assez cher; mais pour jouir de la hausse, il faut se dépêcher, car bientôt, la marchandise arrivant sur la place, la baisse survient nécessairement, et de trois francs et quelquefois de dix francs, l'oiseau tombe à trois sous : *sic transit gloria mundi!*

L'ORTOLAN DE ROSEAUX.

Cet oiseau, du genre bruant, semble d'abord n'avoir aucun rapport avec le zizi; on le pren-

draît plutôt pour une variété du moineau ; mais, quand on l'examine de près, on lui trouve le corps plus leste, plus allongé, les couleurs plus vives. Cependant ce n'est point à ces signes que l'on reconnaît le genre d'un oiseau. Pour le classer avec méthode, il faut regarder au bec, aux pattes, voilà le point de départ. Or l'ortolan de roseaux a le bec du bruant, du zizi, du proyer : donc il ne ressemble point au moineau.

C'est l'*emberiza schæniculus* suivant Gmelin, la *fringilla capite nigro, maxillis rufis, torque albo, corpore rufo nigricante*, suivant Linnée. Kramer le décrit de la même manière, à l'exception du mot *emberiza*, qu'il substitue avec raison à celui de *fringilla*. Gesner l'appelle *sceniclos seu passer aquaticus*, et dit que son nom allemand est *reidtmüsz* ; *passer atricapillus torquatus* selon Frisch ; *hortulanus arundinaceus* d'après Brisson ; *bruant de roseau* selon Temminck ; *moineau de roseaux* d'après Salerne. Les Allemands d'aujourd'hui le nomment *ror-ammer*, ou *ror-ammering*, *ror-sperling*, *meer-spatz*. Dans le Berry, on l'appelle *alui* ou *alii*, *pi-gneux*, etc. ; en Provence, *chic cannéou* (chic de roseaux) ; dans quelques localités, par exemple à Avignon, *tride rouquière*.

Ces oiseaux voyagent ordinairement seuls, il est rare qu'on en prenne plusieurs à la fois. Lors-

qu'ils se réunissent, ce n'est jamais en grand nombre, trois ou quatre tout au plus. L'ortolan de roseaux a le cri d'appel double; le premier qu'il pousse est rauque : c'est ce qui lui a valu l'épithète de *rouquière*, le second est fort doux; il fait entendre ces deux sons, sans que l'un soit nécessairement suivi de l'autre. Tantôt il les répète, tantôt il les mêle; tout cela vient suivant son caprice. Le son flûté *tzüiou* a certainement fait trouver le nom d'*alui* qu'on lui donne à Bourges.

L'ortolan de roseaux a, dans la queue, un petit mouvement oscillatoire, qui, sous ce rapport, lui donne quelque ressemblance avec la bergeronnette. On le nourrit avec du millet; mais, quand il est libre, il mange souvent des insectes, qu'il saisit en s'élançant au dessus des joncs et des roseaux : c'est pourquoi les oiseleurs de Paris lui ont donné le nom de *montant*. Un seul appeau suffit: le premier que vous prendrez, en imitant le cri de l'oiseau avec le petit sifflet, sera excellent deux ou trois jours après que vous l'aurez mis en cage. J'en ai eu qui, un quart d'heure après avoir été pris, m'en ont fait prendre d'autres.

Attaché par la patte, l'ortolan de roseaux manœuvre très bien au sambé. Si vous le mettez en corselet, ce sera mieux encore, il pourra ser-

vir au besoin pour attirer beaucoup d'autres oiseaux, tels que la linotte, le moineau, l'alouette pipi, etc.

Si le zizi plonge avec vivacité dans la ramée, l'ortolan de roseaux se perche au dessus et choisit la branche la plus élevée. Lorsqu'ils seront plusieurs ensemble, et que l'un d'eux sera posé dans vos filets, attendez les autres. Celui qui est sur la ramée va, sans s'en douter, vous servir d'appeau, et bientôt toute la bande vous appartiendra.

C'est une chose fort essentielle à connaître que les mœurs de chaque espèce d'oiseaux, lorsqu'on chasse aux filets. Les uns ne font que traverser, il faut les prendre à la volée; les autres se posent et partent un instant après. Ceux-ci restent long-temps, très long-temps, ceux-là vont et viennent. Si quelque chose les effraie, ils s'en vont, mais, une minute après, vous les voyez revenir. Suivant ces divers indices, le chasseur doit se presser ou attendre, et, en cela comme en bien d'autres choses, l'expérience est le meilleur maître.

LE BRUANT FOU.

Cet oiseau n'est pas plus fou que le zizi et l'ortolan de roseaux : tous les trois peuvent se

donner la main, ou la patte, si vous l'aimez mieux. Les uns et les autres tombent dans le piège avec la même facilité. J'en ai vu qui, manqués par le filet, se posaient au dessus des nappes, quand elles étaient abattues. Lorsque je les avais retournées, à peine revenu à mon siège, j'apercevais mes oiseaux posés sur la ramée. Pourquoi la pie est-elle si rusée? pourquoi ces bruants sont-ils si fous? En rassemblant tous les pourquoi, nous aurions un bien gros volume.

Au reste, ce n'est pas le *tiré* des filets qui rend les oiseaux rusés, les deux nappes se croisent si vite qu'à peine ils aperçoivent le mouvement : c'est le *retourné* qui les *raffine*; il se fait avec plus de lenteur, et puis l'homme qui, auparavant, était immobile, marche, court; va et vient, toutes choses qui donnent matière à la réflexion.

M. Vapali, chassant un jour à Claparède, près d'Apt, entend des linottes; elles venaient derrière lui, il donne le coup de sambé, quatre linottes tombent dans le filet;.. il tire... mais il s'aperçoit trop tard qu'il n'avait pris que l'avant-garde, le corps d'armée marchait derrière, compacte, innombrable et s'abattit tout entier sur le filet plié. Ce pauvre homme voulait se tuer de désespoir, et certainement bien des gens se sont pendus pour beaucoup moins.

Dans le texte de Buffon, l'oiseau qui nous oe-

cupe ici porte le nom de *bruant fou* ; dans les planches enluminées, il s'appelle *bruant des prés*. Linnée, Viellot, Gmelin le nomment *emberiza cia* et *lotharingica*, Gesner et Brisson *emberiza pratensis*, Aldrovande *cirlus stultus*, en Allemagne on le nomme *graukopfige*, *viesen-ammering*. Les oiseleurs de Paris l'appellent *verdier fonette*. En Provence, on le baptise dans chaque village, *chic-farnous*, *chic-cendrous*, *chic-faribestier*, *chic-moustache*, *chic-gavoué*, *tride jardinière*, etc.

Le passage de ce bruant a lieu plus tard que celui des autres. On a déjà pris, depuis longtemps, des zizis, des ortolans de roseaux, qu'on n'a pas encore vu de bruants fous. Le cri des zizis, quoiqu'il soit plus sec, plus bref, moins prolongé, les attire assez souvent ; mais il est bon d'en avoir un en cage pour servir d'appeau.

LE PROYER.

De tous les oiseaux que l'on prend aux filets, le plus gros c'est le proyer : j'entends ceux pour lesquels on porte des appeaux, car s'il arrive que, par hasard, on prenne des perdrix ou des cailles, ce sont des exceptions sur lesquelles on ne comptait pas.

Le proyer, par la forme de son bec et de son gosier est classé dans la famille des bruants.

« C'est qu'il a le bec court et grosset, ayant une petite bute ronde, dure comme un os, qui est dedens le palais dessus son bec, dont la partie d'embas semble avoir esté expressément taillée en eschancrure de chasque costé : car il y a une coche qui fait que l'ouverture de son bec descend en travers (1) ». C'est le *passer sylvestris magnus* d'Albert le Grand, l'*emberiza pratensis* de Gesner, et non l'*emberiza alba* du même auteur, comme l'ont cru quelques ornithologues; le *zivolo montanino* d'Olina, l'*emberiza miliaria* de Linnée; le *bruant proyer* de Temminck, le *bunting* des Anglais. Il change de nom dans presque toutes nos provinces : il paraît qu'en Allemagne c'est la même chose, puisque Schwenckfeld dit qu'on l'appelle *gerstling*, *gerstvogel*, *gerst-hammer*, *velscher-goldammer*, *weisse-emmeritz*, etc.; en Saintonge c'est un *tritri*, en Berry un *torlot* ou *trelot*, à Nantes et dans le Maine un *ortolan*, à Niort un *gros bec*, un *compère-guilléri*, en Périgord un *benari*, en Sologne un *coquedri*, *cocodrille*, à Lyon un *préle*; en Lorraine c'est la *verdière des prés*; ailleurs il prend tour à tour les noms de *prée*, *tirteriz*, *teritz*, *trillis*, *petritz*, *patatritz*, *peteux*, *petrat*, *cricri*, *bineri*, *gros verdier*. A Montéli-

(1) BELON. *L'Histoire de la nature des oiseaux*, 1555.

mart et dans quelques parties de la Provence on l'appelle *chic-perdrix*; à Arles, à Cavaillon *tride*, à Apt *chi-chi-ri*, à Avignon *petarrié*.

Le proyer arrive en France avec les premiers beaux jours du printemps et nous quitte fort tard en hiver; cependant la plus grande partie de ces oiseaux passe au mois d'octobre. Le proyer et la bergeronnette mâle se ressemblent beaucoup quand ils sont en amour. Quand je dis qu'ils se ressemblent, je n'entends point ici parler du plumage ni de la grosseur, ni des formes, mais seulement des habitudes. Tous les deux voltigent autour de leur femelle en ébouriffant leurs plumes, en étendant la queue comme un éventail; ils prennent les poses les plus gracieuses pour se rendre aimables. Celui qui n'aurait vu ces oiseaux qu'au mois de mai ne les reconnaîtrait point en hiver. Pendant que sa femelle couve, le proyer se perche sur la plus haute branche d'un arbre voisin, et là, pour passer le temps et peut-être aussi pour divertir sa compagne, il chante depuis le matin jusqu'au soir: *Tri, tri, tri, tiritziziiii*, voilà tout son ramage uniformément et sans cesse répété. Après la saison des amours il ne dit plus que le *tri, tri*.

C'est un oiseau très farouche de sa nature; il s'habitue difficilement à la captivité. Du moment qu'il voit arriver l'homme, il se jette contre les

barreaux de sa cage, se blesse, et il se tuerait si l'on ne prenait pas des précautions pour l'en empêcher. Ayez quelques cages dont la partie supérieure soit en toile au lieu d'être en fil de fer; elles vous serviront pour les proyers, les farlouses et en général pour les oiseaux qui se familiariseront difficilement. Ils auront beau se taper la tête contre la toile, ils ne se blesseront pas.

Si les proyers de passage sont nombreux, entourez l'endroit où vous êtes assis, par des branches d'arbre assez serrées pour n'être point vu. Ces oiseaux sont très rusés; s'ils vous aperçoivent, ils continueront leur route. On ne porte ordinairement qu'un ou deux appeaux de proyers; mais, si vous habitez un pays où ces oiseaux arrivent en quantité, ayez-en quatre, et choisissez-les avec soin pour les avoir bons.


Le proyer étant beaucoup plus gros que l'ortolan et la linotte, il vous faut absolument un sambé de l'espèce. De tous les oiseaux, c'est certainement le plus difficile à dresser au sambé. J'en avais mis un au corselet; la première fois que je voulus l'attacher à la sambéyère, il se débattit avec tant de force qu'il cassa la baguette et s'envola en emportant le morceau.

Toutefois, il n'existe point d'animal féroce que l'homme ne parvienne à dompter. Si Martin

apprivoise les tigres et les lions, pourquoi ne parviendrions-nous pas à soumettre un proyer au manœuvres du sambé. On y réussit avec le temps en les mettant à la galère. M. Bos..., de Marseille, a des proyers qui perchent comme des linottes et voltigent avec grâce comme des verdiers.

Lorsqu'il arrive des proyers sur vos filets, ne bougez pas ; laissez tomber le sambé, sans vous occuper d'autre chose que de tirer le filet. Le proyer se jette tout de suite, et vous le prenez, ou bien il se pose dans les environs, et, dans ce cas, vous devez y renoncer. Vous aurez beau le faire rabattre par votre gamin, il a vu le piège, il partira, vous ne le reverrez plus.

Les Romains gastronomes engraisaient les proyers dans des volières. Je suis toujours d'avis d'imiter les anciens quand il s'agit de rendre excellentes les choses médiocres. Le proyer, tué quand il est pris, est sec, quoique dodu ; sa chair est coriace et grossière. Essayez de la méthode romaine, je souhaite que vous vous en trouviez bien. Sans être couverte d'une belle graisse, la chair des bruants n'en est pas moins fort délicate ; on les mange rôtis, en salmis, à la crapaudine : qu'ils soient farcis ou qu'ils servent de farce, *è sempre bene*.



CHAPITRE XV.

LA LINOTTE, LE CHARDONNET, LE SERIN, LE TARIN,
LE BOUVREUIL, LE BEC CROISÉ ET LE GROS BEC.

Ennemie est de l'asne la linotte,
Car son cry fait aux petits d'elle peur.
Faisant tomber son nid, il est bien seur
Qu'elle dégoise une plaisante note.

GUILLAUME CAVELAT.

Je ne sais pas où l'auteur de ces quatre vers a pu découvrir l'inimitié de la linotte envers l'animal aux longues oreilles : il faut bien avoir l'envie de raconter des choses extraordinaires pour dire sérieusement de semblables rêveries. La linotte a beaucoup d'ennemis, mais elle n'est l'ennemie de personne : la linotte est un charmant petit oiseau, finesse de corsage, chant

doux et varié, chair délicate, tendre et gras-souillette; que faut-il de plus pour qu'on cherche à la prendre? Une linotte mâle est superbe au mois de mai lorsqu'elle est parée de son plumage d'amour, avec sa tête et sa gorge rouges. Malheureusement ces belles couleurs s'effacent dans l'état de captivité; lorsque la linotte mue en cage, il est bien rare qu'elle redevienne aussi belle que lorsqu'on la prend au mois de mai.

Cette différence de plumage existe même quand elle est libre; la linotte, au printemps, ne ressemble pas à la linotte, en automne: c'est ce qui a fait prendre cet oiseau pour deux oiseaux différents. Beaucoup d'ornithologues s'y sont trompés; ils appellent *linotte des vignes* ou *linotte rouge* la linotte du mois de mai, *linotte grise* celle du mois d'octobre; c'est toujours la même linotte.

Cependant les chasseurs admettent comme vraie l'existence de la linotte grise. Il est certain que j'ai vu des linottes qui, parfaitement semblables à des femelles, chantaient fort bien et ramageaient quelquefois mieux que des linottes rouges. Etaient-elles des mâles de linottes grises ou des femelles de linottes rouges? Je n'en sais rien. Nous avons une variété bien positive de la linotte, c'est *le cabaret* que Linnée nomme *fringilla linaria*, *fringilla flavi rostri*, Belon *le pica-*

veret, Temminck le *gros bec sizerin*, Cuvier le *sizerin* ou *petite linotte*. Quoique le dictionnaire de Trévoux dise que la linotte est si semblable au *picaveret* (notre cabaret) qu'il est impossible de ne pas les confondre, il n'en est pas moins vrai que ces deux oiseaux, quoique évidemment de la même famille, forment chacun une espèce à part, et qu'ils sont aussi faciles à distinguer que le bruant et le bouvreuil. Les auteurs de ce livre n'en avaient probablement jamais vu : pour écrire sur l'histoire naturelle, il faut voir et ne parler que les pièces en main.

On prend le cabaret dans les environs de Paris, en Sologne, et en général dans le nord de la France; j'en ai pris quelques-uns en Provence, mais c'est fort rare. Dans ce pays on le nomme *linotte des Alpes*: on a tort, on devrait plutôt l'appeler *linotte de Suède*, car c'est là qu'il habite; il vient en France en automne et s'en retourne au printemps.

Le dictionnaire de Trévoux dit que *ligurinus* est le nom latin de la linotte, il se trompe en confondant cet oiseau avec le serin. Les Latins appelaient notre linotte *salus* ou *linaria*; c'est la *fringilla canabina* de Linnée, de Viellot, de Temminck, la *fringilla linota* de Gmelin, la *linaria rubra* de Schwenckfeld. En Allemagne, on l'appelle *blut-hensting*, en Italie, *fanello*; en

Espagne, *pardillo*, en Auvergne, *linette*; en Guyenne, *ninotte*; ailleurs *linot*; en Provence, *lignotte*, et dans certaines localités, *enjouvin*. Cet oiseau aime beaucoup la graine de lin, et c'est de cette préférence qu'il tire son nom français et latin. Belon dit : « Il y en a qui aiment mieux donner éthimologie à la linotte de la laine et dire leinotte, d'autant qu'elle rembourre fort bien son nid de laine : c'est à ceste-cy à quoy nous arrêtons. »

A la chasse du mois d'octobre on prend beaucoup de linottes. Cet oiseau passe en bandes fort nombreuses; si l'on a de bons appeaux, on peut d'un seul coup de filet en prendre plusieurs douzaines à la fois.

Pour avoir de bons appeaux il faut garder de vieux mâles d'une année à l'autre, les jeunes ne feraient que chicoter; et pour faire descendre une belle volée de linottes, il faut un appel serré, soutenu, varié. Lorsqu'on a plusieurs vieilles linottes en cage, il est rare qu'une ou deux ne ramagent pas. Les jeunes mâles que l'on prend en chassant aux jeunes, pendant le mois de juillet, sont quelquefois très bons au mois d'octobre, mais les appeaux de l'année précédente sont toujours préférables; on ne doit se servir de ceux-là qu'à défaut des autres. La linotte ramage toute l'année excepté dans le temps de la mue,

c'est une honorable exception qu'elle partage seule avec le chardonneret. Ce ramage est fort important; une troupe nombreuse arrive, on l'appelle, elle tourne autour des filets, mais ne se pose pas; elle entend une ou deux roulades, quelques individus tombent dans le piège, cependant les autres font mine de vouloir continuer leur route; de nouveaux cris, mêlés de roulades plus serrées, plus acharnées, leur font faire volte-face : la bande plonge tout entière, et si vous savez tirer à propos, bien peu doivent s'échapper.

Pour suppléer aux appeaux de linottes ou pour leur aider, s'ils sont en nombre insuffisant, on emploie fort utilement le sifflet d'alouettes. Placez-le dans la bouche en sens inverse, mettez la partie convexe en dedans, et soufflez au lieu d'aspirer; après quelques leçons d'un chasseur habile, vous imiterez fort bien le bruit confus d'une troupe de linottes. Vous ne rendrez pas le cri de voyage d'une linotte, mais celui de quarante linottes causant dans l'air, c'est comme si vous vouliez imiter le bourdonnement d'un essaim d'abeilles. J'ai pris souvent ainsi des bandes nombreuses de linottes sans avoir d'appeaux.

Pour bien chasser la linotte il faut être loin des arbres; s'il s'en trouve quelqu'un dans le

voisinage, toute la volée s'y posera pour examiner; on s'y consultera, chacun dira son avis, et probablement, après avoir opiné du bonnet, toute la bande continuera sa route. Si la plaine est nue, votre ramée forme un point de repos, les linottes la prendront à défaut d'un autre, avant de réfléchir, de calculer toutes les chances pour ou contre. Si vous plantez des branches d'arbre autour de vous, cela pourrait engager les linottes à venir s'y poser; elles auraient le choix, vous verriez de l'hésitation, les unes viendraient ici, les autres viendraient là; il vaut mieux être vous-même à découvert pour ne point courir le risque de voir les oiseaux se percher à deux pieds de votre nez; ils vous verraient bientôt et ne tarderaient guère à s'éloigner du danger.

Les endroits élevés sont toujours préférables aux vallées; la linotte passe très haut, elle n'aime point à descendre trop bas. Si vous chassez dans un pays où le passage des linottes est abondant, tendez vos filets sur la plus haute colline, à l'endroit le plus aride, là où il y aura le moins d'arbres, et dans le plus grand éloignement possible de ceux qui pourraient s'y trouver.

La linotte en corselet fait très bien son service de sambé. On peut en placer deux ou trois

sur une baguette à plusieurs branches, ou sur une seule sambéyère à crochets, comme je l'ai indiqué dans le chapitre des *sambés*; vous pouvez avoir plusieurs baguettes ainsi garnies d'oiseaux bien dressés. Les linottes apprennent facilement cette manœuvre. Lorsqu'elles en auront contracté l'habitude, elles percheront; vous les tiendrez dans cette position quand la volée de passage arrivera, et puis vous les laisserez s'abattre comme nous l'avons dit au chapitre de l'*ortolan*. Vos *sambés* tombant l'un après l'autre à terre, en battant de l'aile, détermineront les voyageurs à les visiter.

La linotte n'est pas un des oiseaux les plus faciles à prendre, et je crois le proverbe de *tête de linotte* faux comme beaucoup d'autres. « La linotte, dit de Brieux, est un oiseau qui a la tête fort petite, et ceux qui l'ont telle ont ordinairement peu de cervelle et d'esprit. » Si ce bon M. de Brieux vivait encore, je lui demanderais comment il voudrait que fût la tête de la linotte. Elle est dans de justes proportions avec son corps, dès lors elle est assez grande. Pour désigner un homme étourdi, il faudrait l'appeler *tête de tartin*; mais la linotte ne donne pas indifféremment dans tous les pièges, il faut des précautions pour la prendre, il faut de bons appeaux qui serrent bien la réplique, car s'ils

y mettent de la nonchalance, elle poursuivra son chemin; par cette raison, sa tête m'a toujours paru fort bien organisée.

Le chant de la linotte est ravissant de douceur, de moelleux et de variations. Le mâle seul a le privilège de ramager. On le reconnaît au printemps à sa belle tête et à sa gorge rouges. Lorsqu'au passage d'octobre on prend des linottes qui ne sont pas encore maillées, quoiqu'elles n'aient pas leurs plumes rouges, on peut cependant distinguer les mâles des femelles; examinez le dessus des ailes, chez le premier il sera plus coloré que chez l'autre. Voyez les plumes extérieures de chaque côté de la queue, la ligne blanche qui les termine est beaucoup plus large chez le mâle que chez la femelle. Il est essentiel de savoir connaître le sexe chez les oiseaux, et à tout âge, car il est telles espèces ou dix femelles ne produiraient pas autant d'effet comme appeaux qu'un seul mâle.

On prend les linottes au passage du mois de mai et à celui du mois d'octobre; les premières sont parées de leur plumage d'amour et sont superbes; on les appelle dans l'Anjou des *marsoleaux*, parce qu'elles arrivent à la fin de mars, en Provence on les nomme *maïennes* parce qu'on les voit au mois de mai. Si l'on veut avoir de bons appeaux pour l'automne, il faut leur faire

passer la mue forcée au mois de juin après qu'ils ont servi à la chasse du printemps. Voyez à ce sujet ce que nous avons dit aux chapitres *de l'ortolan et du pinson*.

La linotte est un des plus jolis oiseaux qu'on puisse avoir en volière; après le chant du rossignol, auquel rien ne peut être comparé, son ramage est le plus suave. S'il se mêle avec celui du chardonneret, la douceur de l'un fait passer l'aigu de l'autre, et l'on entend un fort joli duo.

Dans les commencements du passage, les linottes sont assez grassouillettes, et cette qualité n'est pas sans mérite. Mais, direz-vous, est-ce qu'on mange une linotte? non, vous répondrai-je, mais on mange fort bien une douzaine de linottes. Il ne faut pas s'inquiéter si la pièce est petite; du moment qu'elle est bonne, et qu'en réunissant plusieurs individus on peut arriver à avoir l'équivalent d'une aile de poulet, voilà tout ce qu'il faut. Les petits pois sont petits, cela ne les empêche pas d'être excellents; on en est quitte pour les avaler par douzaines.

LE CHARDONNERET.

Voici le plus bel oiseau d'Europe : comparé même aux plus jolis colibris, il peut soutenir la

concurrence. Les plus brillantes couleurs parent son plumage; le noir, le blanc, le jaune, le rouge, distribués avec un goût exquis sur sa tête et sur ses ailes, sur son dos et sur sa queue, font du chardonneret un petit abrégé des merveilles de la nature. Lorsqu'il s'envole du nid, et pendant les trois ou quatre mois qui suivent, vous ne devineriez jamais que ce petit oiseau gris, qui voltige, sera plus tard coloré comme l'écharpe d'Iris; il ne prend le rouge, c'est à dire le beau rouge, qu'à la chute des feuilles. Au mois d'octobre, cette couleur déjà fortement indiquée n'a pas encore acquis l'éclat qu'elle aura plus tard; mais, quoique le rouge brille en novembre sur sa tête élégante, le chardonneret n'est vraiment beau qu'au printemps. En toute saison il est facile de distinguer le mâle de la femelle. Regardez le dessus des ailes, il sera d'un beau noir velouté, luisant, chez le mâle, et couvert d'une légère teinte grise chez la femelle. La tête est plus rouge chez celui-là que chez celle-ci; mais ce n'est pas toujours une marque certaine, j'ai vu des femelles avoir la tête d'un rouge très vif et n'être enfin que des femelles.

Les Grecs lui donnaient le nom de *pikilis*; quelques auteurs modernes ont pensé que l'*acanthis* d'Aristote était le chardonneret: ils se sont trompés, l'*acanthis* est le serin. Les Latins

nommaient le chardonneret *carduelis*, *astragalinus*. Aujourd'hui, en Italie, on l'appelle *cardello*, *raparino*, *ravarino*, *cardellino*, *cazzarino*; en Espagne, *gilguero*, *sirguerito*, *siele colore*; en Allemagne, *distel finck*, *distel vogel*, *stigelitz*; ce dernier nom rend assez bien le chant de cet oiseau, que les Savoyards nomment *chaderaulat*, les Gascons *cardinat*, les Picards *cadoreau*, et les Provençaux *cardaline*. Au XIV^e siècle on se servait du mot *cardonnette* que l'on trouve dans *le Roy Modus*; alors on disait *cardon* au lieu de *chardon*: c'est toujours la même étymologie.

Il existe deux variétés de chardonnerets: l'un qui a, de chaque côté de la queue, deux plumes marquées d'un grand ovale blanc, l'autre qui a trois plumes semblables au lieu de deux. Ce dernier est appelé par les chasseurs le chardonneret impérial; c'est toujours celui-là qu'ils choisissent pour servir d'appeau; il chante mieux, plus long-temps, il a la voix plus forte et plus variée. En captivité le bec du chardonneret s'allonge quelquefois, une mandibule dépasse l'autre, il ne peut plus saisir sa graine; dans ce cas on égalise les deux parties en coupant la plus longue avec des ciseaux.

On peut chasser avec un seul appeau, s'il est bon; cependant si vous êtes dans un pays où ces

oiseaux sont nombreux, soit qu'ils y demeurent, soit qu'ils y arrivent à l'époque du passage, vous ferez bien d'en avoir deux. Vous mettrez l'un dans la ramée accroché sur une petite fourchette de bois, l'autre sera placé hors du filet à dix ou quinze pas de l'autre ; ils se répondront, et vous entendrez un fort joli concert. Si vous portez plusieurs appeaux, ayez un métis issu d'un serin et d'un chardonnet. Ces oiseaux ont la voix plus forte, plus sonore ; ils chantent plus longtemps, et ceux de passage les entendront de plus loin. Vous placerez votre métis en avant-garde, en sentinelle avancée ; il attirera tous ceux qui passeront à une demi-lieue de lui.

Dans les commencements du passage, les chardonnetts volent par troupes de cinq, six ou sept. Lorsqu'un individu se pose, il est rare que les autres ne suivent pas cet exemple ; on prend alors toute la famille. A la fin du mois d'octobre, en novembre, on rencontre des chardonnetts en bandes fort nombreuses. Il faut beaucoup plus de précautions et de ruses pour prendre ces oiseaux arrêtés que ceux de passage. Ils connaissent le pays ; ces filets, ces cages, ils ne les ont pas vus la veille, « Pourquoi sont-ils là ? ce doit être un piège, partons. » Et ils partent. Quand le corps d'armée a fui, l'arrière-garde attirée par vos appeaux et par vos sambés

reviendra peut-être. Un se posera, et puis deux, et puis quatre; dès que vous verrez les autres vouloir continuer leur route, dépêchez-vous de tirer, car ceux qui sont déjà dans le filet vont se lever pour suivre le mouvement.

Dans ces troupes de chardonnerets arrêtés il se trouve quelquefois des linottes, des pinsons, des verdiers. C'est une république d'oiseaux de diverses espèces qui vivent, volent et couchent ensemble. Plus il y a d'oiseaux différents dans la bande, et plus vous avez de chances d'en prendre quelques-uns. Si les pinsons et les chardonnerets sont rusés, les linottes le seront peut-être moins; il s'en posera plusieurs sur la ramée, les verdiers suivront l'exemple, ceux qui faisaient mine de s'en aller reviendront. « Nos camarades sont là bien tranquilles, diront-ils, c'est qu'il n'existe aucun danger pour eux. Il en sera de même pour nous, » et Dieu sait ce qui arrive. Vous tirez le filet, bientôt vous voyez les bourses bariolées de toutes les couleurs: là des linottes, là des chardonnerets, ici des pinsons, plus loin des verdiers, la récolte est superbe. Commencez par saisir ceux qui se trouvent aux deux extrémités du filet près des brides, ils ont plus de chances de s'échapper que les autres.

Les chardonnerets mangent toute espèce de graines; on les voit souvent sur les chardons

chercher leur nourriture au milieu des épines. C'est à cause de cette préférence pour cette plante qu'on leur a donné le nom qu'ils portent dans presque tous les pays. Rien n'est joli comme une troupe de chardonnerets posée sur une touffe de chardons; chaque tige porte deux ou trois de ces oiseaux semblables à des fleurs, et cet ensemble forme un superbe bouquet vivant.

Vous pouvez fort bien imiter ce bouquet en plaçant sur une petite sambéyère quatre chardonnerets en corselet. L'oiseau, étincelant des plus vives couleurs, sera vu de loin par ses frères voyageurs; ils entendront les appeaux, ils verront les sambés; comment pourraient-ils résister à tant de charmes?

On nourrit le chardonneret avec le plantin, la navette ou le chènevis; il aime beaucoup la graine de chardon cultivé, mais cette graine est fort légère, son écorce est très épaisse. La mangeoire toute pleine est loin de suffire aux besoins d'un jour, et l'on s'expose à le laisser mourir de faim. Il vaut mieux lui donner de l'alpiste, car le millet est trop vulgaire pour un si bel oiseau. Quand les chardonnerets sont encore jeunes et non encore maillés, si vous les nourrissez avec du chènevis, il doit être écrasé; leur bec trop tendre n'aurait pas la force de le débarrasser de

sa dure enveloppe. Ces oiseaux vivent de dix à quinze ans dans l'état de captivité. Cependant Justin Goblerus, dans une lettre écrite à Gesner, dit en avoir vu un, à Mayence, qui était âgé de vingt-trois ans ; il était devenu blanc, il fallait souvent lui rogner les ongles et le bec pour qu'il pût manger et se tenir perché dans sa cage.

Sous le rapport culinaire, le chardonneret n'est pas d'une grande importance, et à ce sujet je citerai un proverbe provençal qui renferme une grande vérité :

Lou cassairé de cardaline

Ei tard quan dine.

mais les plumes de cet oiseau peuvent servir à faire de fort jolis tableaux. Autrefois, les Indiens excellaient dans ce genre de travail. Joseph d'Acosta raconte qu'il a vu des tableaux faits en plumes d'oiseaux, et que rien ne peut donner une idée de leur perfection (1). Aldrovande parle d'un portrait de saint Jérôme, en adoration devant le Christ, donné par le cardinal de Burgos au musée de Bologne, et il dit que si Apelle revenait au monde, il désespé-

(1) *Historia natural y moral de las Indias*. Séville, 1590, in-4°.

rait de faire aussi bien (1). Moi même, j'ai vu au musée de Dresde une tapisserie faite en plumes d'oiseaux, et certes, je puis assurer qu'un peintre ne peut pas mieux fondre les demi-teintes que ne l'a fait l'artiste qui, à force de temps et de patience, est parvenu à terminer ce chef-d'œuvre.

Pour orner le chapeau d'une dame, y aurait-il rien de plus de joli que des plumes d'oiseaux groupées avec goût, placées de manière à faire ressortir leurs plus belles nuances. Elles se prêteraient un mutuel secours : le geai fournirait le bleu azur, la pie, le noir d'ébène ; on prendrait le jaune et le rouge au loriot, au chardonnet, au bouvreuil, au grimpereau de muraille ; le vert au pic, au verdier, à l'ortolan ; le peuple des fauvettes, des rouge-gorges, des alouettes, fournirait le clair obscur. Je disais tout cela dans un salon où se trouvaient des dames très jolies et fort aimables ; une d'elles me répondit : « Oui, monsieur, je comprends, ce serait fort beau, sans doute, mais, dès le lendemain, les grisettes en porteraient ; ces plumes-là ne se vendent pas assez cher. »

(1) *Ulissis Aldrovandi Ornithologia*. Bononiae, 1599, in-folio, page 656.

LE SERIN.

Il est possible et même probable que le mot serin vienne de sirene; Aldrovande dit : *Galli quidem vulgò, canoram avem, quamdam parvam et suavissimè argutam, sua lingua serin appellant, forte quasi sirenem.* En tout cas le nom fut mal donné. Cet oiseau gazouille beaucoup, mais son chant aigu n'a rien de suave. Si les sirènes n'avaient pas la voix plus harmonieuse, elles ne devaient point causer de bien grandes distractions aux navigateurs.

Le serin dont il est ici question est le *serin vert d'Europe*, qu'il ne faut pas confondre avec le serin de Canarie. Les Grecs le nommaient *acanthis*, *acanthilis*; les Latins l'appelaient *spinus* ou *ligurinus*. Buffon, qui a consacré un long chapitre au serin de Canarie, ne parle de celui-ci qu'en passant : il le cite pour mémoire; notre gentil serin valait cependant bien la peine qu'on s'occupât un peu plus de lui. Cet oiseau a le dessus de la tête jaune, et tout le reste du corps mêlé de vert et de jaune. Son chant, moins agréable que celui du canari, est plus aigu, moins moelleux. Lorsqu'il vole, il fait entendre trois ou quatre notes sur le même ton et dans le même rythme que celles du verdier, mais plus aiguës et moins flûtées; elles sont faciles à imiter avec le petit sifflet rond, tandis

que celles du verdier se font avec le gros sifflet. Dans une volière, le gazouillement du serin, se mêlant avec le ramage des autres oiseaux, produit l'effet d'un triangle dans un orchestre. Il concourt à l'ensemble général, toujours charmant, quand il s'agit d'un concert naturel.

Parmi les oiseaux susceptibles de recevoir de l'éducation, le serin tient le premier rang. Avec beaucoup de patience, on peut lui apprendre tous les airs qu'on voudra ; on en a même vu qui parlaient fort bien. Il faut, pour cela, couvrir sa cage avec un drap noir, et jouer toujours le même air jusqu'à ce qu'il le répète bien. On le couvre pour qu'il ne soit distrait par rien, et que toute son attention se porte à écouter. Louis XV avait un serin de Canarie qui chantait douze airs différents et quelques préludes avec une perfection merveilleuse. Un jour, en revenant de la chasse, le roi trouva son serin mort, et il reconnut que c'était par manque d'eau. « Si je n'avais pas été roi, dit-il à ses officiers, mon oiseau vivrait encore, parce que j'aurais eu soin de lui donner à boire. »

En 1760, on a vu, à la foire Saint-Germain, des serins étonnants. Ils assortissaient les nuances de toutes les étoffes qu'on leur montrait ; ils faisaient les quatre règles de l'arithmétique, et marquaient, avec des chiffres détachés, l'heure

d'une montre. Tout Paris a vu, il y a quelque vingt-cinq ans, les serins savants de madame Daumesnil, au boulevard du Temple; vêtus en grenadiers, ils montaient la garde; un d'eux désertait le poste, on le rattrapait; jugé par ses pairs, il était condamné à mort, et ses camarades le fusillaient. Après l'exécution il était mis sur une brouette, traînée par d'autres serins; on l'enterrait, et, lorsque toute la troupe était partie, le mort ressuscitait, chantait un air, et semblait témoigner sa joie d'avoir échappé au péril.

« J'ai vu, à Paris, un chat qui, tous les matins, à l'ordre de sa maîtresse, miaulait pour appeler le serin qu'elle avait accoutumé à ce manège; on ouvrait la cage, et le serin volait sur la tête du chat, où il chantait à gorge déployée; puis le chat baisait l'oiseau, et l'on donnait à déjeuner à l'un et à l'autre(1). »

On ignore peut-être encore à quel degré de perfectionnement l'éducation pourrait élever les animaux. Un homme qui s'occuperait toujours d'un chien finirait par développer chez ce quadrupède tous les germes d'intelligence qui probablement sont inaperçus. On croit avoir fait grand'chose quand on a dressé son chien à rapporter, à quêter, etc.; mais qui sait ce qu'on ob-

(1) SALERNE. *Ornithologie*. Paris, 1767, in-4^e, page 286.

tiendrait de lui en l'instruisant toujours. Leibnitz a vu un chien à qui un enfant avait appris à prononcer quelques mots fort distinctement. Le père Pardies enseignait la musique à ses chiens, et l'un d'eux chantait à merveille un duo avec son maître. Ælien dit qu'il a entendu un concert de singes jouant de la flûte. Charles-Quint avait un sapajou qui jouait aux échecs; l'empereur, ayant été fait mat, donna un soufflet à son singe, celui-ci s'en souvint; et chaque fois qu'il prévoyait le gain de la partie, il se couvrait la joue avec un coussin. Les fils de l'empereur Claude avaient un étourneau qui parlait grec et latin. La grive d'Agrippine fut célèbre à Rome; les historiens disent qu'elle faisait la conversation et répondait aux questions qu'on lui adressait.

Les animaux nous ont appris bien des choses, pourquoi ne leur rendrions-nous pas le même service? L'araignée nous a montré l'art de filer et de tisser, le castor celui de faire des digues. Le chien et le chat, en mangeant le chiendent, nous ont fait deviner que certaines herbes pourraient nous guérir. L'hippopotame, en se piquant les veines avec des roseaux pointus, fut la cause première de la science des Sangrado et des Broussais. La chèvre nous donna le café, nous devons à l'âne l'art de tailler la vigne. Varron dit qu'un âne avait brouté un cep qui, l'année suivante,

donna plus de raisins et d'une plus belle qualité qu'auparavant. On fit des essais sur la vigne et puis sur les arbres, et les résultats furent merveilleux. Pour perpétuer le souvenir de cette découverte, les Grecs élevèrent à l'âne un monument dans la ville de Nauplie, auprès du temple de Cérès et de la fontaine Canathos (1).

Si nous bâtissons des maisons, c'est parce que nous avons vu des hirondelles pétrir de la boue avec des brins de paille, et se construire un nid d'une étonnante solidité. Dokius, à ce que dit Pline, fut le premier qui s'avisa d'imiter ces intéressants oiseaux. Une des plus admirables découvertes nous vient de la cigogne. Avec son bec, elle se fait des injections qui rétablissent l'équilibre dans ses intestins, et voilà pourquoi de perfectionnements en perfectionnements nous sommes arrivés au clysoir et au clyso-pompe.

Un seul serin suffit pour servir d'appeau. Vous le mettez sous la ramée. Si vous voulez en avoir deux, ce sera mieux encore; cependant ces oiseaux ne sont pas très rusés.

LE TARIN.

Le tarin ressemble beaucoup au chardonnet, quant aux formes, mais il en diffère par le

(1) LANTIER. *Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie.*

plumage. Ces deux oiseaux s'accouplent ensemble et produisent des métis qui sont féconds. Au reste, cette analogie se présente chez beaucoup d'autres espèces, tels que la linotte, le serin, etc.

Le tarin est le *thraupis* des Grecs, la *citrinella* des Latins, le *spinus* d'Aldrovande, le *fringilla spinus* de Linnée, la *linaria viridis* de Frisch, le *carduelis virescens* de Barrere, le *grossbec tarin* de Temminck, le *lucarino* d'Olina, le *tarin* d'Avignon, le *luçrè* de la Provence. Richelet dit que les oiselièrs de Paris et ceux qui parlent bien, l'appellent *terin*, que ce nom est plus doux et plus sûr parce qu'il a plus de rapport avec le chant de l'oiseau : « Mais je ne suis pas de son avis, dit Ménage, le bel usage est pour *tarin*, et je mets en fait qu'aucun auteur n'a jamais écrit *terin*. En matière de langues, il faut toujours suivre l'usage. »

C'est un fort joli oiseau que le tarin ; il est d'un naturel doux et docile, il s'apprivoise facilement ; comme le chardonneret, on peut l'habituer à la galère, ce qui sera fort utile lorsqu'on voudra le mettre au sambé.

Un ou deux tarins en cage vous suffiront comme appeaux. Le passage de ces oiseaux ne dure pas long-temps, mais, lorsqu'il commence, il est ordinairement fort nombreux. En Provence,

on reste quelquefois cinq ou six années sans en voir. Il n'en est pas du tarin comme des autres oiseaux ; on en prend beaucoup ou pas du tout ; ils arrivent par troupes de trente, cinquante, cent et même davantage. Si les appeaux font bien leur service, si vos corselets perchent bien, s'ils s'abattent à propos en papillonnant, vous pourrez faire une bien belle capture. C'est un superbe coup de filet que celui qui recouvre une bande nombreuse de tarins. Leur corps vert et jaune, leur tête verte et noire donnent à vos nappes une belle couleur. Les uns dansent dans les bourses, les autres volent sous la ramée ; il faut long-temps pour les ramasser tous, et il est bien rare qu'il ne s'en échappe pas quelques-uns.

A Stettin, où j'ai chassé aux filets avec grand succès, j'ai pris plusieurs milliers de tarins, et souvent, plus d'un cent d'un seul coup. Cet oiseau n'est pas très rusé, cependant il hésite long-temps avant de se laisser prendre ; il tourne dix fois autour du filet, mais si quelque individu de la bande se pose sur la ramée, les autres, semblables aux moutons de Panurge, s'abattent auprès de lui.

Si l'espace leur manque, ils se serreront les uns contre les autres. Un jour, j'ai vu ma ramée tellement couverte de tarins, qu'elle avait tout à fait changé de couleur. Si la bande est nom-

breuse, il faut lui donner le temps de se poser ; mais si les tarins arrivent par trois ou par quatre, tirez le filet avant qu'ils soient perchés sur la ramée. Aucun oiseau ne fuse avec plus d'adresse et de légèreté.

Lorsqu'on habite un pays où les tarins font leur nid, on peut en prendre beaucoup en tendant les filets près des ruisseaux. Le tarin boit très souvent ; sous ce rapport il ressemble au canard, qui ne peut rien manger sans plonger son bec dans l'eau ; pris au filet, il s'apprivoise aussi facilement qu'un autre oiseau pris au nid. Occupez-vous de lui, soignez-le, donnez-lui quelque friandise, et dans quinze jours il viendra se poser sur votre épaule ou sur votre doigt. Aucun oiseau ne s'habitue si vite au corselet, aucun ne marque plus vite en cage. Un quart d'heure après qu'il sera pris, il vous en fera prendre d'autres.

Un illustre chasseur aux filets venait de recevoir les derniers sacrements ; le prêtre allait se retirer, lorsque le moribond fit signe qu'il voulait lui parler. On le souleva, on lui donna une cuillerée de je ne sais quoi, pour ranimer ses forces éteintes, et puis il articula ces paroles : « Quand ma place de filets sera faite là-bas, devant ma porte, je suis sûr d'y prendre des tarins,..... mais..... les linottes..... oh ! les li-

nottes n'y viendront pas. » Depuis qu'il était malade, il avait perdu l'espoir d'aller chasser à sa campagne ; il formait le projet de tendre ses filets dans sa chambre ou devant sa porte, c'était là son idée fixe, elle s'exhala dans son dernier soupir.

Il existe un autre petit oiseau, très aimable, qui semble être de la même famille que le tarin, et dont je n'ai jamais trouvé le nom ni la description dans aucun traité d'ornithologie. Son plumage est fort agréablement mélangé de vert bleuâtre et de jaune. Ce joli petit animal est si peu rusé, ou pour mieux dire, il est si bête, qu'il tombe dans tous les pièges qu'on lui tend. Prenez-le et donnez-lui la liberté, vous le prendrez encore, et puis encore. Si vous avez le temps, vous pourrez recommencer six fois de suite et peut-être vingt fois.

Ce petit oiseau n'est ni le serin ni le tarin, on l'appelle *citre* à Cavaillon ; *turin* à Apt (dans ce pays, le tarin se nomme *lucrè*), *turin vièoulounaïrè* à Carpentras. Ce nom lui a été donné parce que son chant a quelque rapport avec le *crin crin* d'un violon. Je n'ai jamais vu cet oiseau ailleurs qu'en Provence, et cependant il y vient, dans le temps du passage, au mois d'octobre ; donc il existe ailleurs, donc les ornithologues ont eu tort de ne pas le décrire.

Les chasseurs ne font aucun cas de la citre, du tarin, du serin et du chardonneret, considérés dans leur rapports avec la gastronomie. Ces oiseaux petits, secs, ne sont jamais gras : on doit s'arrêter à la linotte; au dessous, il n'existe plus rien de bon. On prend ces oiseaux pour les garder en volière, pour en faire présent aux petites filles, mais on ne doit pas les tuer. Mon oncle disait avec raison que cela déparait une belle liasse d'oiseaux morts. C'est comme un perdreau pouilleux, il fait la honte d'une carnassière.

LE BOUVREUIL.

Le bouvreuil est un des plus jolis oiseaux de la France; son cri naturel n'a rien d'agréable, mais aucun ne retient les leçons de l'homme avec plus de facilité. La femelle du bouvreuil forme exception; elle chante aussi bien que le mâle; l'un et l'autre apprennent à parler, et même ils sont susceptibles d'attachement. On dit que des bouvreuils sont morts de chagrin pour avoir perdu leur maître. Jusqu'à ce jour cette observation n'avait été faite que sur le chardonneret.

Lorsque le bouvreuil répète une phrase apprise, il ne la dit point avec la stupide indifférence du perroquet. Il y met de l'âme, de l'action;

en examinant sa physionomie, on croirait qu'il comprend ce qu'il dit. Certainement il a le désir de plaire à son maître, comme un chien il sent le besoin de témoigner sa reconnaissance. Ma femme avait élevé un jeune bouvreuil qui chantait, parlait, sifflait admirablement. Lorsqu'au dessert ce joli petit animal volait sur son assiette en disant : *petit si, petit mignon*, en remuant la queue et en battant des ailes, il est certain qu'il désirait recevoir un morceau de biscuit ou quelque autre friandise. Il employait ce langage comme Modus et Racio, mes deux illustres chiens, lorsqu'ils font entendre un léger grognement, et qu'ils lèvent la patte pour demander l'os que je ronge.

Le bouvreuil est décrit par Gesner sous le nom de *rubicilla sive pyrrhula*, sous celui de *loxia pyrrhula* par Linnée, d'*emberiza coccinea* par Sander, de *bruant écarlate* par Sonnini, de *pyrrhula vulgaris* (bouvreuil commun) par Temminck, de *pyrrhula Europea* par Viellot : Olin le nomme *el cifulotto*, Schwenckfeld *fringilla sanguinea*. En Allemagne on lui donne par dérision le nom de *prêtre*, de *chanoine*, *dompfaffe*, *dom-herre* ; on l'appelle aussi *blut-finck* (pinson couleur de sang). En France on l'appelle de cent manières différentes : *pion* ou *pionne* en Lorraine, *pivane* en Berry, *chupart*

en Picardie, *pinson d'Auvergne* en Saintonge, *pinson maillé* en Sologne; ailleurs *bourgeonnier*, parce qu'il mange au printemps les bourgeons des arbres, *siffleur*, *flutteur*, *groulard*, *prêtre*, *perroquet de France*, etc., etc. En Provence on le nomme *pivoine*. Salerne remarque avec raison qu'il faut dire *un pivoine* et non *une pivoine* pour établir la distinction de l'oiseau et de la plante qui porte ce nom. L'oiseau fut ainsi nommé parce que le rouge de sa poitrine ressemble à la fleur de la pivoine, appelée en latin *pæonia* de *Pæon*, fameux médecin grec qui le premier découvrit cette plante.

Le bouvreuil n'est pas très rusé de sa nature et tombe facilement dans le filet. Si vous n'avez point d'appeau, vous pourrez y suppléer par le sifflet. Son cri, *tui, tui*, n'est pas difficile à imiter. Un de mes frères, venant un jour me voir chasser, rencontra sur sa route un bouvreuil; il siffla, l'oiseau répondit; la conversation parut lui plaire, car il suivit mon frère d'arbre en arbre. Quand il fut en vue de mes filets, un coup de sambé décida l'affaire, et le pauvre bouvreuil fut pris.

Dans l'état de captivité, le bouvreuil change de couleur, il devient noir; on attribue cette métamorphose au chènevis, qu'il préfère à toutes les autres graines. A l'époque de la mue, il re-

prend ses belles plumes rouges qui noirciront encore. Cependant ceci n'est point une règle générale. En Provence le bouvreuil captif et mangeant du chènevis conserve ses plumes rouges; quelquefois cette couleur s'affaiblit, mais elle ne se change point en noir, comme je l'ai observé chez quelques individus nourris à Paris. Probablement ceci doit être attribué au climat. Le bouvreuil vit fort long-temps; mon oncle en a conservé un pendant quinze ans. Olina dit que le terme de sa vie est de cinq ou six années; il se trompe. Je ne vous donnerai pas la manière de le faire rôtir et de le manger, car certainement vous n'en feriez point usage.

Cet oiseau est si gentil et si aimable qu'on est toujours certain de faire plaisir à quelqu'un en le donnant. Tous ceux que j'ai pris, je les ai gardés vivants; j'en ai fait hommage aux dames de mon voisinage, et jamais mon pouce n'a pressé la poitrine d'un bouvreuil.

LE BEC CROISÉ.

Voici un oiseau qui semble former un genre à part: la forme de son bec n'a de rapport avec celle d'aucun autre. Le perroquet, les oiseaux de proie ont un bec crochu, mais la partie inférieure vient s'ajuster sous celle d'en haut, tan-

dis que, chez le bec croisé, les deux parties du bec s'évitent et ne se touchent jamais que sur un point du quart de cercle qu'elles forment. Les deux becs courbés en sens opposés ne peuvent pas se rencontrer : il faut donc que l'oiseau saisisse sa nourriture de côté. Cela paraît gênant d'abord, quand il s'agit de prendre du millet ou du chènevis ; mais le bec croisé vit ordinairement dans les forêts de pins ; et pour enlever l'amande qui se trouve dans les pommes de ces arbres, ce bec difforme lui est d'un très grand secours. Linnée dit qu'il y en a beaucoup en Suède. « Ces oiseaux, ajoute-t-il, ont beaucoup de force et d'adresse ; ils commencent par abattre une grande quantité de pommes de pin ; puis ils les prennent chacune à part, les tenant sous leurs pieds. En rompant chaque écaille avec les ciseaux de leur bec, ils cherchent les semences. »

Le bec croisé forme encore une exception ; son nom est le même dans toute la France. Cette dénomination est si claire, si positive, que l'idée n'est venue à personne de la changer. C'est le *loxia* de Gesner, auquel Linnée a ajouté l'épithète de *curvi-rostra*. Tous les autres ornithologues le désignent en latin par ce nom simple ou composé, ou en remplaçant l'adjectif *curvi-rostra* par *Pyrenaica*, *rufescens*. En Allemagne, c'est le *kreutz-schnabel*, le *kreutz-vogel* ou le

krinitz; en Angleterre, c'est le *cross-bill*. Quelques-uns, en France, lui ont donné le surnom de *perroquet d'Allemagne*.

Le mâle est en général couleur de rose, la femelle est de couleur vert-jaunâtre. Cependant ces nuances sont singulièrement modifiées par l'âge de l'individu, le climat où il se trouve, la saison où on le voit (1). Outre la bizarrerie de son bec, cet oiseau présente encore ce caractère particulier qu'on en rencontre rarement deux parfaitement semblables.

Tous les ans, il vient en France, au mois de septembre, une certaine quantité de becs croisés; mais à des époques indéterminées, il en arrive des bandes innombrables; vivant et se multipliant dans les pays froids, en Suède, en Pologne, en Russie, dans les Alpes et dans les Pyrénées, lorsque l'hiver est trop rigoureux, ils se répandent dans le reste de l'Europe. En l'an vii de la république, on les vit arriver en Provence, on en prit des milliers de douzaines. Avant cette époque, les chasseurs méridionaux ne les connaissaient pas. On leur donna le nom de *Russes*, parce qu'ils vinrent en l'année où Souwaroff fut

(1) Habui ego nuper, septembri, captum nigricantem qui sequente mense colorem mutabat in magis rubicundum.

si bien battu par Masséna dans les environs de Zurich. Ces pauvres oiseaux ! ils sont si bêtes, si stupides que, si l'on en tue un avec le fusil, les autres attendent patiemment que l'arme soit rechargée.

Deux appeaux suffisent. Toutefois, si le passage est abondant, vous pourrez en avoir cinq ou six ; et, dans ce cas, vous ferez bien de mettre un beau mâle en corselet pour servir de sambé.

Le chant du bec croisé n'est pas très harmonieux. Son cri ressemble un peu à celui du zizi, du bruant fou ; il est seulement plus prolongé. Je ne connais pas son ramage. Buffon dit, d'après Gesner, qu'il ne chante qu'en hiver par les plus grands froids : *frigoribus gaudet et canit : æstate silet cum cæteræ aves canunt*. Ceux que j'ai eus en captivité ne m'ont pas donné le plaisir de les entendre. Au reste, il paraît que je n'ai pas perdu grand'chose.

J'ai pris beaucoup de becs croisés en Allemagne et en Pologne, ils étaient encore plus bêtes qu'en France ; apparemment que le voyage donne à ceux qui viennent chez nous un peu d'astuce : on comprend cela, l'oiseau juge, compare, et, à force de voir tomber ses amis dans le piège, il finit par l'éviter.

LE GROS BEC.

Quoiqu'on ne prenne pas souvent des gros becs en chassant au filet, cependant, comme on en prend quelquefois, j'ai cru devoir leur consacrer quelques pages. D'ailleurs, le gros bec n'est pas très rusé : dans les pays qu'il fréquente on fera bien de se munir de quelques appeaux. Ceux que l'on prendra feront nombre avec les autres, et le chiffre général sera plus fort ; c'est toujours là que vise un chasseur.

On ne pouvait pas donner à cet oiseau un nom qui lui convînt mieux que celui de gros bec. Voici ce que dit Belon : « Encor n'avons trouvé autre propre nom françois mieux à propos pour nommer cet oyseau, que de l'appeller gros bec : car il a le bec moult gros pour sa corpulence. » Effectivement, proportion gardée, avec le reste de son corps, le bec est d'une grosseur presque double. C'est un fort bel oiseau, le mâle surtout ; quant à son chant, il est tout à fait nul. Le gros bec fait entendre un petit sifflement aigu, très fin, très délié, qui ressemble à celui du bruant fou. Cependant, les bons appeaux ajoutent à ce petit son prolongé un cri sec et pressant qu'ils lancent en double croche, comparativement au premier. Lorsque le *chic, chic*, se fait entendre après le sifflement aigu, la question est décidée,

l'oiseau de passage ne manque jamais de tomber dans le filet. C'est un aimant qui l'attire, il voudrait partir, mais il ne le peut pas; on dirait que l'appeau le tire à lui par un fil invisible. Il y a là plus qu'un appel, c'est du magnétisme; cela ressemble à la force attractive que la couleuvre emploie pour faire venir dans sa gueule la proie qu'elle veut dévorer.

Linnée et Gmelin le nomment *loxia caco-thraustes*, *Olina frosone*. Dans le Maine on l'appelle *pinson royal*; en Picardie *grosse-tête*; en Sologne *malouasse*, *pinson maillé*; en Champagne *casse-rognon*, *casse-noix*, *casse-noyau*; en Saintonge *gros pinson*, *pinson d'Espagne*, ailleurs *dur-bec*, *geai de bataille*; en Provence *cache nozè*.

Le gros bec et le bec croisé ont entre eux beaucoup d'analogie, quant aux habitudes; l'un et l'autre se nourrissent avec les amandes renfermées dans les pommes de pin. La nature les a doués d'un bec fort, sans lequel il leur serait impossible de se procurer la nourriture qu'ils préfèrent.

Si, dans le pays où vous chassez, il existe des gros becs, ou si vous vous apercevez qu'il en vient de passage, procurez-vous un ou deux appeaux; peut-être en prendrez-vous avec le sifflet si vous savez imiter leur cri. Si le passage était considérable, il serait bon d'en avoir un au sambé, car

parmi tous vos autres oiseaux aucun ne ressemble au gros bec. Mais un corselet n'est pas chose facile à faire quand il s'agit d'un gros bec ; et ici, les cordons de soie ne peuvent pas suffire ; l'oiseau les aurait bientôt coupés ; il faut une chaînette de fer pour les retenir à la sambéyère.

Quand le gros bec sera pris sous le filet, méfiez-vous de lui en le saisissant ; si vous le prenez à l'étourdie , il pourrait vous mordre, au point d'enlever le morceau de chair. Dans ce cas il est bon d'avoir des gants.

On nourrit le gros bec avec du chènevis ; il aime beaucoup le fruit de l'aubépine, la baie rouge du sorbier. C'est un très bel oiseau ; mais il ne faut pas le mettre avec les autres, il leur chercherait querelle, et chaque coup de son bec donnerait la mort à quelqu'un.

Le gros bec n'est pas un oiseau sur lequel on doive compter : dans tel pays on en prendra beaucoup, dans tel autre on n'en prendra jamais. Je ne puis pas vous dire si leur chair est tendre et délicate ; tous ceux que j'ai pris je les ai gardés vivants pour les donner, mais Gesner assure qu'en été le gros bec n'est pas mauvais à manger : *estate non insuavis est in cibo*. Ainsi je n'assume aucune responsabilité sur ma tête ; si ce n'est pas vrai, arrangez-vous avec Gesner.

CHAPITRE XVII ET DERNIER.

LES OISEAUX DE HASARD.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebø.

VIRGILE.

A la guerre il existe des hasards heureux qui souvent font la fortune d'un général très étonné de sa gloire ; c'est la même chose à la chasse. Vous comptiez sur le passage de certains oiseaux qui n'ont pas jugé convenable de se mettre en route ; mais une infinité d'autres auxquels vous ne pensiez point sont arrivés pour vous donner une compensation suffisante.

En chassant aux filets on prend quelquefois beaucoup d'oiseaux dont on ne porte jamais

d'appeaux. Ceci cependant ne doit pas s'entendre d'une manière absolue. Cela dépend du pays où l'on chasse; si l'on s'aperçoit que telle espèce d'oiseaux y abonde, on fera bien d'en mettre quelques-uns en cage, ce qui facilitera beaucoup l'opération. Ainsi, par exemple, jamais un amateur provençal n'a porté des mésanges à la chasse; je me suis servi de ces oiseaux comme appeaux dans les environs de Paris, et j'en ai pris souvent et beaucoup. C'est à vous à manœuvrer suivant le pays où vous êtes. Il existe certains oiseaux dont vous prendrez quelques individus sans que vous vous en occupiez; mais dirigez vos efforts contre eux, vous en attraperez davantage. Le motteux arrive en voltigeant de motte en motte; la curiosité le pousse à voir ce qui se passe dans vos filets; il est pris, attaché par la patte, et bientôt ses camarades subiront le même sort. Le plumage de cet oiseau bariolé de couleurs tranchées est vu de fort loin, cela suffit pour attirer tous les autres. Si le passage des motteux est abondant, on met au volant tous ceux qui sont pris; et, comme alors il s'en trouve toujours un qui voltige, on n'a pas plutôt retourné le filet qu'il faut le tirer encore.

Le motteux, *vitrec*, *cul-blanc*, s'appelle *tourne-motte*, *brise-motte*, *terrasson*, dans quelques provinces, parce qu'il est sans cesse dans les

sillons à chercher des insectes ou des vers. Les Italiens le nomment *culo bianco* : on dit que c'est l'oiseau dont l'espèce abonde le plus dans l'île de Crète. Les Grecs l'appelaient *cenanthe*, et les Latins *vitiflora*. Lorsque le cul-blanc est gras, sa chair est délicieuse. Dans le temps du passage, on fera bien de garder un ou deux culs-blancs pour servir de sambé ou de volant le lendemain ; on pourra les mettre dans la chambre des bergeronnettes, ils se nourriront d'insectes. Vous leur tournerez le bout de l'aile comme je l'ai indiqué à la page 258. On reste quelquefois long-temps avant de prendre le premier motteux, mais lorsqu'on en a un au sambé, l'affaire est bientôt décidée. Pour entreprendre un commerce quelconque, il faut avoir des capitaux, et il est plus facile avec un million de gagner cent mille francs que de gagner cinq cents francs avec rien.

Vous prendrez aussi des rousselines ; c'est une espèce d'alouette fort commune en Alsace, et qu'on nomme en Lorraine *grande sinsignotte d'eau*, *alouette d'eau*, *grande farlouse des prés*. On en voit quelques-unes en Provence au mois d'août, elles passent en même temps que les ortolans ; à Avignon on les nomme *piéoule*, et *préou* à Cavaillon. Ce dernier nom leur a été donné par rapport à leur cri, qui n'est autre chose que

préou préou. Cet oiseau vient au sambé, au volant; il arrive dans vos filets sans que vous vous occupiez de lui. Je ne suis pas cependant bien sûr que *le préou* de Cavaillon, *la piéoule* d'Avignon soient *la rousseline* de Buffon : il est possible qu'il ait voulu les décrire sous le nom de *fist de Provence*. Les gravures des deux oiseaux ressemblent beaucoup à celui dont je parle, et le texte n'est pas assez développé pour juger des différences.

Au reste, l'oiseau que je désigne ici sous le nom de rousseline est de tous les oiseaux le plus difficile à conserver en cage (1). Mille chasseurs provençaux l'ont vainement essayé; M. Athénosy seul a réussi une seule fois. On allait chez lui voir son appeau comme une chose curieuse. C'était un sujet d'envie pour tous les amateurs de la chasse aux filets; chaque jour cette rousseline en faisait prendre des douzaines d'autres.

On pourrait facilement nourrir des motteux en cage en les traitant comme des bergeronnettes, mais ce ne serait pas d'une grande utilité. Cet oiseau qui, au printemps, a un ramage très

(1) Aucun mot français ne peut rendre l'action de faire passer un oiseau de l'état libre à l'état captif, en l'accoutumant à un nouveau genre de vie, à une nouvelle nourriture. Quand il mange bien de ce qu'on lui donne, en Provence on dit qu'il est *abari*. Cette expression n'a point d'équivalent français.

varié, qui sait imiter le chant des autres oiseaux aussi bien que la calandre, n'a qu'un léger cri pendant le passage, et encore l'entend-on rarement. Il voyage terre à terre, de motte en motte; on le voit, mais on ne l'entend pas. La roussette au contraire passe dans les nuages; et si elle est appelée par un oiseau de son espèce, elle se jette dans le filet avec la rapidité d'une flèche. Tâchez donc d'en accoutumer quelqu'une à la captivité: cherchez, imaginez une pâtée pour la nourrir, et si vous réussissez, tous vos soins seront largement payés.

Le traquet, ce gentil petit oiseau, si léger qu'il peut se percher sur une tige d'herbe, se posera sur votre ramée; mis au volant, il attirera bientôt ses compagnons dans le piège. Un traquet gras est un oiseau délicieux; il est petit, c'est vrai, mais je crois vous l'avoir déjà dit, les plus gros morceaux ne sont pas les meilleurs.

Les pies-grièches, *tarnagas* en Provence, viendront sans que vous vous en doutiez, soit que la curiosité les attire, soit qu'elles veuillent manger vos sambés. Vous prendrez aussi des engoulevents: cet oiseau, que Linnée appelle *caprimulgus Europeanus*(1), est connu sous le nom

(1) On croyait autrefois que l'engoulevent tétait les chèvres, de là vient le nom de *caprimulgus*.

Carpere dicuntur lactentia viscera rostris.

OVIDE. *Fastes*, liv. VI.

vulgaire de *crapaud volant*, *tête-chèvre*, et en Provence sous celui de *chaouche-grapaou*. Quant aux cochevis, aux coquillades, alouettes huppées, que l'on rencontre partout, il y faut un peu plus de façons. Tâchez d'imiter leur cri, soit avec la bouche, soit avec le sifflet, ce n'est pas difficile; servez-vous du sambé de créou en attendant que vous ayez pris un de ces oiseaux. Quand vous sifflez la coquillade, ne cherchez pas à faire les variations de son chant, attachez-vous à répéter le premier cri qu'elle pousse en partant : *Huït huït*. Si vous vouliez imiter une plus longue phrase, vous n'y parviendriez pas; vous la rendriez mal, et l'oiseau s'apercevrait de la chose.

Il ne faut pas confondre la coquillade avec le cochevis, quoiqu'ils aient beaucoup de ressemblance. Celui-ci est plus gros que l'autre; sa queue est presque noire, tandis que celle de la coquillade est d'un gris jaune bordé de roux. Ménage dit que le mot *cochevis* est formé de *coq* ou *coc* et de *vis* qui signifie visage. Le cochevis ayant une crête comme un coq, on l'a nommé *visage de coq*. Ces deux alouettes ne sont réellement distinctes que pour les ornithologues: les Latins les comprenaient toutes deux sous le nom de *galerita*; en Italie on les appelle *lodola capelluta*, en Angleterre *crested-lark*, en

Allemagne *heubel-lerche*, en France *alouette huppée*, *alouette crétée*, *alouette cornue*, *alouette de chemin*, etc.

La coquillade est fort rusée quand elle est vieille; mais dans son jeune âge, elle donne facilement dans le piège. Lorsqu'on chasse aux moineaux en juillet, il est facile d'attraper celles qui, depuis peu de temps, ont pris leur volée. Si les filets sont tendus près d'un ruisseau, si la chaleur est grande, elles viendront boire, et ce besoin augmentera pour vous les chances de succès.

Parmi les oiseaux de hasard il faut compter encore les torcols au plumage terreux, à la patience du chat. Pour se nourrir ils ont une habitude fort singulière. Ils se couchent sur le ventre dans un sillon, sur la branche d'un arbre, ou dans tout autre endroit fréquenté par les fourmis. Dans cette position leur langue sort du bec, semblable à un ver de terre; elle est enduite d'une salive gluante et mielleuse; les insectes de toute espèce viennent s'y attacher pour se repaître de cette matière sucrée, et l'oiseau, contrefaisant le mort, tire la langue, avale tous ces imprudents et recommence jusqu'à ce qu'il soit rassasié. C'est pourquoi on le nomme *fourmillier*, *tire-langue* dans beaucoup de pays; en Provence il n'est connu que sous ce

dernier nom. Enfin, c'est le *picus torquilla* selon Klein, *cuculus subgrisea maculata reatricibus nigris fasciis undulatis* selon Linnée, *verticilla*, *tortocollo* en italien, *the wryneck* en anglais, *naterhaltz* ou *drehhaltz* en allemand, etc.

Voici ce que dit Belon au sujet du torcol : « Soit que nous appelons un oyseau tercot, turcot ou toreou, nous suyons l'éthymologie antique *torquilla*, pour exprimer un petit oyseau qui est rarement veu : lequel ayant trouvé la première fois entre les mains d'un villageois, et maniant sa teste, faisoit la plus estrange mine qu'on puisse voir faire à oyseau : car il sembloit que ce fust une teste de serpent. »

Vous avez tendu vos filets près d'un ruisseau, sur les bords d'une rivière, où vous savez qu'à midi les moineaux viennent boire; c'est fort bien : prenez des moineaux, c'est encore mieux; mais examinez attentivement si vous ne voyez pas autre chose. Si des culs-blancs voltigent sur les bords ayez toujours l'œil fixé vers vos filets; il est probable que ces oiseaux en allant et venant passeront sur vos nappes : tirez, et si vous avez le bonheur d'en prendre un, vous ne vous en tiendrez pas là. Du moment qu'il sera lié par la patte, les autres viendront le visiter; vous les attacherez encore dès qu'ils seront pris, et probablement vous attraperez toute la famille.

Bien entendu que par le mot cul-blanc je ne veux pas désigner le motteux dont j'ai parlé dans le commencement de ce chapitre. Le cul-blanc de rivière est un oiseau du genre des échassiers; Buffon l'appelle bécasseau; M. d'Orbigny, dans sa belle *galerie ornithologique*, lui donne le nom de *chevalier guignette*; les chasseurs au fusil l'appellent *cul-blanc* ou *hirondelle de rivière*; en Provence on le nomme *pesqueirolle*.

Si vous entendez le sifflement aigu du martin-pêcheur, faites de même que pour les culs-blancs. Cet oiseau voltige perpétuellement sur les bords de l'eau: il est curieux de sa nature; voyant d'autres oiseaux attachés dans vos filets, il s'en approchera pour les examiner; mais vous avez besoin d'un coup d'œil prompt et sûr, car il passera comme une flèche, aussi vite que la pensée. Cette conquête ne sera pas d'un grand profit pour votre cuisine; cependant le magnifique plumage de cet oiseau pourra décorer votre cheminée; empaillé, mis dans une cage de verre, il vous montrera son dos bleu, son ventre rouge, et cet ornement de cabinet vous rappellera non seulement de jolis souvenirs, mais encore vous fournira l'occasion de raconter vos exploits à ceux qui viendront vous visiter.

On peut nourrir facilement le martin-pêcheur

en cage, pourvu qu'on lui donne à discrétion des poissons vivants. On choisit les plus petits, on les met dans un vase plein d'eau, et martin pêche en cage comme il pêchait dans la rivière.

En chassant aux filets près d'un marais, on prend des oiseaux de toute espèce. Le hasard peut vous amener des bécassines, voire même des canards sauvages. Un jour j'en ai pris cinq d'un seul coup; trois se trouvèrent sous la nappe plate; les bourses du filet arrêterent leur essor, et je les tuai facilement; mais les deux autres, étant dans le vide formé par la ramée, eurent assez d'espace pour voler, et d'un coup d'aile percèrent mon filet comme ils auraient pu faire d'une toile d'araignée. Il fallait voir quel énorme trou ils laissèrent; il était assez grand pour qu'un âne y pût passer; il me fut impossible de continuer ma chasse; je revins donc sans avoir pris de moineaux, mais je rapportai trois canards, et certes, la chose était assez extraordinaire pour donner une agréable compensation.

C'est là un de ces hasards qui n'arrivent pas tous les jours, mais en chassant aux petits oiseaux, dans un pays giboyeux, il n'est pas rare de prendre des perdrix, soit qu'elles se promènent tranquillement, soit qu'en volant elles pas-

sent au dessus des nappes. Si vous prenez un lièvre, dépêchez-vous, courez, car il va briser vos filets pour s'échapper.

A Avignon, M. Auguste P. faillit prendre... devinez quoi?..... un régiment de hussards. Voici l'histoire : il chassait aux filets, lorsqu'il vit une troupe de cavaliers quitter la grande route et entrer dans ses terres. Aussitôt il sort de sa cabane, aborde le colonel en le saluant.

« Monsieur, lui dit-il, si vous vouliez aller plus loin dans cette direction, vous me causeriez un grand préjudice.

— Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Je chasse aux oiseaux.

— Qu'importe, en passant ici nous gagnons une demi-lieue.

— Mais, monsieur, je suis chez moi, cette terre m'appartient.

— Parbleu, je ne veux pas l'emporter.

— Vous n'avez pas le droit d'y passer sans ma permission.

— Ah ! je n'ai pas le droit, eh bien ! tu vas voir si j'ai le droit. En avant ! et au galop.

Tout le régiment traversa les filets, bouleversa les cages, tua les appeaux, les sambés... et le pauvre chasseur, désolé, porta sa plainte au procureur du roi qui n'osa point se brouiller avec un marquis *bien en cour*. On concevrait

cela de la part d'une troupe de cosaques, mais, ce qui n'est pas croyable, c'est que cet attentat fut commis en temps de paix, sous la Restauration, et par un régiment français.

Avec les filets à nappes, on peut prendre des grives, des merles, des étourneaux, des sansonnets. L'essentiel est d'avoir de bons appeaux et des sambés de tous les oiseaux que l'on veut attraper. Si vous chassez dans un pays où les volées de sansonnets soient nombreuses, ayez trois ou quatre appeaux et quelques volants habitués au corselet; vous en prendrez des bandes entières d'un seul coup. Cet oiseau aime à se poser par terre; la grive y mettra moins de bonne volonté, car elle préférera s'abattre sur les grands arbres que sur votre petite ramée.

Angelio, dans son poème sur la chasse aux oiseaux, donne une manière assez plaisante de prendre les sansonnets. On en a quelques-uns en cage; on leur attache au pied une longue ficelle enduite de glu, et puis on les lâche quand on aperçoit une volée de la même espèce. Ils vont se mêler avec leurs frères, les ficelles engluées se collent contre les plumes des autres, et bientôt ils tombent comme la grêle. Cette chasse doit être fort amusante, je ne l'ai point essayée.

Un épisode assez fréquent à la chasse aux filets, c'est celui de l'épervier; il n'y a pas de saison où je ne prenne quelques-uns de ces pirates de l'air. C'est admirable de voir ces oiseaux planer dans les nuages, et paraissant comme un petit point noir, aussitôt qu'ils aperçoivent le sambé, ils fondent sur lui avec la rapidité d'un boulet de canon qui tomberait du ciel. Tirez vite, car si vous leur donnez le temps de la réflexion, ils seront bientôt retournés dans les plaines de l'air. Quelquefois aussi, au lieu de s'en prendre au sambé, l'épervier arrive sur une cage placée en dehors du filet. Alors vous n'avez aucun espoir de le prendre; le plus court et le plus sûr est de faire du bruit pour l'effrayer, car il tuerait votre appeau. J'avais une linotte excellente, jamais linotte ne ramagea avec plus de variations et de tenacité, j'aurais donné tous mes autres appeaux pour cette linotte: un épervier fond sur la cage et me l'enlève; je cours, je crie, je lui fais peur, il laisse tomber la cage d'environ cinquante mètres de haut..... ma pauvre linotte était morte (1).

(1) Nous étions à la bouche du Pont-Euxin, celle part où commence le détroit de Propontide, étant montés dessus la plus haute montaigne qui est là, où trouvasmes un oyseleur qui prenoit des esperviers, de belle manière; et pour autant que c'estoit vers la fin d'avril, lorsque tous oyseaux sont

Si vous prenez des rossignols , je vous engage fort à leur rendre la liberté. Je connais un chasseur qui se vante d'avoir mangé trente-cinq rossignols l'année dernière ; il mériterait de recevoir trente-cinq douzaines de coups de bâton sur l'échine. Gardez-vous d'imiter ces Romains stupides qui n'appréciaient un mets que pour sa rareté. On servait chez Lucullus des pâtés faits avec mille cervelles de rossignol. On y servait aussi des corbeaux venus à grands frais de la

empeschez à faire leurs nids, il nous sembloit estrange voir tant de milans et d'esperviers venir de la part de devers le costé dextre de la mer Majeur. L'oyseleur les prenoit avec grande industrie, et n'en falloit pas un. Il en prenoit une douzaine par heure. Il estoit caché derrière un buisson, et au devant duquel avoit fait une aire unie et quarrée, qui avoit environ deux pas en diamètre, distante environ à deux ou trois pas du buisson. Il y avoit six bastons fichez autour de l'aire, qui estoient de la grosseur du pouce et de la haulteur d'un homme, trois de chasque costé, à la summité desquels y avoit en chascun une coche entaillée du costé de la place, tenant un rets de fil verd fort délié qui estoit attaché aux coches des bastons tenduz à la haulteur d'un homme : et au milieu de la place il y avoit un piquet de la haulteur d'un coude : au feste duquel il avoit une cordelette attachée qui respondoit à l'homme caché derrière le buisson. Aussi avoit plusieurs petits oyseaux attachez à la cordelette, qui paissoient le grain dedens l'ayre, lesquels l'oyseleur faisoit voler, lorsqu'il avoit avisé l'espervier de loing venant du costé de la mer. Et l'espervier ayant si bonne veue, des ce qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit son vol à aelles déployées et venoit si roide-

Germanie, des poissons de l'Euphrate, des fruits de la Gaule, sans doute moins bons que ceux de l'Italie, mais plus chers, ce qui, pour les fashionables de Rome, était la plus belle des qualités.

Si cependant vous voulez garder le rossignol en cage [pour le nourrir et l'entendre chanter, rien n'est plus facile; toutefois je suis bien aise de vous prévenir que son ramage, si suave dans un jardin est étourdissant dans un salon. J'en ai eu qui chantaient fort bien, mais je leur ai donné la volée : auprès d'eux la place n'est pas tenable. Quant aux roitelets, aux troglodytes, il vous arrivera peut-être d'en prendre quelquefois sous vos filets; mais avant que vous soyez ac-

ment donner dedens le filé, pensant prendre les petits oyseaux qu'il demouroit encre léans ensevely dedens les rets. Alors l'oyseleur le prenoit et luy fichoit les aelles jusques au ply dedens un linge, qui estoit là tout prest expressement cousu, duquel il lui fioit le bas des aelles, avec les cuisses et la queue: et l'ayant cillé laissoit l'espervier contre terre, qui ne pouvoit ne se remuer, ne se débattre. Nul ne scauroit penser de quelle part venoyent tant d'esperviers. Car estant arrestez deux heures, il en prit plus de trente, tellement qu'en un jour un homme seulet en prenoit bien près d'une centene. Les milans et esperviers venoyent à la file, qu'on advisoit d'aussi loing que la veue se pouvoit estendre.

BELON.

Histoire de la nature des oyseaux. Paris, 1555. In-folio, page 121.

couru pour les saisir, ils auront passé par les mailles, et, perchés sur un arbre voisin, ils feront entendre un petit gazouillement que vous pourrez traduire par ces mots : « Je me moque de vous. »

Vous prendrez aussi, par-ci, par-là, des gobemouches, des rousses-queues, des mésanges, des fauvettes, des becfigues, des gorges-bleues, des rouges-gorges.... des rouges-gorges ! on en mange de bien bonnes brochettes en Lorraine; tout homme qui les a goûtées ne peut jamais en perdre le souvenir. Ces brochettes sont restées fixées dans ma tête et dans mon cœur; je ne pourrai jamais les oublier. Quand on mange un oiseau il faut ôter les os, et c'est quelquefois une opération ennuyeuse pour un gastronome qui ne veut pas perdre son temps. Il en est de même des écrevisses : je les aimerais beaucoup si je rencontrais une dame assez complaisante pour me les éplucher. Mais quand il s'agit du rouge-gorge, on n'a qu'une chose à faire : prenez l'estimable bête par le bec entre le pouce et le premier doigt; introduisez-la tout entière dans la bouche, serrez les dents, coupez le bec que vous poserez sur votre assiette, et mâchez le tout ensemble. Vous obtiendrez un bol alimentaire d'un goût exquis, suave, parfumé, qui contractera délicieusement toutes les papilles de la langue,

toutes les houpes nerveuses, toutes les glandes maxillaires.

J'ai connu des professeurs qui broyaient sous leurs dents trois rouges-gorges à la fois; ils prétendaient arriver ainsi à une plus grande béatitude. Je ne suis pas de cet avis; je trouve qu'il est plus agréable de répéter souvent l'opération en n'en mangeant qu'un à la fois. On peut faire ainsi comme cet illustre Suisse que vous savez : on peut en manger toujours. J'ai oublié bien des choses depuis que je me fais vieux; mais ces dîners Lorrains, avec leurs brochettes de rouges-gorges longues d'une aune, sont toujours présents à ma pensée; ils forment un oasis dans le désert de mon imagination.

Les uns aiment les pieds d'éléphant à la sauce blanche, les autres préfèrent les têtes de rhinocéros à la vinaigrette; quant à moi, j'aime beaucoup le rouge-gorge. Cela date de loin : c'est par le rouge-gorge que j'ai commencé mes premiers exploits de chasse au fusil. J'avais huit ans alors; mon oncle me donna les premières leçons; il m'indiqua la manière de mettre en joue et de viser. Trois rouges-gorges tombèrent sous mes coups, et certes je n'ai jamais eu plus de plaisir que ce jour-là.

Ce n'est rien d'être heureux, il faut pouvoir le dire, et, comme vous pensez bien, je courus de

porte en porte raconter mes prouesses à nos voisins; mais j'avais beau faire, je ne pouvais pas le dire à toute la ville; un de mes cousins; très facétieux de sa nature, y pourvut. Il alla donc trouver le trompette du district d'Apt, et, moyennant un honnête pour boire il lui fit publier la chose. Vous figurez-vous ma joie lorsque le soir, pendant le souper de famille, j'entendis le crieur public prononcer, de sa voix de Stentor, ces paroles sublimes : « On fait savoir à tous les habitants de la ville d'Apt qu'aujourd'hui, 2 brumaire an v de la république une, le citoyen Elzéar Blaze est allé à la chasse, et qu'il a tué trois rouges-gorges. »

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté,

dit Boileau : vous voyez que j'ai suivi ce précepte dans ma carrière cynégétique. Les cerfs, les sangliers, les loups que j'ai tués plus tard, les carnassières que j'ai remplies de perdreaux et de cailles, de lapins et de lièvres, ne m'ont pas causé autant de jouissances que ces innocents rouges-gorges. Tel le souvenir des lauriers universitaires faisait oublier à Villars les palmes de Denain.

FIN.

VOCABULAIRE

DU CHASSEUR AUX FILETS.

APPEAU. Oiseau prisonnier dont le chant attire ceux qui sont libres.

APPEL. Cri vif et répété de l'appeau lorsqu'il veut faire venir à lui les oiseaux qui passent,

BARRE. Bâton qui sert à fixer la largeur des nappes. Il en faut quatre pour tendre les filets.

BATTANTS. Cordes placées aux deux bouts de la largeur des filets. Il en faut deux à chaque nappe.

BOUCLE. Cercle de cuir ou de corde qui lie la cheville à la barre. Toutes les cordes se terminent par deux boucles dont l'une s'adapte à la barre et l'autre à la cheville.

BOURSE. Partie flottante du filet. Sous la nappe ronde, l'oiseau vole ; sous la nappe plate, il marche ; dans une bourse, il ne peut ni marcher ni voler.

BRIDES. Ficelles placées aux deux bouts de la longueur des filets ; il en faut deux à chaque nappe.

CHICOTEMENT. Cri des oiseaux. Au printemps ils chantent, ils ramagent; dans les autres saisons ils chicotent.

CLAVETTE. Morceau de fer servant à faire mouvoir les nappes.

CORSELET. Petit harnais où l'on met l'oiseau destiné à servir de sambé.

COTIÈRE. Corde latérale servant au jeu des nappes.

CROCHET. Morceau de bois pointu d'un côté, crochu de l'autre. Enfoncé dans la terre, il retient le battant contre le sol et empêche les oiseaux de s'échapper.

DIRE. Quand un oiseau chante, c'est pour s'amuser ou pour distraire sa femelle qui couve. Lorsqu'il appelle ceux qui passent, il dit.

FOURCHETTE. Baguette terminée par une bifurcation où l'on suspend les cages.

FUSER. Un oiseau fuse lorsque, étant posé sur la ramée, ou n'étant pas encore posé; il part en voyant le mouvement des nappes, et s'échappe en volant parallèlement à leur longueur. Le tarin fuse, l'ortolan fuse et pointe.

GALÈRE. Bâton sur lequel on attache par le corselet un oiseau que l'on destine au sambé.

GORGE. Petite excavation faite aux extrémités des barres ou des chevilles, pour recevoir les boucles de corde et les empêcher de glisser.

JETER. Un oiseau se jette lorsqu'en apercevant le sambé, il fond du haut des airs au milieu des filets.

JEUNES. Chasser aux jeunes c'est tendre les filets dans les lieux où certains oiseaux nichent: on prend ainsi d'excellents appeaux qui sont accoutumés à la captivité lorsque le passage commence.

MAÏENS. Oiseaux que l'on prend au repassage du mois de mai; on dit: des ortolans maïens, des linottes maïennes.

MAILLES. Espaces vides entre les fils des nappes. Les mailles doivent être assez petites pour qu'un oiseau ne puisse

point y passer. Lorsqu'une maille est rompue il faut la raccommoder.

MAILLÉS. Les oiseaux sont maillés lorsqu'ils ont fait leur première mue.

MARQUER. Lorsqu'un oiseau commence à muer, et qu'on peut déjà discerner son sexe à la couleur de ses plumes, on dit qu'il marque.

MARQUER EN CAGE. Un oiseau pris nouvellement est farouche. S'il dit en voyant passer un de ses frères, il marque en cage.

NAPPE. Pièce de filet encadrée entre deux battants et deux barres. On appelle nappe ronde celle qui recouvre la ramée, l'autre s'appelle nappe plate.

PASSAGE. Certains oiseaux voyagent à certaines époques; on dit: le temps du passage, le passage va commencer, etc.

PLACE. Voyez le chapitre V.

POIGNÉE. Morceau de bois avec lequel on tire le filet.

POINTER. Un oiseau pointe lorsque, étant posé au milieu de la place et voyant partir le filet, il prend son vol perpendiculairement et s'échappe entre les deux nappes, avant qu'elles se soient croisées. La farlouse pointe, l'ortolan pointe et fuse.

PONT. Lorsque les deux nappes se rencontrent, et qu'elles s'accrochent, on dit qu'elles font le pont.

PORTE-CAGE. Châssis sur lequel on empile les cages pour les transporter.

RAFFINER. Les oiseaux qui ont vu les filets, qui ont été manqués, acquièrent par-là de nouvelles ruses: on dit alors qu'ils sont raffinés.

RAMAGE. Chant varié, modulé, que les oiseaux font entendre au printemps.

RAMÉE. Branches d'arbre que l'on place dans les filets pour engager les oiseaux à s'y poser.

REGENTE. Corde servant à faire tomber plus vite une nappe qui retarde.

REPASSAGE. Lorsque les oiseaux partent en automne, c'est

le passage ; quand ils reviennent au printemps, c'est le repassage.

RÉPLIQUE. Un appeau donne bien la réplique lorsqu'il répond avec acharnement au cri de ceux qui passent dans l'air.

RETOURNÉ. On retourne les filets lorsqu'après les avoir tirés, on remet la chose comme elle était avant.

SAMBÉ. Oiseau attaché par la patte ou par un corselet à la sambéyère.

SAMBÉYÈRE. Baguette que le chasseur fait mouvoir pour que le sambé voltige ou se perche.

SERRURIER. On appelle ainsi les ortolans qui n'ont pas le chant moelleux et flûté.

TAMBOUR. Espèce de tamis à deux planchers de toile. Il sert à mettre les oiseaux nouvellement pris.

TIRANT. Longue corde dont un tiers à peu près se divise en deux branches ; elle sert à tirer les deux nappes.

VOLANT. Fils placés au battant du bas ; on y attache des oiseaux par la patte ; ils voltigent à volonté sans que le chasseur les y force. On donne indifféremment le nom de *volant* aux oiseaux et aux fils.

FIN DU VOCABULAIRE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
PRÉFACE.	J
INTRODUCTION.	4
CHAPITRE I. — ÉQUIPAGE DU CHASSEUR.	40
Le Paillasse de Franconi.	47
La graine de Boramets.	48
Vers de Du Bartas.	49
Vers de l'avocat Corbin.	21
Les deux pêcheurs sous le pont d'Austerlitz.	25
M. Vapali chez le préfet.	25
Description des filets.	27
— Des barres.	33
— Des cordes.	34
— Des chevilles.	<i>id.</i>
— Des boucles.	35
— Du marteau.	<i>id.</i>
Manières de tendre les filets.	36
Les crochets.	55
La ramée.	65
La régente.	58
Pour retourner le filet.	59
Les filets à l'espagnole.	60
Pour détendre les filets.	62
Les cages.	64
Les fourchettes.	67
Le porte-cages.	68
Le tambour.	71
Les filets du Roy Modus.	79

	Pages
CHAPITRE II. — HABILLEMENT DU CHASSEUR.	81
Maladresse de l'ami G.	85
Le cordonnier voyageur.	85
CHAPITRE III. — LES APPEAUX.	88
Intelligence des oiseaux.	92
Le nid de pies.	95
Nourriture des oiseaux.	98
La poudre de vers à soie.	100
La farlouse du notaire.	105
CHAPITRE IV. — LES SAMBÉS ET LES VOLANTS.	108
La sambéyère.	110
Le corselet.	114
La galère.	123
La sambéyère à crochet.	124
Le volant.	126
Les sambés du procureur du roi.	128
L'écreuil au sambé.	129
CHAPITRE V. — LA PLACE DE FILETS.	131
Les deux chasseurs jaloux.	136
M. Bos... de Marseille.	137
La chasse au poste.	139
CHAPITRE VI. — LA CHAMBRE DES OISEAUX ET LA	
VOLIÈRE.	143
Manière d'y placer les cages.	144
Méfiez-vous des chats.	147
Volières des empereurs romains.	151
Volières d'agrément.	155
CHAPITRE VII. — L'ORTOLAN.	155
Epoques des passages.	159
La mue.	165
Noble courroux de mon oncle.	168
Je sauve mes ortolans près de mourir.	170
Soins à donner aux ortolans.	172
Chasse aux <i>maïens</i>	176

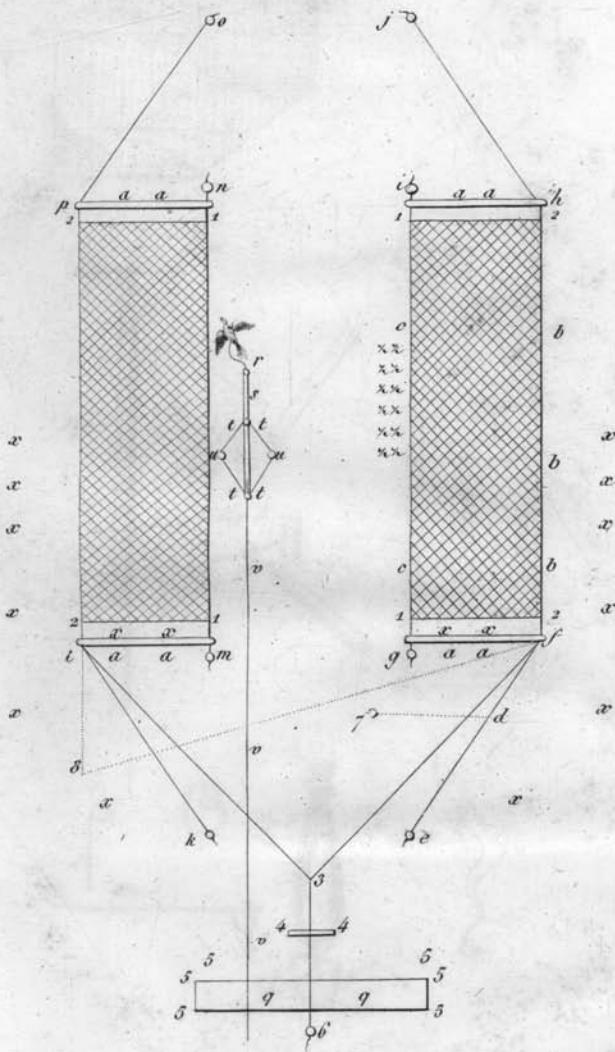
	Pages
Les ortolans serruriers.	178
L'orange expiatoire.	179
Chasse aux jeunes ortolans.	182
La mort de mon oncle.	184
Chasse d'août.	186
Le gendre de M. Vapali.	188
Le gamin-rabatteur.	191
Manière de tuer les ortolans.	196
— de les plumer.	199
— de les faire cuire.	201
La méthode-Scribe.	207
La fête de Saint-Saturnin.	209
CHAPITRE VIII. — LE CRÉOU.	211
Description du créou.	215
Desappointement d'un chasseur.	217
LA FARLOUSE.	218
Manière de tirer le filet.	225
Opération gastronomique.	231
CHAPITRE IX. — LE GRASSET.	235
Sa nourriture.	241
L'ALOUETTE PIPL.	246
CHAPITRE X. — LA BERGERONNETTE DU PRINTEMPS.	250
Manière de tourner l'aile aux oiseaux.	258
LA LAVANDIÈRE.	259
CHAPITRE XI. — LE MOINEAU.	263
Son ardeur amoureuse.	269
Nids des moineaux.	272
Un moineau apprivoisé.	274
Culte des Égyptiens pour les oiseaux.	281
Le parasite.	285
Chasse du moineau.	290
LE FRIQUET.	294
LA SOULCIE.	298
Recette pour faire pousser les che-	

	Pages
veux.	502
CHAPITRE XII.— L'ALOUETTE.	504
Son ramage.	509
Beau coup de filet de mon oncle.	511
Le sifflet d'alouettes.	515
Chasse des Espagnols.	515
Je donne des leçons à un professeur.	518
Méthode nouvelle pour chasser les alouettes.	521
Le chasseur italien.	522
Chasse au miroir.	525
Chasse des habitants de la lune.	524
Opération gastronomique.	526
CHAPITRE XIII.— LE PINSON.	528
Son nid.	531
Les pâtés de Strasbourg.	535
Assauts de pinsons.	534
Mue du pinson.	556
<i>Le vainqueur à Georges.</i>	545
Chasse du pinson en Hollande.	547
LE PINSON D'ARDENNES.	550
LE VERDIER.	552
Opération gastronomique.	556
Le chocolat-diable au corps.	557
CHAPITRE XIV.— LE BRUANT.	559
Le chat de Newton.	561
L'almanach de M. Vapali.	564
La neige factice.	565
LE ZIZI, BRUANT DES HÂTES.	569
Distinction du mâle et de la fe- melle.	570
L'ORTOLAN DE ROSEAUX.	571
LE BRUANT FOU.	574
LE PROYER.	576
Opération gastronomique.	580
CHAPITRE XV.— LA LINOTTE.	581

	Pages
Appaux-linottes.	584
Place favorable.	586
Opération gastronomique.	589
LE CHARDONNET.	<i>id</i>
Variétés du chardonnet.	591
Oiseaux arrêtés.	595
Nourriture du chardonnet.	594
Plumes d'oiseaux.	595
LE SERIN.	597
Serins savants.	598
Education des animaux par l'homme.	599
Education de l'homme par les ani- maux.	400
LE TARIN.	401
Passage du tarin.	405
Le chasseur à l'agonie.	404
LA CITRE.	405
LE BOUVREUIL.	406
LE BEC CROISÉ.	409
LE GROS-BEC	415
CHAPITRE XVII.— LES OISEAUX DE HASARD.	416
LE MOTTEUX:	417
LA ROUSSELINE.	418
LE TRAQUET.	420
LA PIE GRIÈCHE.	<i>id</i>
LE COCHEVIS, LA COQUILLADE.	421
LE TORCOL, LE TIRE-LANGUE.	422
LE CUL-BLANC.	425
LE MARTIN-PÊCHEUR.	424
LA BÉCASSINE, LE CANARD SAUVAGE.	425
LE RÉGIMENT DE HUSSARDS.	426
LE MERLE, LA GRIVE, L'ÉTOURNEAU.	427
L'ÉPERVIER.	428
LE ROSSIGNOL.	429
LE GOBE-MOUCHE, LA ROUSSE- QUEUE, LA MESANGE, LA FAUVETTE,	

LE BECFIQUE, LE GORGE-BLEUE,	
LE ROUGE-GORGE.	431
Opération gastronomique.	452
Mes premiers exploits de chasseur. <i>id</i>	
La trompette de la renommée.	453
VOCABULAIRE DU CHASSEUR AUX FI-	
LETS.	453

• FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



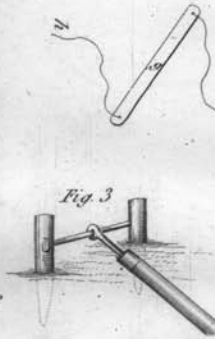
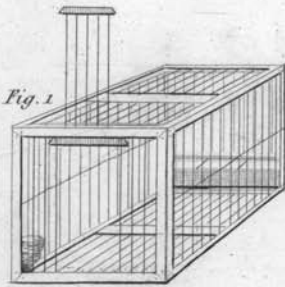
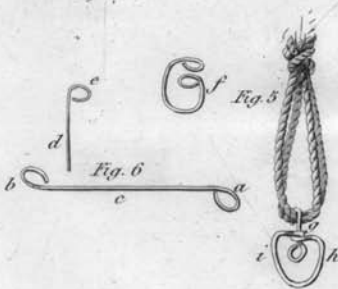
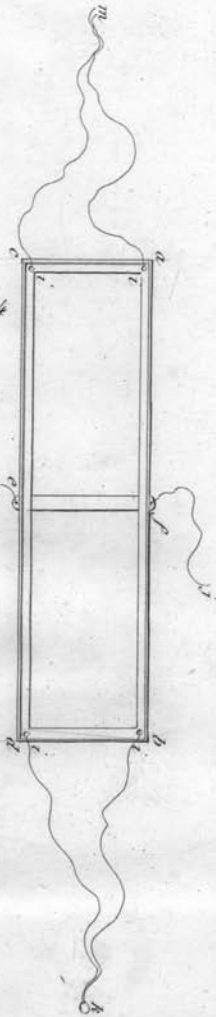


Fig. 4



Inclinaison du Pieu



Fig. 2

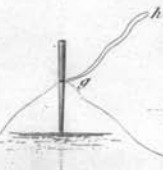


Fig. 3.

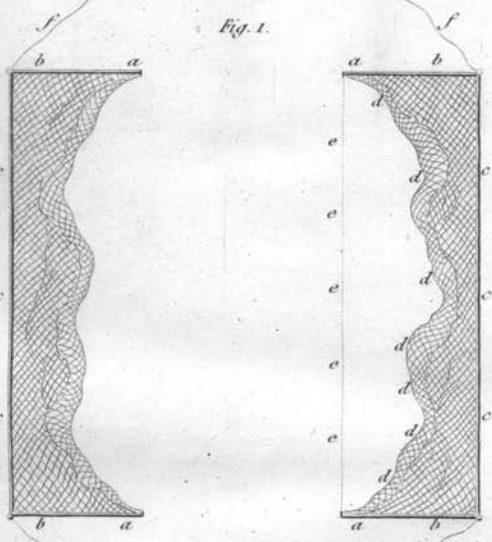


Fig. 1.



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7

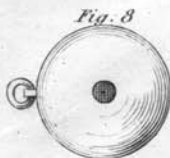
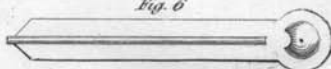
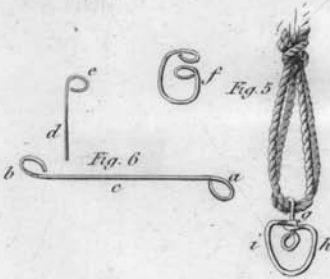
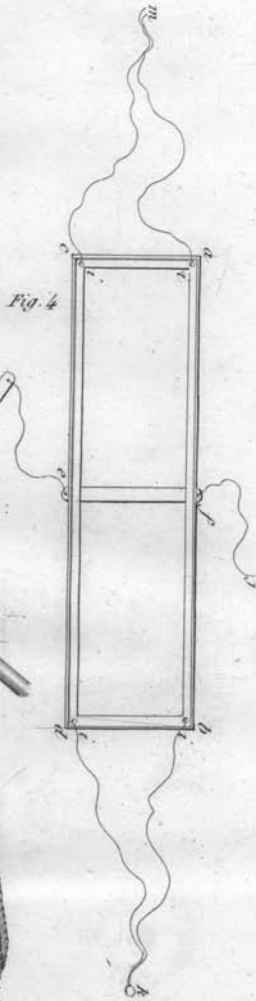
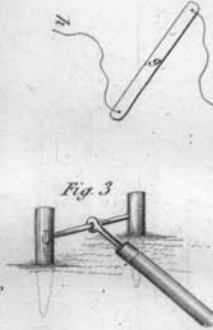
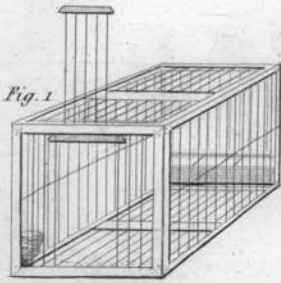


Fig. 8



Inclinaison du Niveau



Fig. 2

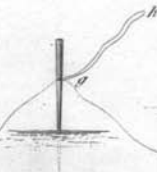


Fig. 3.

Fig. 1.

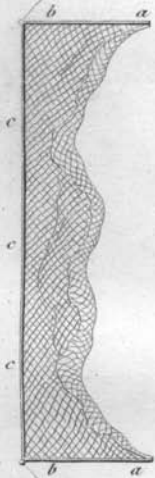


Fig. 4

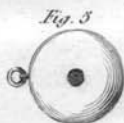


Fig. 5

i
i



q *q*

Fig. 6



Fig. 7

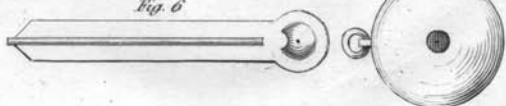
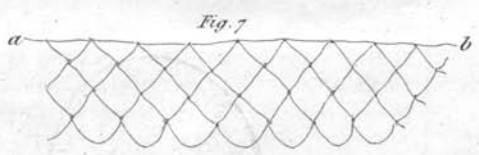
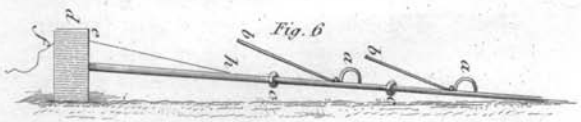
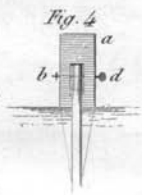
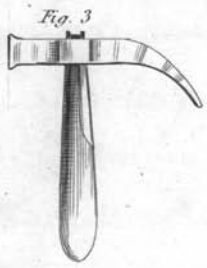
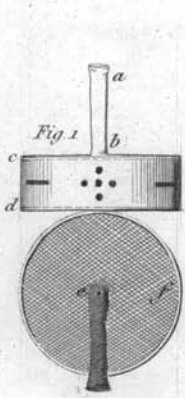


Fig. 8



LE LIVRE DU ROY MODUS

ET DE

LA ROYNE RACIO,

Nouvelle édition,

COPIÉE SUR LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

en Caractères Gothiques,

OUVRAGE ORNÉ DE CINQUANTE GRAVURES, FAITES D'APRÈS LES VIGNETTES DE CES
MANUSCRITS, FIDÈLEMENT REPRODUITES;

avec une Préface par E. Blaze,

Auteur du Chasseur au Chien d'arrêt, du Chasseur au Chien courant, etc.

LE ROY MODUS est le plus ancien livre de chasse que l'on ait écrit en français; on y trouve les vrais principes de la vénerie, l'art de juger les bêtes, de les détourner et de les laisser courre. Dans tous les pays du monde la grande chasse porte le nom de chasse française; c'est au *Roy Modus* qu'il faut en attribuer l'honneur. Sans doute les auteurs modernes ont amplifié la matière; ils ont enrichi la science par des observations nouvelles; ils ont perfectionné les méthodes par leur expérience de tous les jours; mais *le Livre du Roy Modus* n'en doit pas moins être considéré comme le point de départ. C'est le *Roy Modus* qui le premier en France enseigna, non seulement la grande chasse, mais encore l'art de prendre les oiseaux à la pipée, aux filets, aux pièges, avec le faucon. Quelques recherches que nous ayons faites, il ne nous a pas été possible de découvrir le nom du savant qui composa cet ouvrage, mais nous pourrions dire à quelle époque il l'écrivit. Lorsque ce livre fut fait, c'est-à-dire vers le milieu du XIV^e siècle, soit par modestie, soit par toute autre raison, les auteurs cachaient souvent leur nom sous un pseudonyme allégorique. Cent ans plus tôt, Frédéric II, empereur d'Allemagne, avait écrit un ouvrage sur la fauconnerie: *De Arte venandi cum avibus*. Il est possible que *le Livre du Roy Modus* ait reçu son titre pour faire opposition au *Livre de l'Empereur*.

La Bibliothèque Royale possède un grand nombre de manuscrits du *Roy Modus*. La plupart sont enrichis de dessins coloriés, représentant des sujets de chasse fort curieux par les cos-

tumes du temps, les armes dont on se servait, et par les scènes diverses qu'ils représentent. Le manuscrit portant le numéro 632—12 fut fait en l'an 1379. A la dernière page se trouve une rosace dans laquelle on lit les vers suivants:

Les lettres de ci environ
Si font le nom et le surnom;
Qui bien les saroit à droit mettre
Et curieux de l'entremettre,
De celui qui cest livre fist
Et du clerc qui son songe escript,
Qui la prophésie a montré,
U checle dessus est nommé,
Qui le livre a fait et trouvé.
C'est tout.

Vous croyez lire le nom de l'auteur et vous pensez atteindre le but de vos recherches, pas du tout: dans le premier cercle vous voyez douze lettres, et dans le second quinze lettres, qui ne forment aucun sens. Il faudrait savoir la manière de les placer, et le copiste ne nous en a pas donné la clé. Je reproduis à la fin de mon édition le *fac simile* de cette rosace, qui se trouve aussi dans le manuscrit 369 — 7459. En combinant de plusieurs manières les vingt-sept lettres dont je viens de parler, on parviendrait peut-être à former le nom, le surnom et les qualités de quelque savant de cette époque; c'est un soin que je laisse à ceux qui sont doués d'une grande patience. Nous savons que l'auteur écrivait en 1338: Il est probable qu'il était né dans le nord de la France, car dans son livre on rencontre des locutions usitées encore aujourd'hui dans le Hai-

naut, en Picardie et dans l'Artois : *Qui pour chi, se femme pour sa femme, à le maison, pour à la maison, ce pour ça, etc.*

Tous les manuscrits portent la même rubrique : *Cy commenche le Livre du Roy Modus et de la Royne Racio, qui parle des déduis et des pestilences du monde.* Les cent premiers feuillets environ (format in-folio, je les reproduis textuellement) sont consacrés à la chasse; ils se terminent par ces mots : *Explicit le livre du déduit des chiens et des oiseaux que le Roy Modus ordonna.* Ensuite viennent les pestilences du monde : *Cy devise le songe de l'auteur, de la pestilence, et comment les vertus en furent chassées.* C'est une allégorie mystique, débutant par une vision que l'auteur dit avoir eue le 4 avril 1338. Sans cette date précise nous ne saurions pas dans quel temps il écrivait.

La fin du *Songe de pestilence*, où figurent toujours le Roy Modus et la Royne Racio, contient des allusions historiques et une espèce de chronique en forme de prophétie, relative aux événements du règne de Charles V, et principalement à la guerre de Bretagne. Le tout se termine par un éloge de Charles V, et par un *chant royal pour l'amour de Marie*. En voici les derniers vers :

Pourquoy je deprime humblement
Celle qui est de grâce pleine,
Que celle de péchié ramaine
A la voie de sauvement. Amen.

Il est inutile de dire que notre édition ne contiendra pas le *Songe de pestilence*; nous nous arrêtons où se sont arrêtés tous les autres éditeurs, c'est-à-dire là où finit le *Livre du déduit des chiens et des oiseaux*.

L'explicit du manuscrit numéro 7096 — 2 fait connaître à quelle époque il fut copié; on y trouve aussi le nom du copiste. *Explicit le livre du Roy Modus et de la Royne Racio, qui parle des déduis et de pestilence, lequel fut contrescripts à Maigny es Armentières, le dix-septième jour du mois de février, l'an mil CCC et six, par le commandement de noble et puissant seigneur, monseigneur Jehan de Hangest, Chevalier, seigneur de Genty et du dit Maigny, et escrips de la main Alexandre Danes demourant au dit Maigny.*

DANES.

Je ne connais que quatre éditions du *Roy Modus* : la première, celle de Chambéry, 1486, in-4°, gothique avec figures. La seconde, sans date; Paris, Jehan Janot, in-4°, ancienne bâtarde, à longues lignes, avec signatures, chiffres et figures en bois. La Bibliothèque Royale en

possède un très bel exemplaire sur peau de vélin. La troisième; Paris, 1526, in-4°, gothique, avec figures. Enfin celle de 1560, Paris, Corrozet, in-8°, fourmillant de fautes de tout genre. Tous les éditeurs ont voulu faire de l'esprit en remplaçant les vieilles locutions par le style alors moderne. Voici ce que dit Jehan Janot, dans son épître dédicatoire au duc Charles de Vendosmois : «...Lequel ay faict revisiter, corriger et remettre d'ancien stille en langage moderne, et iceluy fait imprimer en petit volume pour plus plaisamment porter aux champs.»

J'ai soigneusement conféré le texte de ces éditions avec celui des manuscrits; aucune d'elles n'est exacte. Des paragraphes, et même des chapitres entiers ont été omis; je les rétablis dans la mienne. Au reste, bonnes ou mauvaises, toutes ces éditions sont aujourd'hui fort rares; on n'en trouve plus dans le commerce, et lorsque par hasard il en paraît dans une vente publique, la chaleur des enchères les porte au prix le plus élevé. En 1833, lorsque l'on vendit la bibliothèque de M....., un exemplaire de l'édition de Chambéry fut payé 800 francs, par le prince d'Essl...

Désirant donner une vie nouvelle à ce livre classique pour les chasseurs, et d'un haut intérêt pour les bibliophiles, je vais en publier une édition scrupuleusement conforme aux manuscrits. Toutes les locutions anciennes y sont conservées. Lorsque des différences se sont rencontrées dans plusieurs textes, j'ai suivi celui du manuscrit que possédait Charles IX dans sa bibliothèque particulière. Ce prince était grand chasseur, et ce manuscrit passe pour l'un des plus corrects.

Je donne ci-joint un *specimen* du caractère, des gravures, et du format de mon édition. L'ouvrage, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, sur très beau papier de Hollande, contiendra environ trois cents pages d'impression grand in-8°, et coûtera CINQUANTE FRANCS. Sans doute ce prix paraîtra d'abord fort élevé, mais si l'on considère les dépenses qu'il a fallu faire pour la copie, le dessin, les gravures, l'achat du caractère gothique, etc., et surtout la petite quantité d'exemplaires qui seront probablement vendus, on verra que l'impression du *Roy Modus* est plutôt une œuvre d'art qu'une spéculation.

Le *Livre du Roy Modus* paraîtra dans le mois d'octobre ou de novembre 1838. On souscrit sans rien payer d'avance; il suffit d'adresser à l'éditeur une lettre par laquelle on promet de retirer le volume à l'époque de la publication.

Un exemplaire sur PEAU-VELIN, MILLE FRANCS.

On souscrit à Paris, chez l'éditeur, rue du Faubourg Saint-Martin, 55.



ainsi est demonstree ou cerf, car le cerf a dix brances en ses cornes, ne plus en dist on ou mestier de venerie, si comme il est dit en ce libre. Et ces dix brances lui donna Dieux et mist en sa teste pour le garand de sa vie et pour soy desfendre de tous ses adversaires; et ainsi ces dix brances demonstrent les dix commandemens de la loy. Il demonstret comment on doit fuir ses adversaires. J'ay avant fait declaracion en ce libre comment le cerf fuit quant il est chacie: il fuit les dures boyes et seches affin que les chiens qui le chacent ne puissent assentir de lui; ainsi doit



fuir l'homme quant le deable le chace, c'est quant il le tempte. Il doit aler les dures boyes: il doit faire penitence et courir a l'eau benoite de contricion, affin que le deable ne sente et congnoisse sa trache. Apres vous dirons quels adversaires le cerf a. Ses adversaires sont le deable, la char et le monde. Et tels adversaires a l'homme. Si vous declarerons comment les ennemis du cerf sont figures. Les deables aux cerfs sont les leups, qui

le chacent nuit et jour pour le prendre et débouter. La char est la grant convoitise d'aler aux richesses; pourquoy il advient que pour la grant excession de y excesser aux richesses pour la volente de la char, il devient si pesme et si non puissant, que le leup le prent et le mengue et de-
beuce. Le monde est ung des grantz ennemis que le cerf ait, car les gens du monde le chacent pour la convoitise de la char et du deuit. Ainsi le deable, la char et le monde sont ennemis au cerf; et aussi sont-ils à l'homme ennemis; car le deable met toujours peine à decevoir l'homme, et aussi les convoitises, les richesses

champs des demeurans, des pois, des aboines, des bestes, où les sangliers vont menger, là dois tu aller pour rencontrer le sanglier. Et quant il n'est rien demeuré aux champs, les sangliers vont menger les pommes s'il y a pommes es bois, et là dois tu aller en queste. Item quant le glan et la faine chéent des arbres, il te faut aler en queste es pays où il y a glan ou faine, car c'est ce que les noires bestes mengent plus volentiers. Et aussi vont volentiers aux feuges, en pays où elles sont bonnes, et si rencontre on souvent du sanglier ou seulg, comme dict nous avous ailleurs.

Comment on doit destourner le sanglier.



'aprentis demande comme on doit destourner le sanglier. Modus respond : Le sanglier demeure aucune fois en fort. Et pource t'apprendrons que se tu suis du sanglier, et que tu le houtes hors, et qu'il s'en boise de ton limier, ne te chaille, car il n'ira mie loing. Et est bon d'en approcher. Et adoneques, gette ta brisée et t'en ba à l'assemblée. En quelque lieu que tu rencontres le sanglier, et que ce soit chose qui te plaise, fay supbre ton limier, et si le sanglier se destourne en fort pays ou ailleurs où il doit demeurer, gette une brisée et te retray, et prens une enceinte tout entour, et ba de boye en boye, ton limier devant toy, au plus près que tu porras. Et si tu as fait un tour, fay encore un autre, affin que ton limier ne soit trompé, et retien que le sanglier attend que tu le destourne de plus près qu'on ne fait le cerf. Or advient aucune fois que tu prays en questes es hautes fustages, et ne porras voir quelles bestes y auront mengié, pour les feuilles, ou porcs pribés

ou noires bestes; si te dirons comme tu le sauras. Quant les porcs privés vont mengeant, ilz rebersent la sueille, et tournent puis çà et puis là, et ne sont pas reberseures parfondes: mais les bestes noires vont mengeant et rebersant droit debant eux; et sont reberseures plus longues, plus parfondes, et plus droites que celles des porcs privés. Et par especial celles du sanglier sont plus larges que celles des autres bestes, et va plus longuement mengeant et rebersant. Et se tu treuves telles mengiées, si poursuy de ton limier, tant que tu voyes ce que tu sieuz, et si c'est chose qui te plaise, poursuy de ton limier jusques au fort, et gette une brisée, et le destourne comme t'avons dict debant; et se tu vas es fors où les sustaies sont, et encontres du sanglier, fay cy comme nous t'avons dict debant, et pren garde tousjours que ton limier siebe de bonne erre: à ce verras tu s'il aime sa selate; et si tu treuves les layes, et elles sont bien nouvelles, et bien grosses, c'est signe qu'elles sont de bonne erre, et qu'il est grant sanglier.

